UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01515768 8

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

26. O. E.
14/2/19

LA FRANCE
DEVANT L'ALLEMAGNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

G. Clemenceau. — *Dans les Champs du Pouvoir.*
1 vol. in-16 . . . . . 4 fr. 50

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
COPYRIGHT, 1918, BY PAYOT ET Cie

G

G. CLEMENCEAU

LA FRANCE
DEVANT L'ALLEMAGNE

MICROFILMED BY
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
MASTER NEGATIVE NO.:
940008

166502.
25.10.2

PARIS
PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1918

Tous droits réservés.

D
516
C44

PRÉFACE

La France devant l'Allemagne ! Mes amis Louis Lumet et Jean Martet ont réuni, sous ce titre, une suite de discours et d'articles — quelquefois fragmentés, pour éviter les digressions — aussi bien sur les origines de la présente guerre que sur le développement des hostilités.

Il n'est que trop aisé de noter, au passage, les sentiments, les pensées, que peut susciter d'un patriote français le cours des sanglantes rencontres où le droit, l'honneur historique, la vie même de la patrie sont irréparablement engagés. N'est-ce point présomption d'assiéger le public, en ces terribles jours, d'écrits qui ne furent point destinés à survivre et n'arrêtèrent l'attention que par l'expression authentique d'une sincérité ? Je me suis laissé persuader qu'il pouvait y avoir encore des parties d'intérêt, par la grandeur et l'universalité des causes aussi bien que des résultats du conflit.

Ainsi, j'ai l'audace d'offrir au lecteur une suite d'appréciations discontinues du rôle de la France et de l'Allemagne dans cet énorme choc des vies humaines. Des insuffisances de coordination, en un tel cas, ne peuvent être évitées. Le lecteur pourra facilement

rétablir le fil d'une inspiration générale entre des jugements qui doivent finalement concorder par la fatalité d'un même point de vue.

La France devant l'Allemagne ! Ce ne serait pas trop d'une étude approfondie pour camper l'une devant l'autre ces deux personnes « morales » — supposé que cette épithète puisse, en ce moment, s'appliquer à la Germanie. Et voici que, bien loin d'une étude approfondie, je ne saurais offrir au lecteur, en ces fragments divers, que des mouvements de passion combative qui ne sont et ne peuvent être que des parties discontinues de jugements dépourvus d'objectivité.

Il est certain que je ne suis pas désintéressé dans la matière et je serais même bien fâché qu'on le pût croire. J'accepte qu'on n'attende pas de moi la sentence d'un juge en son hermine de parade, ou simplement le doctoral arrêt d'un pédagogue de La Haye. Si les simples d'esprit, trop enclins à se contenter des apparences, s'avisaient de chercher au delà de ce qu'on leur montre, ils découvriraient bientôt que le juge, sur son siège d'apparat, n'arrive qu'à formuler des décrets de justice imprécise dont toute la substance se fait des jugements vulgaires rendus, au hasard des rencontres, par des passants qui puisent leur autorité dans la libre impulsion d'une conscience indépendante.

Qu'il me soit donc permis d'être un de ces passants : c'est mon titre à être écouté. J'ai l'orgueil de le trouver suffisant, puisque nul, à y regarder de près, n'en peut exciper d'autre. Je suis homme, et je pense. En fasse autant qui peut, et que la vie prononce. Limités mes moyens de savoir, mes facultés de comprendre, mes étalons de valeur. Il faut que je m'en contente,

puisque sur les chances d'un arbitrage supérieur, je je n'aperçois que des siècles de contestations.

Que cherchons-nous ici-bas ? Le meilleur emploi d'un passage d'existence. Où le trouver, sinon dans un équilibre d'énergies, en nous et autour de nous, qui suppose des pondérations d'activités du dedans et du dehors. Une règle ? Des limites de libertés par des conventions, dites de *droit*, spécifiant des parts de prérogatives uniformément dévolues à chacun. En dehors, les fatalités de l'homme et de la nature. Heureuses fatalités : l'homme se sacrifie à ses semblables. Malheureuses : il tente de sacrifier d'autrui tout ce qu'il peut, à son avantage.

Toutes les tentatives de bonté, toutes les violences d'égoïsme tour à tour se déploient en une longue échelle de dévouement et d'abus qui vont de l'aide vulgaire au plus beau sacrifice, de la plus spécieuse indélicatesse à la plus atroce brutalité.

Dans le cadre social, il y a, pour le rétablissement d'une apparence d'ordre, des formes de récompenses (1) et des châtiments de fait à fixer selon le dire d'arbitres officiels plus ou moins qualifiés. Ils le font ou prétendent le faire, par le moyen d'une sanction de la force, qui est l'ultime raison des choses. Dans le cercle autre-

---

(1) L'idée de récompense est certainement le principe le plus généralisé et le plus faux de tous ceux que nous avons pris pour règle Il n'y a de récompense, pour l'homme parfaitement sain, que dans la satisfaction d un idéal de désintéressement, amoindri par l'ostentation d'un signe. La conception d'un châtiment n'est pas moins erronée D'où nous viendrait *le droit de punir ?* Il nous suffit, pour l'ordre social, *du droit de préserver,* qui entraîne le pouvoir de mettre, pour un temps, le délinquant hors d'état de nuire et même de tenter une éducation.

ment vaste des nations, — l'homme demeurant le même de quelque point de vue qu'on l'envisage, et le domaine du droit se trouvant, ici, beaucoup moins nettement précisé — il éclate, parfois, d'une frontière à l'autre, des crises de forces brutales que l'idéalisme le plus idéaliste a vainement, jusqu'à ce jour, prétendu réprimer ou, même, simplement réglementer.

C'est ce qu'on appelle la guerre, c'est-à-dire de sanglantes rencontres où des peuples s'engagent, sous des prétextes divers, dont la cause profonde est généralement de s'agrandir aux dépens du prochain. Antiques ou modernes, toutes les guerres sont de même essence, de mêmes impulsions natives, de mêmes procédures sommaires pour remplacer un ordre appréciable de vie par une dévastation de la terre, par un effroyable anéantissement de l'humanité dans une convulsion de mort. Car l'homme n'aura divinisé sa « Création » que pour détruire tout ce qu'il en pourra du suprême couronnement.

De l'innocent anthropophage des premiers jours aux quatre-vingt-treize intellectuelles de Guillaume II, il n'y a qu'une excuse de degré, dans le besoin d'accroître certaines vies aux dépens des autres. Suprême argument du grand fauve contre le petit. Seulement l'homme, petit ou grand, est une sorte de fauve qui, pour le mal ou pour le bien, s'ingénie à accoître ses moyens d'attaque et de défense. C'est la philosophie de ce qu'on appelle la civilisation — une évolution générale de tous les égoïsmes ou efforts d'accommodation. Je ne cherche pas où le phénomène nous conduit, puisque, à cette heure même, la question se débat sur les plus grands champs de bataille où les hommes se soient

jamais rencontrés. Etonnant paroxysme des soubressauts d'humanité, qui marque peut-être une crise d'où pourraient jaillir des âmes autrement disposées.

Restons dans le moment actuel où nous voyons mûrir les fruits d'un labeur de l'esprit humain au cours de quelques milliers d'années. Ce qui me frappe, surtout, dans l'aventure énorme de ces jours, c'est que, trompés par les mots, nous avons été, et sommes, probablement encore, les premières dupes d'un verbalisme de civilisation qui nous fait vivre d'une phraséologie humanitaire, en cruel désaccord avec la réalité.

Comment dire le temps où la guerre se distingua de la paix, où l'homme en vint à discerner l'impulsion de violence d'un état de sécurité plus ou moins durable, dont les conditions ne furent que confusément démêlées ? La paix ne fut, d'abord, qu'un entr'acte de belligérance, tandis qu'il nous semble aujourd'hui que la guerre ne soit plus qu'un intermède entre deux paix. On conçoit que l'idéologie ait été ainsi conduite à rêver d'une suppression de l'emploi de la force entre les sociétés humaines, sans s'arrêter devant l'abîme qui sépare l'homme parlant de l'homme vivant.

L'homme parlant, il est vrai, fait résonner le mot *droit*, formule magique d'un idéal d'équité dont rien ne lui fournit le spectacle sur la terre, mais où chacun, par cela même, peut installer son rêve d'absolu à la mesure de ses besoins de théologie. L'homme vivant conçut une grande fierté du verbe, mais n'en sut pas plus faire usage qu'un enfant d'un instrument de labeur au-dessus de ses moyens.

Ainsi le *droit* prit rang dans le cortège de nos divinités inaccessibles. Quand le Dr Le Bon a dit que le droit n'est qu'une force qui dure, il a cruellement disséqué l'un de nos derniers Dieux. Sacrilège, d'analyser sa Divinité ? Les Dieux ont passé, porteurs de bien et de mal, selon ce que peut tirer de leurs oracles l'intelligence, plus ou moins compréhensive, du Fidèle. Les plus grands ont marqué des étapes d'histoires, belles quand les principes furent dits, sombres quand il fallut les appliquer.

La religion du droit n'a pas eu, jusqu'à ce jour, d'autre destinée. Elle a partout des autels. Chacun s'offre en sanctuaire, si profondément empreint de la suprématie de son droit qu'il lui arrive d'oublier celui des autres. Renouvellement de mots plutôt que d'objectivités. Les hommes, tous, ont séculairement dépensé des trésors d'idéalisme verbal à traduire en massacres des aspirations de bonté, parce qu'il n'y avait pas, à leurs yeux, de plus grand crime que des contestations d'idéologie. Socrate, sage, disait son Dieu sans essayer de le prouver. Dans la libre Hellade, il n'en paya pas moins cette présomption de sa vie. On sait assez ce que l'Evangile d'amour nous apporta de sang répandu.

De tant de libertés de conscience sauvagement méconnues, le sang généreux d'innombrables martyrs a fait naître une moisson de *Droit* universel, extérieur aux croyances, aux facultés de raison elles-mêmes, c'est-à-dire une égalité de conception humanitaire dans la naturelle inégalité des individus. *Ce Droit* de la Créature à venir, n'est-ce pas le Dieu de l'Evangile moderne que M. Gustave Le Bon ne fait que ramener

à la source même de toutes les Divinités de la terre, en l'identifiant avec la force permanente des choses, d'où découle toute subordination des êtres ? Pas plus dans la doctrine nouvelle qu'en les autres théologies, on n'a pu déterminer l'indéterminable, toucher du doigt l'intangible, atteindre et fixer ce qui fuit. Comment que les hommes aient dénommé la force universelle, et de quelques rites qu'ils aient obscurci la décevante image, cela ne les en a pas rapprochés. Peut-on donc faire entrer, dans les déformations de l'existence objective, les plus hautes conceptions de notre esprit ? Dieu, ou « Droit non écrit », comme dit l'Antigone de Sophocle, manifeste des états de conscience en quête d'un point d'appui, comme la mythologie grecque avait besoin d'Atlas pour supporter « le monde ». Suspendue dans l'espace, sans soutien apparent, notre planète n'en est pas moins conduite par un jeu de forces passagèrement équilibrées qui lui procurent l'orgueil d'une tâche d'un jour dans l'Infini. Ainsi de nous-mêmes, produits d'activités contradictoires, suspendus entre l'être et le non être par des puissances d'opposition dont nous cherchons vainement le secret, en des mots qui nous procurent l'illusion d'une raison d'être.

Le *Droit* est le dernier venu de ces Dieux invisibles, celui dont la règle d'universelle équité ne s'arrête à aucune distinction d'idéologie dans les groupements de l'Espèce hnmaine. Il n'y a point de Schibboleth pour son sacré pouvoir. C'est une grande supériorité. La réalité en est dans notre esprit, comme disait Abélard. Cela vraiment peut nous suffire, puisqu'il s'oppose à la force, et ne se l'assimile que pour la réglementer.

Il en reste pourtant ce phénomène humain, que le rite cultuel, comme dans le cas des Divinités d'autrefois, l'emporte trop aisément sur l'acceptation des contraintes de la règle. Combien n'est-il pas plus aisé de prendre part aux cérémonies que de pratiquer ce simple texte : *Aimez-vous*. Dans l'assentiment universel à cette haute maxime se rejoignent les plus hautes intelligences et l'instinct spontané des masses obscures. Dans l'ardu passage de l'idée à l'action, des énergies se dépensent en brillantes bulles de mots que tout contact de réalité crève. Les prédications du Christianisme ont annoncé la grande paix humaine. L'homme profond, inchangé, a maintenu la guerre et la haine, accrues encore de querelles sectaires, et la Révolution française, elle-même, du même coup, dressa l'autel de la Liberté et les échafauds. Trop profondes chutes après des ascensions trop hautes ! L'honneur et la misère de l'homme sont de ne pouvoir renoncer aux sommets.

Toutes les religions sont belles, considérées comme des explosions d'espérances de plus en plus hautes, à mesure que le développement de l'esprit accroît le champ des visées. Une petite association de croyants, comme jadis en Galilée, même cherchant à fondre les hommes, n'aboutira qu'à les diviser, tandis que le culte du *Droit* unissant tout l'ensemble des créatures humaines, sans aucune distinction de foi ou de pensée, doit apparaître, d'abord, comme un suprême élargissement d'horizon. Qui dit espérance, dit déchets. Cependant, de tant d'espérances successives dont le flot incessant a balayé la terre, des formations concrètes d'hommes meilleurs ont partout émer-

gé. D'où le plus sûr de notre vie, d'où le plus beau de ses extravagances d'idéal, d'où le plus sage, aussi, de ses entreprises de raison.

Aujourd'hui nous savons qu'il n'y a pas de formule sociale du bonheur, nous savons que des règles de justice générale et particulière, si efficaces qu'elles soient, ne font que nous créer de plus équitables conditions de luttes, ce qui n'en est pas moins un avantage à rechercher. Nous savons que la paix universelle ne s'est encore montrée que dans des discours, tandis que, sans relâche, les tumultes sanglants de la guerre déchirent l'humanité. Nous avons vu bâtir des temples à la Déesse Paix, pour des rites d'adoration qui seraient innocents s'il n'y avait toujours une source d'erreurs dans les déformations de la réalité. Nous n'avons point de mal à dire de l'arbitrage du *Droit* entre les Nations. Mais il faut croire que la foi dans ce souverain bien n'est pas débordante, puisque les civilisations du *Droit,* les plus ferventes à l'oracle de La Haye, n'ont cessé de rivaliser dans la fabrication des engins de guerre dont nous avons, nous-mêmes, présentement, un assez bel emploi.

Qu'est-il donc arrivé ? Mais, ce qui est toujours arrivé depuis que l'homme a paru sur la terre, à savoir que, sous le régime du *Droit* verbalement institué, comme parmi les rites du tous les autres cultes, des entreprises de violences se sont préparées, organisées, déchaînées dans un éternel renouveau de fureur. Où l'Evangile avait failli, le code, qui ne recommande le *Droit* que sous la menace d'en réprimer la violation, n'a jamais abouti qu'à des sanctions plus ou moins

chanceuses. En l'absence d'un code des Nations, dont la sanction ne pourrait être que de contrainte armée, il ne reste à chacun — Droit international ou non — que la sagesse de se garder. C'est le régime sous lequel nous vivions depuis que les deux premiers fils d'Adam eurent des difficultés.

Tandis que, tout à la métaphysique des théories, les internationalistes du pacisfime universel négligeaient la précaution élémentaire de proportionner les moyens de la résistance aux moyens de l'éventuelle offensive, un peuple d'Europe, « christianisé », « civilisé », célébré par quelques-uns comme une des plus hautes personnifications d'idéalisme, se cristallisa dans le rêve non plus seulement de conquérir, selon la tradition universelle, de conquérir des parties plus ou moins grandes de territoires, mais de s'approprier, avec le sol, tous les éléments de vie indépendante des peuples, proches ou lointains, dont une aberration féroce d'égoïsme pouvait s'accommoder. Renouveau d'appétits monstrueux depuis que la terre a des annales. Alexandre, César, Pyrrhus, Napoléon, eurent des heures de ce délire — promptement éveillés aux résistances de la nature et des peuples, dont la loi est d'une compensation de forces sous la règle des fatalités supérieures d'où notre *Droit* n'est pas exclus.

Modestement Frédéric II se bornait à croire que tout lui était permis. En dégénérescence d'une hypertrophie de brutalité, Guillaume II en vint ingénument à dire que tout lui était recommandé, imposé même, par je ne sais quel vieux fétiche allemand de la Barbarie. Dans son vertige, il ne vit que la race jaune pour l'arrêter, et ne put se tenir de

lui adresser, à ce sujet, quelques malédictions. A l'égard de la race blanche elle-même, pour laquelle il ne pouvait se défendre d'une considération, puisqu'elle participait déjà de la noblesse germanique par son asservissement anticipé, tout au plus pouvait-il consentir à distinguer. Le Latin l'amuserait, le Slave recevrait de lui des méthodes de sentir, de classer des actes « organisés » ; l'Anglais pourrait offrir à l'exploitation allemande un assez beau lot d'énergies ; le « vieux Dieu » de la Germanie, par Bagdad, cousinerait avec Mahomet, Bouddha, Vichnou. Convenablement martelé par le fameux « poing de fer », l'homme jaune lui-même finirait par se soumettre à sa destinée. Sans armée, l'Amérique pourrait être cueillie au retour. Et les temps seraient accomplis, l'insuffisance des moyens de communication ne permettant pas encore d'étendre les bienfaits du pangermanisme au delà de notre atmosphère. L'instrument de cette conquête universelle ? Le peuple allemand tout pénétré de l'esprit de servitude volontaire pour la féerique domination de ses maîtres dont des profits lui seraient laissés.

Le moyen ? La restauration du culte de la force brutale, unifiée, concentrée en une race de violence sans contrepoids de droit d'humanité. Il y fallait une reprise d'absolutisme et de servage efficacement coordonnés, une reconstitution de toutes les brutalités instinctives, soutenues de toutes les lâchetés « civilisées » pour l'installation de la loi suprême du fer contre le *Droit* terrassé.

Et tout cela fut dit, avoué, proclamé, et tout cela serait, si la force brutale pouvait tout accomplir des

destinées de l'homme, par l'implacable décret de la victoire allemande arrogamment prédite, mais non réalisée.

Ainsi se déchaîna la plus grande et la plus furieuse bataille des hommes sous le soleil. Tout un peuple ignoblement dressé à ne rien comprendre, à ne rien aimer que la force sauvage dont il acceptait de demeurer la victime, pour la joie d'en être l'instrument contre autrui, fut lâché sur l'Europe, comme une irrésistible machinerie de mort à tout dévaster.

Rendons-lui cet hommage qu'il accomplit sa fonction à souhait. Les villes, avec leurs plus beaux monuments de l'histoire, leurs plus précieux trésors de science ou d'art, ont flambé sous sa torche de culture ensanglantée. Destruction du plus humble foyer aussi bien que des plus nobles demeures, pillage, vols, assassinats, massacres en masse après d'innommables supplices de barbarie raffinée, les pires outrages à la créature humaine, les plus révoltantes ignominies de la bête en délire : tel est en deux lignes le bilan de ces brutes en œuvre de Germanisation « intellectualisée ». N'ont-ils pas tailladé, martyrisé des femmes, des enfants ? N'ont-ils pas nargué de leurs hoquets d'immonde gouaillerie les passagers du *Lusitania*, sombrant sous la torpille de leur piraterie ? A leur compte, il ne manquera aucun avilissement de dégradation.

Comment comprendraient-ils lorsqu'on leur reproche d'avoir violé la neutralité du territoire belge ou du Luxembourg, lorsqu'on essaye de leur expliquer que sans le respect des traités, sans l'observation de la foi jurée, il n'y a plus de *Droit* entre les Nations, plus d'ordre humain de dignité. Ils ne pourraient trouver qu'une réponse : « Nous étions les plus forts. » Brutes

qui ne savent même pas que la force brutale elle-même a des retours, ainsi que nous sommes en voie de le leur démontrer.

Quel autre argument leur faire entendre que celui d'une opposition de force contraire ? Il faut bien accepter la contradiction dans la seule force où elle puisse forcer l'accès de ces « intelligences » figées dès la règle primitive de force effrénée où l'homme des bois est, seul, excusable de s'être fixé. L'opposition d'une puissance du *Droit* en armes, à la suprématie sauvage de la massue.

Cette force opposante, la géographie, et l'histoire en ont assigné le rôle à la France en qui des rencontres de races acculées à la mer sont venues fondre le robuste empirisme du Nord et les impulsions d'idéalisme du Midi. Les Alpes, le Rhin, l'Océan, bords ravinés d'une grande cuve fleurie, où s'est accomplie une fusion d'humanité dont un peuple d'esprit clair est sorti. Une histoire auguste en fit, aux temps anciens, *le soldat de Dieu*, puis *le champion des Droits de l'Homme* : ce que la survivante barbarie ne lui a pas encore pardonné. Tout l'offrait aux chocs des organisations de basse violence vouées à la destruction du droit humanitaire en quête de ses voies.

Seulement, désormais, de grands alliés lui sont venus — apaisés, après tant de guerres fratricides, par de hautes communautés d'intérêts que domine un suprême besoin d'indépendance, de dignité. Ainsi *la France devant l'Allemagne*, ce fut le raccourci d'une rencontre d'humanité si compréhensive que la formule exprime désormais la révolte de l'Europe, de la civilisation — de l'Europe, mère de tous les bienfaits

profonds de la vie, qui se dresse devant l'achèvement d'une technicité de sauvagerie. La plus grande bataille des hommes, la plus grande bataille par le nombre des combattants, par l'effroyable puissance de leurs armes, par le raffinement d'atrocités et de dévastation, où se complut « une culture » de barbarie doctrinant son mépris des droits des individus et des peuples, la plus grande bataille enfin par l'enjeu du combat : l'exaltation ou l'avilissement de l'espèce humaine. N'est-ce pas ce que résume vraiment ce mot : *la France devant l'Allemagne*, c'est-à-dire, aux deux pôles de l'histoire, l'affrontement des deux nations représentatives du bien et du mal.

La tragédie sanglante a suivi son cours. En un temps où nos pères croyaient avoir chèrement conquis la douceur d'espérer qu'une généralisation suffisante du commun droit de tous assurerait désormais l'évolution des peuples dans un ordre d'indépendance, l'Allemagne a décidé qu'elle jouerait d'un seul coup non pas contre nous seuls, mais contre tous les peuples de la terre les chances du *non-droit* tout entier. Avec le succès dû à la technique de ses préparations, elle a incendié, ravagé, pillé, détruit tous les foyers de civilisation offerts, par la fortune, à son génie dévastateur. Elle a bestialement violenté, massacré, supplicié des créatures de faiblesse, sans que jamais sa fureur pût être assouvie. Elle a renié le texte écrit de sa foi, déchiré le pacte d'honneur où elle avait apposé sa signature, dans la pensée que la force du fer devait tout absoudre, et terrorisé les neutres jusqu'à leur imposer parfois un silence dont plus tard ils pourront rougir.

Par une dérision suprême, voici que des hommes de « science » — c'est le nom qu'ils se donnent — ayant conquis, par le labeur, un prestige d'autorité, nous font une doctrine de philosophie, à l'usage du banditisme supérieur, pour nous expliquer que, dans l'ordre nécessaire des choses, la brutalité bestiale n'est qu'une manifestation d'une suprême harmonie. Ils annoncent, en des formes de raisonnement, que, par la vertu d'une lame ensanglantée, le droit humain doit aller dormir, maintenant, au cercueil des antiquités. Car une pitié germanique les meut à se montrer impitoyable, pour abréger les misères de l'homme dont ils décrètent le massacre en vue d'abolir, sans délai, l'attachement des âmes à ce *Droit* pour lequel tant de fous se sont fait gloire de vivre et de mourir.

Tout cela est écrit, enregistré en des actes que nul ne peut reprendre, et, pour un suprême élan de carnage humanitaire, l'Allemagne a trouvé la somme d'énergie continue qui lui a permis de conduire, après un demi-siècle de préparations, la plus grande entreprise d'abaissement humain sous le couvert d'une suprématie « d'intellectualité ». Les vieux despotismes de l'Asie avaient, au moins, l'excuse des commencements. Celui-ci prétend achever l'œuvre douloureuse des lentes émancipations de l'esprit par une régression féroce aux bestialités de la sauvagerie.

L'homme ne serait sorti de l'inconscience des choses que pour l'affreuse sensation d'un effort de noblesse couronné d'un abaissement nouveau dans l'échelle des dégradations. Tant de siècles d'obscurs supplices et de glorieuses misères, dans l'espoir incertain des hauteurs,

pour se voir rejeter, d'un seul coup, au plus bas des gouffres sans fond. L'insolente sommation nous est adressée de recevoir, de solliciter en bienfait, le stigmate d'une abjection suprême pour nous et pour ceux qui viendront. Abdiquer toute aspiration de beauté, de grandeur, d'espérance ? Nous n'avons pas consenti : il faut donc que, de l'Allemand ou de nous, l'un des combattants soit réduit à baisser la tête. La nôtre n'est pas faite pour le joug.

S'il ne s'agissait ici que de recueillir des manifestations de colère à l'égard d'un peuple contre qui la France est en bataille, cela ne suffirait peut-être pas à tenter le lecteur, même au plus fort de nos misères. Mais quoique la véhémence de ma passion française n'ait point à s'excuser, peut-être voudra-t-on bien reconnaître que j'ai tenu, tout en restant de ma patrie, à ne me point détacher des vues qui sont d'un citoyen de l'humanité. Je suis et je demeurerai, quoi qu'il arrive, humanitaire, puisque je suis Français — comme l'Allemand, quoi qu'il dise, se figera, longtemps encore, dans le culte d'un fétichisme de violence primitive, le seul culte par lequel la bassesse de son ambition l'ait encore préparé.

C'est du point de vue français que je juge l'Allemagne. C'est de ma conscience d'homme que lui vient sa condamnation, car, selon le mot de Pascal, qui veut se mettre « *au-dessus de tout* » se met au-dessous. Qui donc, entre les peuples, s'arrogera le privilège d'établir une hiérarchie sur d'autres fondements que ceux des services rendus à l'universalité de la grande famille humaine ? La France

se présente en assez bonne place, à ce concours. Quel sauvage, s'arrogeant la primauté des Nations, voudra, pourra l'éliminer, la rayer de la liste des peuples, c'est-à-dire de l'histoire future, pour une insuffisance d'histoire passée ?

Il serait curieux d'entendre la digne progéniture de l'ancien électeur de Brandebourg — qui ne compta pas, que je sache, parmi les lumières de son temps — venir soulever cette question à Rome, à Londres, à Pétrograd, à Paris. L'Allemagne présente allèguerait-elle que la venue de Bismarck l'a transformée ? Le « transformateur » à rebours n'est-il pas, au contraire, en la légitime descendance de Frédéric II, avec de moindres ouvertures ? On ne nous trouvera certainement pas dans le cours de cette lignée. Des rôles différents, pour des esprits divers. Nous n'avons besoin de supprimer aucun peuple de la planète. Il nous suffit pour marquer, pour garder notre place, de n'être pas supprimés. C'est tout le droit que nous réclamons, mais nous le voulons *tout*, dans la plénitude de l'indépendance nationale, dans l'achèvement des droits qui font la dignité.

J'ai vu, depuis un demi-siècle, se dresser devant nous la menace du peuple meurtrier. Je l'ai dénoncée sans relâche aux imprévoyants qui, jusqu'à la dernière heure, n'ont pas voulu savoir, et qui, de par l'autorité que leur a conquise cette imprévoyance, me refusent le droit de montrer la continuation des fautes d'hier dans les fautes d'aujourd'hui. Et quand le peuple meurtrier est devenu le peuple assassin, le peuple violateur de tous les

droits de la nature humaine, j'ai poursuivi ma tâche, j ai parlé, j'ai crié. Le cri de la victime est la première attestation du crime, le jugement, la condamnation de l'homme encore rouge du sang versé.

On m'assassine dans ce que j'ai de plus cher, dans ma patrie de terre, de sentiments, de pensées. On m'assassine dans le culte d'une beauté nationale d'être et de manifester, dans la fierté d'une vie commune, un légitime orgueil de consciences diverses fondues en l'unité.

On m'assassine dans mon droit de vivre, dans la vertu de mon sang, dans l'irrépressible besoin de me développer, au cours des âges, selon les traditions et les mœurs d'une histoire à laquelle, par les miens, j'ai participé — non la moins noble partie, peut-être, des gestes de la race humaine.

On m'assassine, dans le plus beau des espérances qui guident l'homme aux détours périlleux d'une destinée dont l'énigme est peut-être de n'être que ce qu'elle est — plus précieuse, pourtant, en ma folle tentative de l'honorer.

On m'assassine, et je me défends au déplaisir de quelques faux neutres qui dissertent sur la manière la plus congrue de me laisser assassiner.

La France se défend, et d'autres, avec elle : tous ceux qui ont été des guides, des soutiens, des porteurs de pensées, tous ceux qui, parce qu'ils sont dignes de vivre au plus haut de la vie, ne peuvent pas mourir d'une mort qui, par le prochain écrasement des neutres, serait celle de l'homme civilisé.

G. Clemenceau.

I

L'ALSACE-LORRAINE, LE MAROC ET LA PAIX ALLEMANDE

DISCOURS PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT SCHEURER-KESTNER

— 11 février 1908 —

... Scheurer-Kestner fut de toutes les batailles contre le régime impérial. En combattant pour la République, il luttait manifestement pour la patrie elle-même, puisque la France eût été sauvée de Sedan par la chute anticipée du pouvoir absolu.

... C'était le temps des jeunes enthousiasmes. En nos cœurs se levait l'espérance radieuse des grands jours qui par nous devaient renaître. Par nous, la France, redevenue la patrie des droits de l'homme, allait retrouver, aux applaudissements des peuples fraternels, la grandeur morale des anciens jours.

Aux invocations ingénues de ce beau rêve, ce fut la guerre qui répondit. La guerre et l'écrasante défaite, la guerre et le démembrement.

Dès le lendemain de Sedan, Scheurer-Kestner était aux côtés de Gambetta, et jusqu'à la chute de Paris il consacra toutes ses forces au développement de la fabrication des munitions de guerre.

L'armistice conclu, l'Alsace, en sa suprême manifestation de vie française, élut Scheurer-Kestner pour l'un de ses représentants à l'Assemblée nationale. Je le revis à Bordeaux quand sonna l'heure affreuse du grand déchirement. Français d'Alsace, il tenait par toutes les fibres de son être à cette terre aimée où se heurtent flux d'Orient et reflux d'Occident, avec des fortunes changeantes. Il sentit donc avec un particulier raffinement de douleur l'atroce misère de la mutilation. Il ne pouvait se détacher de la France...

A quelques mois de là, je le retrouvais à Thann frappé en plein cœur, mais toujours doucement stoïque et confiant dans l'avenir. Nous évoquions le souvenir de la paisible vie d'Alsace aux anciens jours, quand, le soir, j'accompagnais la famille, dans le silence de la neige, aux répétitions des sociétés chorales, dans ce pays traditionnel de l'art du chant. Là, ouvriers et patrons, amicalement réunis, échangeaient leurs sensations d'art, confondaient sentiments et pensées dans l'amour de la commune patrie.

D'autres temps étaient venus. Je fis avec Scheurer-Kestner le dur pèlerinage de Belfort, de Strasbourg, ravagés par l'ouragan de fer et de feu. En proie à quels sentiments ? Interrogez vos cœurs.

Et pourtant, sur ces ruines fumantes, Scheurer-Kestner disait bien haut son invincible espoir en l'avenir. Il voyait la France retrouvant, multipliant ses forces dans une paix de travail, dans le patient effort de chaque heure, obstinément tendue vers la réparation des maux, de tous les maux, par l'organisation, par le développement d'une démocratie de justice et de fraternité.

... Messieurs, je n'ai pas craint d'évoquer la mémoire de ce passé sanglant. Soucieux de la responsabilité qui s'attache à ma fonction (1), j'ai pu parler sans contrainte d'événements qui sont entrés dans l'histoire et proclamer des

(1) M. Clemenceau était alors Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur (Note des Editeurs).

sentiments que nous ne pourrions répudier, ni même dissimuler, sans nous avilir. Quand nous rendons hommage à un noble Alsacien qui a honoré la France, quels hommes serions-nous si nous étions capables d'ignorer l'Alsace de l'histoire? Cela, nul n'a le droit de nous le demander.

Sans doute, on a dit que le silence, en un tel cas, reste la meilleure sauvegarde d'une ombrageuse dignité. Il me semble plutôt que notre dignité ne serait vraiment atteinte que si l'on nous voyait bâillonnés de nos propres mains, quand nous pouvons, sans crainte d'une interprétation malveillante, donner libre cours aux sentiments que cette journée nous suggère.

Tous les peuples ont connu, tour à tour, l'orgueil des victoires et l'humiliation des défaites, et, dans le malheur, plus encore que dans les triomphes, s'est créé, par le rapprochement, par la fusion des âmes, le meilleur peut-être de la commune patrie. Si le péril de la victoire est dans la tentation d'abuser, c'est dans la résistance aux coups de la fortune que se trempent les courages, que se bandent les ressorts de la vie. A chacun de se maintenir dans l'intégralité de ses énergies, pour la grande lutte de prééminence morale où forts et faibles d'un jour trouveront ample matière au développement de leurs plus hautes facultés.

En ce noble concours, dont la condition première est la paix, nous apportons les bonnes volontés d'un peuple et d'un gouvernement soucieux de mener à bien une entreprise ardue : l'établissement d'une démocratie organisée. Tous, pour cette œuvre immense, qui exige la plus difficile concentration d'énergies méthodiques, ont le même besoin de paix. Et parce qu'ils sont au plus fort du labeur, les gouvernements démocratiques se trouvent nécessairement moins enclins que tous autres aux coups d'aventure d'où la guerre pourrait sortir.

On s'accorde à reconnaître que la politique française est exempte de menaces et de provocations. C'est qu'elle s'appuie sur le fondement solide d'une juste réciprocité. Comme

nous réclamons le respect des traités à notre égard, nous entendons donner nous-mêmes l'exemple d'observer loyalement les stipulations qui nous engagent.

Nous avons reçu la France au sortir d'une effroyable épreuve. Pour la refaire dans sa légitime puissance d'expansion, comme dans sa dignité de haute personne morale, nous n'avons besoin ni de haïr ni de mentir : pas même de récriminer. Nos regards vont à l'avenir. Fils d'une grande histoire, jaloux des belles impulsions natives où se forma la vertu civilisatrice de la France, nous pouvons regarder dans la quiétude de notre âme les descendants des fortes races qui se sont mesurées, depuis des siècles, avec les hommes de notre terre, sur des champs de bataille dont on ne peut faire le compte. Deux grands peuples rivaux, pour l'honneur même de leur rivalité, ont le même intérêt à garder le respect l'un de l'autre.

Quelle diminution dans notre propre estime, comme dans celle d'autrui, si nous n'osions donner libre cours aux sentiments qui font irruption en nos cœurs, quand nous nous heurtons, devant cette pierre, aux souvenirs d'une glorieuse histoire de deux cents ans, où nos pères ont inscrit l'immortelle épopée de la Révolution française ! Deux cents ans de vie commune au point culminant de la civilisation ont autrement fondu mœurs, sentiments, pensées, tout ce qui détermine un solide amalgame d'humanité, qu'aux âges où l'esprit moderne était à peine en voie de formation. Nous avons reçu. Nous avons donné. Communes furent les joies et les douleurs, communes les gloires et les misères d'où le magnifique mouvement de la civilisation moderne a surgi.

L'héroïque effort de la grande libération humanitaire, où se caractérisa si remarquablement l'esprit français, et l'épique chevauchée de guerre, qui en fut le contre-coup, ont magnifiquement forgé dans l'enthousiasme et dans le sang toutes ces âmes enfiévrées.

En tous les domaines de notre activité nationale, l'Alsace et la Lorraine avaient conquis une place éminente. Dans la guerre surtout, car de tout temps les hommes des marches

furent prompts aux combats. L'Alsace enfanta jusqu'à des marins, comme l'atteste encore la statue de l'amiral Bruat sur la place publique de Colmar. Metz nous a donné Fabert, aussi grand soldat que grand citoyen. Sous le marbre de Pigalle, Strasbourg a gardé le vainqueur de Fontenoy, le plus remarquable exemple de naturalisation française spontanée.

Mais aux guerres de la République et de l'Empire où s'affirma la France moderne et une incomparable suite de faits d'armes, il était réservé de nous offrir une rare floraison de guerriers d'Alsace et de Lorraine. Beaucoup de premier rang, dont les noms sont inscrits sur l'Arc de triomphe. Quarante généraux, tout un peuple aux champs de bataille !

Grands cœurs, qui, de leur sang, nous ont fait la patrie !

Que ne puis-je les citer tous ?

Kellermann (de Strasbourg) en mourant veut que son cœur soit déposé sous l'obélisque de Valmy, avec cette inscription : « *Ici sont morts les braves qui ont sauvé la France au 20 septembre 1792.* »

Westermann (de Molsheim), traduit avec Danton devant le tribunal révolutionnaire, s'écrie : « *Attendez au moins, pour m'envoyer à l'échafaud, que mes sept blessures, reçues toutes par devant, soient cicatrisées.* »

Inler (de Thann) fait l'admiration de ses chefs à l'attaque des lignes de Wissembourg : glorieux ancêtre du jeune capitaine récemment mort à l'ennemi sous le drapeau français.

Bouchotte (de Metz), ministre de la guerre, seconde puissamment le comité de salut public dans l'organisation des armées.

Lefebvre (de Rouffach) décide de la victoire à Fleurus.

Kléber, héros de l'antiquité, dort à Strasbourg sur la place d'Armes avec l'ordre de suprême audace qui allait forcer la victoire.

Le fils de Kellermann (de Metz) s'illustre par la charge de Marengo.

Wagram voit tomber Lasalle (de Metz) à trente-quatre ans, chargé de gloire.

Eblé (de Rohrbach) sauve l'armée à la Bérésina.

Ney, enfin, Ney (de Sarrelouis), laissé Français en 1814 par la délimitation de la nouvelle frontière, se trouva rejeté du côté allemand par les traités de 1815. Si bien que lorsqu'il comparaît devant la Chambre des pairs, son défenseur, Dupin, sans l'avoir consulté, peut arguer que la nationalité changée l'arrache à la juridiction de la Haute Cour. Mais l'homme de la Moskowa, tremblant d'émotion, se lève et d'un cri : « *Non, messieurs, je suis Français! Je demande à mourir en Français.* » D'ici, nous pouvons voir sa statue, sœur de celle que Metz a gardée.

... Avec eux, que Scheurer-Kestner soit donc glorifié à son tour ! Il n'est pas tombé sur le champ de bataille dans un de ses élans d'héroïsme qui, par le plein sacrifice de soi pour un précieux patrimoine d'idées, demeureront l'honneur d'une élite glorieuse. Héros du courage civil, c'est hors l'excitation des combats meurtriers, dans le silence angoissant des amitiés qui se dérobent et des inimitiés qui s'avisent, sans regret, sans une plainte, pour le droit, pour la justice, pour le bon renom de la France, qu'il a donné goutte à goutte tout le sang d'une belle vie.

... La Révolution française avait gravé sur la pierre la reconnaissance de la patrie envers ses bons serviteurs. Notre République a repris la belle tradition. Aux murs du Panthéon, parmi tant de noms glorieux d'Alsace et de Lorraine, nous inscrivons, en fière gratitude, le nom de Scheurer-Kestner.

DISCOURS PRONONCÉ AU SÉNAT SUR LA CONVENTION FRANCO-ALLEMANDE DU 4 NOVEMBRE 1911 RELATIVE AU MAROC

— 10 février 1912 —

... Quelle est la question qui se pose ? Pour moi, c'est celle de savoir si le traité du 4 novembre est un instrument de paix, et un instrument de paix durable ; si oui, je suis disposé à faire fléchir certaines critiques. Si l'on m'apporte la preuve qu'en dépit de négociations très fâcheuses, les clauses nous en assurent une vie normale, durable, possible, entre les deux nations française et allemande, peut-être mon opposition sera-t-elle disposée à faire les concessions que vous demandez.

Seulement, messieurs, il y a une chose dont personne ne parle et qui est le fond même du débat. Ce traité qu'on nous dit être une affaire, n'est pas une affaire entre deux trafiquants qui cherchent à se voler l'un l'autre et à se réserver un gain plus ou moins bien acquis. Non, les deux partis contractantes sont deux peuples, deux gouvernements, deux nations, elles ont derrière elles une longue histoire, qui les met en mouvement, qui les pousse, qui les engage dans des voies déterminées par la fatalité historique et qui les oblige, en vertu de la mentalité que l'histoire leur a faite, à agir dans un sens déterminé. (*Très bien ! très bien !*)

Voilà une vérité qu'il faut comprendre.

M. le ministre de la guerre, récemment, quand il n'était que député, disait : « Le traité sera ce que nous le ferons. » Je lui demande la permission de lui dire, comme l'avait fait déjà le président du Conseil : il faut être deux pour une pareille œuvre.

Nous ferons, je le crois, tous nos efforts pour donner de nouvelles preuves de notre bonne volonté — nous en avons donné déjà assez depuis, quarante ans — pour que les conséquences de ce traité se développent dans des conditions de dignité honorables pour les deux peuples ; mais il faut savoir où en est l'autre partie, quelles sont ses intentions, ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle se propose de faire et quelles marques de bonne volonté elle a données. Voilà la question qu'il faut avoir le courage de se poser.

Cette question, messieurs, je l'aborde, et je l'aborde à mes risques et périls, sans d'ailleurs être autrement inquiet de ce que je vais dire, parce qu'il n'y a point de sentiment mauvais dans mon cœur, pas de haine, pour employer le mot propre, à l'égard du peuple allemand. Je ne veux point de provocation ; autant je suis fermement résolu à ne rien faire pour perdre une partie, si minime qu'elle soit, de nos chances si nous devons être attaqués, autant je trouve que la paix non seulement est désirable, mais est nécessaire pour le développement des idées françaises dans le domaine de la civilisation. (*Très bien ! très bien !*)

Le peuple allemand, en 1866 et en 1870, a remporté deux grandes victoires qui ont changé l'équilibre ou, pour appeler les choses par leur nom, le déséquilibre européen.

A travers l'épopée napoléonienne, je ne saurai dire si nous avons été des vainqueurs très accommodants ; nous avons notre manière latine, nous aimons le panache, le verbalisme de gloire, mais, au fond, nous ne sommes pas de mauvaises gens : je n'en veux pour preuve que la façon dont nos soldats ont été accueillis dans les capitales de l'Europe qu'ils ont traversées. (*Très bien ! très bien !*)

Il me revient à ce propos un mot de M. de Bismarck, qui n'est pas connu, qui n'a pas été publié, et que j'ai recueilli de la bouche de M. Jules Favre, au jour affreux où il revenait de traiter, à Versailles, avec M. de Bismarck, de la reddition de Paris.

Nous étions convaincus, nous avions la preuve que, si l'ennemi avait prétendu occuper Paris, la capitale de la France

aurait été réduite en cendres ; et M. Jules Favre exposa la situation au vainqueur en termes excellents, j'en suis sûr. Mais M. de Bismarck lui répondit : Non ! il faut tout au moins que nos troupes franchissent une porte, parce que je ne veux pas, une fois rentré chez moi, dans mes terres, m'exposer à rencontrer un homme, amputé d'une jambe ou d'un bras, qui puisse dire à ses camarades, en me désignant : « Tu vois cet homme-là, c'est celui qui m'a empêché d'entrer à Paris. »

Comme Jules Favre répondait que l'armée allemande avait acquis assez de gloire sans cela, M. de Bismarck ripostait : « La gloire ! ce mot-là n'est pas coté chez nous. » (*Mouvements divers.*)

J'ai réfléchi souvent à cette parole. Il est certain que le verbalisme de gloire est différent dans les deux pays.

L'Allemand, autant que j'en ai pu juger, est surtout épris de la force, et il perd rarement une occasion de le dire : mais où il se distingue du Latin, c'est que sa première pensée est d'utiliser cette force. Comme le grand développement économique de l'Empire est une tentation perpétuelle à cet égard, il veut, — le journal la *Post* l'a répété il y a quelques jours, à propos du Maroc, — il veut que les Français sachent que, derrière chaque négociant allemand, il y a une armée de cinq millions d'hommes.

Voilà le fond ; mais il y a autre chose encore. L'Allemagne nous a, comment dirais-je ? pris une indemnité de guerre de cinq milliards ; elle nous a enlevé ainsi une force vive. C'est la forme moderne de l'antique esclavage. Autrefois, les guerriers s'appropriaient les hommes pour les faire travailler et jouir du fruit de leur travail. Aujourd'hui, la doctrine a changé. Les vainqueurs obligent les vaincus à leur payer une rente perpétuelle.

C'est ce qui a été fait. Nous sommes libres, nous sommes chez nous, nous travaillons, mais, chaque année, nous prélevons la rente de la somme que nous avons payée.

Le souvenir de ces cinq milliards, de la rapidité avec

laquelle nous avons recouvré nos forces, reconstitué nos richesses, a vivement impressionné, me semble-t-il, l'esprit des Allemands. Je suis bien obligé de penser qu'il en est ainsi : car je vois constamment, dans leurs journaux, qu'on viendra chez nous et qu'on exigera une indemnité énorme, grâce à laquelle on reconstruira la flotte détruite par les Anglais au cours de la guerre. Et si notre temps, messieurs, n'était pas si précieux, je pourrais vous lire de nombreux articles de journaux : tous, jusqu'à ces jours derniers, ne cessent de proclamer que c'est la France qui payera de ses milliards les frais de la construction de la nouvelle flotte allemande. Voilà l'état d'esprit de l'Allemagne, voilà la vérité qui apparaît bien dans votre traité : l'Allemagne pense d'abord à utiliser sa gloire et sa force.

Mais ce n'est pas tout. Elle a conquis l'unité par la force, par le fer, dans le sang ; elle a tant voulu cette unité — et il n'y eut certes pas de désir plus naturel — qu'elle entend s'en servir ; elle veut répandre dans le monde un surplus énorme de population. Elle se trouve donc conduite, par une fatalité à laquelle il lui est impossible de se dérober, à exercer sur ses voisins une pression telle qu'ils devront lui accorder tout au moins les facilités économiques dont elle a besoin.

Il s'est établi, au cours des siècles, à la suite des invasions venues de l'Est, un flux et un reflux de conflits sur les bords du Rhin, et il serait de l'intérêt supérieur de la civilisation que ces conflits prissent fin, qu'un bon règlement, qui devrait être salué avec bonheur par toute la civilisation, vînt mettre un terme à ces alternatives de paix toujours suivies de nouveaux massacres, à la suite des victoires des uns ou des autres.

Seulement, cela ne sera possible que lorsqu'il se rencontrera un vainqueur supérieur à sa victoire, vainqueur qui serait un héros de modération. Napoléon n'a pas été ce héros de modération ; l'Allemagne ne l'est pas davantage. C'est toujours le fameux dialogue de Pyrrhus et de Cinéas. Pyrrhus veut conquérir des terres et, parce qu'il va à Rome, Cinéas arrive à lui faire dire que de Rome il passera en

Sicile, puis de Sicile en Egypte, et d'Egypte dans l'Inde. Il y a toujours de la terre devant un propriétaire qui cherche à s'arrondir. Il y a toujours des peuples devant le guerrier qui cherche à conquérir d'autres peuples. (*Très bien ! très bien !*)

J'ai parlé des Allemands avec discrétion, je crois, avec le respect que méritent leur culture, leurs méthodes, leur discipline, leur science, et si j'avais des défauts à décrire pour contrebalancer les traits que je viens de tracer, je ne le ferais pas. Je ne suis pas ici pour critiquer le peuple allemand, je cherche à reconstituer l'état mental dans lequel il est à notre égard. Je sais qu'il y a une social-démocratie, très différente de notre socialisme révolutionnaire, qui est pour la paix, et j'en parlerai tout à l'heure. Mais il y a en même temps, en Allemagne, un organisme de gouvernement et une opinion publique de minorités agissantes qui ne permettent pas aux pacifistes — je le dis à regret devant mon honorable ami M. d'Estournelles de Constant — de faire prévaloir leur volonté.

M. Le Bon a dit : « Le droit est une force qui dure. » Eh bien ! pour que la force puisse durer, pour que l'abus de la force n'amène pas la destruction même de la force, il faut, je le répète, que le vainqueur soit supérieur à sa victoire : ce vainqueur-là ne s'est pas encore rencontré.

Et maintenant nous, le peuple français ?

Le peuple français est un peuple d'idéalisme, de critique, d'indiscipline, de guerres et de révolutions. (*Mouvements divers.*)

Ses dispositions se prêtent mal à l'action continue ; certes, le peuple français a des élans magnifiques, mais, comme dit le poète, il lui arrive de mesurer à son élan la profondeur des chutes.

Nous étions au plus bas de l'un de ces intermèdes de torpeur, de somnolence, lorsque nous avons été assaillis, assommés, écrasés. Et ce qui m'a surpris le plus au moment de ces effroyables défaites, ce n'est pas que nos soldats eussent été vaincus, puisqu'ils trouvaient unies contre

eux toutes les fatalités qu'avait accumulées une longue incurie dans le silence de la nation ; ce qui m'a frappé profondément, à Bordeaux en particulier, c'est cette dissociation de tous les liens politiques et sociaux, parce que le maître avait disparu ; il y avait de la poussière de Français, il n'y avait plus de France ; ou, du moins, on la cherchait : on cherchait quelque chose qui la représentât, quelque chose qui la fît vivre, qui la rendît agissante à nos yeux. On ne trouvait pas la France. Oh ! je peux dire qu'on ne la trouvait pas, puisque nous étions divisés à ce point qu'il y avait des hommes qui, se battant héroïquement contre l'ennemi, en même temps criaient, clamaient, à toute occasion, qu'il fallait faire la paix. Le peuple s'était donné les chefs qu'il avait rencontrés ; il y en a un qui siège dans cette enceinte ; j'ai le regret de ne pas le voir à son fauteuil. (*Mouvements.*)

La France a heureusement conservé leur souvenir ; et jusqu'au dernier moment, elle leur rendra l'hommage qu'ils ont mérité. (*Applaudissements.*)

... Songez, messieurs, à tous les malheurs accumulés ; que votre esprit se reporte vers ces temps-là : la guerre étrangère, l'invasion, et l'Assemblée, pour faire la paix, qui veut imposer la monarchie à la République, les révoltes de la Commune, Paris en flammes, une réaction s'organisant dans le sein de l'Assemblée directrice de la République pour détruire la République, les luttes sans fin qui s'ensuivent. Toutes les forces sociales sont anéanties ; une seule demeure debout, intacte, l'Eglise catholique, avec une armature qui était de tradition, je peux le dire, plus que de foi vive, et qui, dans les luttes politiques, avait perdu la meilleure partie de son prestige. Puis rien. Des hommes en désaccord, sans discipline, vivant dans l'anarchie, se demandant comment ce pays pourra sortir d'une telle crise.

Au milieu de tout cela, le parti républicain retrouvant le contact avec le pays, avec l'esprit public, reconstitué et cherchant, dès ce moment, non seulement à refaire les

forces militaires de la France, mais à refaire la France elle-même tout entière, dans son esprit, dans son avenir.

Voici la différence des deux régimes : un régime centralisé, fort en apparence, qui fait taire tout le monde, qui impose le silence partout ; le chef croule : il n'y a plus, comme je le disais tout à l'heure, qu'une poussière de citoyens.

Ce n'est pas là la reconstitution française dont le parti républicain a conçu l'idée. Il a fallu reprendre la construction à la base, là où la base est inébranlable, c'est-à-dire dans le cœur de chaque citoyen : il a fallu faire des citoyens français en qui allait se développer et prospérer, dans l'intimité du cœur et de la pensée, la France de l'avenir.

Naturellement, les forces militaires et administratives, dans le cadre des institutions nouvelles, allaient se reconstituer, mais ce qu'il s'agissait d'entreprendre d'abord, ce qu'on a entrepris, c'était de corriger l'élément qui avait été la cause de notre faiblesse, mais qui sera notre grande force dans l'avenir : c'était de faire des citoyens. Il y avait des hommes, il n'y avait pas de citoyens, et il fallait en faire. Il fallait détruire cette habitude de l'esprit français, cause de tous nos malheurs, de s'emballer, comme l'on dit, de vibrer à certains moments pour retomber ensuite dans la torpeur, dans le laisser-faire. Non, il ne fallait pas que la confiance donnée au Gouvernement républicain fût la même que celle donnée à l'empire ; il ne suffisait pas de changer le Gouvernement, il fallait que ce Gouvernement fût capable de gouverner lui-même. (*Applaudissements à gauche.*)

Cela nous a créé une situation dure. Nous sommes aux prises avec cette grande œuvre ; nous espérons la mener à bien. Les derniers événements dont on parlait tout à l'heure, l'intervention de l'opinion publique dans ses propres affaires, avec calme, avec tranquillité, sans un mot de fanfaronnade, c'est là un des meilleurs signes que la France ait encore donnés. (*Très bien ! très bien !*)

L'œuvre que nous avons accomplie, il ne faut pas la juger par ce qu'on voit, mais par les idées, le sentiment que nous avons mis au cœur de tous les citoyens français. (*Applaudissements à gauche.*)

La démocratie, à la suite de la Révolution française, a poursuivi sa marche par le monde ; il y a maintenant un Parlement en Chine, en Turquie ; le peuple allemand a gagné le suffrage universel et le Reichstag sur les champs de bataille de France.

Il n'en est pas moins vrai que son gouvernement est un gouvernement de la nature de celui qui nous a manqué. Il est fort, il est puissant, il a l'avantage de l'action immédiate. Et si c'était la force, la victoire, le sabre, le fer, le poing ganté de fer, comme on aime tant à le dire dans les brasseries d'outre-Rhin, qui devaient assurer l'avenir de l'humanité, il aurait toutes les chances.

Mais il n'en est pas ainsi ; notre œuvre ne brille pas, elle n'a pas le panache, elle est lente. Quand nous nous reculons après les événements que je viens de dire, quand un recul nous est donné de quarante années, nous voyons tout de même que nous avons fait quelque chose et qu'une grande œuvre est accomplie.

Mais le plus beau ne se voit pas. Le plus beau, c'est cette jeunesse ardente à toutes les œuvres de la pensée désintéressée, cette jeunesse dans le cœur de qui germent des espoirs dont je ne verrai pas la réalisation — je mourrai cependant avec l'idée que tout de même j'y suis pour une modeste part (*Approbation,*) — cette jeunesse en qui nous avons mis nos espoirs, qui sera comme nous, qui se trompera... Nous avons fait des choses bonnes, utiles, grandes, nous nous sommes trompés cent fois, l'esprit public s'est trompé, et, à un moment donné, il a voulu retourner au vomissement du césarisme. Nous avons commis des fautes ; nos Gouvernements, nos Parlements ont souvent manqué de caractère, de volonté. Notre peuple, qui est bon et excellent, croit, trop souvent, que la violence pourra lui donner la victoire à laquelle il aspire.

Oui, nous nous sommes trompés, nous nous tromperons peut-être encore. Mais, malgré tout, nous avons entrepris, sur des bases nouvelles, de faire une France nouvelle qui a déjà reconstitué sa force économique. Je veux donner sa part à la politique d'expansion qui s'est répandue dans le monde avec honneur, qui a promené son drapeau aux applaudissements des populations.

Mais sur le terrain de la bataille directe, immédiate, avec le choix de l'heure laissé à l'adversaire, peut-être, au regard du gouvernement allemand, n'aurions-nous pas l'avantage.

Cette situation, il faut le reconnaître, peut inquiéter certaines gens. Pourtant, si l'esprit public s'est refait, si le sentiment de l'unité morale, qui a manqué à un tel point sous l'empire, nous a rendu la confiance en nous-mêmes, si nous avons compris que nous avons en nous, dans les traditions de notre histoire, et dans notre volonté énergique, une force interne qui veut se développer normalement, justement, qui ne veut empiéter sur le droit de personne, qui réclame pour elle son droit, je dis que nous avons fait un grand pas et que nous avons semé le germe de l'avenir.

J'en ai eu deux preuves singulières : il y a quelques jours, le directeur d'une grande feuille anglaise m'écrivait pour me demander un article sur la France nouvelle ; je lui demandais ce que c'était que cette France nouvelle ; et mon correspondant, pour que je comprisse bien, me disait : « La France nouvelle, c'est celle qui vient de manifester cette fermeté tranquille que nous avions considérée jusqu'à ce jour comme la crème de la plus pure vertu anglo saxonne. »

Dans sa pensée, on ne pouvait pas concevoir un plus grand éloge ; cet éloge, je l'ai accepté pour mon pays ; j'ai considéré que nous avions, certes, conservé notre audace, — nous en voyons tous les jours des exemples, donnés par ces jeunes gens qui se précipitent, lorsqu'un aviateur vient à périr dans un de ces épouvantables ac-

cidents que vous savez, et que dix, vingt se présentent, pour recommencer et retourner au plus haut du ciel faire jaillir l'éclair de l'audace française. (*Applaudissements.*)

Mais s'il vient à cela s'ajouter la maîtrise de soi, la domination de ses nerfs, cette vertu de composition, de volonté froide et tranquille, alors nous avons la revanche, la vraie, celle contre laquelle il n'y a pas de victoire possible, celle de l'homme reconstitué, celle de l'homme d'énergie, de volonté, qui sait son devoir, qui sait son chemin, qui sait se discipliner, qui sait se soumettre à une loi librement acceptée et qui est prêt à se sacrifier pour son pays. On peut dire du mal de la patrie : des rhétoriciens, des malheureux, qui ne comprennent pas le sens des paroles qu'ils prononcent, peuvent médire de la mère, de la vraie mère, celle pour laquelle ils ont droit au respect de tous, mais si jamais le jour vient où il faudra marcher, ces sans-patrie viendront vous demander un fusil. (*Applaudissements.*)

... Messieurs, ce qu'il faut noter, c'est que le peuple français n'a jamais eu moins qu'aujourd'hui de dispositions agressives. Pourquoi ? Parce qu'il comprend que, pour développer son génie, pour vivre, dans la plénitude du sens du mot, il n'a besoin que d'invoquer le droit de tous les peuples à vivre. Eh bien, ce droit de tous les peuples à la juste mesure de vie, c'est ce qui nous a été refusé par l'Allemagne au lendemain de la défaite.

Vous connaissez bien l'affaire de 1875, vous savez bien que, parce que nous nous étions permis de faire des quatrièmes bataillons, nous avons été sur le point d'être envahis à nouveau. C'est une histoire que vous trouverez tout au long dans les Mémoires de M. de Gontaut-Biron et dans la correspondance de Bismarck. Ah ! naturellement, une fois que le coup s'est trouvé manqué, par l'intervention de la reine Victoria et de l'empereur Alexandre II, on a nié. On nie toujours dans ces cas-là ! Mais il y a des preuves. Il a été acquis que le maréchal de Moltke avait

parlé, et vous trouverez, dans les Mémoires de M. Gontaut-Biron, l'entretien le plus curieux et le plus décisif, entre notre ambassadeur à Berlin et M. de Radowitz, qui vient de mourir. Permettez-moi d'en extraire quelques lignes. C'est M. de Radowitz qui parle :

« Pouvez-vous assurer que la France, regagnant son ancienne prospérité, ayant réorganisé ses forces militaires, ne trouvera pas alors des alliances qui lui manquent aujourd'hui et que ses ressentiments qu'elle ne peut manquer de nourrir, qu'elle conserve pour la perte de ses deux provinces ne la pousseraient pas inévitablement à déclarer la guerre à l'Allemagne ? Et, puisque la revanche est la pensée intime de la France, et elle ne peut être autre — concluait M. de Radowitz, — nous avons intérêt, nous autres Allemands, à ne pas la laisser se relever, grandir, reprendre des forces dont elle se servirait contre nous, et à la mettre, dès maintenant, hors d'état de nous nuire plus tard. »

Il n'y a qu'un mot pour caractériser une telle politique : c'est le système qui consisterait à achever les blessés sur le champ de bataille. (*Très bien ! et applaudissements.*) Parce que le fer s'est brisé dans la main de l'homme, et parce que celui-ci est tombé à terre, eh bien, qu'on l'achève, car il pourrait plus tard devenir un ennemi !

Nous ne pouvons pas ignorer ces choses. Nous n'en parlons jamais, et nous faisons bien. Mais tout de même, dans le Parlement français, qui décide de la conduite politique du Gouvernement, sans injurier personne, sans se fâcher, sans provocation, n'est-il pas nécessaire que, de temps en temps, ces choses soient remémorées (*Très bien*) pour que l'on voie où elles nous ont conduits (*Applaudissements*) et qu'à la lueur de ces indications fournies par des adversaires que je voudrais ne pas appeler des ennemis, nous décidions nous-mêmes ce qu'il nous convient, à nous, d'adopter dans la liberté de notre opinion ?

Le coup a manqué, disais-je. Et M. Ribot avait bien raison, l'autre jour, d'affirmer que ce ne sont pas les diplomaties qui ont fait la Triple-Entente. Non, elle s'est faite

toute seule, parce qu'elle est dans l'intérêt des trois puissances; parce que — Bismarck n'a cessé de le répéter — parce que l'Angleterre et la Russie se sont demandé si leur neutralité n'avait pas eu l'inconvénient d'affaiblir une puissance continentale aux dépens de l'autre et de ressusciter l'hégémonie allemande. Oui! Bismarck furieux a injurié Gortschakoff ; il n'a même pas ménagé la reine Victoria, qu'il a appelée, dans une lettre à son souverain : « Cette vieille dame exaltée. » (*Rires*) Mais il est constant que la reine Victoria et la Russie sont venues dire spontanément, sans appel, sans préparation diplomatique, lorsqu'il a été question d'écraser de nouveau la France : « Pardon ! il faut causer d'abord ! »

Eh bien ! messieurs, l'hégémonie de l'Allemagne s'est poursuivie; les événements ont rapproché les peuples, la Triple-Entente s'est opposée à la Triple-Alliance. Pourquoi? Voilà le grand sujet de la querelle de la France et de l'Allemagne. Aujourd'hui, l'Allemagne nous dit: « Je suis en querelle avec l'Angleterre, et cette querelle peut me mener fort loin. Eh bien! ne soyez pas de la bataille, venez de mon côté. » Nous, nous répondons: « C'est impossible. » — « Vous voyez bien que vous avez l'intention de déchaîner la guerre », répond l'Allemagne.

Mais il n'y a rien de plus contraire aux faits. La paix résulte d'un équilibre ; cet équilibre s'est fait spontanément, en dehors de toute intervention diplomatique, comme je vous le montrais tout à l'heure. Et, malgré cela, cinq menaces de guerre, depuis 1870, toutes venant de l'Allemagne et pas une provocation de notre part; c'est l'affaire de 1875; c'est l'affaire Schnœbelé, où la loyauté de l'empereur Guillaume trancha d'un coup la querelle ; et puis — je reviens au Maroc, monsieur le président du conseil, en demandant pardon de m'en être éloigné si longtemps — et puis, les trois affaires marocaines de Tanger, de Casablanca et d'Agadir.

Voilà la préparation à l'œuvre de paix à laquelle vous nous conviez.

... Comment l'état d'esprit allemand dont je viens d'indiquer les origines va-t-il se manifester dans la pratique de l'accord franco-allemand du 4 novembre ?

Vous comprenez, messieurs, que pour ce qui est des citations, j'en pourrais faire autant qu'il me plairait : les généraux, le maréchal Von der Goltz, qui est un grand nom militaire en Allemagne, président des ligues militaires auxquelles on convie de participer les hommes, les femmes et les enfants, comme si la patrie était en danger, ces armements nouveaux qui excitent tant d'inquiétude sur divers points de l'Europe, tout cela sonne mal, tout cela inquiète.

Et, quand M. Ribot et M. le président du conseil viennent me demander : « Prenez-vous la responsabilité de refuser le traité ? Avez-vous réfléchi à ce qui va arriver ? » je suis obligé de leur demander tout d'abord s'ils savent bien eux-mêmes ce qu'impliquera le vote du traité.

Parmi toutes les citations que je pourrais faire, je n'en prendrai qu'une seule. J'ai trouvé dans une revue des plus importantes de l'Allemagne du Nord — le *Preussisches Jahrbuch*, les *Annales prussiennes*, qui sont dirigées par le professeur Delbrüch, ancien membre du Reichstag, conservateur libéral — j'ai trouvé, dis-je, un article d'un écrivain militaire très connu, M. Daniels, qui règle définitivement la question. Si je l'avais lu dès l'abord, j'aurais pu m'abstenir de parler, ce qui eût été tout bénéfice pour le Sénat (*Non ! non ! — Parlez !*)

Ecoutez, messieurs. Il ne s'agit pas d'une citation quelconque : non. Pour qui connaît M. Daniels ; pour qui sait quelle sorte de revue sont les *Annales prussiennes* ; quand on voit que la préoccupation de l'écrivain est de défendre le traité et de prouver pourquoi il est bon, ce qu'il écrit prend une importance toute particulière. Ecoutez donc pourquoi, d'après lui, le traité est bon ; pourquoi le traité est recommandable et pourquoi il faut l'accepter. Voici :

« Aussi longtemps que l'Allemagne n'est pas décidée à se lancer dans une série interminable de guerres, elle devra se contenter de glaner dans le domaine colonial... Nous

devons être contents chaque fois que nous avons l'occasion d'acquérir un morceau de terre dans les régions exotiques. Une méthode plus magnifique et plus éblouissante de politique coloniale ne conviendrait pas à notre situation internationale, comme l'a justement reconnu le prince de Bismarck. Cette méthode sera peut-être applicable un jour si nous pouvons attendre patiemment jusqu'à ce qu'ait sonné l'heure de la revanche contre nos rivaux. L'essayer dès aujourd'hui serait faire tomber l'Allemagne de sa hauteur. »

Après avoir dit que l'opposition dans le Reichstag aurait été justifiée, si, « par l'arrangement marocain, l'Allemagne s'était retirée véritablement du Maroc », M. Daniels continue : « Mais de cela il ne peut être question. Notre développement économique au Maroc sous le protectorat français est une question de temps. Mais nous n'y sommes pas du tout désarçonnés politiquement. Si les Français en jugeaient d'une façon aussi superficielle que le parlement allemand et s'ils se faisaient accroire qu'ils sont débarrassés pour toute l'éternité de l'intervention allemande au Maroc, un pénible réveil serait nécessairement assuré à nos aimables voisins. Le traité marocain crée dans l'empire nord-africain un état de choses tel que ni l'acte d'Algésiras ni l'accord franco-allemand de février 1909 ne nous offrent rien d'aussi favorable. »

Après avoir spécifié qu'il appartiendrait à la France de pacifier le pays par ses armes dans l'intérêt du commerce allemand, M. Daniels déclare que « les critiques hargneux de la diplomatie allemande » devraient rendre eux-mêmes justice aux efforts de M. Kiderlen-Waechter « s'ils n'étaient pas remplis de la plus forte méfiance à l'égard de la loyauté des intentions de la France ». Il ajoute :

« Nous avouons que nous partageons pleinement ce sentiment. Mais la valeur politique de l'arrangement marocain ne nous en paraît pas diminuée. Après quelques années, il se sera amassé une jolie quantité de sujets de conflits, créés par la non-application ou par l'interprétation

sophistique du traité marocain dues à l'esprit du mercantilisme excessif de la politique coloniale française. Tant mieux ! On sera fixé, à ce moment, sur ce qu'une nation énergiquement colonisatrice, appuyée d'une bonne administration, peut faire de bons bénéfices au Congo, et il est à espérer que notre diplomatie sera alors de nouveau assez énergique pour obliger les Français, qui impatiemment demanderont les mains toujours plus libres au Maroc, à nous céder de nouveaux districts de leur riche domaine équatorial...

« Si les Français continuent d'être nos adversaires diplomatiques, la diplomatie allemande est digne des plus grands éloges pour avoir su tenir ouverte la question marocaine. »

Et après avoir cité un article du *Figaro* où il est dit que l'accord du 4 novembre est « le commencement, non le point final, de difficultés sans nombre », M. Daniels conclut :

« Le Maroc continue donc — le *Figaro* l'apprend à ceux qui ne le savent pas encore — d'être un instrument dans les mains de la politique allemande. Cette constatation nous est d'autant plus agréable que nous avons douté un moment, au cours des négociations, si l'Allemagne, sur l'Atlas, garderait un pied à l'étrier. La guerre avec la France, que nos hyperpatriotes désirent aujourd'hui, ils pourront toujours l'avoir encore dans un stade ultérieur de la question marocaine. »

Voilà ce que l'autre partie prépare pour l'œuvre de conciliation de l'accord franco-marocain.

Il est vrai que certains orateurs nous ont dit, à la Chambre des députés, que ce traité était plein d'embûches et qu'il fallait, pour le pratiquer, une politique nouvelle. Qu'est-ce que cette politique nouvelle ? Avons-nous à faire amende honorable de nos provocations à l'Allemagne ? Ce n'est pas au Palais-Bourbon qu'il faut dire ces choses, c'est au Reichstag. (*Approbation.*)

Cette politique nouvelle, c'est la politique du rappro-

chement avec l'Allemagne dont il a été beaucoup parlé dans ces temps derniers. Cette politique de rapprochement est née dans les milieux financiers.

Je ne veux pas dire du mal des financiers, mais je crois qu'ils sont mieux à leur place dans la finance que dans la politique étrangère de la France. (*Très bien ! très bien ! — Applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)

M. Le Provost de Launay. Et même dans la politique intérieure !

M. Clemenceau. Ils n'ont pas de balance pour l'impondérable (*Très bien !*), pour les sentiments, pour les passions, pour les idées qui font agir les nations ; ils ne voient que les choses qui se vendent, ce n'est pas assez, et le vice principal des accords financiers avec l'Allemagne, c'est surtout, nous n'avons pas à nous en cacher, que nous avons toujours peur d'accroître, par les bénéfices que nous laissons à l'autre partie, la force dont la pointe est dirigée contre nous.

Voilà ce que c'est que le pacifisme financier ; il n'a rien donné de bon.

... Il y a un autre pacifisme : c'est un pacifisme intellectuel, d'idéalisme humanitaire, qui a ici un excellent représentant en la personne de M. d'Estournelles de Constant.

M. d'Estournelles de Constant. C'est un pacifisme patriotique !

M. Clemenceau. Mon cher collègue, idéalisme et patriotisme ne peuvent pas être contradictoires.

Vous en avez fort bien parlé ; seulement, quand vous êtes arrivé à votre conclusion, vous nous avez dit qu'il fallait remplacer la politique des antagonismes par la politique des conciliations.

Cela, je le répète encore, ce n'est pas chez nous qu'il faut le dire. Je sais que vous êtes allé le proclamer partout, et je vous en félicite ; mais lorsque vous nous avez expliqué que l'intérêt de l'Allemagne n'était pas dans la guerre, je vous réponds, avec les faits que j'ai cités, que les peuples ne sont pas toujours mus par l'intérêt immédiat, et que, malheureusement pour nous, ce n'est pas vous qui êtes chargé des intérêts de l'Allemagne. (*Très bien! très bien ! sur divers bancs.*)

M. d'Estournelles de Constant. A quoi bon vous répondre ? Je l'ai fait par avance dans mon discours.

M. Clemenceau. Il y a encore le pacifisme révolutionnaire. De celui-là, je ne veux pas médire : c'est celui de 4 millions de voix qui viennent de se faire entendre de l'autre côté du Rhin. C'est là un son de cloche qu'il faut faire entendre après les sentiments dont je vous ai donné connaissance tout à l'heure.

M. Flaissières. Très bien !

M. Clemenceau. Seulement, il ne faut pas s'y tromper : tous ces hommes, si leur patrie était menacée, prendraient un fusil. Bebel l'a dit, c'est son honneur de l'avoir dit, et ce serait l'outrager que de ne pas le croire. (*Très bien! très bien! sur un grand nombre de bancs.*)

Je ne méprise pas sa façon de voir, je ne fais pas fi de ses sentiments, seulement, dans la pratique, je suis bien obligé de reconnaître que je n'ai aucun moyen de les utiliser.

D'autant moins que le pacifisme révolutionnaire, venu des masses populaires, est encore si imprégné des anciennes doctrines ataviques de violence, que, si ces hommes prêchent la paix à l'extérieur, ils sont, en même temps, très prompts parfois à prêcher la violence à l'intérieur (*Très bien! très bien!*), et que, dans un coup de passion

un mouvement belliqueux peut les emporter comme les autres.

Cependant, nous sommes pacifistes, nous le sommes en ce sens que nous ne voulons pas d'agression, que nous ferons notre possible pour maintenir la paix, que l'œuvre que nous avons entreprise et dont je parlais tout à l'heure vise beaucoup trop haut, beaucoup trop loin, pour que nous allions la risquer, en un jour de bataille, pour un de ces prétextes que nous appelons en français des « querelles d'Allemand ». Nous visons plus haut et plus loin, je le répète, et comme nous faisons partie d'une entente, comme tous les peuples ont intérêt à la paix, comme la guerre, aujourd'hui, nous offrirait un tel spectacle d'horreur qu'aucun homme n'aura, dans l'avenir, le cœur de prendre la plume pour signer la décision irrévocable, nous trouvons là des garanties.

De bonne foi, nous voulons la paix, nous la voulons, parce que nous en avons besoin pour refaire notre pays. Mais enfin, si on nous impose la guerre, on nous trouvera. (*Vifs applaudissements sur tous les bancs.*)

La difficulté entre l'Allemagne et nous est celle-ci : c'est que l'Allemagne croit que la logique des victoires est dans la domination, et que nous ne croyons pas que la logique de défaite soit dans la vassalité. (*Double salve d'applaudissements sur tous les bancs.*)

Nous sommes pacifistes, pacifiques, pour dire le mot exact, mais nous ne sommes pas soumis. Nous ne souscrivons pas à l'arrêt d'abdication et de déchéance prononcé par nos voisins. Nous venons d'une grande histoire et nous entendons la conserver. (*Approbation unanime.*)

M. Gaudin de Villaine. Voilà de vraies paroles françaises.

M. Clemenceau. Les morts ont fait les vivants ; les vivants resteront fidèles aux morts. (*Très bien ! très bien !*)

Et que dirions-nous à cette jeunesse qui vient à nous,

qui nous regarde avec des yeux défiants, parce que nous lui avons remis une France moindre que celle que nous avons reçue? Lui dirons-nous de renier son histoire, de l'oublier, d'abdiquer, de se soumettre à l'inévitable destinée des peuples qui ont fini de vivre?

Non; nous avons encore quelque chose à dire, quelque chose à faire, quelque chose à vouloir. *(Très bien! très bien!)*

. . . . . .

II

LA LOI DE TROIS ANS, LA CONFÉRENCE DE BERNE, L'AFFAIRE DE SAVERNE HANSI

UNE HEURE DIFFICILE

... Le fléchissement des défaites passées, dont la plaie saigne toujours aux deux versants des Vosges, nous a mis sous la menace permanente, à notre frontière, du plus grand rassemblement de soldats qui fût jamais.

Il faut vivre d'abord. Aussi ne pourrait-on concevoir que le peuple français, étranger à toute idée de provocation, hésitât à faire, pour sa défense, des sacrifices analogues, sinon égaux, à ceux qu'obtient si aisément, dans l'empire voisin, une politique qui suscite trop justement chez nous et ailleurs des craintes d'agression.

La nation a le droit d'exiger, en retour, que des services techniques, qui se sont bien souvent trouvés en faute, sachent tirer de son viril effort le maximum d'efficacité. L'obligation de pourvoir aux nécessités de la paix armée, telle que l'Allemagne nous l'impose, entraîne un accroissement d'effectifs, non pour le train de routine qui nous a conduits magnifiquement aux désastres, mais pour une organisation méthodique d'éducation et de préparation militaires, en vue d'une utilisation supérieure.

LA CONFÉRENCE DE BERNE

... A quoi bon tant de paroles vaines? Lorsque les parlementaires français et allemands vont se trouver réunis à Berne, il faudra, en des formes protocolairement déterminées, entamer une conversation. Quel sujet à l'ordre du jour ?

Je lis dans les journaux qu'on a d'abord écarté la question d'Alsace-Lorraine. C'est de prudence élémentaire. Pourtant, si, des deux côtés de la frontière, ceux qui n'en disent rien y pensent toujours, je me demande où est l'avantage de réunir des gens qui, ayant une conception contradictoire d'une question donnée, ne s'accordent que pour n'en pas souffler mot.

Il reste, par chance, la réduction des armements, qui peut donner lieu à des développements oratoires. Seulement, voyez le malheur, l'Allemagne, tout justement, vient d'accroître formidablement sa force militaire, au point que la France se voit contrainte d'augmenter ses effectifs, à son tour. C'est un bien mauvais point de départ pour une joute d'éloquence qui devrait conduire à une conclusion diamétralement opposée.

Je sais bien que de nos parlementaires à Berne beaucoup se proposent de voter contre le projet de loi français sur le renforcement des effectifs, mais la malchance veut que leurs collègues allemands soient, en ce qui concerne leur pays, dans des dispositions toutes contraires.

... Je ne sais si les membres du Reichstag qui feront le voyage de Berne seront de ceux qui jouissent d'une grande autorité sur leurs collègues, mais il me semble que le plus influent d'entre eux ne pourrait fournir aucun commentaire capable d'entamer à un degré quelconque la force d'un argument ainsi conçu : « Nous pourrons causer de la réduction des armements quand nous les aurons augmentés. »

L'Homme Libre, 10 mai 1913.

POUR LA DÉFENSE NATIONALE

... Ce que trop de gens encore ne veulent pas comprendre chez nous, c'est que l'Allemagne, organisée d'abord pour l'exercice de la domination militaire, ne pourrait échapper, si elle le voulait — et elle ne paraît certainement pas le vouloir — à la fatalité des nouveaux développements de violence.

Toute l'Europe sait que nous sommes à son égard sur la défensive, et l'Allemagne elle-même ne peut avoir aucun doute là-dessus. Sous prétexte de se garantir contre notre agression, elle n'en continuera pas moins ses entreprises de surarmement jusqu'au jour qu'elle croira propice pour en finir avec nous. Car il faut être volontairement aveugle pour ne pas voir que sa fureur d'hégémonie, dont l'explosion ébranlera tout le continent européen quelque jour, la voue contre la France à une politique d'extermination.

Si la catastrophe est inévitable, il faut donc que nous nous préparions à l'affronter de toute notre énergie. Voilà pourquoi je suis disposé, d'une façon générale, à ne rien refuser au gouvernement, quel qu'il soit, des moyens de défense qu'il sollicite des Chambres. Ceux qui ont vu 1870-71 ne peuvent plus laisser échapper une chance, si minime fut-elle, de ne revoir les effroyables jours dont l'horreur ne pourrait qu'être centuplée. Au moins, si la destinée m'inflige encore, en l'avivant, ce supplice sans nom, dont le souvenir me hante, ai-je bien résolu de ne jamais mettre à mon compte la plus petite part des responsabilités dans tout ce qui peut affaiblir mon pays livrant le suprême combat pour l'existence.

Je voudrais tous les députés imprégnés de ce sentiment qui faisait dire l'autre jour à un homme illustre dont le rôle fut éminent dans la guerre de 1870, et que ne je crois pas enthousiaste du service de trois ans : « Le service de cinq ans serait absurde. Cependant je le voterais si le gouvernement me le demandait, parce que je ne veux pas

me reprocher à mon lit de mort d'avoir contribué, pour une part, à une castastrophe dont la France ne se relèverait pas. »

L'Homme Libre, 21 mai 1913.

VOULOIR OU MOURIR

... A Reuilly, à Toul, à Belfort, on signale des actes de mutinerie, qu'il ne faut pas exagérer, car les plus turbulents seraient peut-être les plus ardents en temps de guerre, mais qui font, à l'étranger (lisez les commentaires de la presse allemande) et en France même, la plus déplorable impression.

... A Mâcon, à Nancy, des attroupements de soldats ont chanté l'*Internationale* et crié *Vive la Sociale !*

... Qu'est-ce donc que ces fils des vaincus qui, trouvant leur pays démembré, vont, à deux pas de la frontière, sous les insultes de la presse pangermaniste, ajouter l'outrage de leur révolte aux blessures de la patrie mutilée, comme pour mieux frayer le chemin à l'exécution des menaces ennemies ? Leurs pères, tombés sur les champs de bataille pour sauvegarder la terre des aïeux, ne purent empêcher que des Français fussent arrachés de la France au tranchant du fer victorieux. Tout un peuple cria vers le ciel que la France se retrouverait un jour. Heureux les morts de ne s'être pas vus renier par ceux-là mêmes qui leur devaient, devant l'histoire, la réparation du droit outragé !

Qu'est-il donc arrivé ? On vous a dit, pauvres fous, que tous les hommes sont frères et qu'il n'y a pas de frontières dans la nature. C'est la vérité. Mais, depuis Caïn et Abel, les passions mauvaises — le lot commun de tous ! — ont armé frères contre frères, et quand mon frère vient à moi le couteau levé, j'entends protéger contre Caïn la terre où les miens ont vécu, où les miens vivront après moi.

S'il n'y a point de frontières dans la nature, il n'y a point, non plus, de villes, de monuments, de ces productions d'art et de science où la civilisation se glorifie, avec tout le brillant cortège d'histoire dont la plus noble culture a fait un miracle d'humanité. Tout cela est, cependant, et tout cela a le droit et la volonté d'être sous le soleil de tous.

Mais la cupidité s'allume — proche ou lointaine — à la vue du trésor, et des murailles s'élèvent, et des bastions et des créneaux se dressent pour la légitime défense. Et les sentinelles veillent aux remparts afin de protéger le fruit du bon labeur. Et comme tu veilles aujourd'hui pour toi-même et pour d'autres, d'autres veilleront demain pour toi.

Honte à toi, si tu allais livrer à la dévastation irréparable le suprême asile de toute grandeur et de toute beauté! Tu te crois une pensée, malheureux! Tu n'es qu'une faiblesse désorbitée.

Il faut bien que quelqu'un commence, dis-tu? Non pas. Il faut être au moins deux pour commencer. Tandis que tu désarmes, entends-tu le fracas des canons, de l'autre côté des Vosges? Prends garde. Tu pleurerais tout le sang de ton cœur sans pouvoir expier ton crime. Athènes, Rome — les plus grandes choses du passé — furent balayées de la terre le jour où la sentinelle faillit, comme tu as commencé de faire. Et toi, ta France, ton Paris, ton village, ton champ, ton chemin, ton ruisseau, tout ce tumulte d'histoire dont tu sors puisque c'est l'œuvre de tes anciens, tout cela n'est-il donc rien pour toi et vas-tu, sans émoi, livrer l'âme dont est pétrie ton âme à la fureur de l'étranger? Oui! Dis donc que c'est cela que tu veux, ose le dire afin d'être maudit de ceux qui t'ont fait homme et d'être déshonoré pour jamais.

Tu t'arrêtes, tu n'avais pas compris, tu ne savais pas. On a requis de toi un sacrifice plus lourd que tu n'avais pensé! Il est vrai. C'est un surcroît d'efforts qui te fut demandé à toi comme à bien d'autres qui se seraient crus indignes de la France s'ils avaient murmuré. Eh bien! souviens-toi que ce n'est pas encore assez pour la patrie. Un jour, au plus beau du moment où fleurit l'espérance, tu quitteras tes

parents, ta femme, tes enfants, tout ce que tu chéris, tout ce qui tient ton cœur et l'enserre, et tu t'en iras, chantant comme hier, mais une autre chanson, avec des frères — avec de vrais frères, ceux-là — au-devant de la mort affreuse qui fauchera des vies humaines en un effroyable ouragan de fer. Et voilà qu'à ce moment suprême tu reverras dans un éclair tout ce qui se peut rassembler en ce mot si doux : le pays, et ta cause te paraîtra si belle, tu seras si fier de tout donner pour elle que, blessé ou frappé à mort, tu tomberas content.

Et ton nom sera honoré et ton fils portera haut son regard, car, plus heureux que toi, il aura compris dès l'enfance la beauté du sacrifice pour la noblesse du foyer, et son cœur battra plus fort à ton souvenir, et tu auras vécu, et, mort, tu continueras de vivre dans les tiens.

Ne dis rien. Je vois que tu as compris maintenant. Va payer ta faute, et reviens-nous meilleur, afin de retrouver avec joie parmi nous la place à laquelle tu pourras réclamer tout droit désormais.

L'Homme Libre, 21, 22, 24 mai 1913.

L'EFFORT

... C'est bien la vie ou la mort de la France qui sera l'enjeu de l'affreuse partie dont l'horreur, du jour au lendemain, peut nous être imposée. Si le peuple français ne s'en rendait pas compte, c'est que ses mandataires n'auraient pas rempli leur devoir. Mais puisqu'il le comprend très bien — je ne peux lui faire l'injure d'en douter — il lui appartient de montrer qu'il est prêt à faire virilement la dépense de volonté nécessaire pour ne pas se laisser rayer de l'histoire.

Alors, il ne s'agit pas d'organiser une belle défaite triomphale aux Thermopyles pour les amplifications de l'histoire. Il s'agit, dans la longue et dure préparation nécessaire, de

ne pas laisser à l'ennemi un atome, un seul atome des chances qu'il dépend de nous de lui enlever.

L'Homme Libre, 25 mai 1913.

POUR LES BERNOIS

J'en veux à nos voisins de l'Est de m'obliger toujours à parler d'eux, car je pourrais trouver d'autres sujets de réflexion. Mais quand on possède un petit domaine auquel on a la faiblesse de tenir, et que de l'autre côté de la haie on voit quotidiennement apparaître la figure de Polyphème, encadrée de deux bras menaçants au bout desquels brillent des lames d'acier, on est fatalement conduit à chercher la pensée secrète de son voisin.

Je dis la pensé secrète parce que la pensée publique, à ne considérer que les mots, serait plutôt rassurante. Si Polyphème aiguise le fer, c'est pour la bonne règle et parce qu'il redoute, en toute franchise, que je ne le mange tout cru. La peur que je lui inspire est véritable à ce point qu'il accumule « la poudre sèche » au fond de sa demeure, et braque sur mon jardin un attirail de combat comme il ne s'en vit jamais. De temps en temps, pour calmer son effroi, il pousse aussi un cri de guerre, et grogne d'une voix rauque qui m'emplirait de terreur, à mon tour, si je ne savais pas qu'il n'y a là, pour lui, que le moyen d'apaiser ses nerfs.

Le bon Cyclope, d'ailleurs, est philosophe à ses heures et ne craint point d'engager la conversation sur les plaisirs de notre voisinage. Il m'aime au fond, sa naturelle bonhomie le porte à m'en faire l'aveu, et, si je voulais simplement entrer à son service, l'univers serait jaloux de ma destinée. Il ne me cache point, d'ailleurs, qu'il a reçu du ciel la mission de s'approprier tout ce qui est nécessaire pour lui permettre de faire, à sa manière, le bien de l'humanité. C'est même pour cela que le bien de l'humanité se trouve indissolublement lié au grand sabre de Polyphème. Si je n'en

prends pas mon parti, Polyphème se verra dans la nécessité de vaincre son penchant inné pour les douceurs de la paix, et le sort du méchant Ulysse peut m'apprendre ce qui m'arrivera.

Ces discours, accompagnés du bruit de ferraille dont retentit soir et matin la demeure du géant, auraient pu me causer quelques incertitudes sur la pensée profonde de mon redoutable interlocuteur.

Depuis des siècles, nous avons eu ce qu'on appelle des « histoires ». Il paraît que c'est inévitable quand on est si proche voisin. Chose curieuse ! Il n'en était point resté de mauvais sentiments entre nous. Nous nous rendions visite, et trouvions même parfois quelque agrément dans la société l'un de l'autre. Il me versait à longs traits l'hydromel dont il est friand. Je l'écoutais dire sa petite fleur bleue, chanter Gretchen aux tresses blondes que guette le vilain démon, le sabbat des sorcières ou la chevauchée des Walkyries. Il avait appris toutes choses, et savait en tirer bon parti. Il n'y a que mes pensées, trop éloignées de lui peut-être, dont il ne put jamais prendre sa part.

Je l'intéressais pourtant, car, profitant, un jour, de ce que j'étais sans défense, il arracha la haie de mon jardin pour agrandir son parc, disant que tout serait mieux ainsi. Et comme je ne pouvais résister, il prit ma bourse en même temps, par la raison, expliqua-t-il, que les bons comptes font les bons amis.

La chose n'arriva pas cependant tout à fait comme il avait prédit. Ce qu'il m'avait laissé de jardin lui parut bientôt trop grand à son gré. Là où je sème des fleurs, il voudrait une plate-bande de choux et jure que mes rosiers sont une offense à ses pommes de terre. Ma vertu n'est pas sa vertu : il paraît que c'est un grand tort. Et dans la bonne intention de m'apprendre à vivre, il me crie parfois qu'il aimerait à me couper en quatre, pour voir.

Cette manière de voisiner est très fatigante. On ne peut ni dormir ni veiller en paix.

... Il n'y a pas trois mois, je rendais visite, à Paris, à

une dame étrangère dont le mari occupe une situation éminente dans son pays. L'institutrice des enfants, une charmante jeune fille toute rose, aux yeux bleus, aux boucles dorées, entra dans le salon et vint à moi directement :

— Je vous connais bien, dit-elle en me serrant la main amicalement. Vous êtes notre ennemi, car je suis de Dantzig, moi. Vous nous détestez.

Je protestai qu'elle se méprenait fort.

— Tout au plus, répliquai-je, ai-je dit quelquefois comme Diogène à Alexandre, que vous me cachiez des parties de soleil.

— Non, non, vous me haïssez. Je ne vous en veux pas. Je déteste bien les Anglais et je vis en Angleterre. On se battra l'un de ces jours. Voyez-vous, Monsieur, les peuples ne peuvent se régénérer et grandir que par la guerre. Il leur faut du sang. C'est la loi. Croyez-moi, le salut de l'humanité est dans la guerre, dans la guerre seulement.

Et la belle enfant riait, très amusée de ma figure !

Polyphème, Polyphème, voilà de tes enfants !

L'Homme Libre, 2 juin 1913.

LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE

Les Allemands proclament qu'il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine. En ce cas, d'où vient que c'est, pour eux, un sujet permanent de conversation ?

Il est certain que, si vous interrogez les chancelleries, tout le monde, du ministre au dernier scribe, vous dira, sans même avoir besoin de consulter les documents du jour, qu'aucun rapport d'ambassadeur, aucune pièce diplomatique ne met en discussion le régime allemand dans les pays annexés.

Ce n'en serait pas moins une grande sottise si les diplomates se mettaient dans la tête qu'une question dont ils ne parlent pas est inexistante. J'ai lieu de croire, d'ailleurs que, s'ils n'ouvrent jamais la bouche à ce sujet — ce qui

n'est pas sûr — la question d'Alsace-Lorraine n'en est pas moins présente à leur pensée lorsqu'ils discutent soit des rapprochements de peuple à peuple, soit des causes de dissentiment qui opposent les nations l'une à l'autre et les entretiennent dans un esprit d'hostilité.

Il n'en peut être autrement pour la raison que la question d'Alsace-Lorraine se trouve vivante non point dans les champs d'asphodèles de la diplomatie, mais en un lieu d'où aucune gendarmerie allemande ne saurait l'expulser — je veux dire en l'asile inviolable de la conscience humaine. Il n'y a point de loi du Reichstag, pas même de décret de l'empereur allemand, pour empêcher les gens de penser et de penser selon les règles de droit et de morale qu'ils ont reçues de l'enseignement universel.

...La République de Mulhouse était de langue allemande lorsqu'elle se donna à la France en 1798. Peut-on s'étonner si elle n'avait pas prévu que se donner à la France, c'était se donner à l'Allemagne? Par la suite des temps, il n'y eut pas de « question de Mulhouse » parce que Mulhouse pensait français en parlant allemand et que la France la laissa faire à sa guise. Il y a une « question d'Alsace-Lorraine » parce qu'il y a une différence de pensée, bien plus encore que de langue, entre les pays annexés et nos vainqueurs.

Peut-on atteindre cette pensée, par la force ou par la douceur, au plus profond de son asile irréductible? Je me permets d'élever quelques doutes à cet égard.

... L'Allemagne peut choisir. Les Polonais de Prusse lui diront la même histoire que les Alsaciens-Lorrains, à savoir que le sort d'une terre peut se décider, pour un temps, sur les champs de bataille, non la maîtrise des âmes qui échappent à la puissance du fer.

L'Homme Libre, 3 juin 1913.

POUR ÊTRE

... Si l'on me dit que « le peuple » recule devant le service de trois ans réduit à trente-trois mois, je réponds que « le peuple » encore n'a chargé personne de nous le dire, mais que, si telle est sa volonté, il nous faut sans délai renoncer à notre indépendance, et aller solliciter à genoux « l'amitié » de l'Allemagne, qui ne demande qu'à se servir de nous pour déborder sur le reste du monde — en échange de quoi elle nous permettrait peut-être de garder la Bourgogne et la Champagne.

Je me demande, en effet, pourquoi nous nous acharnerions à conserver juste assez de puissance militaire pour attirer le choc des foudres allemandes, nous voir à nouveau dépecer, taillader, pressurer, dépouiller de nos biens, de notre dignité, de notre raison d'être, tomber au plus profond de l'asservissement, couronner d'un ignoble abandon de nous-mêmes les gestes des grands aïeux.

J'ai déjà dit ce que vaut cet argument des volontés *supposées* du pays. Tout homme qui travaille pour lui-même et pour les siens désire naturellement n'être distrait de son labeur que pour une période de temps strictement nécessaire. Et quand on lui demandera quelle durée lui paraît préférable, il répondra toujours : « La plus brève que vous pourrez. »

Mais peut-on, de bonne foi, soutenir que la question se pose dans ces termes ? Ce travailleur ne veut pas devenir Allemand, je vous assure. Il tient à son foyer, à sa patrie, par toutes les fibres de son être. S'il avait pu prévoir, avant la guerre de 1870, quel danger le menaçait, il aurait prodigué les sacrifices sans compter, et du seul point de vue financier — ici subordonné — il aurait fait une bonne affaire.

L'Homme Libre, 8 juin 1913.

DES DEUX COTÉS

... Bismarck nous a trouvés un jour à sa merci, comme il avait eu Vienne précédemment, et la mauvaise pensée lui est venue, pour nous rendre à jamais incapables d'un retour de puissance, de nous blesser, de nous mutiler irréparablement. De l'Autriche, épargnée, il se fit, de bon ou de mauvais gré, une amie. Quant à la France, sa pensée fut de l'écarter à jamais de toute rivalité possible en la laissant pantelante sur le champ de bataille, démembrée, ruinée, saignée à blanc, incapable, semblait-il, de rappeler une force de vie. Et cela est si vrai qu'à cinq ans de là, ayant cru reconnaître, à nos premiers gestes de redressement, que nous pourrions nous retrouver debout quelque jour, il fallut ce qui restait d'Europe pour l'empêcher de se jeter sur nous et de nous achever. Enfin, le pis fut que toute l'Allemagne, follement enivrée de sa victoire, fit siens les sentiments de Bismarck, croyant qu'il suffisait d'imposer silence aux appels de la génération la plus vulgaire pour s'emparer de l'empire du monde.

Voilà ce que nous expions les uns et les autres aujourd'hui. Car lorsqu'un homme, ou un peuple, a jeté le masque ainsi, et laissé voir jusqu'au fond de son âme des sentiments qu'il ne peut avouer sans rougir, comment pardonner à autrui les blessures de conscience dont il n'ose accepter ouvertement la responsabilité ? En finir, en finir, c'est l'obsession de sa pensée. En quelque forme que l'aveu lui en échappe, l'Allemagne n'a qu'une pensée : en finir avec nous, c'est-à-dire nous réduire à un tel état d'abaissement qu'elle puisse, selon les confidences de Pyrrhus à Cinéas, procéder aux conquêtes nouvelles qui lui donneront l'hégémonie européenne, en attendant l'autre.

... Pendant ce temps, que faisons-nous, je vous prie ? Le parti républicain, sans chef, sans discipline, sans méthode, sans résolution, sans volonté, sans gouvernement,

s'énerve, s'éparpille en minuscules organismes d'impuissance pour tenter d'instituer le règne des minorités, et livrer le pouvoir à ses adversaires.

Et lorsque l'Allemagne, dans sa cynique candeur, clame de tous côtés que ses voisins lui font offense en se préparant à résister aux agressions que ses surarmements dénoncent, quand il se fait à nos frontières un rassemblement de soldats tel que le monde n'en vit jamais, savez-vous ce que fait la majorité républicaine ? Elle discute sur des jours et des semaines pour faire cadrer la victoire avec le moins de dérangement possible pour les Français.

L'Homme Libre, 14 juin 1913.

AUX VOIX !

Sur le fond du débat (1) la discussion est épuisée. Ne suffit-il pas de constater qu'au cours de ces deux dernières années, l'Allemagne a fait, pour le relèvement de ses effectifs, un effort égal à celui qu'un dessein méthodique lui avait permis d'accomplir de 1873 à 1910, c'est-à-dire en trente-sept ans d'accroissements ininterrompus ? 870.000 hommes au compte de l'armée active en Allemagne, mieux instruits, mieux pourvus, mieux organisés que les nôtres, 480.000 hommes au compte de la France : cela n'en dit-il pas assez ?

Sur la manière de parer à ce déficit, dans la mesure du possible, on peut discuter à l'infini : la Chambre ne s'en est pas fait faute. Il est temps toutefois d'aboutir, et le plus tôt qu'il se pourra, sous peine de n'être plus qu'un peuple de discuteurs.

L'objection radicale est de nous dire que notre natalité décroissante nous condamne à une infériorité dont nous devons prendre notre parti. C'est ce que je me refuse absolument à accepter. Si notre mouvement ascensionnel a flé-

(1) Le débat de la Chambre sur le service de Trois ans (Note des Editeurs).

chi, le devoir, envers elle-même, de la France subsistante est de faire un effort supérieur de rétablissement : non de se voiler la face et de s'abandonner.

Sans doute personne ne songe à nous proposer de ne pas nous défendre. Mais la question n'est pas de savoir si nous nous défendrons. Abandonnés, trahis, sans ressources, foulés aux pieds, nous avons prouvé que nous pouvions faire une assez belle défense. Notre défaite, alors, eut des explications, des excuses. Elle n'en aurait plus aujourd'hui. Car ce n'est pas assez de bien combattre pour les glorifications de l'histoire. Il s'agit pour nous, maintenant, de repousser l'envahisseur, de le refouler au delà de nos frontières, et cela, sous peine de nous voir mis en lambeaux, asservis, réduits à l'état de chose morte, livrés, dans nos dernières convulsions d'agonie, à l'ironique compassion du vainqueur — plus cruelle que sa barbarie.

Quand cet implacable dilemme se dresse devant un peuple, s'il n'est pas capable d'un sursaut qui rassemble toutes ses forces, sans en rien épargner, dans un élan suprême, pour garder le droit à la vie, c'est que sa fin est écrite au livre des destinées. Aussi, ceux de nos amis, qui, dans l'excellente intention d'alléger autant que possible les charges du pays, s'évertuent à reprendre du service de trois ans, mois par mois, homme par homme, tout ce que l'ingéniosité de leurs calculs leur permet d'en distraire, vont-ils directement, à mon avis, à l'encontre du résultat cherché.

Pour atteindre le but, il faut être capable de le dépasser. N'est-ce pas le principe fondamental dans la gymnastique d'hygiène comme dans celle du soldat ? Et n'y a-t-il pas, tout aussi bien, une gymnastique physique et morale d'un peuple pour lui permettre d'affronter, en bonne préparation de cœur et de corps, tant le prévu, dont il peut calculer les éléments, que les surprises inévitable de l'imprévu ?

L'Homme Libre, 29 juin 1913.

APOLOGIE

... Nous avons l'élan que rien n'arrête, la foi dans la patrie, le courage, la fermeté, notre soldat est le meilleur : il nous faut la préparation, et sur ce point nos adversaires éventuels nous sont incomparablement supérieurs. Eh bien ! la préparation ne nous viendra que d'un gouvernement, et d'un gouvernement de volonté.

... Ceux qui, voyant le mal, s'y résignent ou s'en font les complices, sont les ouvriers d'une œuvre mauvaise et je les combattrai de toute la force qui m'est laissée. Les questions de personne ne me sont rien. Je ne demande rien à la République que la liberté de dire ma pensée, toute ma pensée. Et je continuerai de la dire dans l'intérêt de mon pays. Je sais que je suis démodé. Je m'en fais gloire, car je n'ai besoin ni de critique ni de louange pour aller tout droit mon chemin.

Ce malheureux pays, troublé, dissocié par les tristes parlementaires que le pouvoir attire éperdument et terrifie tout à la fois, faute de volonté, a besoin que tous ceux de ses fils dont le cœur est resté haut osent dire, pour éveiller des énergies parfois dormantes, ce que trop de faibles consciences s'obstinent à cacher. Le rôle est assez beau pour que tout bon Français puisse s'en contenter.

L'Homme Libre, 4 juillet 1913.

L'AFFAIRE DE SAVERNE

Je ne sais pas pourquoi l'on a fait tant de bruit sur l'affaire de Saverne. Pour tous ceux qui connaissent la domination germanique, qu'est-ce donc qui peut étonner ?

L'affaire fut alsacienne avant de devenir allemande. C'est le premier point à considérer.

L'Allemagne nous a pris l'Alsace-Lorraine, avec cinq

milliards pour frais de premier établissement, et le premier mot d'ordre fut qu'il fallait germaniser la conquête par tous les moyens. Plus tôt dit que fait. Immigration et politique, tels furent les deux procédés qui semblèrent les plus sûrs pour inculquer aux têtes franques l'amour de la Germanie. De la terre borusse et de ses annexes accourut une foule famélique tirée par l'appât des faveurs qui, par l'aide de l'administration et de l'armée, ne pouvaient manquer de s'offrir.

Professeurs, administrateurs et soldats se présentèrent d'abord : les uns, chargés de dire, et les autres de faire, selon la bonne méthode allemande. Sous leur aile, arriva bientôt l'afflux des immigrants chargés de jouer le rôle de ces éléphants apprivoisés que, dans l'Inde, on envoie parmi leurs congénères de l'état sauvage pour les amener tout doucement dans l'enclos garni de solides piquets. Pourvue de gloire et de bon appétit, cette bande, aussi bien disciplinée dans le civil que dans le militaire, s'installa chez autrui, disant : « Je suis chez moi. » Ceux qui étaient véritablement chez eux regardèrent, écoutèrent et ne comprirent pas qu'ils fussent devenus la propriété de l'étranger. Malentendu muet, mais profond, qui devait avoir, qui a eu et aura des conséquences.

Sous l'Empire, quand je rendais visite à mes amis d'Alsace, j'étais naïvement étonné des propos qui, dans le public comme dans le particulier, ne cessaient de manifester la réprobation de l'Allemand. C'est qu'on se connaissait déjà d'une rive du Rhin à l'autre. Il n'en fallait pas davantage pour expliquer les sentiments de l'une et l'autre partie — que la conquête eut bientôt fait de porter à l'exaspération.

Ici, pour être juste, je dois faire, entre la classe cultivée de l'immigration et les simples occupants plus ou moins directement placés sous la tutelle administrative, une distinction. S'est-on savamment distribué les rôles ou faut-il croire à l'effet apaisant de toute culture ? la vérité m'oblige à constater que les procédés ne se ressemblent pas. L'un apporte la force brutale dans sa plus pure simplicité et l'autre fait effort pour la masquer de persuasion. Quelle

surprise pour les deux camarades que des méthodes contraires les conduisent à l'analogie des résultats !

L'Allemand eut beau dire à l'Alsacien : « Nous sommes chez nous », il resta deux populations juxtaposées. « L'*indigène* » et « l'*immigrant* », c'est tout dire. L'âme alsacienne est douce, mais terriblement obstinée. Il y a quelque chose de tragi-comique dans la déposition de ces témoins qui se présentèrent, l'autre jour, à la barre du tribunal de Strasbourg, commençant par ces mots : « Moi je suis Allemand. » Oh ! oh ! Et les autres, de quelle nationalité relèvent-ils donc ? Quel aveu, dans la nécessité de cette distinction !

Pourtant, les agents de douceur ne s'épargnent pas plus que les agents de brutalité. Au gouvernement supérieur de l'Alsace siège un homme qui, sous la surveillance d'un brutal, exerce, au profit de la germanisation, les plus beaux dons d'aménité. Et ce qui doit délecter, dans ses profondeurs, l'aimable ironie du sentiment alsacien, c'est que brutaux et doux, également impuissants à conquérir les âmes, en arrivent à se reprocher mutuellement leur méthode, à s'accuser réciproquement de la commune défaite, et à se combattre les uns les autres au risque de provoquer chez « l'indigène » ce sourire que ne pouvaient supporter le lieutenant Schadt, à moitié ivre quand il arrêtait les passants, ni l'immortel von Forstner lorsqu'il était obligé de se faire accompagner par quatre hommes, baïonnette au canon, pour aller acheter une tablette de chocolat.

Oui, toute cette histoire de Saverne, c'est la guerre de deux méthodes pour un identique résultat. Et combien instructive !

L'Homme Libre, 12 janvier 1914.

SOUS LE GRAND SABRE

On ne peut pas contester de bonne foi que, dans la course aux armements, c'est l'Allemagne qui mène le train. Elle a conquis l'hégémonie militaire, elle entend la développer.

L'histoire de l'Europe, depuis 1870, est l'histoire de l'accroissement de la puissance militaire allemande. Il ne s'est rien fait autour de nous que par, ou avec la volonté du *Kaiser*, et comme cette volonté devait fatalement rayonner au delà du continent, une immense partie, dont l'Asie est l'enjeu, s'est engagée entre les grandes puissances sous le sabre de Guillaume II.

Un tel état de choses ne va pas sans des appréhensions d'instabilité, et c'est là même encore le triomphe de la politique allemande, qui se plaît, pour mieux entretenir chez nous le sentiment de sa domination, à nous rappeler, de temps à autre, qu'il dépend d'elle de tout gâter. Elle propose la paix et prépare une guerre à ce point généralisée que l'imagination se révolte à la seule évocation du tableau. Quel plus bel instrument de coercition morale que cette monstrueuse menace éternellement suspendue sur nos têtes ! Berlin nous en a fait trop souvent ressentir l'efficacité.

Le chef-d'œuvre de Bismarck fut d'enchaîner à sa fortune l'Autriche vaincue. L'Italie ne fut admise que par faveur dans la compagnie dont le gouvernement allemand se réservait la haute direction. Pour les autres puissances, la situation devint si intolérable que la Russie, la France et l'Angleterre se rapprochèrent, d'un commun mouvement, pour sauver ce qu'il pouvait rester d'indépendance sur le continent.

Ce fut une grande déception pour l'Allemagne, qui aurait voulu compléter le démembrement de 1871 par la conquête morale d'une France *annexée*, à la manière de l'Autriche-Hongrie. Après cela, elle aurait pu, avec sa redoutable flotte, créée de toutes pièces par Guillaume II, écraser l'Angleterre, avec notre aide (la Russie rejetée en Orient par les voies de la persuasion), et se glorifier d'une Europe germanisée. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la francophilie où s'amusait le *Kaiser* quand il disait à certains Français : Si vous vouliez, à nous deux, nous serions les maîtres du monde.

La Triple-Entente est faite et ne se défera pas, en dépit des amabilités, aiguisées de menaces, dont le souverain allemand, à ses heures, s'amuse à nous piquer. Si l'une des trois puissances se laissait prendre aux pièges du tentateur, c'est toute une histoire de l'Europe qui prendrait fin. Mais rien ne fait prévoir — il ne paraît même pas possible — qu'une pareille éventualité soit en voie de se réaliser. Ainsi la puissance allemande se voit contenue par une force équivalente qui, sans la menacer — car il n'y a aucune volonté d'agression à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg — l'arrête cependant au seuil de l'entreprise formidable dont elle est fiévreusement tentée.

De là cette mauvaise humeur de gens mal élevés qui inspire à nos excellents confrères d'outre-Rhin les grossièretés de paroles où ils se complaisent à notre égard, quand ils en trouvent — ou même quand ils n'en trouvent pas — l'occasion. L'amusement de ces grands guerriers de la plume est de jouer au croquemitaine et de faire trembler l'Europe au froncement de leurs sourcils. J'ai vu pourtant un jour où, sans un mot de réponse à leurs provocations, la France n'a pas tremblé.

... Que l'Allemagne choisisse son heure. Elle saura ce que peut accomplir la puissance morale du bon droit à l'appui du courage et de la préparation militaire.

L'Homme Libre, 6 mars 1914.

CHOSES DE GERMANIE

... Souvent, j'ai rappelé l'admirable protestation de Bebel, de Liebknecht, de Sonnemann et de leurs amis en 1871, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, et j'ai tenu à honneur de leur en dire ma reconnaissance. Mais les temps sont changés, et nous n'y pouvons rien de part et d'autre. Le nombre des socialistes s'est accru au delà de toutes prévisions. Je ne pourrais pas soutenir que les chances de

maintenir la paix s'en trouvent augmentées. Ce qui se passe, à cette heure même, en est l'éclatante démonstration. Ce n'est pas les socialistes qui ont mis en mouvement la *Post*, la *Gazette de Cologne*, *le Lokal Anzeiger*, et jusqu'au *Berliner Tageblatt*, rompant soudain, sur un signe, avec sa politique modérée. Les socialistes n'ont pas été consultés, ils ne le seront pas, et quand on aura mis le feu aux poudres, les hommes du parti socialiste, comme ceux de tous les autres partis, accepteront ou subiront la *guerre offensive* du kaiser et arriveront à la frontière française avec leur attirail de canons et de fusils.

Si l'on consultait en toute liberté le peuple allemand lui-même, je crois volontiers que cette guerre n'aurait pas lieu. Mais à l'exemple de ce que j'ai vu en 1870, quand pas un Français ne songeait à la guerre avec l'Allemagne, une fatalité contre laquelle nous serons tous impuissants à réagir, nous jettera, si les envoyés de Dieu sur la terre en décident ainsi, dans le gouffre béant devant nous.

... Comment ne ferais-je pas ces réflexions quand je vois toute la presse allemande, subitement déchaînée, comme sur un commandement militaire, contre la Russie, pour aboutir cyniquement à la conclusion d'une *guerre préventive* ?

... Quelle sécurité peut-il y avoir en Europe quand le sort des peuples dépend de la volonté d'un seul homme qui, selon ce qu'il croit l'intérêt du moment, peut d'un mot jeter ses millions de soldats en armes aux frontières de ses voisins ? Sa puissance est d'agression. Ses interprètes les plus autorisés l'avouent, ils exposent scientifiquement les raisons qui *obligent* le gouvernement à décréter le massacre universel dans l'intérêt de la nation allemande. C'est un grand signe que l'inconscience des « maîtres du monde » et de leurs fidèles serviteurs, en arrive à de tels aveux sans révolter l'opinion d'un pays.

Si tout d'un coup cet ouragan de menaces s'est abattu sur nous, ce n'est pas qu'il n'y ait des raisons. Les jour-

naux ne seraient point les journaux s'ils restaient sans explications. Ce n'est pas très sérieux de nous dire qu'il faut voir là une introduction au renouvellement d'un traité de commerce trop défavorable à la Russie, où le commerce allemand devra renoncer à certains de ses avantages

L'Allemagne a de très grands desseins dans toutes les parties du monde. Son intérêt économique le lui commande : il serait puéril de s'en plaindre. Ce qui est intolérable, c'est sa prétention de faire vivre l'Europe dans la terreur de ses armes, et de remplacer, par la perpétuelle menace d'une guerre générale, les libres débats internationaux où l'intérêt égoïste lui-même fait quelquefois une part au sentiment d'équité.

Aucun fait ne s'est produit, à notre connaissance, pour justifier l'explosion de violences dont l'Allemagne donne le fâcheux spectacle aux peuples qui ont revendiqué jusqu'ici l'épithète de civilisés. Un accès d'indignation, de colère, fût-il fondé sur de mauvais prétextes, s'expliquerait. Cela même fait défaut. Est-ce à dire que nous soyons perpétuellement condamnés à interroger, chaque matin, la physionomie du *Kaiser* pour savoir s'il nous sera permis de vivre en paix toute une journée, en nous félicitant que le moment ne soit pas encore venu où ce très gracieux Prince jugera que l'intérêt de sa dynastie est de nous tordre le cou ? Un tel régime ne peut pas s'installer en Europe. Si tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, tout le monde est plus fort que le plus fort empereur, qui d'ailleurs peut très bien se trouver un déplorable stratège.

L'Homme Libre, 11 mars 1914.

L'INTERNATIONALE

Le monde s'agrandit. Il n'existe plus de pays qui puisse vivre uniquement de la vie de son village. Tous les matins une feuille imprimée lui arrive où il trouverait, si la fantaisie lui venait d'en prendre connaissance, les nouvelles

du monde entier avec le cours de toutes les marchandises du marché voisin, comme au delà des mers. Et ce n'est point là un vain amusement. De toutes ces informations qui le submergent, le poursuivent, jusqu'au soir, par le télégraphe et le téléphone, il se dégage, pour ses affaires, pour ses intérêts économiques, politiques et sociaux, des conclusions plus ou moins prochaines, qui lui seraient profitables s'il prenait la peine de s'y attacher. La vie internationale se développe sur tous les continents de la terre, car, en apprenant à connaître les pays et les hommes, dans leurs conditions d'existence, nous découvrons entre eux et nous des relations de tout ordre dont il convient de tenir compte pour nous-mêmes, en vue de notre activité présente aussi bien que de nos prévisions d'avenir.

Le monde s'agrandit, en ce sens que l'homme devient de plus en plus citoyen de sa planète, et l'on pourrait aussi bien dire qu'il se rétrécit, en ce sens que les peuples se rapprochent pour se haïr ou pour s'aimer, pour se combattre ou pour s'aider. Nos pacifistes fondent de magnifiques espoirs sur « l'amour plus fort que la haine », faute, à mon avis, d'avoir remarqué que toute vie est une rencontre d'oppositions toujours manifestées dans la plénitude des énergies. Que la raison humaine, un sentiment de justice qui est notre bonheur — accompagné, par surcroît, de l'intérêt bien compris — nous incite à un meilleur règlement de ces énergies, c'est la loi même d'une évolution sociale que nul ne peut contester. Pour ce qui est de conduire ce phénomène de modération volontaire jusqu'aux extrémités d'une pacification absolue — comme un idéalisme verbal, qui est à la portée de tout le monde, se donne souvent le plaisir de le rêver — c'est à quoi mon esprit, penché sur les phénomènes, et défiant des abstractions qui substituent l'homme métaphysique aux réalités de la créature humaine, refuse de s'accommoder. Si, malgré tout, le grand jour de l'universelle embrassade vient, quand je serais mort depuis des temps incalculables, je ne refuserai point de sortir du tombeau pour apporter mon tribut d'en-

thousiasme à cette humanité nouvelle, et je serai bien content de m'être trompé.

Même dans ce cas, comme la destinée de l'homme est de vivre de la vie de son temps, on voudra bien m'excuser si je ne puis conseiller à mes contemporains de tenter dès aujourd'hui, en ce qui les concerne, la réalisation des sublimités que le Ciel nous réserve hypothétiquement, pour des temps qu'on ne peut calculer. C'est ce qui me porte, quand mon voisin s'arme, à m'armer, à mon tour, du mieux qu'il m'est possible. C'est ce qui me porte, aussi — car il est beaucoup de manières d'être fort — à souhaiter, pour mon pays, un gouvernement d'ordre dans la liberté qui, par une réglementation supérieure, produise le meilleur développement de toutes les énergies. C'est ce qui me porte, enfin, à surveiller de très près les gouvernements d'humeur entreprenante, et l'état d'esprit des peuples qui subissent leur domination, tandis que tout signe de faiblesse chez les nations, indépendantes, en état de résister à l'hégémonie, me cause une inquiétude de tous les instants.

Dans la situation où nous a laissés la guerre de 1870, tout Français doit comprendre que les questions dites « étrangères » sont *siennes* à tant de titres qu'il ne peut, sans folie, s'en désintéresser. Tous les hommes qui se font une philosophie facile de leur manque d'énergie nous ont vanté l'heureux temps où les peuples subissaient passivement la loi du plus fort, sans jamais se troubler des conséquences, pour eux ni pour leurs enfants. Si ce fut l'âge d'or, il faut se résigner à comprendre que nous ne le reverrons plus, car l'esprit délivré ne retourne pas à ses chaînes. Au prix de longs efforts, les nations, de plus en plus, font elles-mêmes leurs destinées, et cela dans la mesure où les hommes qui les composent acceptent le devoir d'un perpétuel apport à la masse commune de labeur prudent et raisonné.

... Le Français ne se résout pas sans peine à admettre que les conditions de la vie moderne exigent de tout

homme, dans tous les domaines, un redoublement d'efforts. Ne commence-t-il pas à découvrir qu'autour de lui s'élève une formidable rumeur d'humanité qui demande de l'action à tout prix, partout et toujours ? Est-ce que la première condition de l'action n'est pas d'être, de se constituer moralement et matériellement, de se maintenir contre toutes les entreprises ennemies, pour se développer et s'accroître, sous peine de déchéance, puisque c'est la loi même de la vie ?

Les Allemands ont fait cette découverte aussitôt après le traité de Francfort, et je n'ai point caché que l'unanimité avec laquelle ils se sont mis à l'œuvre faisait mon admiration. C'est un pareil élan que j'aurais voulu de mes concitoyens. Il est vrai qu'en Europe, où tant de frontières sont si mal définies, nous avons d'abord à nous préoccuper, comme trop d'autres peuples, de la défense de notre territoire — besogne ingrate pour qui voisine avec un vainqueur que ses victoires ont enivré de domination.

M. Charles Richet, qui est en ce moment à Berlin — où il est venu recommander l'adoption, par la prochaine conférence de La Haye, du principe de l'arbitrage obligatoire — ne s'est point embarrassé de toutes ces considérations. Il est de ceux qui ont compris tout d'abord la nécessité du service de trois ans. Aussi nous propose-t-il la formule de M. Léon Bourgeois : derrière un rideau de baïonnettes, établir le principe de l'arbitrage obligatoire. Je lis qu'il lui est fait bon accueil dans les milieux universitaires. Cela ne m'étonne point. Mais il aura bien vite reconnu que, si les dispositions personnelles à son égard ne peuvent être que favorables, les idées qu'il apporte ne sauraient trouver là un terrain de culture approprié. Il a peut-être eu l'idée d'assister à la conférence où le Dr Walter Bloem a représenté la guerre comme destinée à développer les plus hautes vertus morales dans l'humanité. Il était venu à Berlin pour enseigner. Il n'est pas mauvais qu'il y ait trouvé l'occasion d'apprendre. Ah ! s'il avait pu organiser une belle conférence contradictoire, voilà qui eût valu la peine de se déranger.

J'ignore quel effet produiront sur lui ses conversations privées. Quand le Germain n'est pas brutal, il est faux bonhomme assez volontiers. Mais cette règle comporte heureusement d'assez nombreuses exceptions pour que M. Charles Richet puisse nous rapporter de là-bas un bagage d'utiles informations. Ce qu'il va dire à Berlin, nous le savons déjà, et les Berlinois de même, depuis bien longtemps. Les réponses qu'il recueillera — car son voyage est nécessairement à deux fins — seront fort instructives, si elles sont sincères, par la qualité des interlocuteurs — surtout s'ils veulent bien mettre en valeur les nuances de leurs pensées. Il voudra sûrement nous éclairer à cet égard, dès son retour. Quoi qu'il ait à dire, nous puiserons, dans son rapport, un ensemble d'indications dont, pour ma part, je suis prêt à faire mon profit.

Mais il est bien entendu qu'il ne faut pas biaiser. La question à poser aux hommes de Berlin est nécessairement celle-ci : Acceptez-vous d'établir entre les deux peuples et, notamment avec la France, *un régime d'arbitrage obligatoire pour toutes les contestations ?* Et au cas où un miracle de la Providence voudrait qu'ils disent oui inconditionnellement, peut-être serait-il bon de leur demander s'ils voient quelque disposition, dans le peuple allemand (je ne dis rien du gouvernement, qui, pourtant, doit compter), à se ranger à cette opinion, et pour quelle date approximative il leur paraît possible de concevoir une telle révolution.

Pour ne décourager personne, je n'ose pousser plus avant le questionnaire, et m'informer de ce que pourraient penser nos voisins du licenciement de l'armée. Il reste encore à savoir comment on organiserait la sanction militaire — c'est-à-dire de guerre, pour supprimer la guerre — faute de quoi l'arbitrage *obligatoire* serait dépourvu d'*obligation*.

L'Homme Libre, 1er avril 1914.

VIRGINITÉS D'OCCASION

... Il y a des heures où un souffle de volonté passe sur les peuples, qui les pousse, dans l'action individuelle aussi bien que nationale, à un vaste déploiement d'eux-mêmes dont l'histoire fait souvent d'inutiles exemples pour les retardataires. Nous avons connu de ces moments, et je crois pouvoir dire que la civilisation générale ne s'en est pas mal trouvée. Que servirait-il de nous cacher à nous-mêmes des heures de faiblesse que les nations rivales ne se font pas faute de mettre en clarté ? Je prie bien qu'on m'entende, car ce mot de faiblesse serait très mal interprété si l'on croyait que j'y découvre un phénomène de décadence,

Hélas ! l'histoire nous apprend trop clairement que, dans les rencontres de races où s'opèrent de mystérieux mélanges, les peuples, aussi bien que les hommes, ont leur courbe d'évolution. Les plus belles manifestations ethniques ont eu le pire destin Cependant, les grandes découvertes, qui ont si puissamment brassé la matière humaine par la vapeur, le pétrole et l'électricité, nous ont fait, sans aucun doute, des conditions nouvelles d'activité générale par lesquelles les données du développement de notre espèce peuvent et doivent être modifiées. Il n'y a donc point nécessairement à conclure, de ce que nous avons fourni un très grand effort d'humanité, à un affaissement continu d'énergie qui en serait le résultat.

Lorsque je compare la France actuelle, dans tous les ordres de l'activité, à celle des anciens jours, dont nous avons recueilli la tradition de pensée, je ne vois pas que nous soyons vraiment indignes de nos prédécesseurs. Dans tous les champs de l'intelligence, rien ne montre que nous ayons déchu. Qu'étaient les problèmes d'Athènes et de Rome en comparaison de ceux qui nous sont soumis ? Lentement, toute l'humanité s'élève dans l'échelle de la compréhension, et, à les bien considérer, il n'est pas jusqu'à

nos affreuses querelles de partis où ne se trouvent encore des éléments de grandeur. Car il n'est point de peuple digne de ce nom qui élabore, plus obstinément que nous, pour le compte de l'humanité tout entière, des idées générales qui magnifieront l'avenir.

C'est même là ce qui nous fait une situation différente de celle qu'ont connue nos pères. L'échelle des rapports est changée. Un très petit nombre de nationalités, jadis, occupait la scène de la civilisation et s'intitulait pompeusement « le Monde ». Ce temps-là est fini. Les grandes races ont essaimé, faisant en tous pays un tumulte d'activités pensantes, et, sur tous les continents, un grand bourdonnement de ruches en rumeur nous avertit que l'immense laboratoire de l'espèce humaine retentit des rencontres d'hommes et d'idées dont le choc fécondera la terre de demain.

Notre ambition de marquer encore dans l'histoire de ce noble labeur n'est assurément pas au-dessus de nos forces. Mais refoulés par l'Allemagne de frontières continentales, qu'après les défaites de Napoléon nous avions considérées comme intangibles, nous essayons péniblement de concilier ces deux problèmes : le maintien, à tout prix, de notre territoire, et l'évolution de liberté politique et de justice sociale dans une France maîtresse de ses destinées.

La défaite de Varus ne put pas enlever à Rome, en face des hordes germaines, son fleuron d'humanité civilisée. Ainsi de nous, après les défaites de Mac-Mahon. La différence capitale est que les tribus germaniques ont pris place, à leur tour, dans l'ordre de civilisation et nous livrent, chaque jour, dans la paix, une bataille autrement redoutable que celles qui se sont déroulées aux rencontres d'une guerre dont le souvenir est toujours vivant dans nos cœurs.

Quand nous reprendrons, puisqu'il le faudra, la discussion du service de trois ans, je voudrais que tout Français, d'abord, se pénétrât de cette idée que, si les conflits se produisent, dans la préparation desquels toute la Germanie s'acharne follement, la partie perdue pour nous serait

l'asservissement final de notre race, la terminaison même de notre histoire. Nous en sommes venus là, et, parce que nous en sommes venus là, ce serait le crime suprême de laisser à la mauvaise fortune toute prise que nos facultés de prévision pourraient lui enlever. Je veux bien donner trop à la défense nationale. Je me refuse le droit de lui donner, pour si peu que ce soit, moins qu'il n'est nécessaire.

L'Homme Libre, 14 mai 1914.

OBJECTIVEMENT

M. Boutroux a fait une conférence à l'Université de Berlin, sur la pensée française et la pensée allemande, dans leurs rapports avec le développement de la culture humaine. M. Hansi a été renvoyé par le tribunal correctionnel de Colmar devant la Cour de Leipzig pour haute trahison.

M. Boutroux a tenté de concilier l'idéalisme et le réalisme allemands, qui semblent s'opposer avec une égale énergie. Il a dit que l'esprit allemand subordonne l'homme à la société, tandis que de la pensée française émerge, dominante, l'idée positive de l'homme. Il a exprimé le vœu que chacun des deux peuples continuât de développer sa personnalité particulière, sans s'abstenir, cependant, de chercher dans le génie du voisin des sources d'impulsions nouvelles. M. le professeur Riehl, de la Faculté de philosophie, a remercié l'orateur français, au nom de ses collègues, et conclu en ces termes : *Un lien des esprits a été noué ici, en ce jour : cette heure est un événement dans notre vie.*

En ce même moment, l'idéalisme et le réalisme du tribunal allemand de Colmar se réunissaient pour prononcer un jugement défavorable aux traces de sentiments français reconnus par des magistrats experts dans l'album de Hansi intitulé : *Mon village*, à l'adresse des enfants français. Le lien idéal des esprits, invoqué par M. le professeur Riehl en des termes auxquels nous sommes heu-

reux de rendre hommage, se trouve ainsi mis à l'épreuve du réalisme d'État tel que l'a conçu M. le Statthalter d'Alsace-Lorraine. L'heure qui marque un événement dans la vie de M. le professeur de philosophie de Berlin apporte un autre son de cloche à la ville de Colmar, qui voit Hansi, encadré de gendarmes, s'acheminer vers la geôle préparatoire du procès de Leipzig pour crime de haute trahison.

Qu'est-ce donc qu'a fait Hansi ? Il a senti, il a pensé librement, dans un pays qui est le sien, où la prédominance du « Tout », comme dit M. Boutroux, paraît inconciliable avec la liberté de la partie. Si bien qu'en qualité d'humble partie, Hansi doit rendre des comptes à la domination du « Tout », représenté par les juges de Leipzig. Pour traduire ces choses d'allemand en français, je vous dirai tout simplement que Hansi est accusé d'avoir diffamé publiquement les gendarmes et les instituteurs d'Alsace-Lorraine, en écrivant que les uns étaient lourdauds et que les autres avaient la main lourde pour leurs élèves alsaciens : ce qui tend à troubler la paix publique, est-il allégué, dans le pays d'Empire, par le moyen d'images, que j'avais eu le tort de trouver charmantes, où les petits enfants d'Alsace sont présentés comme « *Ceux qui n'oublient pas* » aux petits enfants de l'autre côté des Vosges.

... S'il m'était permis de prendre la parole, je voudrais dire un mot, non pour Hansi qui saura plaider sa cause, mais pour ses accusateurs. Oui, dans l'esprit même qui a inspiré le discours de M. Boutroux, je voudrais défendre, contre eux-mêmes, des hommes que leurs passions d'idéalisme et de réalisme, diversement combinées, entraînent à des actes qui vont directement contre l'esprit de la civilisation.

Voyons, hommes d'Allemagne, puisqu'on me dit, d'outre-Rhin, que je vous ai mal jugés, voici la plus belle occasion de me confondre. N'est-ce pas vous faire honneur que de vous souhaiter en disposition d'en profiter ?

Hansi a raillé les gendarmes, les instituteurs. Il n'a pas

dit vrai, prétendez-vous ? En ce cas, où peut être le danger ? Chacun lui fera la réponse qui convient, en haussant simplement les épaules.

... Avouez-le franchement, le mot, le seul que vous redoutez vraiment est celui-ci : *Ceux qui n'oublient pas.* Eh bien ? Pourquoi n'en parlerions-nous pas ? *Objectivement*, selon une méthode qui vous est chère. Non de Français à Allemand, mais d'homme à homme, comme si j'étais Monégasque et vous Hollandais, par exemple ? Je vous propose d'essayer. Je n'aurai pas d'effort à faire pour ne pas vous offusquer. Des faits, sans interprétation.

Par la force des armes, vous avez pris l'Alsace-Lorraine. De tels événements sont aussi anciens que la plus ancienne histoire du monde. On prend de la terre, on prend aussi des hommes sans vouloir rien connaître de leur volonté. Si la fortune vous avait été contraire, le problème pourrait être renversé, je le reconnais. Je ne manquerais pas de blâmer mon pays s'il faisait comme vous. Cela ne prouve pas que Hansi ait tort. Cela ne prouve pas que vous avez raison.

Dans un discours que je prononçai, comme Président du Conseil, à l'inauguration du monument de mon ami Scheurer-Kestner, je réclamai bien haut, pour nous comme pour l'Alsace-Lorraine, *le droit de ne pas oublier*. Et, comme, en ma qualité de chef de gouvernement, j'avais d'abord établi que la question du droit public actuel était hors de cause, M. le Prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne, dont la parfaite courtoisie mérite mon hommage vint me remercier, *au nom de son gouvernement*, non des sentiments exprimés, sans aucun doute, mais d'avoir envisagé la question du point de vue où devait se placer un homme qui parlait, dans la circonstance, au nom de l'Etat français.

Eh bien ! qu'est-ce donc que Hansi a fait de plus que moi ? Absolument rien. Il a dit que ceux d'Alsace n'oublieront pas plus que ceux de France, et pas un mot n'est

échappé de ses lèvres qui permette à la Cour de Leipzig de fixer un énoncé d'espérances où l'on puisse honnêtement découvrir un caractère de haute trahison.

Alors, moi, de Monaco, je vous le demande, à vous, d'Amsterdam, auriez-vous plus d'estime pour l'inculpé s'il avait — dans un intérêt personnel, cette fois — répudié l'ancienne patrie, de laquelle la force des armes l'avait arraché, que s'il lui a gardé son cœur ? Et puique votre réponse ne peut être douteuse, dites-moi, homme excellent, s'il peut vous paraître légitime d'envoyer un homme en forteresse parce que vous l'estimez ?

D'autant que le bon Hansi, en s'exprimant avec une noble franchise, a fait honneur aux maîtres du jour, en les supposant capables du respect que commande tout acte de noble sincérité. Si la violence guerrière a continué de régir les hommes, tout comme au temps de l'humanité primitive, la conscience humaine n'en est pas moins restée, depuis l'origine des âges, l'asile inviolable de toute dignité. Et le progrès le plus certain consiste sûrement en ce que le nombre s'accroît, tous les jours, des hommes à qui s'impose le respect de ce refuge suprême de haute humanité.

Peut-on nier qu'un gouvernement se rabaisse aux yeux de l'univers civilisé, lorsqu'il se dit hors d'état de vivre au contact de droites consciences en juste mesure de liberté ?

L'Homme Libre, 21 mai 1914.

POUR LA DÉFENSE MILITAIRE

... Lorsqu'on nous dit que nous devons vivre en paix avec nos voisins, je suis bien loin d'y contredire. Nous avons suffisamment montré que, si nous ne mettons pas la paix au-dessus de l'honneur — sentiment sans lequel la vie n'est qu'une bestialité — nous sommes fermement attachés à tout ce qui peut consolider l'édifice chancelant de la pacification européenne. N'oublions pas, toutefois, qu'il faut être au moins deux pour la paix, et que toute l'habileté du

meilleur conducteur d'automobile est parfaitement vaine dans le cas d'un mauvais coup de volant de celui qui vient en sens opposé. Or, la civilisation comme la sauvagerie elle-même sont faites d'appétits, plus ou moins légitimes, qui vont en sens opposé. Et l'on n'a pas toujours le conducteur impeccable. Et tous les conducteurs peuvent se tromper. Accident d'autant plus redoutable qu'ici c'est la vie ou la mort des peuples qui peuvent se trouver en jeu.

Pour remédier à de si grands maux, la puérilité du pacifisme éclate à tous les yeux. Quel aveu que des hommes animés d'intentions excellentes des deux côtés soient venus l'autre jour, de Paris et de Berlin à Berne, tout exprès pour ne se point parler de la question maîtresse qui occupait précisément leur pensée. Pas un qui ne songeât à l'Alsace Lorraine. Pas un qui ne se présentât un doigt sur la bouche pour signifier qu'on pouvait parler librement de tout, hors de la question qui avait motivé le voyage.

Observez que ceux dont l'esprit reste fermé aux manifestations d'évidence, par lesquelles s'atteste l'irrésistible puissance des conflits profonds, sont les mêmes qui prennent allègrement leur parti de défendre nos frontières par des effectifs de formules infaillibles, dont l'esthétique humanitaire ne me laisse point indifférent, mais que je juge bien fâcheusement inférieurs en solidité. La capitale méprise des socialistes révolutionnaires est de croire qu'ils sont supérieurs au reste des hommes parce qu'ils n'humilient point leur idéologie devant les irréductibles réalités de la nature humaine. Le néant est un grand empire, comme disait quelqu'un. Ils y régneraient en paix s'il n'y avait qu'eux.

... Je ne saurai dire s'il est plus facile d'organiser la société future dans l'ordre militaire que dans l'ordre économique. Ce qui est certain, c'est que l'organisation de la force armée est la première vue d'ensemble que l'extrême gauche révolutionnaire ait cru pouvoir nous présenter. Je suis fort loin d'en méconnaître la valeur. Je me préocupe seulement de courir au plus pressé, et le plus pressé, c'est

d'avoir une frontière convenablement garnie, même en nous contentant de forces inférieures à celles qui se trouvent de l'autre côté.

L'Homme Libre, 4 juin 1914.

POUR ÊTRE

Eh bien ! oui, je redoute l'équivoque aussi bien sur la question du service de trois ans que sur tout autre matière. Ce n'est pas que je considère la formule des trois années comme irréductible. Je me borne à penser que ce n'est vraiment pas l'heure de la mettre en contestation, lorsque la loi n'est encore qu'un texte d'écriture sans vie, puisqu'il n'a pas été pourvu à sa couverture financière, et que nous sommes à dix-huit mois du jour où nos soldats entreront dans l'exercice de leur troisième année.

Que les partisans de milices défendent leur thèse, le régime parlementaire leur en laisse toute liberté, et, bien loin de leur en faire grief, j'estime que tous leurs arguments doivent être examinés de très près. Mais, ce que je demande expressément, c'est qu'on veuille bien nous dire, de part et d'autre, où l'on prétend nous mener. Nous avons déjà eu le service de trois ans, et je ne me suis pas senti plus « réactionnaire » en ce temps-là qu'aujourd'hui.

... Est-ce donc quand la loi, à parler vrai, n'existe pas encore qu'on peut nous mettre en demeure de la changer, sans l'avoir mise à l'essai ? Je ne saurais l'admettre. Non que je conteste, aux partisans de la réduction du service militaire, l'intention d'obtenir, à leur manière, l'effort total de *la nation armée*, qui est dans nos desseins. J'observe simplement que la plupart de ceux qui veulent aujourd'hui réduire le temps de service sous les drapeaux, en acceptant des risques de diminution morale et de diminution militaire que je ne suis point prêt à courir, ne cachent point leur propos de nous ramener, par un prompt escalier de dégression, aux milices du soldat-citoyen.

Qu'on se garde de croire que ce mot se présente, sous ma plume, en dérision de dédain. Il résume pour moi, tout au contraire, le plus haut développement de l'homme social. Mais, lorsque quarante années de République ne nous ont encore donné que de bien faibles lueurs d'éducation civique, pouvons-nous sincèremet croire que le vote d'un texte de loi va faire magiquement sortir du sol l'homme nouveau, capable de réunir les devoirs de tout ordre en un harmonieux essor d'activité sociale désintéressée ?

Cet homme-là, je sais bien que nous l'avons décrété en 1871, mais à ne considérer que le domaine civil, je ne voudrais pas soutenir que nous l'ayons réalisé. Le citoyen se fera, j'en ai la conviction profonde. A quel moment sera-t-il donné à nos neveux de le voir ? Je n'ai point les moyens de le préciser. Il faudra du temps, sans aucun doute, beaucoup de temps, avec une puissante tension de conscience en vue d'arriver au plein gouvernement de soi-même, pour qu'une notable majorité de Français puissent, non pas seulement se parer de verbalisme, comme aujourd'hui, mais encore justifier pleinement leurs prétentions à l'heureuse noblesse du plus beau titre. Ceci, sans déprécier en rien les hautes qualités de notre peuple, dont je suis le très vif admirateur.

Pour ce qui est de notre armature civique, nous pouvons attendre (au prix de nombreux risques) qu'elle nous soit donnée tant par l'éducation progressive que par la quotidienne pratique des libertés communes. Quant à la surédu-cation militaire individuelle que suppose le système des milices, si l'on veut affronter avec des miliciens les solides formations de cœur et de corps qui constituent l'armée allemande, nous sommes requis d'y apporter une telle suite de volontés, à leur maximum d'énergie, que je n'en puis attendre le spectacle avant que les questions qui décideront du sort de l'Europe aient été résolues par l'argument souverain du fer. Il ne s'agit donc pas de délibérer sur ce que peut ou doit être une armée de démocratie. Le problème que la destinée nous impose est tout simplement de savoir

si nous serons en mesure d'affronter, *à tous moments*, la lutte à laquelle la croissance continue des armements peut nous condamner du jour au lendemain.

On voit ainsi qu'il nous est loisible de discourir tout à notre aise sur les mérites comparatifs du service de trois ou de deux ans, mais qu'il n'y a là qu'un pur débat d'académie aussi longtemps qu'aucun autre système que la loi de trois ans ne nous apporte des effectifs suffisants et suffisamment instruits pour résister efficacement, dès la première heure, au choc de l'ennemi. L'alternative, *en fait*, est moins entre les deux ans et les trois qu'entre la loi de trois ans et la loi des milices où veulent nous conduire ceux qui commencent par réclamer une *première réduction du service militaire*. J'ai dit sur quelles raisons j'avais fondé mon choix.

On nous réplique que ce choix nous condamne au malheur d'une majorité de droite si nous n'acceptons pas de faire au monstre du parlementarisme le sacrifice que réclame des faibles cœurs la politique du moindre effort. J'ai déjà dit que, dans une question de défense nationale, on ne peut pas plus exlcure le concours de tout Français que l'enrôlement sous le commun drapeau. Mais je suis bien loin de contester les affreuses conséquences d'une telle situation pour le parti républicain, s'il se rangeait, en majorité, parmi ceux qui, pour résister à une puissance d'agression déjà formidablement supérieure à notre force de défense, envisagent, d'abord, un allègement de quelques mois de service à gagner. S'il est vrai que le parti républicain en soit arrivé là, qu'il ait le courage de le dire. Les conséquences, pour lui-même et pour notre pays, ne s'ensuivront que trop cruellement.

Quand la France s'est confiée à nous, Napoléon III avait capitulé à Sedan. Gambetta, glorifié par la seconde guerre — militairement inutile mais moralement nécessaire — aurait été rejeté, comme Français indigne, s'il ne s'était audacieusement élevé à la hauteur du devoir. Il osa, et consacra, une fois de plus, les républicains comme un parti

de patriotique fierté. Qui veut la fin ne peut pas se dérober aux moyens. Il faut choisir.

On ne peut pas délibérer toujours, à la manière de Byzance, sur des modes d'action à remettre indéfiniment sur le chantier, dans l'espérance que demain sera plus beau qu'aujourd'hui. Agir, et non phraser. Ouvrez les yeux, parleurs, et tâchez de savoir de vos propres voisins autre chose que ce que vous en apporte le suggestif silence des « pacificateurs » bernois. Regardez l'Europe, dont les peuples, sous la main de leurs gouvernants, s'apprêtent fiévreusement à des œuvres de destruction en masse sous la menace desquelles la fatalité nous fait vivre. Songez à ceux qui seront à nos côtés quand viendra le jour effroyable, et n'oubliez pas que nous leur devons le bon exemple. Et puis regardez-nous, regardez le peuple français, après une longue et belle histoire dont il commence à porter lourdement le fardeau. Observez-le dans la pensée et dans l'action. Voyez dans quelles angoisses de toute heure il accomplit son quotidien labeur, cherchant à réagir, demandant des chefs qui soient des chefs et ne trouvant que des automates paradeurs qui parlent la volonté qu'il faudrait faire vivre. Sommes-nous en ascension, dans la même mesure que ceux qui nous ont vaincus hier, et ne cachent point leur résolution passionnée de nous vaincre demain ? Que de signes, dans l'ensemble du corps social, peuvent susciter de craintes.

L'Eglise romaine nous offre son appui qui nous eût perdus sans la Révolution française. La réaction, son roi de comédie, ou son apprenti dictateur. Moi, je ne compte que sur les hommes, les Français en qui la flamme des grandes races est demeurée vivante. Je les appelle. Qu'ils se reconnaissent, qu'ils se concertent, qu'ils se jettent dans l'action après des paroles de droiture, de clarté. Il y a une belle majorité républicaine pour leur faire confiance et les acclamer. Pour la France le problème est de vivre. Vivons.

L'Homme Libre, 5 juin 1914.

CELA NE SERA PAS

... Qu'est-ce donc, pour les plus fermes esprits, que le danger d'une subversion intérieure, auprès d'imminentes menaces du dehors contre lesquelles, par la faute de ses chefs, la France aurait négligé de s'assurer? Nous avons déjà connu ce désastre. Malheur au parti politique, en qui le sens du salut national serait à ce point oblitéré que, pour le facile plaisir de s'égarer à la recherche des constructions de l'avenir, il négligerait, d'un cœur vraiment trop léger, les nécessaires garanties du présent. Quoi qu'il eût fait dans le passé, il prononcerait ainsi l'irréparable condamnation sur lui-même, et la nation, assez gravement atteinte dans ses éléments profonds de vitalité pour le laisser faire, aurait vécu.

Voilà, mes amis radicaux, ce qui se cache sous cette confusion des arguments pour et contre le service de trois ans. Notre pays avait accepté la lourde charge, sans faiblir un seul moment. L'opposition révolutionnaire, qui ne peut même pas concourir au maintien de notre « infâme République bourgeoise » dans la mesure où le vote du budget lui donnerait simplement l'apparence d'une abominable complicité, repousse notre organisation militaire au même titre que notre organisation civile — toutes deux, assurément, non sans défectuosités. Et pour ne point déchoir à ses propres yeux, comme aux yeux des professionnels d'idéalisme étrangers à notre infime condition terrestre, un trop grand nombre de radicaux, dont les intentions ne peuvent pas être suspectées, se sont laissé séduire aux mirages de l'affreuse politique du moindre effort. Et beaucoup de gens, comme il était facile de prévoir, se sont rués à l'amorce empoisonnée qui leur promettait les délices d'une aimable torpeur. Et vous nous avez conduits, ce faisant, en belle humeur, à la crise peut-être la plus grave que nous ayons connue depuis la Révolution française, puisque, avec Mac-Mahon et Bazaine, ce ne fut jamais que la force maté-

rielle, non le cœur, qui se trouva subitement en déchéance.

A ces mots, j'entends déjà la protestation de votre patriotisme inflexible. Le cœur a conservé, chez vous, toutes les fortes qualités qui ont fait l'histoire de France. Je le sais bien. Je n'en ai jamais douté. Car, si une simple hésitation était permise, il ne resterait plus qu'à mettre sur nos grandes annales la pierre du tombeau. Eh bien, puisque le cœur est toujours là, il faut qu'il se montre, au lieu de se laisser paralyser par de tristes considérations, inspirées par la crainte d'en faire trop pour la défense du pays, quand peut-être ce n'est pas assez d'en faire assez. Il faut mesurer de l'œil, sans crainte de vertige, l'abîme où nous courons, et par un rare effort de patriotique vaillance, trouver le courage de reprendre la droite grande route lorsque la course à travers champs offre tant de dangers.

Pour le parti républicain dont nous sommes, est-ce donc une alternative acceptable de rester ballotté entre la révolution et la réaction, sans même avoir le courage de choisir. Est-il donc impossible de demeurer nous-mêmes autrement que par des contre-parties d'abdication, tantôt à droite, tantôt à gauche, selon les chances du moment ? Il s'agit de la France, de sa vie dans la fierté de son indépendance ; il s'agit du noble héritage de vertus nationales reçu des anciens pour le transmettre aux neveux : il s'agit d'un trésor de pensée et d'action qui n'est inférieur à aucun des plus grands dont se vante l'humanité ; il s'agit de tout ce que nous aimons, de tout ce qui nous élève, de tout ce pour quoi nous vivons, et vous délibérez... Hélas ! vous faites pis encore. Car vous aviez délibéré, et vous aviez dit que la France ne se démentirait pas. Et cela fait, quand tous les peuples, tressaillant au souvenir des grands gestes qui lui vinrent de vos pères, se reprennent à lever les yeux sur les fils de la Révolution française, vaincus d'un jour, en qui le ferment de la race bouillonne encore, vous vous renieriez vous-mêmes, aïeux et postérité tout à la fois, vous ne seriez pas même celui qui tombe dans

la course du flambeau, vous seriez celui qui honteusement renonce par un lâche besoin de repos.

Jusqu'à ce que je l'aie vu, je crierai que cela ne sera pas.

L'Homme Libre, 8 juin 1914.

CHOSES DE FRANCE

... Comme les individus, les peuples ont leur courbe d'évolution, sur laquelle, dans l'incertitude de la durée, nous ne pouvons faire que des hypothèses. Ce dont nous pouvons témoigner, c'est qu'il est, pour les groupements ethniques, des heures d'impulsion irrésistible, comme d'affaissement. Athènes et Rome nous montrent que les plus nobles, les plus grands n'échappent pas à l'inflexible loi d'action et de réaction, contre laquelle notre orgueil se débat vainement. Elles ont laissé, parmi les hommes, des traces ineffaçables. Mais elles ne sont plus.

Nous avons fléchi. Nous nous sommes redressés. L'Allemagne, longtemps endormie, comme son Barberousse sous la montagne légendaire au-dessus de laquelle tournoyaient les corbeaux, s'éveille dans le fracas des armes et, d'abord étonnée d'elle-même, se retrouve plus brutalement impérieuse, plus scientifiquement envahissante qu'on ne la vit jamais. Et voilà qu'un grand souffle a passé sur elle. L'œuvre de l'ancienne Rome lui a montré la tâche qu'elle juge digne d'elle. Varus anéanti, Arminius n'ambitionne pas moins que cette conquête du monde qui tenta ceux qu'il vient de refouler.

Toutefois, ce n'est plus l'entreprise de guerre barbare où compte d'abord, avec le nombre, le poids du fer. Car la civilisation est venue, et la guerre implacable de toute heure a revêtu des formes que ne pouvait connaître l'antiquité. La science, sans conscience, est cette hache à deux tranchants dont le culte symbolique nous vint de l'Orient. Elle débroussaille les plaines et les vallées pour

de grands carrefours de rencontre entre les humains, et dès que les humains s'abordent, le même fer se retourne pour les décimer. Développement, sans limite connue, de l'œuvre de vie et de mort, quand de toutes ces découvertes, si justement célébrées comme le triomphe de l'espèce humaine sur la nature hostile, l'homme lui-même tire des prodiges de puissance meurtrière pour arrêter le cours de l'œuvre où il met sa fierté.

Fatale ou non, le peuple allemand accepte la dure loi sans faiblir. Toute la science, toute la méthode patiemment conduite, toute la volonté, toute l'action, ce n'est pas trop pour lui. *Deutschland über Alles.* Il ne cache point son dessein. Au temps passé, le développement de l'esprit impliquait, pensait-on, la nécessité de rabaisser au second rang le souci des ressorts de la charpente humaine. Le soldat, c'était le doryphore de Polyclète ; le savant, l'Erasme émacié de Bâle en qui Holbein a concentré tout ce qu'un regard peut contenir de pensée. Maintenant, toute la vie de l'âme et du corps est requise pour un effort d'humanité totale, comme l'histoire n'en a jamais rencontré. L'intelligence et le muscle, il faut le maximum de rendement pour l'action. Et qui se sent capable d'apporter tout de lui-même, paix ou guerre, dans la grande œuvre, est le maître de la planète offerte à son activité de domination. Tous les jours, c'est l'hymne de conquête qu'entonne la presse allemande, et les enfants des écoles, et les jeunes hommes des Universités, et leurs vieux professeurs, et les douces jeunes filles qui viennent jusqu'à Paris me prêcher, à moi-même, la vertu, la beauté de la guerre allemande, font chorus à l'armée frémissante dans ses remparts d'acier.

Quelles forces pourront soutenir la lutte ?

... A mesure que notre pays se dépeuple, l'envahisseur allemand, dans la paix, prépare les voies à l'autre. Victoire sûre, pense le conquérant, sans l'inquiétante vision du pullulement slave débordant sur la Germanie Mais quoi !

Ne faut-il pas, pour la menace réalisée, que France et Russie opposent à l'agression totale la totale résistance de tout ce qu'elles peuvent fournir de force matérielle et de puissance morale en même temps ? La France a des élans, des ardeurs passagères, des enthousiames suivis de renoncements. Si elle tient bon dans sa volonté de se reprendre et de se refaire pour la continuité de sa noble histoire, il n'est point d'offensive d'outre-Rhin contre laquelle elle ne soit assurée de se maintenir. Sinon...

Mais il ne lui est pas permis d'épargner rien d'elle-même. Rien. Et tout ce haïssable tapage sur le service de trois ans, qu'en pouvons-nous faire, si nous ne comprenons pas que notre armée elle-même n'est qu'une des parties de la totale dépense de nous-mêmes, demandée par un long cortège d'aïeux qui firent la France de l'histoire et nous somment de la continuer.

L'Homme Libre, 16 juin 1914.

TRIOMPHER OU PÉRIR

... En tous pays, l'immense effort des masses populaires vers la possession du savoir, est la caractéristique la plus remarquable de notre temps. Il ne me paraît pas douteux que le développement de vie, en chaque peuple, aussi bien au dedans qu'au dehors, en sera profondément changé. Si le livre pouvait faire l'homme, il suffirait des écoles pour assurer cette « révolution », mais il y faut ajouter l'œuvre de l'expérience, et, par conséquent, du temps. Je ne suis point de ceux qui se risquent à tracer — même assez vaguement — les maîtresses lignes de notre félicité à venir. Mon rôle est simplement, pour l'heure, d'avertir nos idéologues que les grandes luttes historiques dont les prophètes de La Haye annoncent hâtivement la fin, pourront encore apporter, dans l'évolution démocratique de l'Europe, d'effroyables accidents. Qu'on veuille bien songer seulement

aux catastrophes dont se plaît à nous menacer chaque jour l'aimable presse allemande, appuyée sur une formidable organisation militaire dont elle attend tout autre chose que des développements de justice et de liberté.

Ce qu il arrivera de ces menaces, nul ne saurait le dire. Mais il serait contraire à toute prudence de n'en pas tenir compte, en se laissant aller au rêve d'un brusque retour, sans cause déterminée, aux sentiments de fraternité humanitaire. Il suffit de la plus médiocre dose de bon sens pour comprendre que la progression, toujours plus intense, des armements ne peut conduire à autre chose qu'à la mise en action d'engins qui ne sont pas accumulés et perfectionnés chaque jour en vue d'une embrassade à la mode de Berne, dans le silence d'une équivoque voulue.

Désarmement simultané ? Qui donc, dans le monde des gouvernants, pourrait, si la proposition en était faite, l'aborder même avec une apparente gravité ? Maintien du *statu quo* ? L'Angleterre, dans le domaine naval, a essayé d'une conversation, à ce sujet, avec l'Allemagne. Les deux interlocuteurs sont sortis de l'entrevue en plus vive défiance que jamais. Alors, quoi ? Désarmement d'un seul ? Celui qui risquerait ce jeu, pour obéir aux suggestions d'un fou, recueillerait, tout au plus, la satisfaction de plier sous l asservissement, sans avoir essayé de sauver son indépendance. Je ne crois pas que cela soit pour nous tenter.

Alors, quelle autre issue que de préparer tout pour se défendre ? L'évidence est si forte, à cet égard, que l'universalité des Français, ô prodige ! se trouve inévitablement conduite à la fatalité de l'accord. En revanche, pour ce qui est des moyens, la libre fantaisie de chacun a bientôt fait de recouvrer ses droits. L'athlète qui veut remporter le prix ne ménage rien de lui-même. C'est un prix aussi, un prix supérieur, l'indépendance, la dignité d'un peuple, hors de quoi la vie de l'individu, comme de la nation, ne peut plus avoir qu'une valeur de honte dans un développement d'abjection. Pourquoi une nation qui veut vivre chercherait-elle, d'abord, à épargner le plus possible des ressources dont

elle dispose, quand l'enjeu du combat n'est rien de moins que sa propre existence ? Les conseillers ne manquent pas pour la détourner de la peine d'un trop complet effort, et les oreilles s'emplissent de suggestions favorables à la politique d'une moindre dépense de soi, appuyée des raisonnements fallacieux qui ont conduit les peuples fatigués d'une trop belle histoire au suprême repos dans le linceul des souvenirs.

L'histoire d'Athènes n'est inférieure à nulle autre. Quel subit effondrement, après le grand éclat de Périclès qui contribua si puissamment, de ses propres mains, à préparer l'irréparable déchéance ! Philippe, Alexandre arrivèrent. On refusait de se rendre aux appels de Démosthène qu'attendait le poison à Calaurie. L'Angleterre a britannisé d'immenses continents, comme la mer elle-même qui les entoure. Que lui sert-il, si devant la puissance militaire, qui peut demain la réduire à merci, elle ne sait plus que se bercer des éternels sophismes de l'homme qui met la douceur du repos avant la peine de s'efforcer ?

Pour nous, démembrés d'hier, qui voyons douloureusement une longue ligne de frontière allemande en plein territoire d'histoire française, il nous est vraiment impossible de fermer les yeux, et d'envisager, comme la Grande-Bretagne, les chances d'un splendide isolement géographique dont le flot d'hégémonie germanique viendrait battre les murs. Non, l'illusion de ce rêve ne nous est pas permise. Nous tenons encore par trop de liens au cœur de la vieille Europe pour que nous puissions nous désintéresser d'elle et pour qu'elle puisse, dans l'avenir même qu'elle redoute, se détacher de nous.

Point de journée qui ne nous apporte la nouvelle de quelque achèvement dans le nombre et la qualité des engins de tuerie. Chaque jour, un effort nouveau vient compléter l'effort de la veille en vue d'une meilleure exécution de plans d'agression dont on ne fait plus mystère. D'où nous ne pouvons plus discuter de la nécessité de nous défendre. Une seule inquiétude à cet égard, chez trop de gens, c'est

que nous fassions au delà du nécessaire. J'avoue que ma crainte n'est pas de nous voir trop bien défendus — surtout, quand je songe que, profondément résolus à n'attaquer jamais, notre adversaire aura le très grand avantage de choisir l'heure et le lieu de l'offensive.

Lorsque je considère toutes les difficultés que nous rencontrons à faire pénétrer, dans tant de cervelles parlementaires, l'idée d'un établissement immédiat de forces suffisantes pour nous préserver de la mortelle catastrophe qui pourrait résulter d'une surprise, il m'arrive de me demander dans quelle mesure les institutions de la démocratie peuvent favoriser ou combattre les dispositions de résistance militaire qu'impose à tout pays le sentiment primordial de sa conversation. L'évolution démocratique de l'Allemagne, quoi qu'en ait pu dire, un jour, le vieux Bebel à M. Jaurès, est encore assez loin de la nôtre. Mais, sans s'arrêter à la critique du césarisme allemand, il suffit de constater que toutes les forces vives de l'Empire avancent, en un formidable bloc d'activités ordonnées, vers un but de domination — pacifique si le monde se résigne à la soumission, violente s'il se manifeste des résistances aux volontés de la *Germania* inscrites aux livres des destinées. Empereur et oligarchie impériale marchent d'un même pas, entraînant le populaire, qui saisit, dans cette direction, toute chance de manifester son enthousiaste assentiment. Que servent les belles phrases du *Vorwaerts*, quand la *Social-democratie* permet à ses députés — si elle ne l'exige pas — de voter l'impôt de guerre, alors que nos socialistes refusent leur voix au budget?

L'Homme Libre, 25 *juin 1914*.

AUX THERMOPYLES

... Il n'est pas de contribuable qui n'accueillit comme très bien venue l'idée d'une diminution de ses charges.

Impôt du sang, impôt d'argent nous alourdissent de la façon la plus cruelle dans tous nos développements d'activité. Au moment où nous sommes mis en demeure de trouver, du jour au lendemain, 600 millions d'impôts nouveaux (il en faudrait 800 avec le Maroc), pourquoi personne ne propose-t-il que l'Etat se contente de 400 ou de 200 millions, pour payer la différence par le moyen de bonnes hypothèques sur les rayons de la lune? C'est que le cas est trop clair. Il faut des espèces sonnantes et pas d'autre chose. Les louis en carton doré n'ont pas cours. On est bien ennuyé. On récrimine fort, sans vouloir convenir que, si électeurs et parlementaires y avaient regardé de plus près, bien des gaspillages auraient pu être évités. On se chamaille dru sur la question de savoir selon quelle doctrine et quelle pratique de taxation l'on acquittera l'impôt, mais en fin de compte on se prépare à payer et c'est tout ce qu'il faut. Quelles grosses ou petites veines seront piquées de la laucette fiscale, on ne sait pas encore. Ce qui est sûr, c'est que des éléments de vie nous seront soutirés. Nous ne nous déroberons pas.

Dans l'ordre du service militaire, c'est de la vie encore qui nous est demandée, d'une manière non moins palpable puisqu'il faut payer de nos muscles et de notre chair, dont la force, détournée de l'activité privée, s'aliène au profit du service public. Si nous ne pouvons pas honnêtement chicaner sur les sommes d'argent inscrites aux livres de comptabilité, toute doctrine du moindre effort peut librement se donner carrière, dès qu'il ne s'agit plus que de supputer le rendement d'une entreprise d'éducation militaire. Ici l'esprit peut se laisser bercer tout à son aise. Quoi de plus propre aux dicussions que la juste mesure de l'entraînement nécessaire? Magique vertu des mots! Le verbalisme est un coursier qui se rit des ailes de Pégase. Avec des mots, on construit des empires. Avec des mots, on pourrait les détruire aussi. Peut-on demander aux hommes de ne pas se laisser prendre aux séductions dont on les tente ainsi? La patrie sera aussi bien défendue — mieux même, la pro-

messe n'en coûte rien — et par un sacrifice moindre! Qui donc résisterait à la tentation d'essayer, lorsque des raisonnements captieux, offerts aux simplistes facultés de la foule, font luire à ses yeux l'espoir d'acquérir tout autant de force, ou plus, en payant moins? Rien n'est plus cher que le bon marché, professent certaines gens. Le mot pourrait avoir ici son application.

Malgré tout, l'esprit humain ne trouve pas de repos dans le déséquilibre du raisonnement. Que des hommes, dont le patriotisme n'est pas suspect, se laissent entraîner au mirage du moindre effort: notre nature veut qu'il en soit ainsi. Mais la réflexion fait son œuvre. On se dit qu'il ne s'agit pas seulement de mettre chaque Français à un certain point d'éducation militaire, en vue d'une action éventuelle dans un temps indéterminé. Il faut encore que cette préparation militaire, qui nécessite un suffisant concours d'individualités dans une organisation d'ensemble, puisse être sur l'heure mise en œuvre, à tout événement. Cela ne saurait être évité, puisque, au point de civilisation où nous en sommes arrivés, les nations peuvent être requises, au premier signal, de se jeter, en coup de foudre, les unes sur les autres

Voilà ce qu'il faut faire comprendre, et ce n'est vraiment pas aussi difficile qu'on pourrait le croire, quand il suffit d'ouvrir les yeux pour découvrir que l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie, à Serajevo, occasionne des concentrations de troupes aux frontières de Serbie, en même temps que des manifestations de violence, jusque dans Vienne même, tandis que de violentes menaces à l'adresse du peuple serbe se font entendre aussi bien dans la presse que dans les notes du gouvernement de la double monarchie. N'a-t-on pas vu la presse allemande employer toute son ardeur à souffler sur le feu, dans le dessein trop manifeste d'ameuter l'opinion germanique contre la Russie, dont les journaux se sont vus obligés de répondre par d'énergiques protestations? Est-ce que toute l'Europe n'a pas pris soin de préparer, parmi les tribus albanaises, un

perpétuel foyer d'incendie qui flambe à souhait pour le moment? Qui nous préservera des dangers d'une étincelle?

L'Homme Libre, 6 juillet 1914.

HANSI!

Voilà Hansi condamné à un an de prison pour le crime de n'avoir pas donné une ligne assez esthétique aux gendarmes allemands figurés dans son charmant album : *Mon village*, où les gestes, insuffisamment germaniques, de la jeunesse alsacienne semblent accuser, nous dit-on, des sympathies françaises sous le poids desquelles « l'inébranlable empire » du *Kaiser* pourrait vaciller. Pauvre Allemagne, j'aurais cru te faire injure en supposant que c'était assez d'un spirituel coup de crayon pour t'affoler.

Quoi donc! La plus nombreuse armée du monde, et la mieux dressée, une accumulation de richesse qui récompense un merveilleux labeur, un développement de pensée qui a tenu et tient encore l'une des premières places dans la civilisation européenne, — mère du grand mouvement qui est en train d'approprier la planète aux besoins de l'humanité — la maîtrise de la force dans la paix et dans la guerre, l'Angleterre menacée sur les mers, le continent prêt à succomber sous l'écrasante charge des armements, les peuples de la terre, traditionnellement orientés vers la puissance, se demandant chaque matin quel sort leur réservera le cataclysme d'Europe qui est en monstrueuse préparation, car une trombe peut être déchaînée de Berlin, par laquelle il serait possible que le sort du monde, pour des temps que nous ne connaissons pas, fût changé : comment peut-on concevoir que tout cela soit à la merci d'un humoriste, dessinateur?

Si j'étais Allemand, ce spectacle me ferait réfléchir. Mais la loi des compensations, qui régit l'univers, n'a pas voulu permettre que les belles qualités qui commandent l'action rejussent toujours l'achèvement de la méditation. Re-

vanche profonde des esprits capables de s'observer. Les hommes et les peuples qui se laissent entraîner au vertige de *faire*, arrivent trop vite à croire, parce qu'ils régissent brutalement, qu'ils sont capables, aussi, de déterminer les pensées.

Rome, qui fut, en son temps, le conquérant modèle, eut assez de pouvoir sur elle-même pour s'imposer parfois un frein, quand rien ne lui résistait. La Grèce fut par elle abominablement ravagée. On ne verra probablement jamais un plus complet triomphe d'intellectualité barbare sur des formes de civilisation supérieure que la force de vivre avait quittées. Non seulement les chefs-d'œuvre de l'art arrachés du piédestal où la plus belle histoire les avait consacrés, prenaient, au hasard des mutilations, le chemin des villas romaines, mais la terre de Phidias se couvrait de basses productions de dégénérescence, pour la délectation des vainqueurs. L'heureux naufrage d'un des vaisseaux de Sylla sur la côte de Cythère nous a rendu le chef-d'œuvre achevé d'un des grands bronziers de Corinthe. Allez voir au musée d'Athènes de quels pitoyables morceaux les pillards, inconscients de leur crime, n'avaient pas craint de l'accompagner. Commentaire frappant du mot fameux par lequel le général romain avertissait le charretier, qui emmenait son butin grec, que, s'il abîmait ses statues, il en devrait fournir de nouvelles. Et tout cela pour aboutir à la parole retentissante par laquelle le poète allait proclamer que *la Grèce avait conquis son féroce vainqueur*. Car c'est à l'école de sa victime que voulut bientôt se mettre le triomphateur, et Rome ne serait pas Rome sans la quantité d'hellénisme qu'elle tenta, plus ou moins heureusement, de s'infuser.

L'Alsace n'est point l'Attique et Berlin rencontrera, sur les chemins de sa domination, des résistances plus redoutables que celles où vinrent se heurter les légions de Varus. Le problème moral n'en demeure pas moins de même ordre. L'Allemagne, à Strasbourg, a respecté la statue de Kléber, avec les belles paroles d'action militaire inscrites

au piédestal. C'est bien. Elle commence à dresser, où l'occasion s'en offre, les produits de son art. C'est moins recommandable. On est reçu au seuil de la bibliothèque de Strasbourg par une grande statue de l'empereur Guillaume Ier. Quelle surprise du commentaire que j'ai recueilli de la bouche d'un *fonctionnaire allemand* : « Elle nous a coûté 60.000 marks. Pour ce prix-là on aurait mieux fait d'acheter des livres. » Au moins celui-là avait la notion du meilleur instrument de conquête, car c'est bien là qu'il faut en revenir.

Si Hansi avait été condamné à cent ans de prison et plus s'il était scellé aux murailles de sa cellule par de bons crocs de fer, afin que, même quand il sera mort, il ne puisse pas s'échapper, si, tombé en poussière, portes et fenêtres murées devaient le garder là pour des siècles sans fin, de peur qu'une minuscule partie de lui-même ne pût gagner, sur les ailes du vent, la route des Vosges, en quoi la germanisation de l'Alsace en serait-elle plus avancée?

La force brutale, il faut en convenir, a de très grands avantages, puisqu'elle régit tout le monde extérieur. Mais l'Allemand le plus allemand, dans son âme bardée de fer, ne peut ignorer qu'il y a, malgré tout, une barrière impalpable de l'homme intérieur où vient se briser l'épée la plus durement aiguisée. Et s'il n'ignore pas cela, peut-être sait-il tout de même qu'avec l'aide du temps, équitablement dispensée à tout le monde, c'est l'homme intérieur qui finit par déterminer l'autre. L'histoire de toujours est là pour l'attester. Force morale et violence matérielle : duel inégal où la victoire de l'apparente faiblesse est assurée.

Que peuvent croire les juges de Leipzig et toute la Germanie qui leur fait fête! Ils savent très bien que leurs pouvoirs s'arrêtent au seuil des pensées de l'Alsace. Leur espérance est non pas de supprimer des sentiments qui leur déplaisent, mais d'en entraver la propagande, en arrêtant l'expression. C'est l'imbécile prétention de toutes les tyrannies, dont les défaites sont inscrites à chaque

page de l'histoire humaine. Il se rencontrera peut-être, en Alsace — encore est-ce fort douteux — des âmes dénuées de noblesse en qui cette pensée se fera jour : « Soyons Germains pour n'aller pas en prison, comme Hansi, et pour obtenir même de positives faveurs. » Ceux-là, même avant le procès de Leipzig, ont eu le temps et l'occasion de se faire ce raisonnement, dans le silence de leur dignité perdue. Je ne vois pas que cela ait beaucoup avancé les affaires de la germanisation.

Et puis il y a les autres, les autres qui ne disent rien, puisqu'il est défendu de dire, mais qui, tant qu'on ne les aura pas tous bâillonnés, momifiés, ensevelis dans des catacombes scellées de toutes parts, trouveront des âmes et des cœurs, sans la permission de Leipzig, où épancher leurs pensées. Et ceux-là, j'en suis bien fâché pour les prétendus maîtres, sont des hommes qui, par la parole ou le geste d'une conscience révoltée, préparent sûrement la prochaine rupture des entraves d'un jour que tout le silence des asservis ne peut consolider.

En cela est la force de Hansi. Seulement, cette fois, les juges de Leipzig se font ses collaborateurs et chaque jour de la longue année de prison qui va se dérouler si lentement, pour le prisonnier muet dans l'ergastule, sera comme un appel vivant de l'homme dont on étouffe la voix aux hommes dont la conscience ne peut pas être étouffée. Et quand les petits enfants de *Mon village* demanderont pourquoi Hansi est en prison, le malheur de la Germanie est qu'il faudra leur dire pourquoi. Terribles, les enfants, parce qu'ils raisonnent tout droit. Et si l'un d'eux :

— Alors, quand l'Alsace est devenue française, est-ce qu'il y a eu des hommes comme Hansi pour regretter l'Allemagne, et le dire, et souffrir pour son idée, ainsi que fait le nôtre pour la France aujourd'hui ?

— Non. Il n'y en a pas eu.

— Pourquoi ?

Ah ! les questions des enfants ! Impossible d'y échapper. Il faudra bien leur dire que la France a laissé les Alsaciens

être Alsaciens tout à leur aise, tandis que la Prusse a entrepris de les germaniser. Pourquoi se serait-on révolté contre la France, quand la France n'opprimait pas ? Comment ne protesterait-on pas contre l'Allemagne, quand l'idée prédominante de l'Allemagne, en Alsace, est d'opprimer ? Grâce à Hansi et à la cour de Leipzig, ces idées feront de plus en plus leur chemin. Et plus les Germains s'irriteront dans la vanité de leur lutte contre l'impossible, plus ils emploieront de violence contre l'obstacle infranchissable, plus ils enfonceront dans l'âme de l'Alsace l'idée indestructible de son droit. Et puisqu'il faut, historiquement, que le droit finisse par triompher... *Fata viam invenient.* Les Destins s'accompliront.

Y eut-il jamais de sort plus cruel que celui de la Pologne prussienne ? Les pires violences ne cessent de se déchaîner. La contrainte a pris l'aspect d'une guerre civile de tous les moments. Les petits enfants de l'école en sont les premières victimes, quand ils s'oublient à faire une prière en langue polonaise. Tudesque jusqu'aux moelles, le Dieu de Luther, sanglé d'un uniforme de gendarme, donne du poing à tour de bras. On exproprie, on dépouille, on chasse, on meurtrit tout ce qui fait résistance, et le colon allemand, avec son pot de bière, sa femme et ses enfants, vient s'installer aux frais de l'Etat, dans les « *biens sans maîtres* », au nom du droit qu'a tout individu de s'emparer du bien de son voisin quand ceux dont la fonction est de l'en empêcher lui donnent, à coups de sabre, leur concours.

L'Alsace est sous l'œil de l'Europe. Des spectacles comme ceux qui se rencontrent encore aux confins du monde slave n'y seraient pas tolérés. L'Allemagne est tenue, là, à plus de respect d'elle-même. Elle ne peut donc se dévoiler à nous, du Rhin aux Vosges que sous l'aspect d'une brutalité d'à-coups. C'est toute la philosophie de l'affaire Hansi, aussi réconfortante pour l'Alsace qui entend demeurer maîtresse de ses pensées, que pour la France elle-même, qui n'a jamais rien fait pour fomenter l'agitation à ses frontières, mais qui garde précieusement le souvenir d'une communauté d'his-

toire dont la continuité s'affirme, en dépit des conquêtes, dans les épreuves, heureuses ou malheureuses, des sentiments communs.

Un salut au condamné de Leipzig. Il restera quelque chose de lui au delà des murailles de sa prison.

L'Homme Libre, 13 Juillet 1914.

NI DÉFENDUS, NI GOUVERNÉS

A l'heure matinale où j'écris ces lignes, les petits troupiers sont en marche vers Longchamp, où les entraîne l'accent joyeux du clairon ; une foule en liesse les suit ou les précède, qui, tout à l'heure, les saluera de ses acclamations dans sa joie de la patrie vivante en force de volonté, le canon tonnera, président de la République et ministre de la guerre, attentifs et raidis, parcourront les rangs, saluant le drapeau qui s'inclinera devant l'image, plus ou moins fidèle, du pouvoir souverain, et, d'un pas bien scandé, qui fait un seul organisme de vie d'une troupe d'humanité en marche vers quelque chose de plus qu'humain, les fantassins, alertes, qui fixent le sort des combats, les cavaliers retentissants, en torrent de métal, les noirs artilleurs, suivis de leurs serpents d'acier, défileront, tête haute, abaissant de glorieux étendards devant l'homme-drapeau ; et voici qu'une monstrueuse charge accourt de l'horizon, apportant le souvenir, cruel ou joyeux, mais toujours fier, de l'action suprême des grandes journées, soudain arrêtée court, dans l'attente de l'ordre qui peut l'envoyer à la frontière pour dire à l'ennemi : Nous voilà !

Spectacle de sublime grandeur pour qui y cherche l'achèvement national d'une force de noblesse au service de l'idée. L'idée, c'est la patrie, dont la figure se dresse dans sa puissance de vivre pour des fins de beauté, tandis que passe dans l'air l'héroïque guerrière de Rude qui appelle les hommes à mourir, afin que d'autres puissent vivre

dans le glorieux enchaînement de ceux qui ont été et de ceux qui seront. Mais, lorsqu'on s'est enivré de ce rêve vertigineux de la force, maîtresse du monde, domptant, pour faire triompher le droit, toutes les résistances de sauvage brutalité, l'heure vient de réfléchir et de se demander au prix de quels efforts, de quels sacrifices de tous les jours, cette conjonction de la force et du droit, que la vieille barbarie proclame chimérique, peut entrer dans l'ordre des réalités vécues, par le concours des énergies civilisées.

Première loi des peuples : il faut défendre l'héritage de l'histoire, et, pour cela, constituer une force qui impose d'utiles réflexions à l'envahisseur d'hier, que la fatalité pousse aux recommencements de demain — une force capable d'opposer une résistance invincible à toute agression du dehors. Nous sommes des vaincus, des vaincus qui voulons vivre, non dans l'abdication d'un asservissement au vainqueur, mais dans l'honneur d'une indépendance de pensée et d'action dont nos aïeux firent l'histoire de France. C'est sur la force efficace de la nation armée que se fonde l'espoir précurseur de notre volonté. Si nous sommes incapables de réaliser cette organisation d'énergie, protectrice de toute valeur de vie, alors, de ce que nous pouvons en dire, ou faire, tout n'est qu'apparence, tout n'est que vanité. La patrie demande des hommes : nous ne lui aurions donné que des parleurs.

Quoi ! nous applaudissons aux musiques guerrières de Longchamp, nous nous découvrons, recueillis, lorsque éclate la *Marseillaise*, et nous ne nous demanderions pas de quelle énorme collaboration de tout instant surgit cette totale armée française, dont nous venons de saluer, au passage, quelques bataillons. Au champ, à l'atelier, dans la rue même, comme dans le salon le plus raffiné, nous allons prendre tous ces hommes, unis par des mots qu'ils répètent sans les comprendre toujours, si souvent séparés par des énergies d'égoïsme en fureur. Et voici qu'à travers toutes ces diversités, toutes ces contradictions, nous ar-

rivons, pour un temps, à faire surgir, en tous ces hommes, une âme commune qui les meut simultanément, aux plus hautes impulsions de notre infimité. Chacun d'eux est bien petit : la cause les fait grands par-dessus toutes choses, et, pour si peu qu'ils aient vécu le moment ineffable où il leur est donné de le sentir, ils en garderont le frémissement jusqu'à la mort. On les prend, on les dresse en machines vivantes, on leur met en mains des instruments de puissance meurtrière qui centuplent la vigueur de la tête et des bras. Des chefs s'épuisent (tout au moins, le dit-on) en des recherches infinies sur l'art d'employer au mieux toutes ces unités de combat où le dernier soldat apporte comme enjeu, sur le champ de bataille, son corps, son âme, son cœur, pour le sacrifice de tout ce qu'il espère, de tout ce qu'il aime, de tout ce qu'il veut.

Cela, messieurs du gouvernement, c'est de la théorie, de la théorie sur laquelle il est toujours facile d'élever des édifices de phrases, moyennant quoi tant de gens peuvent, sans grand effort, s'élever au-dessus de la vulgarité des jours, et se donner l'illusion d'une passagère grandeur. Mais il arrive une heure où la théorie se dresse du sol en réalité effarante, pour l'épreuve décisive de la somme vraie de patriotisme désintéressé qui se dépense, en temps de paix, sur le couvert de phrases sonores dont s'ébahissent les badauds. Oui le moment est venu où va pouvoir se juger justement, d'après le résultat acquis, la haute virilité des âmes inflexiblement tendues vers la préparation de cette journée. Qu'ont fait, pendant un demi-siècle de paix, tous ces grands patriotes à qui fut remis le pouvoir d'une organisation supérieure de notre force armée ? La France a donné tous ses hommes. De quels moyens d'action ont-ils été pourvus ?

... Voici que M. Charles Humbert, rapporteur de la commission sénatoriale de l'armée, est monté hier à la tribune pour nous apprendre que, dans la course à l'emploi scientifique de l'armement moderne, nous nous étions si bien laissé distancer par l'Allemagne, que notre situation, au regard de notre adversaire éventuel, avait trop de res-

semblances avec celle de 1870. Oui, c'est ce qu'on nous a, non seulement dit, mais démontré, puis-je dire, puisque M. le ministre de la guerre a laissé tomber cet aveu que la plupart des faits allégués par M. Humbert sont *probablement exacts*. M. Humbert n'annonçait-il pas qu'il est en mesure d'apporter toutes pièces officielles à l'appui ?

Alors, que dit le ministre ? Ceci, tout simplement, que la *force morale* prime toutes les autres, et qu'avec de mauvaises armes on peut accomplir des exploits étonnants.

« *Achetez donc des arbalètes* », lui ai-je crié de mon banc. Il a défendu les bureaux de la guerre qui ne sont ni plus ni moins zélés que n'étaient les bureaux de 1870, mais dont nous pouvons juger l'esprit quand des fabricateurs d'obus et de canons en sont réduits à nous recommander la *force morale* pour faire taire une artillerie à laquelle certains de nos engins de guerre ne nous permettraient même pas de riposter. Je lui ai fait observer que la *force morale* résultait, pour une très grande part, de la confiance dans les chefs, dont le premier devoir est de mettre les hommes en état d'affronter l'ennemi. Que devient cette force morale quand, au premier coup de canon, la troupe se voit jetée dans une lutte qui ne peut aboutir qu'à son écrasement ? Les armes, pour cela, ne tombèrent point des mains de ceux de 1870. Ils se firent tuer, montrant qu'ils étaient dignes d'une autre destinée. Mais nous, cramponnés à ce qui nous reste de France, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas, subir la même épreuve une seconde fois. Il ne suffit pas d'être des héros. Nous voulons être des vainqueurs.

L'Homme Libre, 15 juillet 1914.

III

LA GUERRE, LA DÉCLARATION LES OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

A LA VEILLE DE L'ACTION

L'heure est venue des résolutions graves. En effet, il s'agit, pour la France, de la vie ou de la mort.

Nous avons été vaincus, démembrés, écrasés en 1871. Saignés jusqu'aux dernières gouttes, nous avons essayé de revivre, et depuis quarante ans, tantôt bien, tantôt mal, nous avons vécu. Mais cette vie même est notre crime, aux yeux de vainqueurs qui croyaient en avoir fini pour jamais avec nous. Moins de quatre ans après la paix de Francfort, l'homme qui se croyait le maître de l'Europe tentait de nous acheter. Il l'aurait fait de sang-froid comme son successeur fait exécuter les Serbes aujourd'hui, si la Russie, si l'Angleterre n'étaient intervenues. Le monde civilisé nous doit ce témoignage que, pendant ces quarante années, nous avons été, sur le continent européen, un instrument de paix. Nous avons travaillé, d'une bonne volonté inlassable parmi les erreurs et les fautes qui sont de l'homme en tous pays, à organiser, à implanter solidement chez nous un régime de démocratie qui pût faire l'ordre dans la patrie, par la liberté, avec l'espérance qu'un labeur obstiné nous maintiendrait, parmi les peuples, la place à laquelle notre histoire nous dit que nous avons droit.

Sur cette œuvre même, il faut écarter, en ce moment, l'appréciation des partis. Quels que soient nos affreux déchirements du passé, le péril est trop grand, en cette heure

décisive, pour que d'un même élan tous les Français d'où qu'ils viennent, où qu'ils aillent, ne se présentent pas aux frontières, fondus de cœur et d'âme, en une seule volonté de suprême énergie. Là, là seulement, est la force morale qui peut nous faire supérieurs à tout. Quand le pays, par nous, aura retrouvé la libre possession de lui-même, nous reprendrons nos luttes qui sont l'honneur de la pensée française, puisqu'elles attestent notre recherche passionnée d'un idéal d'ennoblissement humain. Mais en quelles conditions changées, lorsque le sacrifice total de nous-mêmes et des nôtres aura si bien martelé, forgé le métal de l'âme française que nous ne voudrons plus, que nous ne pourrons plus nous diviser qu'en amis. Cela, c'est demain. Il faut affronter aujourd'hui.

Aujourd'hui, il ne faut pas y avoir deux Français qui se haïssent. Il est temps que nous connaissions la joie de nous aimer. De nous aimer par ce qu'il y a de plus grand en nous, le devoir de témoigner devant les hommes que nous n'avons pas dégénéré de nos pères, et que nos enfants n'auront pas à baisser les yeux quand on leur parlera de nous. Nos fautes mêmes, dont la vaine répartition appartient à l'histoire, ne peuvent plus nous mettre au cœur qu'un farouche désir de les couronner d'une telle vertu civique et militaire qu'on y découvre encore un élément de grandeur. Ni récriminations, ni phrases grandiloquentes, ni promesses de mourir. Assez de paroles. Des actes, des actes réfléchis de prudence ordonnée, et d'action sans retour.

A cinq reprises différentes depuis que nous avons vu les soldats allemands dans Paris, l'ordre de l'Europe a été délibérément troublé par la menace de l'épée germanique sans que la plus légère provocation de notre part ait pu l'excuser. Nous sommes demeurés maîtres de nous-mêmes et quand l'honneur nous a commandé la résistance, nous avons accompli ce devoir avec la simplicité d'hommes dont le sang d'une grande race fait battre le cœur. Aujourd'hui, que nous veut-on ? Nous vivions en paix. Atten-

tifs à l'organisation de notre défense, rien n'est venu de nous d'où se pût induire une pensée d'offensive. Et que de fois, pourtant, avons-nous dû, raidis dans une impassibilité de commande, rester sans parole, ni geste, quand passait par-dessus les Vosges la voix de la patrie torturée.

Là-bas, de l'autre côté du Rhin, une nation grande et forte qui a le droit de vivre, mais qui n'a pas le droit de détruire, en Europe, toute vie indépendante, pousse le délire de grandeur jusqu'à ne plus tolérer que la France ose lever la tête lorsqu'elle a parlé. Affolé d'hégémonie, l'Empereur allemand qui entraîne ses peuples, les yeux fermés, à des aventures dont personne ne peut calculer l'étendue, porte inexcusablement, comme sous la hantise des invasions barbares, le coup le plus cruel à tout ce qui fait l'orgueil des peuples civilisés. Il veut *en finir* avec la France, l'Angleterre, la Russie, ignorant qu'on *n'en finit pas* avec des peuples qu'on ne peut ni anéantir ni assimiler. Appuyé sur l'incohérent assemblage de races ennemies que le sceptre de Vienne n'arrive pas à maintenir dans l'obéissance, le *Kaiser* prétend choquer les deux moitiés de l'Europe pour hisser son trône sanglant sur les plus hautes ruines que le malheur humain aura jamais contemplées.

Il a choisi son heure et lancé l'allié obéissant sur un petit peuple slave sans défense, à travers lequel on a voulu atteindre la Russie au plus vif de sa dignité de race et de ses traditions de solidarité slave. Qu'elle repousse la main tendue de la Serbie, son autorité, ses traditions d'histoire, ses espérances les plus profondément ancrées au cœur du plus grand et du plus petit, tout s'effondre en un jour, et les nations balkaniques, d'Orient et d'Occident mêlées, qui font le pont de l'Europe à l'Asie, tombent dans le giron de l'Empereur allemand, prompt à retourner contre les vieilles civilisations, dont sa force même est issue, de jeunes peuples qui avaient mis dans la patrie de la Révolution française leurs espérances d'avenir.

La Serbie, brutalement sommée de se rendre, a tout livré d'elle-même jusqu'à s'entremettre à l'arbritrage de son droit

d'exister, et cela même n'a pas désarmé l'insatiable dominateur. Parce qu'une vague invocation au droit se faisait encore entendre, le Germain, qui voulait le Slave prosterné sans mouvement, a répondu par un appel à la force des armes. Et, cependant, Guillaume II nous faisait dire que, si nous osions nous permettre un appel de justice, son sabre était levé sur nous. Plus tard, Londres et Pétersbourg ont reçu le même avertissement. Soit. Une telle machination de combinaisons agressives n'a point de précédent.

Mais que sert-il de s'exclamer ? Dans un espace de temps incroyablement court, nous sommes mis en demeure de prendre, sous la pression de nécessités auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, une résolution qui, par oui et par non, va livrer l'existence même de notre pays à des chances inconnues. La Russie a le choix entre le suicide et la résistance. Notre cas n'est pas différent. Un échelonnement de dates tout au plus. L'Autriche et la France successivement vaincues — l'Autriche vaincue deux fois, car la pire défaite est de s'asservir — l'Allemagne est condamnée par l'inflexible loi qui perdit Napoléon, à vouloir toujours grandir. Le tour de la Russie est arrivé et si la Russie, seule, devait être refoulée, l'achèvement de la France ne serait plus qu'une question d'heure à choisir. Enfin viendrait l'échéance de l'Angleterre, qui n'ayant pas d'armée continentale, se verrait réduite à subir de l'empereur allemand ce qu'elle n'accepta pas de Napoléon.

L'instant qu'on ne nous accusera pas d'avoir cherché est donc décisif pour toute l'Europe. Car la même question est posée à tous les peuples, même à ceux qui luttent contre eux-mêmes en nous combattant : la soumission ou l'indépendance. Ce n'est pas assez de se lamenter. Si nous sommes vraiment les hommes que nous prétendons être, c'est l'heure de le montrer.

La lutte est-elle égale ? La Serbie ne se l'est pas demandé quand elle a bravement réservé son droit ultime à la dignité de la vie. Nous avons, dans la délibération, plus de liberté. Nous disposons aussi d'un rassemblement de forces et d'im-

pulsions combatives, avec lequel il me semble que l'infatuation de l'adversaire n'a pas suffisamment compté. En dépit de négligences, dont l'Angleterre et la Russie n'ont pas donné beaucoup moins d'exemples que nous-mêmes, nous apportons sur les champs de bataille une assez belle accumulation d'énergies. L'Allemagne a la supériorité d'une méthode qu'aucune déconvenue ne peut rebuter. Tout ce que peut faire la persévérance dans les préparations, elle en détient sur nous l'avantage. Mais si nous lui avons montré en 1870 ce que nous pouvions faire quand nous étions pris à la gorge, dénués de tous moyens de défense, nous pourrons lui faire voir, cette fois, ce dont nous sommes capables lorsque la fortune ne nous a pas préalablement désarmés. C'est justice que notre pensée se retourne vers Gambetta. Il vit, il *fit* des jours où la victoire fut tout près d'hésiter, quand l'affreux dénuement de nos armées semblait les livrer à l'ennemi. Cela, ces vainqueurs l'ont oublié, pour ne se souvenir que des coups de théâtre de Sedan et de Metz, qui ne se reverront pas parce que le malheur nous a refait, non pas une autre âme, mais d'autres forces de volonté.

Regardez ce peuple souriant et doux, dans nos rues, dans nos champs, à peine dérangé de sa routine de labeur par la préoccupation d'assurer, en partant, la vie du foyer familial dont la France va recevoir la charge. Il pousse sa tâche d'une énergie nouvelle, prêt à donner tout de lui-même pour le legs glorieux d'un sacrifice suprême à ceux qui apprendront de lui qu'il est, au plus profond de l'âme humaine, des biens plus précieux que la vie. Un garçon de ferme que je croisai, l'autre jour, m'a dit en passant : « Il faut se dépêcher, les femmes finiront la moisson », et il riait à l'idée du spectacle. Ce fut tout. Dans Paris, pas un cri, pas un mouvement de foule. Rien que la gravité d'une résolution.

Hier, un misérable fou assassinait Jaurès, au moment où il rendait, d'une magnifique énergie, un double service à son pays, en cherchant obstinément à assurer le maintien de la paix, et en appelant tout le prolétariat français à la

défense de la patrie. Quelque opinion que l'on puisse avoir sur ses doctrines, personne ne voudra contester, à cette heure où toute dissension doit demeurer silencieuse, qu'il a honoré son pays par son talent, mis au service d'un haut idéal, et par la noble élévation de ses vues. M. le président du conseil, mû d'une inspiration généreuse dont tous les bons citoyens lui sauront gré, a voulu rendre hommage, au nom de la France elle-même, à la haute figure qui disparaît.

Le sort de Jaurès fut de prêcher la fraternité des peuples, et d'avoir une si ferme foi en cette grande idée qu'elle ne put pas même être découragée par l'évidence brutale des faits. Il tombe à l'heure même où son idéalisme dut descendre des hauteurs sereines de la pensée, pour appeler tous ses amis au combat pour la patrie qui se trouve être, en même temps, le combat pour l'idée. Une grande force nous est enlevée, au moment où elle se disposait pour de suprêmes efforts dont la cause française eût efficacement recueilli les effets. Serrons les rangs, nous, de tous les partis, et si la paix doit jamais ramener l'heure des comptes, ne manquons pas de payer en justice sociale le dévouement de ceux qui se sont donné, pour but sublime, la grande réconciliation de l'humanité.

Un rêve dont le canon de Guillaume, tout à l'heure, va nous réveiller.

L'Homme Libre, 2 août 1914.

L'ETAT DE GUERRE

Maintenant, haussons nos cœurs, et prenons garde que matériellement, par leur labeur, et moralement par leur vertu civique, les non-combattants peuvent venir efficacement en aide aux hommes qui sont à l'ennemi. Tous ceux qui concourent, d'une façon proche ou lointaine, à l'œuvre de ravitaillement, soit pour l'alimentation, soit pour l'équipement ou les armes, se pénétreront de cette idée que leur effort n'est pas moins nécessaire que celui des sol-

dats qui sont en ligne, et n'épargneront *rien*, *rien*, pour faire au delà même de ce qui leur sera demandé.

Quant aux secours de la Croix-Rouge, nous savons bien que nos vaillantes femmes seront dignes de ceux qu'elles ont donnés à la patrie. J'en ai vu hier, enfiévrées de la plus noble ardeur. Elles ont mieux à faire que de pleurer ceux qui partent. Elles vont les suivre. Beaucoup d'entre elles sont déjà à leur poste de bataille. Pour nous, civils, qui sommes des extrêmes « services de l'arrière », nous ne manquerons pas de leur fournir abondamment tout ce qui pourra nous être demandé. En cela encore, il n'est pas un de nous qui ne puisse apporter son aide à tous ceux qui, en quelque forme que ce soit, sont aux frontières pour s'offrir au premier choc de l'envahisseur.

Ce premier choc sera rude, car les forces ennemies ont pu se rassembler en nombre, en très grand nombre, avant même que la mobilisation à ciel ouvert eût été décrétée. Pendant ce temps, sans doute, nous avons pu largement renforcer nos unités, pour éviter toute surprise. Mais il était de la plus haute importance que nous ne fissions pas, au regard de l'Europe, figure d'agresseurs, et tandis que l'Allemand faisait la mobilisation avant de l'avoir annoncée, grâce à son décret sur l'Etat de guerre, le gouvernement français, justement préoccupé des conséquences, procédait avec toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne pût pas, mensongèrement, lui attribuer une initiative d'agression.

Aujourd'hui l'évidence est éblouissante. Nous n'avons rien dit, rien demandé, rien fait à l'Allemagne, et déjà notre frontière a été forcée. Alors qu'il n'y a pas de déclaration de guerre, alors que l'ambassadeur allemand est encore à Paris, des troupes en armes ont pénétré sur notre territoire, arraché nos rails, arrêté des trains qui se présentaient sous la protection des traités, volé des locomotives, accompli des déprédations qui sont de leurs joies ordinaires. Mieux encore, les voici qui violent la neutralité du Luxembourg, garantie, avec toutes les grandes

puissances de l'Europe, par la Prusse elle-même. Ils passent la frontière, en route sur Longwy et Nancy. Pendant ce temps, l'Autriche accepte la proposition d'intervention de sir Edward Grey, et l'ambassadeur de François-Joseph, comme l'ambassadeur d'Allemagne, est toujours à Paris pour bien marquer que la guerre n'est pas déclarée. Il faut s'attendre à tout de ces gens-là.

S'ils ont sur nous, comme il est possible, l'avantage passager de l'agression, pour la raison que je viens d'expliquer, nous devons nous attendre à ce qu'ils se soient concentrés pour nous porter un coup de massue au point qu'ils jugeront le plus faible. C'est une hypothèse qui n'est pas faite pour nous troubler. A la guerre, tour à tour, l'avantage du nombre se trouve de l'un ou de l'autre côté. Nous ne pouvons pas espérer de résister victorieusement sur tous les points à la fois. L'élan dans la marche en avant, la fermeté résolue quand il faut céder momentanément le terrain, voilà les deux qualités qui déterminent la victoire finale, et c'est de la victoire finale que dépend la vie même de notre patrie.

C'est à ce but unique que doit tendre l'unanimité des efforts, aussi bien de ceux qui sont au combat que de ceux qui leur doivent la meilleure organisation des énergies nationales où ils ont besoin incessamment de puiser. Pour les ressources matérielles tout le monde s'y mettra de bon cœur. Mais il faut bien nous pénétrer de cette idée que les ressources morales ne sont pas d'un moindre poids dans la balance de la guerre, car il n'est pas de meilleure aide pour le soldat que de se sentir soutenu par l'unanimité du pays. On a dit que le vaincu était celui sur le moral de qui l'autre pouvait agir suffisamment pour le mettre dans un état d'esprit qui lui fait regarder sa défaite comme acquise. En d'autres termes, on n'est vaincu que lorsqu'on s'estime vaincu. Eh bien ! aujourd'hui notre cas est d'un peuple *qui ne peut pas être vaincu*, puisqu'un autre traité de Francfort serait, cette fois, incompatible avec la dignité du nom français.

A l'assemblée de Bordeaux, c'était, du point de vue moral, Chanzy qui avait raison quand il refusait de traiter, parce que l'ennemi ne pouvait pas matériellement occuper le pays, et qu'une résistance même désespérée, si elle était résolue, eût amené son épuisement. Mais M. Thiers devait entraîner l'assentiment général quand il montrait le pays dénué de ressources dans un état de dépression qu'une effroyable continuité de catastrophes n'expliquait que trop bien. Aujourd'hui, avec l'aide de l'Angleterre, les ressources de tout ordre ne peuvent en aucun cas nous manquer. Au contraire, c'est l'ennemi, coupé de l'Océan, qui va se trouver aux prises avec des difficultés de ravitaillement qu'il aura quelque peine à surmonter. Ni l'équipement, ni l'armement ne pourront nous faire défaut, et certes nous ne nous manquerons pas davantage à nous-mêmes. Alors, si le moral est vraiment à la hauteur des circonstances, nous ne pouvons pas être vaincus. Même étant admis que certaines parties de l'organisation russe présentent des défectuosités, l'armée russe elle-même, contre des adversaires, tels qu'il n'en est pas de plus redoutables, a donné des exemples d'héroïsme devant lesquels l'ennemi lui-même s'est incliné. Et voilà que, par un incroyable coup de théâtre, il jaillit du Japon même, à l'adresse de l'Angleterre, et par conséquent de la France et de la Russie, un cri d'aide inattendu, qui nous avertit que la plus haute civilisation de l'Asie s'émeut à la pensée de la civilisation de l'Europe sous le talon d'un dominateur sans âme, sans cœur et sans foi.

Dans ces conditions pour que notre pleine maîtrise de nous-mêmes se révèle, dans sa force irrésistible, à nos alliés, à nos amis, à nos ennemis encore, pour qu'ils apprennent enfin qui ils ont devant eux, il faut que toute l'énergie morale de notre population civile — de Paris au dernier village — s'affirme hautement par la discipline tranquille que notre premier devoir est de nous imposer. Tout ennemi de l'ordre public est l'ennemi de la patrie. Quand la France est envahie, il n'y a plus de place pour les cœurs douteux. Ce n'est plus l'heure des rêveries qui pourraient excuser

de braves gens. Pour ceux qui essayeraient de jeter la discorde parmi nous, même s'il ne peut être établi qu'ils sont des agents de l'étranger, les bons Français ne peuvent voir en eux que des ennemis publics qui doivent être mis, d'autorité, hors d'état de nuire à la patrie en danger.

La capitale doit être gardée, cela est d'élémentaire prudence, mais chaque citoyen, même le plus humble, peut servir, s'il concourt au maintien de la paix civile en donnant lui-même le bon exemple, comme en le prêchant à autrui. Songez que, si l'ordre pouvait se faire automatiquement, tous les agents de la force publique seraient à l'ennemi. A nous de faire qu'il n'en soit réservé que le plus petit nombre. Et puis, pas de récriminations inutiles! Pas de manifestations, toujours dangereuses. Pas de tentatives de substituer la rue au gouvernement.

Le cabinet actuel n'a pas été fait en vue des circonstances. On n'a pas le droit de douter qu'il ne soit animé de l'absolue volonté de se donner tout entier au devoir. Au stoïcisme de la population — dans l'épreuve des revers — nos ministres doivent répondre par une abnégation, par un dévouement qui, s'il n'étaient pas de toute heure, seraient l'équivalent d'une trahison. Ils nous recommandent dans un manifeste de ne pas nous « laisser aller à une émotion injustifiée ». Leur pensée est toute de sagesse. Si l'émotion du pays n'est que trop *justifiée*, ce qu'il faut demander aux Français, en un pareil moment, c'est de n'en laisser passer au dehors que la quantité nécessaire pour fortifier la résolution de chacun et accroître la confiance de tous dans le succès définitif.

Nous en sommes à la lune de miel pour ce qui est de l'accord du pouvoir exécutif avec le sentiment populaire. Il y aura, comme en toute guerre, de sombres jours. Pour surmonter les dissentiments inévitables, il faut une autorité morale qui achève l'autorité de la loi. Cette autorité, c'est aux gouvernants à la conquérir dans l'épreuve. Toutes les bonnes volontés sont sous leur main. Il leur appartient de les mettre en œuvre. Personne qui ne demande

à leur apporter son concours, sans autre pensée que de confondre tous les Français en un même élan pour la vie matérielle et morale de la patrie, sur le sol que nos aïeux ont fait leur par de nobles gestes de grandeur.

L'Homme Libre, 3 août 1914.

AVANT LE SIGNAL

Ce qu'on voit aujourd'hui ne s'était jamais vu. Les armées allemandes sont, de toutes parts, en marche sur nos frontières. Les troupes ennemies sont alignées aux poteaux-frontières, tandis que les nôtres sont sagement retenues à dix kilomètres, afin que l'action ne s'engage de notre côté que lorsque le fait de l'agression allemande ne pourra plus être contesté. Pour nous provoquer, de petits détachements pénètrent sur notre territoire, renversent des poteaux télégraphiques, arrachent des rails, s'emparent du matériel du chemin de fer, des chevaux de réquisition, enlèvent des conscrits, tuent des soldats, s'avancent à plus de dix kilomètres dans l'intérieur du pays, violentent les habitants, commettent tous les actes ordinaires aux détrousseurs de grands chemins, et dans l'espérance que nous riposterons en engageant l'action militaire, qui leur permettrait de nous attribuer mensongèrement le rôle d'agresseurs.

On ne saura jamais tout ce qui se peut allier de vile hypocrisie à la brutalité sauvage de ces bêtes de proie. Le manifeste de Guillaume II à cet égard, est la honte des hontes Par tous ses organes, par tous ses agents, par des journalistes français même, il nous a fait crier qu'il ne voulait pas la guerre, sans qu'on pût jamais lui arracher une parole, un acte, en faveur de la paix. Hier, son ambassadeur à Paris, qui ne pouvait pas tenter d'expliquer pourquoi il reste à son poste tandis que les armées de son maître nous font la guerre, disait à l'un de mes amis :

« Répétez bien à tout le monde que nous ne voulons pas la guerre. Notre malheur est de ne pas savoir ce que veut l'Autriche, à qui nous sommes tenus de demeurer indissolublement attachés, comme vous à la Russie. Mais nous ne voulons pas la guerre et nous ferons tout ce qu'il est possible pour l'empêcher. »

A ces paroles quels actes ont répondu ? La déclaration de guerre à la Russie parce qu'elle s'était permis de répondre, par une mobilisation sur les frontières autrichiennes, à la mobilisation de l'autre côté de la frontière. La déclaration de guerre à la Russie, au moment où l'Autriche accepte la proposition de médiation de sir Edward Grey, c'est-à-dire à l'heure précisément où disparaît le conflit qu'on nous avait donné pour la cause des préparatifs de guerre. Où est le provocateur ? où est l'agresseur ? qui donc oserait discuter la question sérieusement ? Le *Kaiser* déclare la guerre à la Russie, et il viole la neutralité du Luxembourg et de la Belgique pour marcher contre nous.

Cependant, ses ambassadeurs à Pétersbourg comme à Paris demeurent à leur poste pour en imposer aux puissances et leur faire croire que la suprême rupture n'est pas accomplie. Les plus simples lois de l'honneur flétrissent ces fourberies. Ces créatures inférieures n'y trouvent matière qu'à de grossiers propos de lourde joie ou à des invocations au dieu du banditisme en troupes armées.

C'est ainsi que Guillaume II s'adresse à son peuple pour lui dire que « *des gens envieux* » le forcent *à une juste* « *défense* » et qu'il va montrer à ses ennemis ce que c'est que de « *provoquer l'Allemagne* ». D'un autre, une telle impudence paraîtrait d'un fou, puisqu'il serait impossible de citer ni un acte de *provocation*, ni une parole qui pût inspirer à quiconque l'idée de se mettre en *défense*. Mais, d'un chef de piraterie qui veut jeter ses hordes sur la France, comme leurs aïeux se précipitaient sur Rome pour de grandioses entreprises de pillage, couronnées d'une joie stupide de domination meurtrière, ce n'est que la fortune

germanique d'une entreprise de guerre où s'allument tous les appétits d'une pieuse sauvagerie qui va jusqu'à prendre le Dieu de l'Évangile pour complice du plus grand crime de l'histoire contre l'Humanité. Car il recommande à ses hommes d'entrer dans les églises pour obtenir du Dieu de bonté d'abondantes rapines pour le retour. Quand on a la conscience fabriquée de telle sorte qu'une telle pensée ne la puisse mettre en révolte, il faut s'attendre à tout de cette inhumanité.

Aussi bien l'état de choses, consacré par le traité de Francfort, ne pouvait-il plus durer, dès que Bismarck, et, après lui, Guillaume II, n'en ont pu faire qu'un instrument d'hégémonie par lequel ils ont condamné l'Europe, sous la menace de leurs canons, à la politique de surarmements. Le jour où l'Allemagne nous a conduits ainsi, d'une volonté préméditée, à la crise suprême, est venu plus tôt que je ne pensais, mais il est venu. Quand je l'annonçais, quand je répudiais la folle prodigalité d'hommes et de richesses en des entreprises de vanité coloniales, on m'a souvent répondu que je m'abusais sur le péril allemand. Il n'y a pas longtemps qu'on me l'a répété a propos du traité allemand pour le Maroc, contre lequel je fus à peu près seul à voter. Je n'ai garde de récrimer, mais, hier encore, quand on me rapportait que quelques-uns de nos hommes politiques les plus fameux s'obstinaient à annoncer que l'Allemagne ne nous ferait pas la guerre, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de tristesse à penser avec quelle imprévoyance systématique nous avons été trop souvent gouvernés. Il faut l'oublier à cette heure, pour nous rassembler autour du gouvernement, et faire front avec lui contre l'envahisseur.

Dans l'énorme partie qui s'engage, ce n'est pas la France seulement, pas plus que la Russie elle-même, ou l'Angleterre qu'il faut considérer. Non. C'est la destinée de toute la civilisation européenne sur laquelle le sort des armes va prononcer. Le maintien d'une belle diversité de culture, dans l'indépendance des peuples, ou l'exé-

crable tentative d'une unité de germanisation mécanique sous un talon de fer. Ainsi notre cause est devenue celle de toutes les nations, de tous les gouvernements qui ne séparent pas le sentiment de la dignité nationale de leur conception d'une vie commune selon les lignes directrices des traditions de nationalité.

Beaucoup se tairont, essayeront de cacher leur tremblement intérieur en pensant qu'ils regardent, les bras croisés, les soldats de la France tomber sur les champs de bataille où se joue, avec la vie même de la nationalité française, la vie aussi des petits peuples assez faibles de cœur pour consentir à succomber sans avoir combattu. Et nous qui envoyons nos fils à la sanglante mêlée, nous qui sommes traîtreusement menacés dans les racines les plus profondes de notre vie, nous avons résolu de sauver tout ce qui peut être sauvé de nos glorieux apports de civilisation. auxquels notre plus haute ambition est de toujours ajouter.

En nous défendant, nous sommes les champions de la cause de tous. Si, dans le passé, nous avons eu des torts envers l'Europe, assez de malheurs nous les ont fait cruellement expier. Et nous nous présentons avec l'Angleterre qui, dans des âges de fer, avait, elle aussi, conçu l'ambition de nous dominer. Il nous fallut cent ans de guerre pour conquérir l'indépendance de notre sol, et quand les hommes furent défaits, ce fut une femme, une pauvre paysanne lorraine au cœur simple et grand qui prononça les paroles et fit les actes d'où la victoire allait sortir. L'Angleterre s'est lancée à la conquête économique du monde, et s'est taillé, par son labeur, par son audace, par une obstination que rien n'a pu fléchir, un immense Empire qui fait sa juste fierté et dont la civilisation ne peut que s'enorgueillir. Aujourd'hui, elle a noblement tiré l'épée, pour la dignité, dans l'indépendance, des peuples de l'Europe. Elle entre avec nous dans la noble épopée, ennemie de l'hégémonie de Napoléon, ou de Bismarck, amie de la France moderne qui ne demande rien en Europe

qu'un équilibre de libertés. L'Italie reste neutre, et je ne crois pas me risquer en prédisant que ce grand spectacle fera bientôt la pleine lumière dans l'âme du peuple italien, que des gouvernements à courte vue avaient follement engagé au service du germanisme contre tout ce qui nous reste de latinité.

Et voici enfin que la Russie est arrivée au canon, la première, la Russie qui, hier encore, paraissait le dernier asile en Europe. du despotisme asiatique, la Russie qui, par l'initiative de ses derniers Tsars, s'est ouverte à la liberté, la Russie qu'un incomparable mouvement intellectuel a déjà mise au premier rang de la culture civilisée, la Russie, le magnifique pont d'idéalisme et de volonté par où les activités réveillées de l'Asie nous apporteront, avec un renouveau de force, de nouveaux cadres d'énergie. C'est bien ce que redoutent les féodaux allemands qui tiennent le peuple sous la haute pression de leur bureaucratie, et ne craignent rien tant qu'un changement de la discipline intellectuelle qui pourrait détruire le grand ressort de leur gouvernement : l'obéissance. Ainsi aux soldats allemands même, la Russie, la France, l'Angleterre apporteront, en dépit d'eux-mêmes, une délivrance de pensée.

Les soldats allemands, nos pères, avant 1870, les avaient déjà rencontrés sur beaucoup de champs de bataille où la fortune, assez souvent, ne leur fut pas favorable. Demain, de nouveau, le grand livre de comptes va s'ouvrir, nous devrons résister, peut-être, à un colossal effort sur tous les fronts à la fois. Le choc sera terrible. Les hommes de l'Allemagne seront reçus comme ils doivent l'être par des soldats français.

L'Homme Libre, 4 août 1914.

IL FAUT VAINCRE

Guillaume II l'a voulu. La parole est au canon. M. l'ambassadeur allemand s'est décidé à partir, las d'attendre de

Paris des violences qui ne sont pas venues. Savez-vous les raisons officielles de son départ ? C'est qu'un aviateur français serait allé jeter des bombes sur Nuremberg. En langage courtois, M. Viviani lui a répondu que c'était un mensonge tandis qu'il n'était que trop vrai qu'une troupe allemande était venue tuer un soldat jusque sur notre territoire, et l'autre, ne trouvant rien à répliquer, s'est esquivé pour revenir quelques minutes plus tard afin de réparer une légère omission. Il avait oublié de remettre au ministre une déclaration de guerre. On ne peut pas penser à tout.

... L'Angleterre, il faut le dire à son honneur, n'a pas hésité. L'Allemagne a eu, jusqu'au cœur du gouvernement britannique, beaucoup d'amis, et elle n'a reculé devant aucun moyen pour impressionner l'opinion publique du Royaume-Uni. Cependant, les hommes d'Etat anglais, et le peuple anglais lui-même, ont une trop claire vision de leurs intérêts propres, qui coïncident, de tous points, avec ceux de la civilisation européenne, pour que la pensée leur soit venue de se réfugier misérablement dans l'expectative. Toute cette nation est composée d'hommes qui possèdent particulièrement cette qualité supérieure de vouloir ce qu'ils veulent, et, quand ils ont dit, de faire. Ils ne se livrent pas d'élan, comme il nous arrive parfois, mais s'ils mettent lentement un pied devant l'autre, au départ, on les tuera plutôt que de les faire reculer. D'ailleurs, il leur était impossible de faire, en moins de temps, plus qu'ils n'ont fait dès que toute équivoque s'est dissipée sur l'attitude de l'Allemagne.

Avec une prudence que nul n'est en droit de leur reprocher, ils ont systématiquement voulu laisser à la paix ses dernières chances, sans se laisser jamais entamer par les propositions fallacieuses de l'embassadeur allemand. Ils ont soigneusement gardé leur pleine liberté d'action en vue d'événements dont personne encore ne pourrait calculer la portée. Cette liberté, toutefois, l'Allemagne ne leur a pas donné le moyen de la réserver bien longtemps,

car ils ont tout aussitôt montré que leur décision, quand il était nécessaire, ne se faisait pas attendre.

... L'Italie a fait sa déclaration officielle de neutralité. A la façon dont l'opinion française l'a accueillie, nos frères d'outre-Monts ont pu voir que les absurdes querelles où nous avaient engagés des gouvernements d'insuffisante pondération n'avaient laissé aucune trace dans nos cœurs. Ils nous avaient souvent dit que la Triplice ne pouvait jouer, en ce qui les concerne, que si nous étions les agresseurs et qu'ils se refusaient à croire que cela se réalisât jamais, parce que notre politique était purement défensive. Ils ont montré qu'ils étaient sincères. Nous ne pouvons que leur en savoir gré.

C'est pour la cause latine, pour l'indépendance des nationalités en Europe que nous allons combattre, pour les plus grandes idées dont se soit honorée l'humanité pensante, qui nous sont venues d'Athènes, et de Rome et dont nous avons fait un couronnemant de civilisation, que la Germanie d'Arminius prétend accaparer, comme ces barbares qui fondaient en lingots les merveilles de l'art antique, après le pillage de Rome, pour s'en faire des parures de sauvagerie.

Devançant des temps qui peut-être sont proches, je crie aux hommes qui ont refait l'Italie et qui ont eu la gloire de rendre Rome à sa destinée, qu'ils ont marqué eux-mêmes leur place dans ce grand combat. J'ose dire que, sans eux, nous vaincrons, parce que nous sommes résolus à tout et que la paix de notre défaite ne pourra se faire que sur les cadavres de tous les hommes dignes du nom de Français. Mais quelle joie suprême inonderait nos cœurs si le nom de la grande Italie de l'histoire s'associait au nôtre dans une héroïque aventure où les plus grands de Rome eussent été glorieux de réclamer une place insigne ! Quand leurs fils voudront, nous saurons faire de telle sorte qu'il y aura toujours de l'honneur à nos côtés. Voici la Belgique engagée, la Hollande, l'arme au pied, la Russie

toute gonflée d'une généreuse sève dont se rajeunissent nos espérances fatiguées, les peuples des Balkans qui renaissent, les républiques américaines, la plus grande en tête, à qui leur histoire interdit de seconder une entreprise de brutes contre la liberté, toute l'Europe qui s'indigne du guet-apens monstrueux, l'Asie même qui s'étonne et parle d'apporter sa combativité redoutable.

Contre quice soulèvement de tous, cette révolte des consciences humaines, cette insurrection des idées? Contre un germanisme délirant de mégalomanie, qui prétend réaliser ce qu'Alexandre, César, Napoléon n'ont pu accomplir: imposer au monde, qui veut être libre, l'hégémonie du fer. Cela n'est plus de notre temps ; les hommes n'en ont que trop souffert. L'idée moderne, c'est le droit pour chacun, et notre victoire ne pourrait être d'oppression, même pour ceux qui combattent contre nous, puisque le germanisme availlamment conquis, comme tant d'autres, sa juste place dans le monde, et que, si nous combattons les revendications de tyrannie, ce n'est pas pour les prendre à notre compte.

Et maintenant, aux Armes! Tous. J'en ai vu pleurer, qui ne seront pas des premières rencontres. Le tour viendra de tous. Il n'y aura pas un enfant de notre sol qui ne soit pas de l'énorme bataille. Mourir n'est rien. Il faut vaincre. Et pour cela nous avons besoin de tous les bras. Le plus faible aura sa part de gloire. Il arrive, dans la vie des peuples, une heure où passe sur les hommes un ouragan d'épopée.

L'Homme Libre, 5 août 1914.

LES DEUX DRAPEAUX

Tout un peuple est debout. Des ultimes profondeurs de sa vie traditionnelle, de ses sensations, de ses pensés, de toutes les manifestations de son être, s'élance une puissance commune de vouloir et de faire que rien ne pourra

surmonter. Il a eu des défauts qui sont grands. Il n'aurait pas conquis par ses élans d idéalisme, par son abnégation au service d'idées qui sont belles, et font l'homme meilleur, l'une des premières places dans le monde, s'il n'avait dépassé, de bonds toujours plus hauts, des faiblesses passagères, où tous les groupements de la bassesse humaine avaient salué les signes précurseurs de sa décadence.

Tout un peuple est debout, et c'est le peuple français, en qui toutes les invasions de peuples opposés se sont affrontées, heurtées, confondues, pour produire une race diverse, bouillonnante et féconde. exécration des hommes qui ne vivent pas assez haut pour la comprendre, espoir de ceux qui rêvent d'une ascension de grandeur. Par ses fautes, et quelquefois aussi par des mouvements qui ne furent pas toujours bien ordonnés, mais qui demeurent à sa louange, ce peuple s'est fait, dans le monde, beaucoup d'ennemis. Ayant appelé les hommes, à la délivrance, avant d'être en état lui-même de se libérer, il s'est abandonné sous une volonté de fer à un vertige de domination, — survivance de ces états d'esprit du passé qui commençaient de succomber sous ses coups, — et cette erreur, que rachetaient encore tant d'héroïsme natif et de générosité conquérante, il l'a expiée chèrement, sans avoir jamais démérité de lui-même, sans avoir jamais permis qu'il y eût une tache à son nom. Un jour, par surcroît, encore, il a payé l'impardonnable folie d'un gouvernement irresponsable d'un morceau de sa chair vivante implacablement tranchée par le sabre du vainqueur.

Noblement, il a porté le malheur. Pendant quarante ans il a gardé le silence, tandis que les cimes des Vosges lui renvoyaient les plaintes de la patrie mutilée, pendant quarante ans il a réprimé les battements trop vifs de son cœur, pendant quarante ans il s'est fait, à force de labeur, un nouveau droit à la vie, à force de patience douloureuse, un nouveau droit à l'honneur. Il a subi toutes les insultes, toutes les provocations, la tête haute, sans pâlir. Comme ces vieilles épées d'une trempe inaltérable, dont le mar-

teau du forgeron réveille la vertu dédaignée, il a remis son âme sur l'enclume pour les épreuves qu'annonçait le destin, et voici qu'au jour marqué l'homme nouveau surgit dans la plus pure simplicité d'une volonté de grandeur.

De l'obscure mêlée des partis, le Français de cette heure a jailli, d'une pièce, plus grand et plus fort, silencieux, souriant, avec des yeux chargés d'énergies invincibles qui crient que l'histoire de France ne peut pas s'arrêter. Les femmes l'ont vu partir et n'ont pas pleuré. Les petits enfants sont devenus graves. L'adolescence devance l'appel, ceux que l'âge trahit sauront être au danger. C'est l'heure mystérieuse où quelque chose se fait en nous, qui rejette au loin toutes scories pour faire place à la grande coulée du métal que ni fer ni diamant ne sauront entamer. Et lorsqu'un jour, après des épreuves surhumaines, toutes ces âmes, fatiguées d héroïsme, se rencontreront sous la grande voûte bleue d'une patrie renouvelée, il faudra que de tant de cœurs, qui furent ennemis, se refasse une âme de France, où les dissentiments qui sont la condition de la vie se rejoindront, solidement ancrés en un fond d'unanime solidarité si étroite que rien ne puisse l ébranler. Une plus belle patrie au sortir du creuset.

Mêmes nouvelles de tous les points du pays. Partout la mobilisation se fait dans un ordre admirable, dont il faut féliciter le ministère de la guerre et particulièrement le général Joffre, qui l'a préparée. Il nous vient de cette forte organisation, d'une méthode si sûre, un réconfort pour aujourd'hui, une espérance pour demain. Heureux les dissentiments du passé, s'ils n'ont fait que susciter en nous une émulation plus vive pour la plus grande cause qui doit nous rendre supérieurs à nous-mêmes.

Mais si l'application des règlements est bonne, ce sont les hommes qu'il faut voir. Quel cœur, à l'aspect de cette jeunesse simple, dans sa grandeur, ne s'élance au-devant de ces nobles fabricateurs d'histoire? Tous les représentants de la France, passagèrement réunis hier, n'avaient

qu'une voix. Une fierté joyeuse, pour dire leur admiration, avec un sourire d'enfant : voilà les fils que nous donnons à la patrie. Hier, rencontrant une troupe d'entre eux, je ne pus me tenir, sans un mot, de mettre chapeau bas. Et j'eus l'honneur d'un joli salut militaire, sans un cri, avec un geste de gaieté française, qui disait : en avant !

Les soldats de l'an II, ceux dont

. . l'âme chantait dans leurs clairons d'airain,

ne furent pas plus beaux, ne furent pas plus grands. Une sublime folie les tenait. Ceux-ci, muets et doux, sont imposants. Comment s'est-elle communiquée, d'un bout de la France à l'autre, cette inspiration spontanée qui a figé soudain toutes ces jeunes âmes dans la simplicité du devoir ? Comment ont-ils compris tous à la fois qu'il n'y avait plus rien à dire, puisque l'heure était à l'action ? Bretons, Girondins, Gascons, Provençaux, Auvergnats, Normands, Allobroges, Flamands, d'une même commotion, se sont trouvés tous ensemble soudés dans un geste de hautaine mesure qui dirait une pensée, une volonté au delà des forces humaines. Il n'y a rien de plus beau dans notre histoire ni dans celle d'aucun peuple. La simplicité dans l'héroïsme fut souvent le rare privilège de quelques-uns. Ici, c'est maintenant le don miraculeux de tout un peuple, prêt à offrir sa vie pour que la France vive. Allez, nobles enfants ! passez dans un éclair de gloire ! Mourant, vous aurez vécu au plus haut de la vie ; survivant, vous relevez la France, que vous rêvez plus belle encore que celle des aïeux.

Une nation, c'est une âme, une âme de floraison diverse jaillie d'un même tronc séculaire, tordu par les âges, bossué des cicatrices du fer, avec des racines dénudées qui plongent, en quête de vie, jusque dans la nuit des choses. On a voulu anéantir des peuples par des massacres systématisés, on les a vendus comme troupeaux, on les a démembrés, déchirés, déchiquetés, dispersés, enterrés. Tant

qu'on n'a pas extirpé toute source de vie, un rejeton pointera du sol, puis une troupe d'autres pour attester qu'au-dessus de la volonté sauvage des hommes, il y a des forces d'humanité qui n'acceptent pas de mourir.

Eh bien ! nous sommes de ceux qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas disparaître, parce que nous apportons dans l'harmonie, ou dans la désharmonie du monde, une note de pensée et d'action qui a été et est encore une assez belle valeur d'humanité. Nous serions tous anéantis, que du vieux sol surgirait encore la pousse d'âme française revivifiée du sang des morts. Voilà ce qui est au fond des consciences dont nos hommes tirent fermeté, vaillance, espoir, à l'heure où ils iront se raidir, impassibles, sous la mitraille de l'ennemi.

Ils ont une cause à défendre, une cause qui les ennoblit et pour laquelle aucun sacrifice n'est trop grand. Que pourraient dire nos prisonniers de guerre si nous leur demandions pourquoi ils vont au combat ? Quelle pensée les anime ?

Qu'est-ce qui les jette contre nous ? Après la conclusion de la paix, en 1871, je vins à Strasbourg avec Scheurer-Kestner. Quand j'arrivai chez mon ami Louis Durr, le bon Strasbourgeois qui ne pouvait entendre le nom d'Allemand sans tressaillir, je le trouvai haranguant avec rudesse un des soldats de Guillaume à qui, contre sa volonté, il donnait le logement. « Oui, c'est vous, criait-il, qui êtes les auteurs de cette besogne abominable. Vous êtes venus chez nous qui ne voulons pas vous voir. C'est parmi nous que vous voulez vivre. Vous ne le pourrez pas, car il nous est impossible de le supporter Qu'êtes-vous venus faire en Alsace ? Dites pourquoi vous êtes là ? » Tous écoutaient, stupides, et l'un d'eux piteusement murmura : « Ce n'est pas ma faute. Je n'ai fait qu'obéir. »

Durr, qui n'avait peur de rien, courait le risque d'être fusillé, mais il avait arraché de l'ennemi l'aveu qu'il n'était qu'une machine de meurtre, sans conscience d'action. S'il était encore de ce monde et qu'il répétât sa question,

combien plus décisive serait la manifestation des deux parts. Alors il ne s'agissait que d'un démembrement de la France. Le dessein, maintenant, est de l'assassiner.

Qu'en dites-vous, soldats de l'Allemagne, qui venez sur notre territoire, sans avoir aucun grief contre nous, pour accomplir cet acte supérieur de civilisation ? Dites donc, je vous prie, quel tort nous avons pu vous faire, en dehors du reproche vivant que vous font ceux d'Alsace et de Lorraine par le seul fait qu'ils sont sur la terre au même titre que vous. Vous, les philosophes, qui classez toutes vos notions du monde en d'intangibles catégories. Vous, les savants, qui construisez de laborieuses méthodes pour pénétrer dans la nuit de l'inconnu. Vous, les hommes pratiques, qui pouvez démonter et remonter la machinerie des choses. Vous, les artistes d'idéalisme aux ailes de plomb. Vous, les *social-démocrates* qui voulez la justice pour les hommes, réunissez-vous doctement en assemblée plénière et dites-nous, si vous pouvez le trouver, le nom de votre cause devant nous. Vous ne combattez pas pour votre patrie. Nous avons subi tous vos outrages, toutes vos agressions pendant quarante-quatre ans et nous ne vous avons pas attaqués. Vous ne défendez pas même votre alliée l'Autriche, puisque jusqu'à cette heure encore, elle n'est pas en guerre avec nous, et qu'elle acceptait la médiation de l'Angleterre au jour même où vous déclariez la guerre à la Russie. Cherchez un prétexte honorable, un mensonge décent qui puisse faire illusion aux esprits les plus obturés : vous en êtes arrivés à ce point que vous n'en trouverez pas. Cela juge un peuple, en vérité. Vous combattez pour obéir, et non pour être indépendants.

Aussi voyez comme de toutes parts nous arrive le concours des armes et des cœurs ! L'Angleterre se lève contre vous, l'Italie ne veut pas vous suivre. Vous menacez la Hollande, la Suisse, vous outragez la Belgique parce que la carte du monde, pour vous, serait plus belle à voir, si vous pouviez vous arrondir des domaines d'autrui, comme le joueur qui, même ayant gagné une belle partie, cherche

à s'approprier les enjeux des voisins. Cela a un nom dans la langue française, et jusque dans la vôtre, mais vous n'oserez pas l'inscrire sur votre drapeau. L'histoire aura moins de scrupules, et quand vos combattants, qui doutent, dans leur conscience obscure, de la bonté de leur cause, sentiront fléchir leur courage à l'idée de mourir pour l'accomplissement de desseins qu'on n'ose formuler, le drapeau tremblera dans leurs mains, tandis que le nôtre dominera la bataille, appelant tous les cœurs au sublime sacrifice pour l'âme et le corps de la patrie.

L'Homme Libre, 6 août 1914.

DE L'AUTRE COTÉ

... C'est un grand jour qui se lève, un des plus grands qui puissent ennoblir l'humanité, car on va voir ce que peut la force de la conscience humaine contre ceux qui se font gloire de l'outrager. C'est le plus sensible progrès des sociétés humaines que le droit des hommes et des peuples commence d'attirer le fer pour se défendre, contrairement aux spectacles du passé. Alors, la force des armes va s'opposer à la force des armes, mais d'un côté il y aura la plus haute puissance morale, et de l'autre seulement le plus bas dévergondage de brutalités.

La victoire se décidera sur les champs de bataille, non pas seulement par le nombre des pièces d'artillerie ou l'addition des hommes engagés, mais par la valeur surtout des sentiments qui ont mis les armes aux mains des combattants. Un homme ne vaut pas un homme, au hasard Il y a dans chacun une âme particulière de force ou de faiblesse, avec la détente d'énergie qui en dérive. La force est dans la conscience d'une noblesse supérieure, la faiblesse dans l'indignité des sentiments qui ont amené l'homme au combat. Voilà pourquoi nous sommes forts, nous Belges, nous Français, nous Russes, nous Anglais. Voilà pourquoi,

ô Allemands, nous savons que le Destin a déjà prononcé l'arrêt suprême contre vous.

Même si vous deviez nous refouler, à certains jours, les lois supérieures qui régissent, pour notre honneur, l'histoire humaine veulent que nous vous rejetions, d'une accumulation d'efforts irrésistibles, au delà de vos frontières jusqu'à l'acculement de la paix. Vous avez méprisé les Belges, ils vous ont tenu en échec, du premier élan, et vos pertes cruelles disent assez à quels bras, à quels cœurs vous vous êtes heurtés. Le Mexique de Maximilien d'Autriche, l'Espagne de Napoléon ont montré ce que peuvent des hommes qui ne redoutent rien que de ne pas faire assez pour la défense de la patrie. Les Belges ajoutent une nouvelle page à cette noble histoire, et tous savent bien qu'ils ne seront pas abandonnés.

Pour ce qui est de nous, je vais vous dire où vous avez erré, hommes de la Germanie. Vous avez cru puérilement vous grandir en nous rabaissant devant l'Europe. Vous nous avez indignement injuriés, outragés, vilipendés, provoqués, et parce que nous sommes restés calmes sous les provocations, vous avez imbécilement cru que le cœur nous avait manqué. Et parce que, dans notre haute entreprise pour la constitution d'une démocratie de justice et de liberté, nous nous sommes trop souvent calomniés les uns les autres, vous avez pensé, dans votre stupidité native, que nos divisions apporteraient une faiblesse dans notre résistance. Et vous avez été les premières dupes de vos propres mensonges, de vos infâmes calomnies contre la nation française. Comme il vous était arrivé de nous surprendre un jour, vous nous disiez dégénérés de nos aïeux, qui vous ont, tant de fois, reconduits vivement en arrière de vos lignes sur les champs de bataille, et l'ayant dit, vous l'avez cru, et vous attendez peut-être encore aujourd'hui que le fer vienne à défaillir dans nos mains. Je me reprocherais mortellement de prononcer, à cette heure, une parole de vantardise. Bientôt vous pourrez nous juger à l'épreuve.

En attendant, je vous vois tenus en échec par l'armée belge, avant de nous aborder au Nord, je vois l'Autriche ridiculement arrêtée devant la ville ouverte de Belgrade, tandis que 500.000 Serbes, qui ont forcé l'admiration de leurs alliés balkaniques, feront parler d'eux avant qu'il soit longtemps — pour ne rien dire de l'Angleterre, dont le canon ne se fera pas attendre. Envoyez-nous donc des parlementaires dont nous débanderons les yeux à la porte de nos bureaux de recrutement. Ils y verront nos socialistes les plus farouches venir réclamer leur place de combat, ils y verront de longues lignes d'hommes de tout âge et de tout pays qui viennent s'engager pour en finir avec la puissance d'oppression qui a tenu l'Europe, depuis plus d'un demi-siècle, sous la menace de ses armements. Des moines s'y présentent. Oui, des moines que nous avons *chassés*, comme ils disent non sans exagération. Et ce geste de simple grandeur, et le souvenir obsédant de ce pauvre curé de village dont vous avez troué la soutane de vos balles, et ces deux enfants que vous avez fusillés à Morfontaine, et ce sous-officier français, blessé, que vous avez achevé lâchement, tout cela cimente plus solidement les cœurs que vous avez crus divisés. Nous sommes contraints d'ajourner tous les engagements jusqu'après la mobilisation achevée, et nos hommes se désespèrent de ne pouvoir encore partir. Toute l'Europe indépendante est à nos côtés. Qu'en est-il chez vous ? Quelle autre sympathie vous reste que celle de l'Autriche, chassée par vous de la Confédération germanique, et asservie depuis Sadowa ? La natalité de la population française a décru ? Nous aurons trop de soldats. J'avais tort, vraiment, de vous convier à venir les regarder au départ, vous les rencontrerez à l'arrivée.

L'Homme Libre, 7 août 1914.

ÉTAT D'AME

Ce qui est atroce à penser, c'est que ces actes barbares de l'Allemand, qui laisseront une tache éternelle sur son nom, s'accomplissent en vertu d'un dessein prémédité. Ouvrez le livre de Von der Goltz sur la nation armée, vous y verrez, dès les premières pages, qu'il faut, *par tous les moyens*, exercer un effet de terreur sur les populations pour les réduire plus tôt et plus complètement, afin d'abréger la guerre dans *un intérêt d'humanité*. Je n'ai pas le volume sous les yeux, mais j'affirme que cela est écrit par l'homme que les Allemands tiennent pour l'un de leurs premiers chefs de guerre, et je défie toute contradiction. C'est bien là, en effet, une des marques de l'esprit germanique de réduire toutes questions à des problèmes de mécanique où l'homme n'apparaît qu'à l'état d'élément insensible, dont il n'y a pas à tenir plus de compte que du minerai sous la meule. Les barbares des temps de la barbarie étaient des enfants de la nature, chez qui l'instinct du meurtre et de la destruction ne rencontrait pas de frein. Nos barbares de civilisation sont des créatures de raffinement métaphysique, qui entendent, en vertu d'une logique d'où les considérations d'humanité sont exclues, nous conduire par les pires extrémités de la sauvagerie, doctrinalement systématisées, aux sommets de *leur* civilisation.

Aussi longtemps qu'il ne s'agit que d'une aberration doctrinale, une étude objective de l'homme ne permet pas de s'en étonner. Car il n'est point de raisonnement qui, poussé tout droit indéfiniment, sans tenir compte des contingences qui sont des parties d'inconnu, ne conduise au détraquement de l'intelligence. C'est ainsi que tant de religions ont abouti à de sanglants sacrifices, glorification de notre cruauté native, et que notre christianisme d'amour a fini par s'accommoder d'une géhenne d'éternité.

... Eh bien, que l'expérience de sanglante philanthropie

suive son cours. Nous autres, nous n'achèverons pas les blessés. Nos femmes, hautainement, s'efforceront de les sauver même, et quand nous serons en territoire ennemi, nous aiderons les faibles, au lieu de les fusiller. Seulement nous acceptons sur le champ de bataille la guerre d'extermination qui nous est imposée. Puisque le peuple qui s'attribue le droit de dominer le monde par la force des armes ne connaît d'autre droit que celui de la supériorité meurtrière, nous poursuivrons la lutte dans les conditions qu'il a lui-même déterminées, en ne nous réservant sur lui que l'avantage de la moralité supérieure qui commande le *fair play*. Oui, c'est le bénéfice d'une moralité supérieure que je réclame pour ceux de « la moderne Babylone », comme disaient en 1870 les austères corrompus de Sodome et de Gomorrhe. J'ai vu, dans Berlin, leur *Friedrich Strasse*, toute la nuit, roulant un fangeux torrent d'animalité sans nom, en des lourdes ivresses de bière, de tabac, de luxure bestiale, et je me suis réjoui — ne connaissant que trop bien nos fautes — à constater que la richesse trop facilement acquise ne nous avait jamais dégradés jusque-là. Je me suis réjoui, parce que j'ai vu dans cet avilissement de nos vainqueurs le commencement de la revanche.

Mais ce n'était pas assez. Nous avions droit à ce que le réconfort nous fût donné d'une pire dégradation. Et la campagne n'était pas encore commencée, que la vertueuse Allemagne courait se mettre au ban de la civilisation. A la face du monde attentif, elle mentait impudemment, par la bouche de son empereur, de ses ambassadeurs et de ses agents de tout ordre, quand elle proclamait qu'elle voulait le maintien de la paix, et ne s'intéressait au conflit que dans la mesure où son intérêt se trouvait rattaché à la cause de l'Autriche par l'alliance. Elle mentait, puisqu'elle commençait les hostilités, à l'heure même où l'Autriche acceptait la proposition de médiation de sir Edward Grey. Elle mentait, puisque l'Autriche n'a déclaré qu'hier la guerre à la Russie, et ne l'a pas même encore déclarée à la France, au moment où l'armée allemande écrase Liège de

ses bombes, en cynique violation des traités. Elle mentait, quand elle arguait qu'elle venait défendre la Belgique contre nous. Elle mentait, et elle avait donné l'ordre à ses soldats de mentir lorsque, pénétrant dans le Luxembourg, ils criaient aux habitants : « Nous venons vous défendre. Où sont les Français ? »

Elle ment, parce qu'elle voit dans le mensonge une force d'action, et parce qu'aucune conscience ne l'avertit d'une infamie de déloyauté. Elle ment, comme elle assassine, parce que cela lui paraît avantageux. Et l'idée ne peut pas lui venir qu'un haut-le-cœur, des hommes et des peuples, prépare contre elle une insurrection générale de toutes les consciences indignées. Elle le pressent peut-être parce que cela est dans les données scientifiques des mouvements humains, mais elle se dit, travestissant le mot de Mazarin : « On criera, je tuerai. » Là encore, elle se trompe. Elle ne pourra pas tuer assez, car il faudrait détruire, jusque dans ses enfants, le dernier vestige de conscience d'où l'affre des remords, dans la victoire même, finirait par surgir.

L'Homme Libre, 8 août 1914.

MULHOUSE, LIÈGE ET LE BON DROIT

Le charme est rompu Tout notre peuple a tressailli. Les Français sont à Mulhouse. J'attendais la nouvelle, comme tout le monde, depuis vingt-quatre heures. Et pourtant, quand elle vint, mes yeux stupides restaient fixés sur les lettres que j'épelais une à une pour être sûr que je ne me trompais pas. Oui, c'était vrai, Mulhouse, la ville française par excellence, avait vu, après Altkirch, entrer les soldats français. Seulement, Altkrich, c'était la bataille — une brigade allemande retranchée, mise en déroute, baïonnette au canon, par une brigade française — et Mulhouse, c'était l'embrassement. J'étais là, il n'y a pas deux ans. Partout des mains tendues, des cœurs bat-

tants. Je regardais silencieusement ces vieilles pierres de France et je leur disais, sans oser fixer mon espérance : Quand les reverrez-vous, ces petits soldats qui, du fond de la Bretagne à la Provence, n'attendent qu'un signe pour revenir à vous ? Eh bien, ils sont venus, le képi sur l'oreille, riant, pleurant, faisant je ne sais quoi de déraisonnable, mais fous de joie à l'idée qu'ils sont là, avec un seul chagrin, celui de n'être pas venus plus tôt. Et je les revois, tous les *bons* de Mulhouse, tremblant d'une émotion qui leur étreint la gorge et tendant des mains affolées au drapeau tricolore qui passe, sans qu'ils puissent trouver la force de proférer un son.

Je sais que ce n'est pas une grande action de guerre, je sais que cette belle escapade française ne se relie point à nos plans de stratégie, et qu'il n'en faut point attendre de conséquences militaires. Mais c'est, tout de même, une joie qui nous était due avant que le rideau se lève sur la grande tragédie. Et si notre jeune armée avait contracté cette dette envers nous, elle l'a payée de la bonne manière, au bon moment.

... Quelle que soit l'issue de cette petite promenade, qui n'est qu'une aventure de guerre, elle n'en mettra pas moins, dans toute la France, et surtout parmi nos troupes en ligne à la frontière, tous les cœurs en mouvement. C'est un signe. Nous avons pris l'offensive, en Alsace même, et l'ennemi, *quoique retranché*, n'a pas pu tenir devant nous. Cela veut dire qu'il y a quelque chose de changé. Quelle plus belle introduction aux grandes opérations qui seront bientôt au premier plan ! Recul des Allemands devant Liège, recul à Altkirch, à Mulhouse, si cela fait partie du fameux plan de Guillaume II, je n'ai rien à dire, sinon que ce n'est pas en courant en arrière qu'on gagne du terrain en avant.

... Sans dire encore que la résistance de Liège a bousculé tout le plan de Guillaume II — ce qui est pourtant tout près d'être la vérité — chacun peut constater, avant que

l'heure des grands déploiments soit venue, que les Allemands, incertains, se trouvent rejetés hors des voies qu'ils avaient lentement préparées. Effet moral, avantage militaire : les deux résultats se confondent pour les désorienter.

... En causant avec mon ami de Belgique, l'autre jour, je lui disais :

— Nous n'avions pas prévu, en France, que vos compatriotes, si calmes, pouvaient devenir, à ce point, enragés.

— Nous non plus, répondit-il, en riant, et eux, pas davantage. On les a blessés au plus vif d'eux-mêmes. Ils ont bondi, voilà tout.

Notre erreur de prévision n'importait guère, puisque nous ne demandions rien des Belges. De l'Allemagne, c'était plus grave, puisqu'elle avait besoin de leur territoire pour être mieux en mesure de nous frapper traîtreusement. Elle s'est trompée sur eux, elle s'est trompée sur nous. Les Belges n'ont eu qu'un jour pour la maudire. Nous avons eu quarante-quatre ans. Pendant quarante-quatre ans, jour par jour, elle a avivé nos plaies, meurtri notre cœur, fait couler, goutte à goutte, notre sang. Et puis, comme Shylock, parce qu'il lui manque encore sa livre de chair, elle a résolu de nous achever. Seulement, notre volonté fait défaut, et nous lui prouverons que notre volonté compte. Enfin, comme elle a menacé, outragé, violenté la conscience européenne, voilà que toute l'Europe digne de ce nom se soulève, et que ses soldats, qui combattent pour obéir, fléchissent, tandis que les nôtres ont la garde haute parce qu'ils combattent pour être indépendants.

L'Homme Libre, 10 août 1914.

FACE A FACE

Rencontres d'avant-postes. La concentration s'achève des deux parts. Plus ou moins hésitantes encore, les prépara-

tions stratégiques meuvent les unités selon des vues qui décideront de l'issue des rencontres prochaines. Chaque soldat, la main sur son arme, vit, minute par minute, le terrible silence qui va déchirer tout à l'heure l'effroyable tonnerre d'un ouragan d'artillerie. L'âme sûre, nous attendons.

Nous avions trop de raisons de demeurer attentifs au fameux coup de massue de *l'attaque brusquée* dont l'héroïsme des Belges a détourné le péril, alors que, pour des raisons indépendantes de notre volonté, la mobilisation française était notablement en retard sur l'allemande. Aujourd'hui, déjà, nous pouvons dire que cette première partie du plan de l'état-major ennemi a décidément échoué. Tandis que le *Kaiser* cherche à soutenir le moral de son Allemagne par de grossiers mensonges sur l'état de Paris et de la France, aussi bien que sur le résultat des premières rencontres, notre force s'accroît méthodiquement, à chaque heure, d'un nouveau complément d'hommes et d'armement. Il en est ainsi, sans doute, de l'autre côté de la frontière, mais l'Allemand perd de plus en plus l'avantage des facilités de rassemblement que lui procura la fourberie de ses manœuvres avant le décret de mobilisation.

Il est malaisé de prévoir encore sous quelle forme se produira, s'il doit se produire, le gros effort annoncé sur la Meuse, ou si quelque grand déplacement stratégique ne va pas appeler notre attention d'un autre côté. Les dés s'agitent aux mains de la Destinée. Ma parfaite incompétence dans l'art de la guerre, soutenue par cette idée qu'aucune science n'échappe aux lois supérieures de bon sens, fait que je n'éprouve aucune hésitation à donner librement des avis qui ne peuvent engager personne, mais où le lecteur peut rencontrer des éléments de méditation.

Eh bien, par la simple vertu de ma raison raisonnante, je me dis que *l'attaque brusquée* faisant désormais figure de coup manqué, nous n'en demeurons pas moins en présence de la grande conception supérieure de l'état-major allemand. Le plan connu. Il traîne dans toutes les gazettes,

dans toutes les revues depuis assez longtemps. On nous a toujours dit que l'immense empire russe péchait par le défaut de rapidité dans sa mobilisation. De là l'idée, peut-être un peu trop simple, des Jomini berlinois, de se porter en masse sur la frontière française, de l'écraser d'un torrent d'acier et de se frayer, coûte que coûte, un chemin vers le cœur du pays, avant que l'armée russe fût en état de se montrer sérieusement menaçante, à l'autre extrémité du pays.

L'idée fait belle figure sur la carte. On laisse 3 corps d'armée sur la frontière russe, avec quelques divisions de réserve. On en lance 23, accrus, s'il se peut, d'un complément autrichien, sur nos 20 corps qui sont magiquement débordés, anéantis ; on entre à Paris en boulet de canon ; on se retourne et l'on s'élance vers la Vistule pour abattre d'un revers de main la Russie. Il n'y a pas longtemps, on soutenait même que nous aurions capitulé avant que la Russie fût entrée en campagne, et qu'on lui épargnerait ainsi les horreurs d'une inutile guerre.

... En somme, le problème, pour l'armée allemande, consiste à forcer notre frontière simultanément sur un certain nombre de points. Alors même qu'elle devrait, par hypothèse, obtenir quelques succès partiels passagèrement, nous sommes dès à présent assurés de garder de tels points stratégiques que la marche en avant s'en trouvera plus qu'embarrassée. Seulement, pour garder tous ces avantages, faut-il se garder, s'il m'est permis d'avoir une opinion en ces matières, de prononcer l'offensive pour le moment. Nous tenons à cette heure, avant que la Russie ait commencé à faire acte de guerre, des positions inexpugnables où, jusqu'à ce jour, l'ennemi qui devait voler en fleche de Longwy, de Nancy à Paris, n'ose pas nous aborder. Chaque journée ajoute à la concentration de nos forces et de *celles de la Russie*, avec qui il est d'un suprême intérêt que nous puissions coopérer *au même moment*. C'est pourquoi je voudrais que nous puissions ré-

primer un peu de notre *furie française*, puisque, en stratégie comme en toute chose, l'art doit être de faire chaque chose en son temps. Cela n'empêche pas, bien entendu, que nous ferons largement tout notre devoir en Belgique avec nos frères d'armes, si la Meuse, comme on l'annonce, continue de tenter l'Allemand.

Mais où l'état-major de Guillaume II a commis la faute sans excuses, c'est lorsqu'il a compté comme égales valeurs le Français de 1914 et celui de 1870. C'est là plus encore qu'en ses erreurs de guerre (qui pourtant sont assez nombreuses jusqu'ici), ce qui nous montre voués à une perte certaine nos *futurs* envahisseurs. Quarante-quatre ans de querelles stériles, ont-ils pensé sottement, nous condamnaient à l'impuissance. Insensés qui n'avaient pas su voir. Il faut la plaie pour que le muscle se greffe au muscle, et la peau à la peau. En dehors de l'Italie, nous avons probablement poussé nos dissensions plus loin que peuple au monde, mais le sang, chez nous, n'en est que plus prêt pour l'union des cœurs quand l'étranger menace l'existence de la patrie.

Peu à peu, sans que nous puissions nous-mêmes préciser comment, les forces profondes de la race se sont mises en mouvement, et voilà qu'un formidable réseau de racines puissantes a pénétré jusqu'au vif de nos âmes pour y faire circuler, dans une ardeur de reconnaissance, la forte sève des anciens jours. Que de fois, de toutes les forces de ma vie, ai-je appelé la jeunesse, qui ne me semblait pas venir. Elle se taisait, en quête d'elle-même, sous le manteau du malheur. Tout en sachant ce qui lui serait demandé, peut être ne se connaissait-elle pas. Peut-être, aussi, confiante en je ne sais quelle puissance irrésistible, attendait-elle simplement son jour.

Le jour est venu, et, d'un bond, la France s'est retrouvée, joyeusement fière de voir accourir, avec tant de femmes vaillantes, tout un peuple d'enfants, en attitude de combat, comme le jeune David, de Michel-Ange, soldats, officiers, généraux, centaines de mille, millions d'hommes qui n'en

font qu'un. Ah ! ce n'est plus le temps de 1870, où l'on nous surprenait, stupides d'indolence, désintéressés de nous-mêmes, inorganisés, sans force et sans vertu.

Je commence à me demander, même, si ce n'est pas l'heure, pour l'Allemagne, d'expier de trop faciles victoires. Les grossières erreurs du début me font douter d'elle au delà de ce que j'avais espéré. Tout de morgue et d'infatuation, les Allemands n'ont pas compris que leur succès d'il y a quarante ans étaient principalement dus à ce que cette génération française n'avait pas mérité la victoire. Congestionnés d'une ivresse de sang, n'ayant pas de scrupules, toujours prêts aux mensonges, aux pièges de traîtrise, à la violation des traités, au lâche assassinat des faibles — que, dans la nuit de leur conscience, ils croient justifier par « *l'utilité* » — ils se sont crus maîtres parce qu'ils ne voyaient pas de recours contre le débordement de leur fureur. Ils se trompaient. L'homme puise une force irrésistible dans le sentiment de son droit, une force qui l'élève au-dessus de lui-même, tandis que s'anéantit, sous son regard, toute cette crasse d'humanité.

Forte ou faible, nos soldats attendent la poussée allemande, dans cette redoutable tranquillité qui dit la résolution invincible, et, derrière ceux qui tomberont, d'autres déjà s'avancent, et d'autres, et d'autres toujours, et il en viendra tant que ces massacreurs de blessés et d'enfants seront fatigués de mourir avant que nous ayons cessé d'appeler au combat leurs compagnons qui n'entendront pas.

L'Homme Libre, 13 août 1914.

LE BLOC FRANÇAIS

... Aucun mécompte dans la mobilisation. « Enthousiasme général. *ordre parfait* », me télégraphie quelqu'un de la première ligne. Qu'est-ce qu'on peut demander de mieux ? Sans doute, la masse de l'armée allemande ne

s'est pas encore engagée, non plus la masse de l'armée française. C'est, tout de même, un assez bel avantage d'enregistrer, dès à présent, une suite de notables succès. Si le moral de la troupe est admirable, que dire du pays lui-même qui, sans un seul propos de discordance, s'ordonne, se discipline, organise sa vie administrative par des moyens de fortune pour lesquels, sans distinction d'âge et de sexe, tous apportent, d'entrain, leur plus dévoué concours. Encore un phénomène de psychologie nationale que nos grands observateurs allemands n'avaient pas prévu.

« Les Français se chamailleront toujours, avaient-ils pensé, et tandis qu'ils seront aux prises, nous ferons notre affaire. » Qu'en dites-vous, psychologues fameux qui voyez ceux qui ne combattent pas combattre à leur façon en contribuant de leur effort à maintenir la vie publique dans tous ses cadres d'activité, pour mettre toutes les ressources du pays à la disposition de nos soldats? « *Nous serons sauvés par la Commune* », aurait dit M. de Szecsen, la veille de son départ Si l'Allemagne et son alliée n'ont plus que ce moyen de salut, je les vois dans un mauvais cas. Jamais situations ne furent plus dissemblables, jamais le peuple français de toutes régions, de toutes villes et campagnes, ne fut plus loin de l'esprit de division. C'est qu'il a compris d'instinct, comme M. de Szecsen lui-même que les dissensions civiles seraient la fin de la France, apportant le concours décisif aux hordes qui ont besoin d'anéantir l'esprit français pour leur domination de sauvagerie.

Je cherche dans notre histoire s'il y eut jamais une heure comparable. Quand étions-nous plus calmes, plus unis, plus *frères* véritablement, plus confiants en nous-mêmes, parce que chacun sent que la force souveraine est en tous, et que pas un homme, pas une femme, pas un enfant, pourrais-je dire, ne manque au bloc français? Grâces en soient rendues à l'empereur allemand, dont la haine a fait ce miracle de nous révéler à nous-mêmes, quand depuis tant de siècles nous ne nous connaissions pas. Un peuple qui retrouve,

dans l'extrémité du malheur, une inlassable vertu de renaissance, un peuple qui se retrempe dans l'épreuve, qui se retait une âme, une volonté nouvelles, cela, puisqu'il le faut, sachons le payer d'une effroyable guerre sur laquelle notre gloire suprême serait de fonder la paix.

L'Homme Libre, 15 août 1914.

POUR NOS SOLDATS

Le soldat de la France est, à sa frontière, équipé, armé d'esprit alerte et de cœur chaud, prêt à la suprême détente de toutes ses énergies. Je l'ai vu partir, une espérance grave aux yeux, tout à la joie recueillie du chant intérieur lui annonçant l'entrée dans le champ magnifique de la gloire française où il allait rejoindre l'histoire des aïeux. Souriant et résolu, maintenant il attend *l'autre*, celui que son Maître envoie pour conquérir de la terre de France à son usage d'Allemand, celui qui se plaît au massacre des populations désarmées, celui qui fait brûler, piller, et ne connaît d'autre loi que l'instinct bestial de la cruauté.

Nos anciens ont vécu des siècles de misères, pour chercher, dans la morne souffrance, les voies obscures d'une société meilleure. On ne peut pas dire la muette désolation des générations qui se sont succédé. Et voilà qu'il y a plus de cent ans, a éclaté, dans le monde, un grand cri de la France qui demandait justice et liberté. Et les peuples se sont levés à cette voix nouvelle, et la civilisation de l'homme moderne a été fondée : non sans de terribles luttes intérieures, et de grands combats contre l'étranger.

Alors on vit les pères de ceux qui sont aujourd'hui devant vous quitter leur Allemagne de servitude misérable, pour tenter de soumettre à leur propre joug cette France que leur chef menaçait d'exécution sommaire parce qu'elle annonçait l'espoir d'une nouvelle humanité. C'étaient des paysans, des paysans français de grand cœur et de noble pensée. Mal équipés, souvent mal commandés, ils

coururent aux armes, et, sans qu'on sache bien comment, refoulèrent les meilleurs soldats de l'Europe, orgueil des armées ennemies.

Oui, on ne sait pas scientifiquement comment c'est arrivé. Des écrivains discutent là-dessus, et quelques-uns même affirment qu'aux termes des bonnes règles, la victoire fut en faute de s'être prononcée pour nous contre les savants dans l'art de batailler. A tort ou à raison, l'étranger tourna le dos, cependant, et la France délivrée put proclamer qu'elle devait son salut, avec la sauvegarde des grandes idées humanitaires, au courage de ses enfants.

Telle est l'histoire de nos ancêtres, qui serait trop belle si tant d'héroïsme à la frontière n'avait été sinistrement accompagné des pires violences de guerre civile que le monde ait jamais vues.

Et maintenant il arrive qu'un incroyable recommencement de la destinée nous remet face à face avec ces mêmes hommes d'Allemagne, qui, nous ayant surpris désarmés il y a quarante ans, jugent que l'heure est venue de nous achever. C'est pour maintenir le droit de la France à la vie que tous les hommes de France se retrouvent debout, côte à côte, corps et âme tendus sur l'arme qui va nous affranchir à nouveau de l'étranger.

Tous unis, cette fois ; par conséquent, tous invinciblement forts. Toute haine abolie. La tradition des déchirements passés, nous ne la connaissons pas. Nous ne savons plus rien, sinon que nous sommes les enfants de la même France, et que cette mère de beauté, de grandeur, de vaillance a besoin de nous. Elle a dit : *A moi !* et nous nous sommes retrouvés frères, stupides d'avoir pu croire que nous étions ennemis. Et l'ardeur de ce premier élan est telle que nous nous trouvons autres, tout en étant les mêmes, et que nous ne pourrons jamais plus nous regarder obliquement comme autrefois.

Heureux soldats, qui représentez la France totale ! Plus heureux que ceux de l'an II, qui la rêvèrent ainsi, mais à qui ne fut point donné la joie de la réaliser. Heureux sol-

dats qui voyez, qui vivez la France unie pour un recommencement d'histoire, où les antiques forces, jaillies de l'ancien tronc, vont recevoir bientôt, de vos mains triomphantes, la parure des branches nouvelles. Cette France-là, vous la faites, heureux soldats des grandes journées. Vous la révélez dans sa splendeur en lui donnant votre corps, votre cœur, tout ce que vous avez reçu d'elle : le plus pur de votre vie. Et parce qu'elle est immortellement grande, et noble, et rayonnante, et que vous êtes de sa chair, de sa volonté, de sa flamme, le sacrifice que vous lui apportez vous égale aux hommes des sommets. Vous ne réservez rien, vous donnez tout pour continuer l'histoire de France. Fasse mieux qui pourra. Vos fils sauront qu'ayant reçu la charge d'un grand passé de labeur et de sang, votre noblesse fut d'y apporter labeur et sang, à votre tour.

Au soir de Valmy, un grand esprit, perdu dans l'armée allemande, frappé d'un trait de lumière au spectacle incroyable de la victoire des Français, annonça qu'un nouvel ordre du monde allait sortir de cette décisive journée. Et ce fut ainsi. Heureux soldats, qui faites, de vos fortes mains, une journée plus belle encore, puisque de cette France, douce et fière, que vous allez sauver des outrages de la barbarie, doit s'élever par la haute vertu de votre solidarité fraternelle, une meilleure patrie des Français et des hommes, pour le bien de l'humanité.

Le Bulletin des Armées de la République
et *L'Homme Libre, 17 août 1914.*

ÇA IRA

... Le cœur y est, les armes sont bonnes et les hommes aussi. Que faut-il de plus ? Partout où je vais, ce ne sont que gémissements d'hommes non appelés qui assiègent le ministère de leurs demandes d'être envoyés le plus tôt possible à l'ennemi. Tous les jours, c'est le fond de ma cor-

respondance. Et ces troupiers d'Algérie, qui se sont bandé les muscles et les nerfs depuis vingt années, en vue de ce grand jour, ils rongent leur frein, sur la terre africaine, désespérés de penser que les Français vont se battre pour la France et qu'eux, soldats, ne seront pas là. Un officier m'écrit que, si cela continue, il désertera pour s'engager. Voilà jusqu'où les esprits sont montés.

Hier, une petite pointe en Normandie m'a permis de constater le calme admirable du pays. Le calme et la bonne humeur même, devrais-je dire : fondés sur la confiance inébranlable de toute la France en ses soldats. La moisson est en retard, bien entendu. Tout le monde s'empresse. Femmes, enfants sont à l'œuvre, avec des pensées plein le cœur pour ceux qui, de leur faux aussi, moissonnent là-bas la floraison de sauvagerie. On leur crie bon courage, on n'échange point de propos qui n'aillent à la frontière, au-devant du canon. Il n'y a plus, dans ce peuple, qu'un cœur et qu'une volonté.

Tout ce qui peut être fait sera fait, et même, s'il le faut, plus encore. Ils sont lâchés, cette fois, nos Français. On ne les arrêtera pas.

... Je ne sais pas où en sont les passions belliqueuses des Berlinois. Pour nous, modestes Français, nous sommes en bonne forme, et j'ai lieu de croire que notre décadence, clamée par le pangermanisme à tous les carrefours du monde, se trouve présentement ajournée.

L'Homme Libre, 18 août 1914.

ÇA VA

Sur toute l'étendue du front, les deux adversaires continuent de se tâter, d'essayer leur offensive en des tentatives plus ou moins heureuses, moins, peut-être, pour obtenir un avantage marqué que pour faire le moral de leurs troupes,

et préparer le coup de partie qui peut sortir d'un éclair de vue stratégique et d'une habileté d'exécution. On pourra s'étonner si j'admets que le moral même de nos troupes a besoin de se façonner sur le champ de bataille. Ce n'en est pas moins véritable. Nos hommes ont trop d'élan : il arrive que leurs chefs ont beaucoup de mal à les retenir. Il est des cas où, pour s'être lancés en avant, sans que l'ordre en fût venu, ils se sont vu infliger des pertes graves qui auraient dû nous être épargnées. « A X..., dit une lettre que j'ai vue, nous avons perdu trop d'hommes par notre faute. Nous étions si pressés d'en finir que quelques-uns d'entre nous se sont jetés en avant, à quatre cents mètres de l'ennemi : tout le reste a suivi, pour notre malheur. Nous ne le ferons plus. »

On me dit que cela s'est répété sur plusieurs points. L'art de savoir mêler l'audace et la prudence, selon l'occasion, voilà le génie de la guerre, chez le chef aussi bien que chez le soldat. Trop valeureux, si l'on ose lui faire ce beau reproche, notre troupier a besoin d'être assagi, réglé dans son action, sous la main de ses chefs. C'est en ce sens que son moral se façonnera par l'épreuve des rencontres.

Les Allemands, au contraire, malgré leur réputation d'endurance, se sont montrés prompts à se débander. Une éducation de lâcheté ne peut pas procurer la bravoure. On a lu cette note, trouvée sur le calepin d'un mort, où il était dit qu'on avait invoqué un prétexte mensonger pour assassiner des civils. Ceux qui s'avilissent ainsi déshonorent, avec leur armée, le gouvernement qui les encourage en ne les punissant pas. Des lâches qni maltraitent et achèvent des prisonniers, *qui fusillent jeunes filles et enfants*, n'ont qu'à prendre la fuite quand ils voient se dresser des hommes devant eux.

Nous, nous n'avons pas à craindre que notre soldat s'attiédisse. L'ascendant qu'il a pris sur l'adversaire, il le gardera. Je compte même qu'il saura le développer.

L'Homme Libre, 19 août 1914.

LA GRANDE BATAILLE

Tous les esprits commencent d'être anxieusement fixés sur cette idée : la grande bataille ! Les préliminaires nous ont été favorables au delà de ce qu'il était permis d'espérer. Mais voici venir le premier grand choc où il faut que la masse allemande — un million d'hommes peut-être — vienne se heurter au roc solide de notre frontière sous la garde de toute notre jeunesse en armes. C'est un grand moment de l'histoire dont l'heure va sonner, car des rencontres de cette guerre doit sortir toute une révolution européenne d'asservissement ou de liberté.

Quelle qu'en soit l'étendue, et quel que soit le nombre des hommes engagés, personne ne voudrait soutenir que la première grande bataille puisse permettre de préjuger l'issue. Et pourtant, dans les conditions où cette vaste opération de guerre se présente, l'avantage moral que nous avons conquis, le terrain gagné, sans même que nous ayons vraiment prononcé l'offensive, et le désarroi où la simple résistance des Belges a jeté l'adversaire font que déjà la valeur du succès ou de la défaite n'est plus égale des deux côtés.

Notre frontière fût-elle entamée sur quelques points — et rien ne nous autorise présentement à le craindre — que nos troupes de seconde ligne sont prêtes à l'effort immédiat pour refouler l'envahisseur. Et puis, derrière ceux-là, il y en a d'autres jusqu'à ce que le dernier enfant et le dernier vieillard aient succombé avec le dernier homme de l'Angleterre, ainsi que le *Times* nous l'annonce, tandis que tout le monde slave, de masses inépuisables, va prendre l'ennemi à revers. La planète n'a pas encore vu une entreprise militaire de cette envergure.

De l'autre côté de la barricade, une puissance aguerrie, enflée des faciles victoires de 1870-1871, accrue de toutes les faiblesses des grandes puissances pendant quarante années, a cru pouvoir défier la civilisation tout entière par

la plus insolente agression que l'Histoire ait jamais vue. Mais la condition même des sociétés humaines veut que le vertige de brutale domination infailliblement s'expie par l'inévitable décomposition intérieure des forces accumulées pour les monstrueux abus de puissance que le conquérant peut rêver, mais qui toujours succombent devant les grandes révoltes d'indépendance. Dans le cas de l'Allemagne, il semble que la désorganisation des énergies disposées pour l'oppression de l'Europe ne soit pas moins prompte, en ce moment, que ne fut leur croissance désordonnée. Au premier choc de la Belgique impudemment provoquée, aux premiers heurts des vaincus de Sedan, l'odieux colosse a chancelé sur sa base, et la bête féroce, qui devait tout dévorer, a déjà dû reculer en tant de rencontres que le prestige de ses crocs ne paraît déjà plus que l'ombre d'une fumée.

Avec nos braves Belges, avant même la première bataille rangée, voilà ce qu'ont fait nos soldats : ces soldats français qui les attendent à la frontière dans le silence des énergies ramassées pour une formidable explosion de fureur. Les meilleures troupes de l'Empire allemand vont donc nous arriver avec un préalable déchet d'autorité militaire. Si elles ne réussissent pas, comme j'y compte bien, à pénétrer chez nous, le coup porté au renom du soldat prussien et à la quasi-infaillibilité des conceptions allemandes, ainsi que le désastre moral qui en sera la conséquence, sera bien près d'avoir, pour nos âmes primesautières, comme pour l'espérance des peuples fatigués de servitude, la signification d'une victoire définitive.

Ainsi, déjà, l'enjeu n'est plus le même. Une défaite de nos soldats — que nos généraux sont fort éloignés de prévoir — ne serait qu'un de ces échecs de début promptement réparables, tandis que l'Allemagne repoussée de nos frontières, c'est, pour elle, une atteinte que beaucoup jugeront sans remède et qui sèmera très vite le découragement, aussi bien dans le peuple que dans l'armée. Sans doute, la guerre sera bien loin d'être finie, car tout indique

qu'elle durera jusqu'à l'épuisement des ressources profondes, mais c'est une autre affaire de lutter, comme nous, avec la pleine confiance dans le succès final, ou dans l'angoisse de voir, chaque jour, ses espérances trahies.

Nous n'avons point à envisager, aujourd'hui, les conséquences, mais si ce malheur, que je leur souhaite de toute mon âme, devait être le lot de nos ennemis, peut-être alors comprendront-ils trop tard la valeur de ce magnifique *rétablissement* que nous sûmes accomplir de nos propres forces, quand armées, gouvernement, administration, et tous moyens d'action vinrent simultanément à nous manquer. Qu'ils essayent, à leur tour, de recommencer, sur nouveaux frais, une « guerre en Province ». Où leurs hommes? Où leur Gambetta, leur Freycinet? S'ils avaient su comprendre, ils auraient senti qu'il y avait là une force redoutable qui, si on la poussait à bout, les affronterait dangereusement, quelque jour, et nos défaites, en ce cas, leur eussent paru le présage des leurs.

Mais ils n'ont rien voulu entendre, et, comme ils ont osé *fusiller hier une femme avec l'enfant qu'elle allaitait*, ces brutes ont mis leur plaisir à piétiner la France, s'égayant à compter chaque nouvelle goutte de sang. Alors ils ont cru qu'ils pouvaient tout faire, et je les vois en train d'apprendre qu'ils se sont trompés. « Jusqu'au dernier cheval », avait dit Guillaume II, esthète de la guerre. « Jusqu'au dernier homme », ont simultanément répondu l'Angleterre et la Russie. Et l'on sait que, pour nous, si nous n'avons rien dit, c'est que nous étions déjà en acte de démonstration.

L'Homme Libre, 20 août 1914.

PRÊTS

... Le grand coup! Tout ce qui se peut concentrer de forces militaires, tout ce qui se peut accumuler de puissance destructive et de fureur guerrière va donner, d'un suprême effort, contre les lignes françaises qu'on a juré d'enfoncer à

tout prix. Les Allemands savent qu'ils en sont là de donner au monde le pressentiment d'une partie presque irrémédiablement compromise s'ils ne réussissent pas. Tous ces insuccès qui se suivent à la file, tous ces prisonniers — nous en avons déjà plus de 6.000 — tous ces canons enlevés par les Russes comme par les Français, il faut qu'une rencontre, où le carnage va sévir en des proportions démesurées, précipite les peuples de la terre dans une stupeur qui fasse tout oublier. Nous avons accepté de subir ce choc, nous qui n'en sommes pas, pour le début de la campagne, à jouer toutes nos chances sur un coup de partie.

Nous ne pouvons pas espérer de résister également partout sur une aussi vaste étendue. L'effroyable combat, que n'épuiseront peut-être pas trois ou quatre journées, sera de succès et de revers. Mais dans quelles différentes conditions pour les deux parties ! Sommes-nous refoulés sur quelques points ? Nos soldats ont tout le pays en armes derrière eux. L'armée de seconde ligne brûle, à son tour, d'engager la bataille. Jeunes gens, hommes faits, n'attendent que l'heure d'aborder l'ennemi. Tout le monde sait que nos hommes de rèserve valent ceux de l'armée active, tandis que le réserviste allemand, alourdi par la bière et vite fatigué par les marches, n'est pas en état de soutenir une offensive hardie. La lutte est pour nous d'endurance. Il n'est pas un homme en France, s'il est à peu près valide, qui n'exigera qu'on le mène au feu. Quoi qu'il arrive, nous ne céderons pas. Les Anglais l'ont dit. Nous n'avons pas besoin de parler. Nous saurons faire.

Nous n'avons pas, comme l'armée allemande, de bons et de mauvais soldats. Tous veulent donner tout, et davantage, pour en finir avec des brutes que le gouvernement français, dans une protestation, qui est, déjà, de l'histoire, vient de clouer au pilori comme le déshonneur de l'humanité. Les grands, les petits, vous les rencontrerez tous devant vous, cependant qu'à l'autre bout de la terre allemande, les armées russes pousseront leurs lourdes colonnes sur Berlin.

Ce que vous avez vu des Français, récemment, a pu vous être un avertissement. Vous ne verrez pas mieux, mais vous ne verrez pas moins. Car vous avez voulu que l'heure vînt où, sous l insolence de vos menaces et la brutalité de vos coups, la France fût mise en demeure de verser jusqu'au sang de son dernier homme pour avoir le droit de survivre dans ce qu'il pourra rester de petits enfants. Et toute l'Europe civilisée est avec nous. Vous n'avez pas mesuré vos forces. Vous ne ferez pas disparaître de la carte du monde la France, l'Angleterre et la Russie.

J'ai pris l'hypothèse la plus défavorable pour nous. Voyons l'autre. Quel sort vous attend sur les points où vous serez refoulés? Un peuple généreux et fier que vous avez poussé aux dernières limites de la fureur, un pays qui, dans certaines parties, présente de nombreux obstacles, est-ce sur cela que vous pouvez compter soit pour vous refaire, soit même tout simplement pour vous ravitailler, tandis que tout donne à penser que vous aurez quelques troupes mordantes sur vos flancs?

Viennent donc ces terribles journées, où la France doit jeter au sombre Moloch de la destinée le plus pur de son sang. Elle veut vivre. Elle veut vivre non pour les joies du massacre, comme vous, mais pour vous contraindre à la paix de droit, seule source de grandeur humaine. Fusil contre fusil, canon contre canon, c'est la noblesse de la cause qui fait le courage invincible, et, cette fois, au moins — tous les hommes français s'en portent garants — c'est le courage qui vaincra.

L'Homme Libre, 22 août 1914

LE SILENCE PRÉCURSEUR

Quoi de plus terrible que le silence qui précède les grandes batailles! Combien plus atroce encore quand il annonce un tumulte de guerre où les deux moitiés de ce qui fut la civilisation européenne vont s'entre-choquer pour un massacre comme les plus grands jours ds la sauvagerie

n'en pouvaient même pas rêver. De même qu'on n'a jamais pu bien déterminer historiquement le prétexte de la guerre du Péloponèse, mais qu'il est trop certain que, sans l'aventure des courtisans de Mégare, Doriens et Ioniens auraient tenté d'en finir l'un avec l'autre, ainsi personne ne s'avisera jamais que l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie soit la cause véritable de la marche de tout le peuple allemand en armes sur la frontiere française de l' Est et du Nord.

L'asservissement de la Saxe, de la Bavière et des Allemands de l'Autriche à la Prusse, après Sadowa, a constitué au milieu de l'Europe un bloc de puissance germanique qui, depuis quarante ans, tient l'Europe sous la menace d'une effroyable explosion permanente. Je l'ai dit bien souvent à la tribune et dans la presse, sans avoir jamais pu obtenir, pour mes sombres prévisions, le crédit dont la France eût tiré avantage. Je ne fondais point mes dires sur des informations particulières. Personne ne m'avait fait de confidences. Je me bornais à raisonner sur les données publiques, de la psychologie allemande, car il n'était nécessaire, pour rencontrer une certitude d'avenir, que de suivre le prolongement des appétits d'omnipotence qu'Empereur et sujets proclamaient avec orgueil aux quatre points cardinaux.

Dès 1875, Bismarck, logique, voyant avec stupéfaction que nous n'étions pas morts, se mit en devoir de nous achever. La Russie, l'Angleterre opposèrent leur veto, et le vieil enpereur, content de s'endormir dans la gloire de succès inespérés, n'osa pas risquer une nouvelle partie. Mais le dessein était patent ; la politique allemande ne s'en est jamais départie. Je n'ai point à rappeler les provocations, les agressions connues de tous, qui, parfois, tant fut grande notre imprévoyance, nous prirent au dépourvu. Nous fûmes sauvés, alors, en dépit de nous-mêmes, et pour que la préméditation de l'inavouable dessein pût éclater à tous les yeux, il fallut que d'une querelle cherchée par l'Autriche à la Serbie, au cours de laquelle la Serbie concéda tout, en ne se réservant que le droit de vivre, Guillaume II fit sortir l'universelle conflagration européenne dont il a besoin pour

se présenter aux hommes comme le maître du monde.

L'audace du procédé dépasse tout ce qu'on avait vu jusqu'ici. La faute des dominateurs est de ne pas compter avec les données de la conscience humaine, — croyant, dans la faiblesse de leur intelligence, qu'on peut soumettre l'âme avec le corps. Les sujets de Guillaume II lui sont servilement soumis. Il peut les faire combattre, au jour qui lui convient, contre tel ou tel peuple qu'il lui plaît, sans leur devoir des comptes, sans donner de raisons. Il a grossièrement machiné ses prétextes de guerre. Les socialistes, eux-mêmes, l'ont suivi. C'est là-dessus qu'il juge le reste de l'humanité. Et comme il ne peut se proposer d'accroître la dignité de son propre peuple, puisqu'il a besoin, pour le gouverner comme il fait, de l'abaisser sous le fer, le malheureux ne saurait concevoir l'ambition plus haute que d'assujettir, jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de la terre, tout ce qu'il peut rencontrer d'hommes sur son chemin. Ses Allemands le suivent, orgueilleux de servir sous un maître capable d'imposer la servitude à tous les continents, contents de recourir, pour essayer de soumettre les peuples libres, aux primitives cruautés de barbarie.

Retourner tous les moyens de la civilisation contre la civilisation même, se faire l'instrument d'une installation supérieure de la force brutale dans le monde, voilà ce qu'espère, ce que veut, ce qu'ose tenter l'Allemagne. Issu de la Révolution, Napoléon, conquérant, apportait, en dépit de lui-même, des formules de libération. Celui-ci croit probablement nous honorer en essayant de nous écraser sous une domination qui n'a d'autre titre que son épée. Pour avoir résisté à une telle avalanche de régression, les Grecs s'immortalisèrent à Marathon, à Salamine, mais nous n'avons point à escompter ici la terreur panique qui miraculeusement dispersa l'ennemi. La plus formidable masse d'hommes armés qui se soit jamais rassemblée sur la planète marche sur notre frontière *pour en finir avec nous*, avec nous la France et la Belgique, avec nous l'Angleterre, avec nous la Russie, les peuples slaves, la Pologne, les peuples

des Balkans qui, au prix de leur sang, se croyaient libérés. Une telle surprise ne s'était jamais vue.

S'approprier Paris, Londres, Moscou, suppose des moyens auxquels Berlin lui-même ne peut suffire. On avait essayé de se concilier l'Angleterre pour la retourner contre la France en l'alléchant d'un partage des dépouilles. On n'a pas réussi. On se promit, alors, d'obtenir, tout au moins, la neutralité anglaise, pendant qu'on procéderait à l'égorgement de la France isolée. On n'a pas réussi. On a cru pouvoir escompter la prétendue impuissance de la Russie, lente à se mettre en mouvement. On s'est lourdement trompé. On avait tout préparé pour lancer contre nous l'Italie. L'Italie, dès le premier jour, a fait savoir qu'on n'avait pas le droit de compter sur elle pour l'accomplissement d'un tel dessein.

Eh bien, que la destinée s'accomplisse. Après tout, la porte de la Belgique enfoncée, c'est la France qui doit supporter le grand choc de la masse allemande partout à la fois. Qu'on l'abatte, qu'on la détruise, le fer et le feu partout, vieillards, femmes, enfants dans les villages, dans les villes en flammes, que toute la vie de ce peuple soit broyée sous le marteau-pilon de hordes qui ont repris la tradition d'Attila. L'Angleterre garde les mers, mais ne peut rencontrer les escadres allemandes, à l'abri derrière des rangées de mines sous-marines. Cent mille Anglais, en Belgique, sont aux côtés des Français. L'armée allemande, avant d'aborder la frontière française, tente de les envelopper. Pendant ce temps, la Russie, à l'autre extrémité de l'Empire, est aux prises avec trois corps d'armée et autant de divisions de réserve que lui oppose l'Allemagne, avec toutes les forces de l'Autriche pour les soutenir. La résistance belge a fait perdre un temps précieux aux armées du *Kaiser*. Il ne reste plus qu'à savoir si l'envahisseur aura le temps de désorganiser suffisamment la résistance française avant que la grande masse russe menace trop directement Berlin. Nous savons, nous, que Guillaume II n'y réussira pas.

Il a ramassé toute l'énormité de sa puissance militaire pour porter un seul coup. Il faut que ce coup soit décisif, le premier et le dernier tout ensemble, celui duquel on ne se relève pas. Il croit cela ? Il ne nous connaît donc pas ? Nous reprendrons l'entretien après la bataille. Puisqu'il ne veut pas nous juger sur nos opérations de début, nous lui fournirons les moyens de nous apprécier dans l'ensemble.

L'Homme Libre, 23 août 1914.

IV

DE CHARLEROI A LA MARNE

LE GRAND DEVOIR

Le jour va venir de l'épreuve. Je n'ai jamais dissimulé à mes lecteurs qu'il viendrait inévitablement. Je n'en savais pas le moment, je n'en savais pas les circonstances. Il me paraissait impossible que de graves échecs, à certains moments, ne nous fussent réservés. Bien que la déception soit grande, il ne faut rien exagérer. Le salut est en nous-mêmes, si nous discernons clairement notre devoir, et que nous nous montrions capables de l'accomplir jusqu'au bout.

... Le peuple français n'est pas vaincu. Sa valeur, son endurance ne sont pas épuisées. Elles ne peuvent pas l'être tant qu'il restera assez de France pour qu'un homme y puisse poser les deux pieds. Pas de forfanteries. Assez de phrases. Ce sont des actes qu'il s'agit de montrer.

... Soutenir vaillaimment cet effroyable choc, retenir nos agresseurs chez nous dans un corps à corps d'héroïsme qui dépasse tout ce que notre développement historique a permis d'accumuler d'énergie, c'est aider qui nous aide. Pour un soldat français frappé à mort, qui agrippe encore l'ennemi d'une étreinte dont ce prétendu vainqueur ne peut se déprendre, c'est un Russe, là-bas, sauvé de la défaite, qui nous apportera la victoire. Donc tous à l'œuvre de la défense, sans qu'aucun bras, sans qu'aucun cœur y

puisse manquer. Tous ! tous ! Qu'il aille solliciter ses lettres de servitude allemande, le bâtard qui se cachera quand c'est l'heure de se montrer. Assez de complaisances pour les lâchetés plus ou moins dorées. La rigoureuse loi pour tous. Ce n'est pas des monuments qu'il faut aux héros de ces grands jours. C'est l'inébranlable appui d'un gouvernement qui leur ouvre des champs d'action pour la patrie, et cloue au poteau d'infamie le vil troupeau des dégénérés qui, n'ayant pas su vivre, se montreraient indignes même de mourir réhabilités.

Pour nous, nous demandons un gouvernement d'acier, indéfectible, armature inflexible d'une des plus nobles races de l'histoire, qui ne réclame rien que le droit de vivre dans son indépendance pour continuer le bon labeur dans les champs de la liberté. Car ceci n'est pas une guerre de gouvernements pour des conquêtes de territoire ou des exploitations de sujets. Ce n'est pas davantage une guerre de peuples qui se méconnaissent, et ménagent, jusque dans des luttes fratricides, comme il est arrivé entre nous et l'Angleterre, des avenues plus ou moins détournées vers l'heureux soulagement des réconciliations.

Non, Guillaume II et ses sujets unanimes ne peuvent plus se contenter que de notre extermination. Nous n'avons pas voulu cette guerre. Nous avons tout dit, tout fait pour l'éviter. Guillaume II déjà, ne pourrait plus se souvenir de quel monstrueux amas de mensonges il l'a fait sortir. Préparée jour par jour, heure par heure, depuis quarante années, dès qu'il lui a paru que sa machine à meurtre était prête, il a donné l'auguste signal au grand rouleau d'écrasement qui doit niveler le sol de l'Europe civilisée, à l'usage de sa barbarie. Il est parti de Berlin en se jurant d'en finir, cette fois, avec le peuple de qui lui vint un commencement de libération, dont son besoin d'asservissement ne peut s'accommoder. Et maintenant, avec une formidable armée, le voilà devant nous.

Nous avons commis des fautes, beaucoup de fautes graves, qui nous livrent aujourd'hui à des coups affreuse-

ment cruels, qu'il eût été facile, au cours d'une longue paix, de nous épargner. 1870 fut une surprise. Pour ce que nous voyons aujourd'hui il a fallu la complicité de notre insouciance et de notre légèreté. Loin de moi toute pensée de récrimination. Ce n'est pas le temps de juger. Je ne sais plus le nom de ceux qui ont péché. Je veux que tous, en des modes divers, aient commis des fautes. Tous, sans une parole de reproche qui ne serait qu'une déperdition de forces, tous, nous nous mettons en route, pour accomplir, de nos mains, l'œuvre ardue, mais glorieuse, de notre grande réhabilitation.

La réhabilitation, par l'union de toutes les énergies françaises mises, d'un commun mouvement de discipline inflexible, au service de la Patrie. La réhabilitation par le sacrifice, et, puisque les événements l'exigent, la réhabilitation par le sang. La réhabilitation, non par des phrases qui sont les instruments de faiblesse d'un romantisme dégénéré, mais par les actes de surhumaine révolte que la fortune, que les traditions de notre race nous demandent, et que nous n'avons plus le droit de lui refuser. Tous au devoir jusqu'à la mort — au delà même, par la puissance de l'exemple qui fait surgir les mots de la terre natale pour signifier aux vivants que ce n'est plus le temps d'aimer la vie, quand ceux qui seront la France demain réclament de nous la gloire d'avoir vécu pour quelque chose de plus que de se trouver vivants, sans raison de vivre. Si nous sommes capables de nous élever jusque-là, c'est la France sauvée par nous. Sinon c'est tout le territoire français, où ramperont des créatures sans âme, devenu province de l'Allemagne. Nous pouvons choisir.

Car, l'Allemagne, elle-même, l'a compris. A l'heure même où elle déborde notre armée de défense pour entrer en coup de foudre sur notre territoire, elle a entendu passer dans l'air le grand cri des puissances invisibles, qui annoncent aux peuples qu'une heure tragique a sonné. Sur qui l'arrêt de la destinée ? La justice n'est rien sans la force qui la seconde. Il s'agit de savoir qui mettra le plus de force

de son côté. L'Angleterre, la France, la Russie, c'est trop contre l'Allemagne, même traînant après elle le prétendu soutien de l'armée vaincue à Sadowa. Et voilà que le règlement d'un si grand compte l'effraie, au moment où, sans avoir encore subi sur notre territoire le second choc de nos armées de défense, elle annonce, par anticipation, une marche triomphale, qui suppose soumis des hommes qui, quoi qu'il puisse arriver, ne se soumettront pas. Et alors, de notre frontière même part l'ordre de mobiliser tout le peuple d'Allemagne jusqu'aux enfants de seize ans.

C'est bien. Envoyez-nous les derniers de votre progéniture pour achever le massacre de ceux des nôtres que vous fusillez sur le sein de leur mère. Il faut bien que vos petits, à leur tour, se repaissent de sang. Mais quoi ? En êtes-vous là de vous préparer à jeter la prime fleur de votre jeunesse aux massacres du champ de bataille, parce que vous sentez déjà que vos hommes, contre nous, ne seront pas suffisants ? Nous autres, moins nombreux que vous, nous n'aurons pas besoin de ce suprême effort. Car vous ne combattez que pour mettre l'Europe sous le joug de votre race sauvage, tandis que nous sommes les soldats de la civilisation d'occident et que, dans cet immense tumulte de bataille, tout homme qui a le sentiment de son droit à l'indépendance, à la dignité d'une vie libre, se trahit lui-même s'il ne vient pas prendre place dans nos rangs. Des Français, il n'en manquera pas un. Nous n'avons plus besoin de les appeler pour qu'ils se trouvent aux postes de combat. Vous aviez tout préparé, tout prévu. Nous allons vous montrer quelque chose à quoi vous ne vous attendiez pas. Vous ne verrez rien que des hommes soudés par une seule pensée, par une seule volonté : la pensée de la France, la volonté de la maintenir à travers tout. Et puisque quelqu'un a dit que chaque homme avait un peu de sa patrie dans la France, tous ceux qui attendent de nous et de nos compagnons d'armes un élan au-dessus de la vie, voudront être de la bataille où se joue la cause la plus belle de l'humanité. Aussi, aux enfants d'Allemagne que vous arracherez

à l'école pour leur faire combattre l'idée d'où leur affranchissement doit, un jour, venir, des hommes de France s'opposeront pour les remettre, avec plus ou moins de douceur, selon qu'il sera nécessaire, dans le droit chemin.

Et cela dit, Français, que chacun se ceigne les reins pour le grand devoir. Ni forfanterie, ni faiblesse. C'est assez beau d'être vous-mêmes. La Patrie vous veut tout entiers.

L'Homme Libre, 23 et 24 août 1914.

PAR L'ENDURANCE

... Violente action près de Mézières ; victorieux près de Guise, nous faiblissons du côté de La Fère ; nous avancerions en Lorraine. Au moins, nous avons ainsi quelques points de repère, ce qui nous avait manqué trop longtemps. Toutes ces batailles qui ne donnent pas de résultats décisifs n'en sont pas moins de la plus haute importance, car elles retardent d'autant la marche des armées allemandes sur Paris.

Après la capitulation de Sedan et l'investissement de Metz, la France était sans armée. Rien de comparable avec la situation aujourd'hui. L'armée française tient la campagne. Elle a beaucoup souffert, mais elle a infligé des pertes non moins cruelles à l'ennemi, et les nôtres devraient être plus aisément réparables. Infatigablement, elle tient tête partout, avec des chances diverses, comme le veut toute histoire de guerre. On la fait reculer sur certains points. Elle avance sur d'autres. Et la partie demeure liée de si près que, même si nous cédons en quelque endroit, l'Allemand ne retrouve pas toujours aisément sa liberté d'offensive.

Aussi longtemps, en effet, que nous aurons toutes les forces de l'Allemagne sur nous, nous ne pouvons pas espérer les reconduire d'entrain à la frontière. Harceler les troupes d'invasion, leur disputer le terrain, les couper de leur base quand il devient possible, ce sont là d'appréciables

résultats jusqu'au jour où la chance d'une opération d'offensive pourrait être tentée. Tous les combats dont on nous parle sont autant d'efforts dans cette direction. Ils sont, en réalité, l'ouverture d'une campagne qui ne doit pas finir, ou plutôt qui ne doit s'achever que par la commune victoire de la France, de l'Angleterre et de la Russie, quand elles auront refermé leurs tenailles, de fer sur les deux flancs de l'Allemagne. Pour en arriver là, je n'ai pas craint de l'annoncer d'abord, il nous faudra du temps, beaucoup de temps et beaucoup de souffrances. Déjà l'expérience en est faite par nos malheureuses populations du Nord. Rappelons-nous ce mot que je citais d'un général japonais : « La victoire est à celui qui est capable de souffrir un quart d'heure de plus que son adversaire. » Nous sommes à l'heure où commence pour nous la pratique de cette grande leçon.

On signale de toutes parts ces affreux troupeaux de fuyards quittant leurs villages en flamme sous la mitraille de l'Allemand. Nous avons tous envers eux de grands devoirs. Je ne doute pas que le gouvernement et les particuliers ne s'en acquittent comme il convient. Que dire encore de ces malheureuses villes, florissantes hier, aujourd'hui dans les décombres? Toutes les usines ont été systématiquement détruites par le canon ou les bombes incendiaires. C'est le ravage méthodique dans toute son horreur. Dans ces murailles effondrées, prises et reprises tour à tour, s'engagent les combats qui doivent se poursuivre sur on ne sait quelle étendue de notre territoire, pendant un temps impossible à déterminer.

L'ennemi n'en est pas encore à se présenter sur la Somme, et bien qu'il en ait approché sur certains points, nous l'avons mis dans l'obligation de s'en éloigner sur d'autres. On nous a même dit parfois que son offensive s'était ralentie, bien que ses troupes continuent de se battre avec acharnement. J'avoue que cela me paraît douteux. Par malheur, les territoires occupés sont des plus riches en blé. L'embarras ne saurait donc venir des difficultés du ravitaillement. Pourtant, les soldats ont eu à

supporter de grandes fatigues depuis leur entrée en Belgique, et à mesure qu'ils avancent, il est possible que la qualité des troupes diminue. On ne s'en est point aperçu dans les récents combats.

Gardons-nous d'illusions. Les Allemands conservent la grande supériorité du nombre (on n'a jamais voulu nous dire pourquoi) et du dressage automatique de chaque officier, de chaque soldat, avec une étonnante sûreté dans l'emploi et le maniement de l'armement. Ne nous abandonnons donc pas à des espérances qui seraient prématurées. Il ne paraît point du tout que l'offensive allemande soit ralentie. Elle continuera, infiniment redoutable, mais à travers tout événement de guerre, quel qu'il soit, elle doit rencontrer, partout et toujours, une défensive irréductible prête à se transformer en offensive à son tour. Nous avons d'inépuisables ressources, et ce n'est pas le cœur qui pourra nous faire défaut.

Le rôle de Paris, dans cette affaire, est peut-être assez difficile à déterminer. Tout semble indiquer que le camp retranché ne peut être investi, et l'intelligent emploi des avions sur un tel périmètre nous donnera de grands avantages pour les opérations d'offensive. D'ailleurs, comme Anvers, qui ne tardera probablement pas à nous donner de ses nouvelles, Paris disposera d'une armée très mobile qui pourra, selon les mouvements de l'ennemi, choisir l'heure de ses coups. Je ne crois pas qu'il y ait lieu, pour le moment, à pousser plus loin des prévisions qui seraient principalement fondées sur des hypothèses.

Il est clair que d'après les résultats des premiers engagements nous avions trop facilement conçu de trop belles espérances. Nos soldats abordaient alors des troupes de moindre valeur que celles qu'on avait réservées pour le gigantesque effort de la grande trouée sur Paris. Alors, nous pensions qu'il serait nécessaire, pour entrer chez nous, de crever notre ligne de défense. L'invasion par la région de Lille nous était alors donnée comme une considération négligeable. Il est probable qu'on a changé d'o-

pinion sur ce point. L'énorme marée a fait irruption du côté où elle n'était pas attendue, et il en est résulté pour elle des facilités de ravages. Elle s'est étendue plus loin et plus vite que nous n'aurions pensé dans un si bref espace de temps. Chaque journée se trouve marquée par des combats où quelquefois nous livrons du terrain, pour recommencer inlassablement le nouvel effort, qui peut, le lendemain, nous donner l'avantage. Ce qui est acquis, déjà, sans contestation possible, c'est que les difficultés de la marche à travers la Belgique se compliquent maintenant de la bataille ininterrompue qu'il faudra livrer jusqu'à Paris, et quand on sera là, si l'on doit y être, ce sera le tour des armées de province et de l'armée de Paris de combiner leurs efforts, en vue d'enfoncer l'ennemi sur une ligne de trop grande étendue pour qu'il puisse victorieusement résister.

Nous n'en sommes pas là, mais il faut avoir le courage de tout envisager, surtout quand le succès final dépend d'une valeur d'endurance qui devrait être illimitée. Nous aidons nos alliés russes à l'heure présente en appelant sur nous toute la vigueur épe[illegible]ie des coups de l'ennemi, qui devra se retourner contr[illegible]eux au moment même où notre résistance aura épuisé [illegible] meilleur de leurs énergies. Nos amis anglais sont ven[illegible]s nous apporter le réconfort d'un stoïcisme inébranlable, dans cette partie, la plus cruelle, de la commune tâche. Ils ont supporté le feu sans broncher, et à mesure qu'ils tombent nous les voyons remplacés. Ces revers qu'ils ont rendus glorieux, en notre compagnie sont autant de facilités pour la Russie, qui avance à pas de géant — faisant sa trouée, elle, tandis que l'Allemagne s'est vue, à chaque instant, arrêtée dans sa marche sur Paris.

Quand la tâche qui nous incombe est à ce point de clarté, si dure, si longue, si effroyablement douloureuse qu'elle puisse être, qui donc se présentera pour dire qu'il ne faut pas l'accepter? Non, ce n'est pas assez d'accepter la souffrance, nous l'appellerons, nous courrons au-devant d'elle, nous nous offrirons à ses coups, nous la supplierons de

redoubler d'efforts, afin que soit hâté le jour où la fortune, lasse de nous frapper, reconnaîtra qu'il y a une âme en nous qu'on ne peut pas détruire et que rien ne peut faire céder. N'y eût-il pas de Russie, n'y eût-il pas d'Angleterre, tant qu'il subsistera un Français, il n'a pas le droit de capituler. Mais il y a une Russie, mais il y a une Angleterre qui ont juré, comme nous, de ne jamais se rendre, de ne jamais accepter la loi du *Kaiser*. Elles l'ont dit, et elles le feront, sachant bien que notre résolution n'est pas moins irréductible que la leur. Alors, quoi ? Un empire allemand des Pyrénées aux monts Ourals ? Cela dépasse jusqu'aux bornes mêmes de la démence. Qu'arrivera-t-il donc ? Il arrivera, si le pis doit se réaliser, que notre pays subira peut-être des épreuves au delà de celles qu'il a connues dans les mauvais temps de notre histoire, mais qu'ainsi nous ferons, de notre endurance, le jour où, par nous et par nos amis et alliés, l'Europe sera définitivement délivrée d'une puissance de domination meurtrière, incompatible avec l'indépendance, avec la dignité des sociétés civilisées.

L'Homme Libre, 31 août 1914.

TOUT L'EFFORT

... Je sais que les plus grands sacrifices se font aisément en paroles, de la meilleure foi, et que des gens très braves ne peuvent se défendre d'un tressaillement quand l'heure vient de payer la dette inexorable. Mais l'intérêt de la France parle trop haut pour que le plus timide même puisse hésiter. Le gouvernement de la Défense nationale, en 1870, avait dit : *Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses*. Nous ne savons que trop ce qui s'en est suivi. Ce n'est plus le moment de prononcer des paroles héroïques, dont l'effet se relâche sous l'affreuse pression des maux de l'invasion. Nous sommes mis en demeure de *faire*, de vivre l'héroïsme, sans même qu'il

soit besoin de le formuler, et, de ce point de vue, il n'est pas un Français, vieillard, femme, enfant, qui ne soit un soldat. A chacun de se regarder et de se promettre à soi-même, en silence, de tout supporter. Quel besoin de manifestations extérieures qui ne sont que de vaines dépenses d'énergie ? Qu'on subordonne tout au salut de la France. Le reste ne peut plus compter.

La France, c'est une histoire, c'est une vie, c'est une pensée qui a pris sa place dans le monde, et le morceau de terre d'où cette histoire, cette vie, cette pensée ont rayonné, nous ne pouvons le sacrifier sans sceller la pierre du tombeau sur nous-mêmes, sur nos enfants et sur les générations qui seraient nées d'eux. Et puisque nul homme de France ne saurait accepter cette affreuse fin d'une aussi grande destinée, il reste, pour les hommes, à combattre jusqu'au dernier, pour tous les autres, à accepter, à offrir tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils souhaitent de sauver, pour soutenir, aider, encourager chacun de nos soldats à l'ennemi. De tout ce que nous ont légué les aïeux, à quoi nous attacher d'abord, sinon au sol lui-même que leur vaillance et leur labeur ont fait fleurir ? Quel intérêt pourrions-nous mettre au-dessus de la terre même d'où ce que les peuples appellent la France a jailli ? Et s'il en est ainsi, pourquoi nous embarrasser d'intérêts désormais secondaires qui, en dehors du sauvetage de la France, avaient retenu notre attachement ?

Telles sont les pensées qui me hantent à l'heure où l'on nous annonce que les hordes allemandes pourraient aborder bientôt le camp retranché de Paris. Paris est la capitale de la France, en même temps qu'une capitale d'humanité. C'est une noble concentration des puissances de l'esprit humain. Mais c'est une place de guerre en même temps. Son rôle dans la guerre est d'une haute importance, mais son rôle, dans la guerre actuelle, n'est plus du tout ce qu'il fut en 1870. D'abord, comme je l'ai dit tout à l'heure, parce que nous avons des armées opérant librement sur notre territoire. Aussi, parce que nous avons une immense ré-

serve d'hommes qui n'a pas encore été employée, et qu'il suffit de les envoyer au combat pour qu'avec l'aide de nos alliés la victoire finale couronne nos efforts.

L'Homme Libre, 2 septembre 1914.

EN PROVINCE POUR LA VICTOIRE

... Les pouvoirs publics à Bordeaux, c'est une nouvelle phase de la guerre qui va suivre son cours : un renouveau de la *guerre en Province*, comme au temps des Gambetta, des Freycinet. La même lutte contre la même invasion allemande, avec la capitale de la France réduite à la simple condition de place de guerre, avec la France elle-même — la Province, comme on dit — prenant en mains sa propre défense hors des voies traditionnelles de concentration politique et administrative dans lesquelles elle a vécu.

Combien changés les hommes et les temps ! On se défendait pour l'honneur, parce que les traditions de la race voulaient qu'il en fût ainsi. On se battait pour sauver l'intégrité du territoire, puisque notre défaite irrémédiable nous contraignit à l'abandon de deux provinces françaises, que doit nous rendre la paix prochaine au prix de telle mesure de souffrances, de sacrifices et de sang qu'exigera la destinée.

Et voilà qu'après quarante-quatre ans passés, je me retrouve à Bordeaux, devant ce même théâtre que je n'avais pas revu depuis 1871, cherchant les hommes à qui fut réservée la misère de survivre et ne les trouvant pas. Qui se souvient que Jules Simon avait en poche, à son arrivée, un ordre d'arrestation décerné contre Gambetta ? En province comme à Paris, guerre étrangère et guerre civile étaient menées de front. Je ne réveille ces affreux souvenirs des dissensions passées que pour mettre en valeur le magnifique réconfort qui jaillit en nos âmes au spectacle de l'union véritablement fraternelle de tous les Français d'au-

jourd'hui. Gambetta soutint la guerre contre l'invasion sous les traits les plus cruels d'une opposition sans merci. Comparez avec l'attitude actuelle de tous les partis, en présence d'un gouvernement auquel personne ne demande rien que d'épuiser tous les moyens de défense, en se montrant capable de les conduire à leur maximum d'efficacité.

... Si l'Assemblée nationale de 1871 se vit réduite à subir la paix de Francfort, c'est que l'angoissante diminution du territoire français nous laissait encore assez de patrie pour qu'il nous fût possible, sous l'étreinte d'effroyables malheurs, de refaire notre France, de lui rendre la vie, *sa vie*, pour la voir refleurir dans la grâce, dans la noblesse, dans la beauté qui lui ont donné le charme d'un grand foyer d'humanité.

Trop souvent nous sommes-nous déchirés dans la généreuse poursuite d'un idéal hâtif, trop souvent avons-nous négligé, pour des considérations secondaires, des intérêts supérieurs auxquels notre premier devoir était de nous attacher. Tout de même, malgré tant d'efforts d'impuissance, malgré tant de beau sang perdu, il y avait encore la France, et nous pouvions laisser aux générations à venir la grande tâche des justes achèvements. Nous pensions : la France a été, la France est, la France sera. Il y avait là, quelque terribles heures que nous eussions traversées, un assez sûr fondement d'espérance pour que les hommes qui avaien apporté quelque chose d'eux-mêmes à l'œuvre ennoblissante de la France continuée pussent s'endormir dans la paix d'une heureuse partie du devoir accompli.

Eh bien ! cela, c'est présisément, paraît-il, ce que la race allemande ne peut pas plus longtemps tolérer. Nous sommes, et c'est un crime à ne pas pardonner. Soleil et ombre, elle réclame, pour l'épanouissement de sa lourde pensée, les champs proches et les champs lointains des peuples à germaniser ! Que fait la France là, quand le Tudesque y pourrait mettre sa basse joie de ravir ? Quoi ! Le grand coup de Bismarck ne l'a pas fait disparaître ?

En 1875, l'homme de fer eut l'intuition qu'il fallait l'achever sans plus attendre. Que ne passa-t-il outre à l'opposition de l'Angleterre et de la Russie ? Il n'osa pas. « J'ose », dit Guillaume II. De par le géant d'Allemagne, interdiction aux myrmidons de la Gaule de vivre et de penser français.

Le *Kaiser* a parlé, sous l'inspiration de son *vieux Dieu*, ose-t-il dire tragi-comiquement — car il en est encore aux Divinités sombres qui ont soif de sang humain — et sans qu'il soit même besoin d'un prétexte menteur, philosophes hégéliens, poètes de Wagner, professeurs érudits, *penseurs* de tout poids et de toute étendue, socialistes de Karl Marx, travailleurs de tout rang et de toute sentimentalité, fils dégénérés de Gœthe et de Schiller, qui les maudissent dans leur tombe, viennent aligner passivement fusils, canons et mitrailleuses, sous le sabre de leurs divins hobereaux, pour s'en aller tuer par delà les Vosges l'espérance de vivre dans la justice et dans la liberté.

Victoire ! Ils ont déjà rasé des villes, comme Louvain, brûlé des villages, torturé, massacré des vieillards, des femmes, des enfants, et cela sans haine au cœur, disent-ils, en vertu de la méthode scientifique de von der Goltz qui commande l'aggravation du pire pour que la lutte soit plus courte, *dans l'intérêt de l'humanité*. A genoux, peuples de la terre, c'est le grand souffle du pangermanisme qui passe sur vous.

Alors, quoi qu'il puisse arriver, on ne pourra plus dire que nous aurons jamais le choix entre la paix, plus ou moins onéreuse, et la continuation de la guerre, puisque c'est entre la vie et la mort de la France que nous avons, que nous aurons, jusqu'au bout, à prononcer. Une seule question : Pouvons-nous sanctionner la fin de notre race sur le sol que son histoire a consacré ?

En Allemagne, quarante ans de préparation acharnée. Et nous, les Français avons-nous toujours tenu compte de tant d'avertissements qui nous furent donnés ? Ce n'est point l'heure de l'examiner, bien que le passé retentisse,

en ce moment, sur nous. Toujours insouciants, toujours confiants dans les soudains appels aux suprêmes ressorts de notre énergie, nous avons beaucoup parlé et, parfois, insuffisamment agi. Légèreté, négligence, enlisement dans les délais d'études, dans les ajournements de décision, acceptation facile des solutions approximatives, dédain des méthodes sévères, goût de l'improvisation, il y a eu, quelquefois peut-être, trop de ces manquements envers nous-mêmes, tandis qu'un implacable ennemi inlassablement aiguisait le fer contre nous.

Très brillants dans les premières rencontres, souvent très imprudents aussi, par exès de valeur nos soldats décimés, mais ne cessant d'imposer d'effroyables pertes à l'ennemi, ont dû se replier à l'aile gauche, sans jamais cesser le combat, sous l'énorme poussée du nombre automatiquement discipliné. Dans cette retraite pied à pied, où les succès partiels et les revers se mêlent, le terrain fut chèrement disputé, si bien qu'au premier contact du camp retranché de Paris, les avant-gardes allemandes durent se retourner pour faire front contre un adversaire refoulé, non vaincu.

Ici finit, pourrait-on dire, une première partie de la campagne où les Allemands peuvent réclamer sur nous l'avantage du terrain conquis, au prix de pertes incalculables, mais sans nous avoir porté un de ces coups qui auraient pu nous atteindre dans le vif de nos moyens militaires. Nos armées de première ligne à aucun moment n'avaient été entamées, comblant leurs vides au fur et à mesure des besoins, tandis que les armées de seconde ligne se mettent en mouvement pour les seconder. Déjà l'armée rassemblée sous Paris annonçait sa présence par des actions d'offensive, et le général Joffre ayant réussi à se dégager d'une étreinte menaçante, l'ennemi qui arrivait à marches forcées pour diriger ses efforts sur notre capitale, vit s'aligner devant lui tout un front de bataille qu'il fallait, coûte que coûte, aborder. Depuis quatre jours la grande bataille se livre, et d'importants succès annoncent que l'admirable ténacité de

nos troupes est bien près d'avoir rompu l'élan de l'envahisseur. Il ne faut rien exagérer, mais le seul fait d'un notable recul des Allemands dans la région de Paris est un événement dont l'importance militaire et morale éclate à tous les yeux.

Sur aucun point nous ne sommes en recul. La *furie française*, aidée de la merveilleuse résistance du soldat anglais, s'est partout retrouvée. Acceptons ces succès, qui ne sont encore que des indications de victoire, avec calme et confiance, comme nous avons fait des revers. La victoire est en chemin. Nous ne sommes pas au bout des épreuves, puisque la destinée veut, une fois de plus, que l'Europe ait pris le sol français pour champ de bataille. Mais les alliés se sont promis de ne jamais faire la paix l'un sans l'autre. C'est le gage assuré du succès.

L'Homme Libre, 11 septembre 1914.

VERS LA FIN DU FLÉAU

La retraite des armées d'invasion, sous la poussée des troupes anglo-françaises, s'effectue décidément avec une précipitation de déroute. Partout l'ennemi se retire en désordre, s'allégeant de tout ce qui embarrasse sa fuite, sans qu'on puisse encore exactement préciser la cause profonde de cet immense désarroi.

La bataille de sept jours est une grande victoire anglo-française, dont les conséquences ne peuvent encore être évaluées.

... Gardons-nous bien, toutefois, de croire que nous puissions compter sur une série ininterrompue de succès jusqu'à l'écrasement final de l'agresseur. Le rideau tombe sur les horibles scènes de l'invasion étrangère en Belgique et en France. Un coup mortel a été porté au prestige de « l'invincible » *Kaiser*, qui ne s'était jamais battu. Nous l'avons refoulé, expulsé militairement sur toute la ligne, et nos infa-

tigables soldats, ardents à la poursuite, le reconduisent d'une vitesse accélérée, baïonnette aux reins. Mais ce serait démence d'imaginer que nous en ayons à peu près fini avec un adversaire qui va retrouver des forces, et même de grandes forces, sur son territoire inentamé. Une grande partie de ses moyens militaires sont encore intacts. La discipline automatique reprendra bientôt son pouvoir. La lutte sera longue encore, et semée nécessairement de péripéties imprévues. L'enjeu est trop gros pour que l'empereur allemand puisse se résoudre soudain à abandonner la partie. Je lui fais l'honneur de croire à sa résistance éperdue. Mais la destinée le tient à la gorge. Il est aux mains de l'inévitable.

L'Allemand n'est pas aussi prompt que le Français à rebondir sous le coup du malheur, mais il a la discipline militaire dans le sang, et une naturelle soumission à ses chefs : on en peut faire, aux heures tragiques, un redoutable instrument. Les forces, encore intactes, de l'Empire lui fournissent d'énormes ressources pour la résistance, et même, parfois, pour l'offensive. Apprêtons-nous donc aux grands efforts qui nous seront encore demandés. Des fautes graves ont été commises de notre côté. Nous aurions pu les payer cher. La fortune, qui nous devait une revanche, nous a permis de les réparer d'une façon éclatante. Tâchons de ne plus rien donner à l'imprévu. Nos chefs militaires viennent de subir victorieusement les plus rudes épreuves. A nous de leur faire confiance en leur accordant le crédit de patience et de fermeté dont ils auront fatalement besoin.

L'Homme Libre, 15 septembre 1914.

V

LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'HIVER L'YSER, L'IMMOBILISATION DES FRONTS

CAMPAGNE D'HIVER

« *Jusqu'à mon dernier cheval* », a dit Guillaume II. « *Jusqu'au bout* », avons-nous prononcé gravement. Et M. Winston Churchill, hier : « Nous sommes résolus à vaincre, *devrait-il nous en coûter la dernière livre sterling et le dernier homme.* » Ce sont des paroles qui engagent, surtout lorsqu'elles sont prononcées en pleine connaissance de cause.

... Préparons-nous à soutenir, avec patience et fermeté, la lutte désespérée que l'orgueil du Kaiser impose aux peuples qui vont sauver sur les champs de bataille le droit de toute l'Europe à l'indépendance dans la dignité. Il annonce, comme nous, que rien ne le fera céder, mais les conditions de la lutte le condamnent à l'épuisement de ses forces au bout d'un temps que je ne suis pas en état de calculer, tandis que nos avantages, grâce au concours croissant de nos alliés, ne peuvent qu'augmenter. Il fera tête aussi longtemps qu'il lui sera possible, sa seule chance étant de nous lasser, de nous décourager. A nous de lui montrer que nous sommes d'un trop dur métal pour qu'il puisse garder l'espérance de nous user.

J'aimerais qu'il pût venir circuler *incognito* parmi nous, visiter les villes, les villages, les champs, interroger quiconque, scruter les âmes, comparer notre état d'esprit

avec celui de ses sujets. Nous avons été déçus dans nos premières espérances qui furent, avant les grands chocs, d'une victoire relativement aisée. Du nord nous est arrivée une avalanche de fer qui a tout broyé sur son passage jusqu'à Paris. Une importante part du territoire français est encore sous les pieds de hordes furieuses qui vont semant l'incendie et la mort. Des contrées envahies nous arrivent chaque jour des troupes d'émigrants lamentables, encore stupéfiés d'horreur. Nous écoutons des récits qui glacent le sang dans les veines, et le devoir fraternel accompli, hommes, femmes, vieillards, redressent la tête et, tranquilles, se donnent le mot d'ordre : « En avant. » Les fils, les frères, les époux sont là-bas dans la plaine, sous l'ouragan d'acier. On ne pense qu'à eux. On les évoque. On les voit. S'ils reviennent, on deviendra fou de joie. S'ils ne reviennent pas, on se raidira, sans une parole, et l'on tiendra bon, toujours, toujours jusqu'à ce qu'il ne reste plus un soldat.

A cette grande paix de l'âme résolue, à ce calme dans l'obstination de vaillance où toutes les énergies de l'être se sont rassemblées, que nous oppose l'ennemi ? Des scènes de démoniaque sauvagerie, des massacres, des supplices qui n'épargnent pas l'enfance, des feux de peloton, un brasier, d'où émergent les tours de la cathédrale de Reims, voilà les manifestations de la chevalerie germanique parmi nous. Nous regardons, torturés dans nos entrailles, mais nous avons au cœur une flamme d'espérance qui ne s'éteindra pas. Nous ne pouvons pas être vaincus, puisque nous n'accepterons jamais de l'être, car il s'agit de la vie même de la France, et nous prétendons sauvegarder, au moins, l'honneur. Il faut donc que notre endurance vienne à bout de la fureur allemande, tandis que la Russie et l'Angleterre, qui sont bien loin encore d'avoir donné tout l'effort qu'elles peuvent fournir, nous permettront d'achever en commun la défaite finale de la sauvagerie. Ce que cela peut représenter encore pour nous de souffrances patiemment et noblement supportées, c'est à

nous de le savoir, c'est à nous de nous y préparer. La dure et longue campagne d'hiver ne nous y apportera que trop d'épreuves. Dès ce moment, haussons nos cœurs et disposons toutes choses pour mériter la victoire avant de la forcer.

L'Homme Libre, 28 septembre 1914.

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

On ferait un beau livre, pour les écoles, avec les seuls tableaux d'épisodes de cette guerre, tels qu'ils résultent des citations à l'ordre de l'armée.

C'est bien là, en effet, qu'on voit apparaître, dans sa splendeur, l'âme héroïque de notre soldat français.

Pour un héros, transportez sur le champ de bataille un Français inconnu, de ceux que vous coudoyez, tous les jours, sans arrêter sur eux votre regard. Vous ne le connaissez pas, il ne se connaît pas lui-même. Il peut être moyen de qualités et de défauts. Il passera, dans la vie, ignoré du public, ayant eu la valeur d'un chiffre pour le statisticien, et personne de ceux qui l'auront coudoyé ne soupçonnera qu'en certaines circontances tragiques, quelque chose puisse surgir de cette âme modeste qui la projette au premier rang. Combien sont-ils ainsi, parmi nous? Je ne sais pas. Personne ne peut savoir. Ce que les faits démontrent, c'est qu'aussitôt que l'événement le requiert sur ce sol, fécondé de l'esprit des ancêtres, l'héroïsme apparaît.

J'écris l'héroïsme, parce que, le courage, ce ne serait pas assez dire. Le courage est le lot de tous les braves gens mis dans le cas de choisir entre le devoir et le déshonneur. Il n'y a que des gens très braves pour convenir qu'ils ont eu peur. Ainsi Turenne, souvent cité. Hier encore, je lisais, dans les mémoires d'Agrippa d'Aubigné, le récit d'une affaire où le soldat-écrivain avait pris la fuite avec un entrain qu'il s'est plu, peut-être, à exagérer. Le lendemain, ses prouesses faisaient l'admiration de tous, au plus fort

de la mêlée. Et l'homme de philosopher: *Dieu*, écrit-il, *ne donne pas le courage*; *il le prête seulement*. C'est-à-dire qu'il y faut cet ensemble de conditions extérieures et intimes qui déterminent le *moment*.

L'amour, la passion d'une cause juste et belle, est, dans cet ordre d'idées, le premier fondement de l'action. Agrippa, s'enfuyant, n'en tenait pas moins, sans doute, son parti pour le plus noble de tous. Une minute s'était trouvée où ses nerfs et ses muscles traduisaient infidèlement sa pensée, et le seul fait qu'il en prend acte contre lui-même montre assez que cette minute-là n'avait, à ses yeux, que le caractère d'un vulgaire accident. Ce sont là des péripéties de l'action militaire, telles qu'il s'en peut rencontrer chez maints combattants, et même, comme on le voit par l'exemple ci-dessus, des plus durement trempés. Le courage, en somme, est la qualité maîtresse de l'âme humaine parce qu'il est une mise en action du respect de soi-même, une suprême détente de dignité.

La paix intermittente de notre civilisation a-t-elle pour effet de susciter, de favoriser le courage militaire ou de l'énerver, de l'amollir. Elle a créé de toutes pièces le courage civique, l'une des plus hautes formes de l'ennoblissement pour l'homme appelé à prendre, dans le silence du cabinet, sans témoins, une décision d'où peut dépendre tout un avenir de misères ou de bonheur. Celui qui, pour rester dans la droiture de sa conscience, sacrifie froidement, avec toutes les récompenses sociales du jour, jusqu'aux intérêts mêmes des êtres qui lui sont chers, est un héros qui ne sera dépassé par nul autre, mais qui peut être égalé.

Car le courage militaire subsiste intact dans sa grandeur, dans sa beauté. N'est-ce pas le plus grand sacrifice que de donner tout de soi pour une noble cause? Et comment le sacrifice serait-il plus complet que dans la fleur de la jeunesse, lorsque toutes les sensation de l'être s'offrent, en frémissante nouveauté, au radieux cortège d'espérances dont l'adolescent encore n'a point le secret. Il croit, il espère, il attend. Quoi que lui donne la vie, c'est un moment

sacré, le plus beau par les promesses, encore sans déchets de réalité. Tout s'éveille, tout chante, tout invite à la vie. Et voilà que tout ce rêve de fragile beauté, précieux plus que l'inconnue vérité des choses, le jeune homme sera sollicité de le jeter au gouffre parce qu'une cause, supérieure à toute autre, l'aura commandé.

C'est la Patrie qui veut le sacrifice, et l'hésitation est tout près d'être un crime quand elle a parlé. La Patrie, mot mystérieux qui tient l'homme enfermé dans un cercle magique de sentiments, de pensées, de traditions, écrites ou seulement senties, dont il ne peut pas, dont il ne veut pas sortir, car une telle noblesse lui vient des grands aïeux que ce serait félonie de n'en pas garder le dépôt pour les générations à venir. La défense du foyer familial, c'est bien. Chacun s'y donnera tout entier. Il y a encore de l'égoïsme dans l'extrême sacrifice pour un résultat si prochain. La Patrie, c'est une grandeur de tous, depuis des temps qu'on ne saurait fixer, une commune beauté à laquelle tous peuvent et doivent participer par une collaboration à l'œuvre humainement infinie que nous avons reçu la glorieuse charge de continuer.

Dans la paix, le labeur, sous toutes ses formes, est une pierre d'apport. Tout effort fait un peu de Patrie. Dans la guerre, l'effort total d'une vie, ramassé en un jour, en une heure, en un moment vertigineux de grandeur surhumaine! Et cela, c'est l'honneur, la mort plus belle que la vie, la sensation aiguë, sous la grêle de mitraille, dans le tonnerre des obus, qu'une volonté muette domine tout ce fracas, et qu'on fait la plus belle histoire en disant simplement au canon : Je ne veux pas.

Il sent cela, soyez-en sûr, notre troupier français, couché sur la terre nue, où, tenant sa bonne arme, il attend l'heure de bondir. Quel regret du beau temps où l'on voyait l'ennemi ! L'ennemi, il est là-bas, tapi dans sa tranchée, dont il n'est pas pressé de sortir. Quand il croira avoir tout écrasé de son artillerie, peut-être se risquera-t-il. Il faut demeurer là, sous les balles des shrapnells et

les éclats d'acier. L'heure est d'une angoissante immobilité, cruelle à vivre. Il en est qui regardent le chef, comme pour chercher une manifestation de fermeté. D'autres interrogent le voisin, stupéfiés quelquefois, comme un de mes amis récemment, de le trouver mort d'une balle en plein crâne, sans cri ni mouvement. Le plus grand nombre pensent à ce qui va se passer, tout à l'heure, et se disent, les dents serrées, que le plus tôt sera le mieux. Ah ! l'on raconte que les Allemands ne comprennent pas le français. Eh bien, quand ils entendent le commandement : *à la baïonnette*, ils savent assez ce que cela veut dire, car ils ne sont pas longs à faire voir, dos tourné, qu'ils ont compris.

Mais l'heure du courage passif est passée. L'ordre à retenti : *En avant*. C'est le moment du soldat français. Le trou de lapin de l'Allemand, ce n'est pas son affaire. Il lui faut, à celui-là, le grand air, avec une arme sûre, et un ou plusieurs *Boches* à regarder. Tout le monde s'est précipité. Le drame, le vrai drame commence, car le courage d'action, la vaillance de l'homme, surexcitée par les péripéties du combat, va, selon les impulsions de chacun, se manifester par d'étonnants faits d'armes, dont le souvenir malheureusement se perd, par la bonne raison que chacun est à sa tâche, et qu'il n'y a pas de spectateurs.

Nous n'avons pas besoin de déprécier notre ennemi. Il se désigne assez hautement, lui-même, à la réprobation du monde civilisé. Pour moi, je me borne à dire que des massacreurs de femmes et d'enfants peuvent être de beaux soldats, à ne les juger que du dehors, mais que ce sont des lâches nécessairement. Je ne suis donc point étonné qu'ils aient peur de la baïonnette, et qu'ils fuient quand il faut s'affronter, homme à homme, en se regardant dans les yeux. Mais, dans la mêlée en masse, tout arrive, et la diversité des rencontres produit des groupements de bataille où d'effroyables drames se jouent.

Le Français est, ici, à son point culminant. En lui, soudainement, vont faire explosion, à l'appel des violences déchaînées, des qualités d'action à nulles autres pareilles,

qui feront jaillir des profondeurs de l'être d'héroïques vertus que, dans la simplicité de son cœur, il ne se connaissait pas. Il a fallu l'étincelle révélatrice du drame inouï où toutes ses énergies se rassemblent dans un éclair de temps, comme celles du dieu tonnant au coup de foudre, pour qu'éclate de son cœur une volonté, une puissance de Titan. C'est un absolu devant qui tout cède. Il veut, il fait : le reste ne compte pas. Le mot danger n'a plus de sens. Si les camarades faiblissent, cet homme, timide peut-être dans la vie ordinaire, arrête les fuyards d'un mot, d'un geste, d'un acte qui les domine tous, leur en impose par la sensation d'une force contre laquelle rien ne peut prévaloir, les ramène au combat, pleins d'un nouveau courage, et ne s'arrête que lorsqu'ils ont vaincu.

Et l'on dirait vraiment que la mort a peur de cet être invincible, car, lorsqu'il la défie, au plus épais de la grêle de fer, elle s'acharne parfois incroyablement à le respecter. Blessé, il continue de combattre, sauve son camarade, son officier gisant à terre, le traîne jusqu'au prochain secours, et, pour épuiser son reste d'héroïsme, revient parfois se faire tuer. Mort ou vivant, nous pouvons vraiment l'envier : il a vécu le plein de tout ce que peut donner la vie. Place à lui, au plus haut de nos souvenirs. Il a peut-être voulu la mort, parce qu'il se sentait trop grand pour une récompense. Vivant, nous ne pouvons l'honorer mieux qu'en disant simplement ce qu'il a fait, sans le gâter d'un commentaire.

C'est pourquoi, lecteur, je vous recommande la noble et réconfortante émotion de la liste des citations à l'ordre de l'armée. Là, vous trouverez la leçon supérieure des jours poignants où nous vivons. Je ne veux citer aucun nom, parce que ce serait faire injure à tous les autres. Lisez, vous dis-je, et dites s'il ne vous viendra pas une fierté d'être de ce même sang d'où tant de héros sans célébrité sont sortis. Lisez, lisez, quand vous aurez commencé, vous ne vous arrêterez pas. L'un s'est fait tuer sur ses pièces parce que ses soldats faiblissaient, et par son muet exemple — ô

miracle — les a ramenés. L'autre extirpe avec son couteau la balle qui l'a frappé, et retourne au feu jusqu'à la fin. Celui-ci, quand ses pièces n'ont plus de munitions, se jette dans la tranchée, pour combattre à côté de l'infanterie, ou le bras cassé, l'épaule déchirée, continue de pousser ses hommes à l'ennemi. Celui-là ramène sa compagnie sous le feu le plus violent, et, quand elle est obligée de se retirer, il reste pour emporter les blessés et reçoit la balle qu'il avait si glorieusement gagnée. Je n'en finirais pas.

Inconnus hier, ces hommes seront inconnus demain. Aujourd'hui, c'est leur jour. Qu'il soit à eux pleinement. Aux cœurs fiers un salut de fierté. Ils n'ont pas attendu la victoire définitive pour nous refaire une patrie totale. Ils ont vécu, ils nous auront fait vivre un beau résumé de la France dans une journée du soldat français.

L'Homme Enchaîné, 9 octobre 1914.

POUR MAINTENIR L'UNION

... Dans le domaine de l'action spontanée, nous jouissons sur l'Allemagne d'une supériorité très grande. Il n'y a point d'esprit public, dans l'Empire de Guillaume II. Le peuple allemand, dressé au servilisme, est d'hommes qui se laissent plier à tous les usages. On peut l'approprier à tout, sauf à l'indépendance. Il recueille tous les profits de son abaissement lorsqu'il a des maîtres comme Frédéric II ou Bismarck, mais, hors du bâton du conducteur, n'attendez de lui que platitude et soumission. Surtout ne vous étonnez pas de la morgue insolente de ses chefs. Pour produire l'excès de tyrannie des uns, il faut, des autres, l'excès de dégradation. Personne, dans les masses populaires de l'Allemagne, n'aurait probablement voulu prendre l'initiative de la guerre, mais l'implacable féodalité qui les pousse en troupeau devant elle, ayant eu soin de développer, tout au fond des âmes obscures, le germe des fureurs conquérantes qui fut le lot

des hordes primitives, chacun de courir à sa destinée avec des chants qui ne sont pas très supérieurs aux mugissements de la bête jetée à l'abattoir. Avant de succomber, l'Allemand s'offrira la suprême joie de piétiner, d'éventrer, de déchiqueter tout ce qui se trouve sur sa route, si licence lui en est donnée : c'est la seule manifestation d'individualisme qui lui soit laissée. Encore trouve-t-il plus de plaisir à s'y livrer *par ordre*, méthodiquement.

Il faut bien que nous soyons une autre race puisque notre penchant naturel est de regarder les hommes en face, et, pour cela, de vivre debout. Ce fut la source de grands ennuis pour les gouvernements du passé. En revanche, lorsque l'intérêt supérieur de la patrie en danger, lorsque le grand souffle d'une noble idée vient à souder fortement le dur bloc de ces indépendances, tout à l'heure dispersées, alors il n'est point de puissance qui puisse résister au formidable marteau-pilon dont le choc est d'un peuple tout entier.

C'est là que se retrouve, après trop de manquements dans la préparation méthodique, la supériorité d'une action volontaire d'ensemble, sur l'organisation purement mécanique du peuple allemand. Des fautes antérieures, trop souvent constatées, peuvent mettre, aujourd'hui, nos administrations aux prises avec d'incommensurables difficultés. Elles s'en trouveront tantôt bien, tantôt mal, selon qu'elles auront le courage de rompre avec les anciens errements, ou que, sous les regards d'un ministre plus prompt à suivre qu'à diriger, elles s'entêteront dans des routines qui, ayant causé le dommage ne peuvent en apporter la réparation.

Dans les deux cas, quelque chose sauvera tout : c'est l'admirable union des esprits et des cœurs pour le salut de la patrie. Cette union spontanée, obstinément volontaire, de toutes les énergies d'un peuple concentrées en une masse irrésistible, pour l'effort simultané de tous les bras et de tous les cœurs, il est permis de constater avec orgueil que personne ne nous l'a imposée, et que personne

n'eût été de taille à le faire, comme Gambetta l'apprit à ses dépens au jour où les déchirements civils apportaient une si cruelle aggravation des affreuses blessures de la guerre étrangère.

Non. La dure leçon avait porté ses fruits, et c'est du cœur de tous qu'a simultanément jailli l'énorme étincelle où se sont fondues soudain toutes les âmes, toutes les volontés, pour le coup de foudre que sera la victoire définitive de demain. Nul homme, nul gouvernement, nul parti ne s'en peut attribuer exclusivement la gloire. Le peuple français a pris en mains sa propre cause. Mis en demeure de se sauver lui-même, il a montré que l'espérance en lui, comme la puissance d'action, venait des profondeurs. Il a fait ses soldats, leur ayant soufflé le plus beau de son âme, le meilleur d'une invincible résolution qui les rend supérieurs à tout revers. Il sait que l'œuvre sera longue et dure. Il sait aussi qu'elle ne sera pas supérieure à ses moyens. Il veut, il fait. Aidé par le concours désintéressé des uns, entravé par l'incompréhension des autres, il poursuit sa tâche sans faiblir, n'attendant d'autre récompense que le maintien de la vie française au cœur de la civilisation.

Je dis la vie française, toute la vie française, avec la multiplicité de ses aspects de pensée et d'action. Voilà ce que représente l'obscur troupier, notre fils, notre frère, là-bas, dans la boue de sa tranchée, jouant sa vie vingt-quatre heures par jour, sur la chance d'un coup de mitraille, pour que le rayonnement de la France soit sauvé. Voilà ce que représentent, dans tous les ordres de l'activité nationale au service de la cause commune, tous ceux qui, tendus vers la plaine où l'immense tragédie se joue, ne disent et ne font, sans se préoccuper d'eux-mêmes, qu'en vue d'accroître la force physique et morale de ce bon soldat.

L'Homme Enchaîné, 20 octobre 1914.

TOUTE LA FRANCE

Je ne puis détacher ma pensée de ces hommes qui sont au feu. Sur une ligne mouvante qui va de la mer du Nord à l'extrémité des Vosges, ils sont là, jour et nuit, terrés en des tanières de boue, grelottants, engourdis, mais le cœur cuirassé d'une ardente vaillance qui leur fait affronter en souriant le froid, la faim, la mort. Ils ne s'arrêtent pas pour se contempler, s'analyser, porter des jugements de philosophie sur eux-mêmes et sur ceux qui les envoient aux misères, aux dangers du métier de soldat. Ils ont de vieux parents qu'ils aiment, des femmes, des enfants qui leur tiennent au cœur par des fibres de sensibilité douloureuse, ils ont une ville, un village où ils sont nés, où ils croyaient mourir, un pays très doux au souvenir, où leur enfance, leur jeunesse a passé, une grande patrie enfin, toujours présente à leur pensée, dont l'histoire les berce en des joies de respect et d'amour, en des espérances de grandeur. Plus ou moins cultivés, plus ou moins réfléchis, plus ou moins prompts à sentir, à s'endurcir, à résister, plus ou moins impassibles quand la sombre faucheuse fait sa récolte rouge, ils sont dans l'action où les appelle une poésie de vie supérieure, un élan surhumain de tout l'être qui lance leur volonté dans la bataille en boulet de canon.

Ils étaient des héros tout à l'heure, tout à l'heure ils seront des enfants amusés de périls qui ont des aspects de roman. Car, dans une même journée, il faudra, selon la chance de l'heure, aller et revenir, de la tension farouche des énergies surchauffées à la douce détente des sensations d'humanité. Nous nous représentons toujours le soldat aux prises avec l'ennemi. Ce serait trop beau s'il pouvait régler tous ses comptes en un furieux effort de combativité. Combien plus difficile, le courage de ferme passivité sous la grêle des éclats d'obus ! Combien plus dure, l'épreuve des souffrances enchaînées qui se succèdent sans relâche, pour

s'aviver l'une l'autre, et user peu à peu toutes résistances de corps et de volonté ! En dehors du combat même, il n'est pas un moment qui ne soit d'action véritable, puisqu'il n'est rien qui ne conduise à la fin souhaitée. Et si la chance d'un bref repos peut heureusement survenir, la passagère reprise de possession de soi-même, la rentrée provisoire dans une paix de gais propos, le délassement des anecdotes de guerre pour la joie de narguer l'ennemi, tout cela se verra bientôt refoulé, rejeté, sans regrets, au rang des choses abolies, dès que l'apaisement des cœurs sera sommé de faire place aux violences de la vertu guerrière, pour répondre aux appels de l'énorme tragédie. C'est ainsi que se forge, sur l'implacable enclume des heures, le solide métal des volontés invincibles. C'est ainsi que se trempent les caractères. Avez-vous vu, chez le bon armurier de Tolède, comment la lame d'acier friable devient instantanément infrangible au sortir de la merveilleuse cuve d'eau où elle ne fut plongée que le temps d'un éclair? C'est l'âme de notre soldat au feu.

Le *Boche,* qui n'est qu'une pièce de mécanique dans les mains du mécanicien supérieur, a bien appris à le connaître, notre soldat français, — assez pour ne pas rechercher la conversation de trop près — mais il ne le comprendra jamais. Hier, une lettre du front me contait comment nos troupiers égayèrent une soirée en agitant des lanternes au bout d'une haute perche, par un jeu de ficelles, pour faire dépenser inutilement aux *Boches* leurs munitions d'artillerie. Quels moyens d'expliquer à ces gens l'état d'esprit qui produit cette insouciance de jeunesse en folie, cet amusement du péril pour une revanche anticipée sur la mitraille de demain ? Le placide *Boche*, qui ne connaît que les plaisirs de l'obéissance irraisonnée, fera bonne figure au feu, tout comme l'autre, mais il est trop savamment machiné pour vivre, de cette intensité, le plein de sa bataille, pour jeter dans l'action, comme son adversaire, toutes les joies de vie aiguë qu'il apporte superbement en offrande à la mort.

Quelques-uns, il est vrai, seront capables d'une audace réglementée. Sous la conduite d'un chef résolu, ils pousseront des pointes hardies, sans l'élan qui caractérise les nôtres, mais que le chef vienne à manquer, les ressources d'énergie de la troupe s'évanouiront subitement. Chez nous, si le chef tombe, un *débrouillard* tout aussitôt se révèle, pour s'accommoder aux circonstances, suppléer, sur l'heure, à ce qui fait défaut, changer le cours de l'aventure par quelque coup de téméraire fantaisie qui déconcertera l'adversaire. Avec de tels soldats, on n'est jamais au bout de ce qu'on en peut attendre. Nul d'entre eux n'en sait rien lui-même, car sa plus grande joie est d'improviser, à toute heure, son combat. Quel plaisir d'étonner son chef, qui, le connaissant bien, s'attend à beaucoup de choses, mais ne peut retenir parfois, aux heures périlleuses, un cri d'admiration. Et pourtant qui ne découvrirait rien au delà, sur notre actuel front de bataille, prouverait qu'il n'a pas regardé d'assez près le Français combattant d'aujourd'hui.

Audacieux et gai tout à la fois, l'homme dont l'aïeul a parcouru toute l'Europe en chantant sa *Marseillaise*, sans perdre une occasion de foncer sur l'ennemi, ne paraît peut-être pas très différent du soldat de Crimée, d'Italie, de 1870, où d'autres chefs lui eussent assuré la victoire. Cependant, les circonstances ont trop profondément changé l'âme et le cœur des combattants. Au début de la guerre de 1870, ce n'était pas encore le salut de la Patrie qui était en jeu, et plus tard nous luttions à un tel désavantage que c'est miracle si des armées improvisées purent faire autre chose que de succomber glorieusement. On ne louera jamais assez la reprise de volonté dont il fallut le prodige, par Gambetta et M. de Freycinet, pour aboutir à la victoire de Coulmiers. J'ai ouï dire que Guillaume Ier, qui avait vu le soldat français au plus fort des désastres, dit un jour à celui qui allait être son successeur : « Souviens-« toi, mon fils, qu'au cours de la grande guerre, si nos « succès ont étonné le monde, par la grâce de Dieu, pour-

« tant il fut des heures, où, malgré tant de chances favo-
« rables, je pus douter de la finale issue. » C'est probablement le plus bel éloge qu'on ait jamais fait du soldat français. Nous avons peut-être le droit d'invoquer ce haut témoignage, à l'heure où Guillaume II, ayant follement tenté la fortune, après un achèvement de préparation qui n'a pas rencontré chez l'adversaire d'égales facultés de prévision, se heurte, parmi d'autres beaux éléments de résistance, à l'implacable sourire du soldat français.

Il y a trois mois, personne ne pensait à la guerre prochaine : pas plus ceux qui avaient charge de la préparer que ceux qui, à l'heure où j'écris, tombent en héros, refoulant pied à pied l'ennemi de nos plaines ravagées. Il y avait une armée nationale sur le papier, où elle faisait statistiquement une assez belle figure. Ce qu'était au juste la préparation véritable, ce n'est pas l'heure de l'examiner. Je ne mentionne la question que pour mémoire. S'il y a des chefs qui n'ont pas fait tout leur devoir, les soldats eux-mêmes, qui, avec l'immense majorité des Français, ne croyaient pas que la guerre fût possible, ne mettaient pas une ardeur extrême à accomplir des périodes de service militaire dont trop de chefs — je l'ai dit à la tribune du Sénat — ne savaient tirer souvent qu'un médiocre parti. Les pouvoirs publics laissaient faire — toujours dans la pensée qu'*on ne verrait pas cela* — et ce qu'on ne devait pas voir, voici soudainement qu'on l'a vu.

La mobilisation s'accomplit dans un ordre parfait qui ne faisait pas prévoir certains mécomptes. Les soldats de la France, *de toute la France*, s'alignent sur le front, interrogeant d'un cœur tranquille la ligne d'horizon où doit apparaître *l'autre*. Oui, les soldats de *toute la France*, cette fois. C'est vraiment, aujourd'hui, la nation armée, toute la France en armes, qui se présente à l'ennemi. Fait nouveau dans l'histoire : tous les Français sont appelés à la défense du territoire. Immense rendez-vous d'un peuple qui, souvent, se chercha dans la paix, et va se rencontrer dans la guerre. Côte à côte, dans les tranchées, ils se

regardent, ils s'interrogent, déjà fiers des faits d'armes dont ils se proposent d'*épater* le Germain compassé. Ce qu'ils savent le mieux d'un métier, où beaucoup sont novices, c'est qu'ils ont le courage, et sauront s'en servir. Parce qu'ils ont confiance en eux-mêmes d'abord, ils ont bientôt senti qu'ils pouvaient mutuellement compter les uns sur les autres *jusqu'à la fin des fins*. Et les voilà contents de se trouver au danger tous ensemble, proches compagnons de la grande bataille française, frères de pensées, de sensations, de sentiments, riant, pleurant ensemble aux mêmes évocations du *pays*, vivant de leur France, chacun et tous ensemble, sans l'avoir jamais si bien compris — venus là pour lui donner leur vie, et chagrins seulement de ne pouvoir faire davantage.

Ceux-là sont des soldats de la France nouvelle, de cette République qu'ils ont voulue, sans l'avoir toujours bien déterminée, mais qu'ils font maintenant de leurs mains, de leurs volontés, de leur cœur. Oui, mieux que tant de parleurs, ils ont compris que la rhétorique avait fait son temps et que la destinée leur avait réservé l'heure d'agir. Ils entrent dans l'action heureuse et redoutable, tout orgueilleux de la pensée que d'eux-mêmes ils ne veulent rien réserver. Ici, point d'automates de tueries, rien que de nobles cœurs qui ne conçoivent rien au delà de la joie de se donner. Les soldats de la France ont repris leur juste place dans l'histoire, à côté de leurs grands aïeux. Comme ceux de l'an II, ils apportent au combat, avec les improvisations de leur vaillance, la fierté sublime des hommes qui ne se rendront jamais.

Trop ardents, ils apprendront — chèrement, quelquefois — à calculer, à modérer, à réprimer les élans d'une bravoure qui a besoin de s'ordonner, de s'assagir. Leurs officiers le leur disaient d'abord. Ils ne voulaient pas entendre, trop prompts à croire qu'ils feraient mieux de leur propre élan. Ramenés à la voix de l'expérience, ils ont appris, ils se sont façonnés par d'admirables facultés d'adaptation, à des conditions de lutte que jusqu'alors ils n'avaient pas soup-

çonnées. Ils se sont rapprochés de leurs chefs, puisqu'ils les ont compris. Dans le commun effort il faut s'aimer pour s'entr'aider utilement. Au diable les préventions d'autrefois. Plus de défiance, plus de ces dissentiments qui s'aggravent d'autant plus qu'on ne les formule pas. Il y a des curés officiers. Il y a des curés soldats. Tous de même pensée, sous l'uniforme de la République française, qui ne distingue pas entre ses enfants.

Le soldat a besoin de sentir, d'abord, que le chef sait son métier, puis qu'il ménage ses hommes, de son initiative, et qu'il est bon pour eux. Alors, il n'est besoin que d'un mot. On rivalisera de patience et de vigueur, selon l'occasion. Hélas ! les officiers eux-mêmes ont parfois, à leur tour, les brillants défauts du troupier. Loi du sang. Ils poussent trop loin la curiosité de l'ennemi, et dès qu'ils se dressent, d'habiles tireurs ont pour unique fonction de les mettre hors de combat. Ainsi, notre corps d'officiers, qui comptait déjà tant de vacances, au début de la guerre, a pu se trouver, en certains points, cruellement éclairci. Cependant, l'homme qui s'est instruit met son orgueil à l'ignorer. Il fera de lui-même, débrouillera les camarades qui arrivent du dépôt, gourmandera celui-ci, encouragera celui-là, maintiendra tout le monde en bonne humeur, et donnera un tel entrain lorsque viendra le moment de *bondir*, que chacun mettra son point d'honneur à le suivre, dans l'impossibilité de le dépasser.

Faites donc, grands Français inconnus, qui n'aurez point de noms dans les fastes glorieux de votre pays — n'ayant pas besoin d'historiens pour vous installer dans l'histoire de France. La place que vous vous y taillez est si grande que certains peut-être, un jour, seront jaloux que vous ayez tout pris. Vous qui avez cru, dans le rang, sous le feu, que vous ne pouviez rien faire que donner votre vie, sachez qu'au delà de la mort même, vous restez vivants, et chers entre tous, au cœur de ceux que vous aurez sauvés. Car c'est vous, vraiment, qui sauvez la France, en ce moment, ou, si vous aimez mieux, c'est la France elle-même qui, par

vous, fait sa destinée. La France recrue, renouvelée, rajeunie, la France meilleure et plus belle, en qui vous transfusez le plus pur de votre vie. Honneur à vous, bons ouvriers de la grande Patrie retrouvée. Une France meilleure et plus belle attestera que vous avez vécu.

L'Homme Enchaîné, 27 octobre 1914.

CARNETS DE GUERRE

... L'autre jour, un lieutenant-colonel, en avant de ses hommes couchés sur le sol, est grièvement frappé. La mitraille fait rage. Mais trois hommes se sont déjà élancés et, sur trois fusils en brancard, cherchent à mettre le chef à l'abri du danger, sans se soucier, pour eux, des obus qui font rage. Cela n'est rien encore. Attendez. Il faut passer devant les lignes de soldats qui ont l'ordre de ne pas quitter la position horizontale. Eh bien, sachez que, dans ces cœurs, il y a quelque chose au-dessus même de l'ordre militaire. Et, tout-à-coup, d'un mouvement spontané, voilà tous ces hommes debout, sous le crépitement de la volée de fer, présentant les armes à leur colonel hors de combat. Et lui, le cœur étreint d'une émotion que la douleur de sa blessure ne peut vaincre, cherche à se soulever pour le salut militaire : mais la pauvre main paralysée retombe et le geste est plus beau que s'il avait pu s'achever. Saluons ces hommes plus grands que les héros de Plutarque, trop souvent accommodés. Ce sont de beaux Français, non sélectionnés, rassemblés là, au hasard des rencontres, pour manifester spontanément, tous ensemble, sans une inutile parole l'âme resplendissante de la noble patrie.

L'Homme Enchaîné, 29 octobre 1914.

PREMIER BILAN

Un de mes amis qui est au front, et que j'ai des raisons de considérer comme un très bon juge, m'écrit que *tout va très bien dans l'ensemble* et qu'il est *plus confiant que jamais*. J'ai trop de joie à recevoir cette bonne nouvelle d'un personnage autorisé, pour n'en pas faire part immédiatement à mes lecteurs.

... Sur l'Yser, l'ennemi paraît avoir décidément abandonné sa tentative de passer à tout prix. C'est un échec retentissant qui clôt, heureusement pour nous, la meurtrière rencontre qu'on appelle la bataille des Flandres. Pour y préparer l'opinion allemande, les meilleurs journaux de Guillaume II entrent dans la voie des aveux, avec d'infinies précautions de langage. La *Gazette de Francfort* donne l'exemple en des termes qu'il est bon de retenir. L'ancien journal de Sonnemann, le protestataire de 1870 — que les temps sont changés ! — déclare « n'avoir aucune peine à reconnaître que *l'armée fraçaise n'est pas mauvaise*, que *les Russes disposent de plus d'hommes que les Allemands*, et que *les Anglais disposent d'une flotte plus importante que Guillaume II* ». Il a fallu trois mois de guerre pour incruster cette constatation d'évidence dans la cervelle, obstinément fermée des informateurs germaniques. Il faut compter pour une notable victoire le simple fait de les avoir amenés à ce point. D'autres découvertes leur sont encore réservées. De notre mieux, nous les aiderons à s'éclairer.

La *Gazette de Francfort*, ayant déjà reçu le bienfait de quelques lumières, n'hésite pas à mettre ses lecteurs dans la voie d'éclaircissements nouveaux. Elle comprend très bien maintenant qu'*on ne peut pas, tous les jours, démolir les forts ennemis dans un tumulte de joyeux hourras*. Même elle admet que les Allemands, *comme toutes les autres puissances du monde, sont exposés à subir des pertes*. Nous voilà bien loin de l'esprit d'infaillibilité guerrière qui se

manifestait si bruyamment, au début des hostilités. On est devenu plus modeste à Francfort. Attitude conforme à la simple réalité. On fera bien d'y persévérer. Par bonheur, quelque chose rassure la *Gazette de Francfort*. Ce qui donnera à l'Allemagne la supériorité sur ses adversaires, « c'est l'excellent esprit de la population *qui offre d'inestimables ressources de patience et d'endurance* ». Qu'ai-je entendu ? *Patience*, *endurance*, voilà ce qu'on demande, après trois mois de guerre, à ce peuple allemand, scientifiquement militarisé, qui devait en deux semaines s'emparer de Paris, mettre la France à sa merci, se retourner d'un bond pour écraser les Russes, cependant que l'Angleterre, bombardée de Zeppelins, accablée sur les mers, chassée de ses colonies, se voyait réduite à implorer la pitié de son vainqueur. Un beau rêve de trop courte durée, puisqu'on en vient, après des engagements qui ne sont encore, pour nous, que préliminaires, à recommander *la patience*, *l'endurance* — qui sont des vertus de défaite — aux invincibles conquérants qui devaient tout foudroyer.

Faut-il donc reconnaître qu'on s'était follement abandonné à de trop hautes espérances ? On devait traverser la Belgique en promenade. On s'y est empêtré dans le sang. On devait forcer Paris ; on a dû reculer, en y arrivant. Pendant d'interminables semaines, on s'est épuisé en retours offensifs, dont pas un seul n'a pu faire croire, un moment, qu'on avait chance d'aboutir. Alors, tâtonnant de tous les côtés à la fois, changeant de plan d'heure en heure, tantôt on essayait de percer nos lignes pour retrouver le chemin de Paris, tantôt on annonçait le projet grandiose de marcher sur Dunkerque pour s'installer à Calais, d'où l'on mettrait l'Angleterre, cerclée de mines flottantes, écroulée sous les fantastiques projectiles d'une miraculeuse artillerie, dans la nécessité d'envoyer à Calais des bourgeois de Douvres, la corde au cou, pour donner sa revanche à Eustache de Saint-Pierre, en implorant la faveur d'une capitulation. Hélas ! on n'a franchi le premier obstacle, l'Yser canalisée, que pour la combler de cadavres et trouver une fois de plus

la défaite dans l'éternel renouvellement de cette offensive en masse qui devait tout anéantir. Alors on a cherché, on cherche encore le chemin de Boulogne du côté de La Bassée, puis on a voulu pousser une pointe sur la ligne de Paris par Soissons ; il ne reste plus qu'à revenir vers l'Est, où l'on a déjà tenté vainement de passer. Où est le plan, dans tout cela ? Où la pensée directrice, la méthode de ceux qui se vantent d'avoir tout prévu, tout préparé, pour des fins expérimentalement déterminées ?

On renverse les rôles quand on réclame *la patience* et *l'endurance* des agresseurs. Réduits à la défensive, ils s'épuisent en contre-offensives dont aucune encore n'a donné de résultat. Et nous, cantonnés dans une défensive qui n'a failli nulle part, nous choisirons le jour de la grande offensive que nous aurons préparée par *la patience* et *l'endurance*, qui en sont les conditions par nous acceptées. Les Allemands écrivent tous les jours que nous piétinons. Que font-ils ? Ils essayent de passer et ne passent pas. Est-ce donc leur avantage ? L'efficacité militaire de nos troupes, aussi bien que de nos alliés, va s'accroissant chaque jour. En peuvent-ils dire autant, quand nous trouvons leurs unités confondues — quelques-unes de qualité inférieure — et les prisonniers que nous leur faisons mourant de faim ? C'est notre tour de préparer des conditions d'offensive. Nous ne les consulterons pas sur le choix du moment.

L'Homme Enchaîné, 7 novembre 1914.

RÉPONSE DES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

Les Universités françaises ont eu la très bonne idée de répondre au manifeste des Universités allemandes. Elles l'ont fait en des termes d'une simplicité et d'une sobriété vraiment déconcertantes pour l'entreprise d'artifices et de mensonges si péniblement échafaudée par de lourds érudits de la culture militariste allemande. Afin de verser plus sûrement la pleine lumière dans les esprits, prévenus ou

non, auxquels il leur paraissait bon de s'adresser, nos Français, avec grande raison, n'ont point jugé qu'il fût besoin de discuter. Point d'argumentation, au sens classique du mot, nulle trace de dialectique, aucun débat. Les faits, tout nus, sont d'une si convaincante évidence qu'il n'y a point de place pour la discussion. Je ne crois pas que jamais l'esprit français ait plus clairement élucidé, en quelques lignes, un ensemble de questions sur lesquelles tant de cerveaux confus s'étaient acharnés d'une si belle ardeur à faire l'obscurité.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir reçu le don d'un intellect fuligineux et de se tenir ferme dans le parti pris de mentir pour porter la conviction dans les esprits. Les Allemands, même, commencent peut-être à découvrir que cela peut tourner à désavantage lorsqu'on se trouve en présence de gens qui ne s'en laissent pas imposer par des affirmations violentes, évanouies au moindre éclair de vérité. Un cousin du président Roosevelt, qui arrive de New-York, me disait récemment que ce qui a fait le plus grand tort à l'Allemagne, dans l'esprit des Américains, depuis le commencement de la guerre, c'est l'attitude de ses apologistes, qui prétendent faire accepter leurs vues sans examen, et n'admettent pas que leurs dires aient besoin, comme tous autres, d'être contrôlés. L'esprit américain, positif avant tout, se plaît aux libres investigations qui sont la condition première de toute connaissance. Rien ne le pouvait donc plus durement heurter que l'insolente infatuation des représentants de l'Allemagne, proclamant qu'il n'y avait plus rien à dire lorsqu'ils avaient parlé.

Oh ! ce n'est pas ainsi que procèdent nos « intellectuels » des Universités françaises. Non seulement ils estiment qu'il y a quelque chose à dire après eux, mais, ce quelque chose, ils le sollicitent de quiconque, et ne réclament, pour eux-mêmes, selon la méthode socratique, que le droit d'accoucher les intelligences en posant le plus simplement possible des questions élémentaires... Quand ils demandent, par exemple : *Qui a voulu cette guerre ?* et plus loin : *Qui*

s'est ingénié à trouver des formules de conciliation? et, *Qui, au contraire, a refusé toutes celles qu'ont successivement proposées l'Angleterre, la Russie, la France et l'Italie?* on peut laisser à tous les esprits de bonne foi — et ceux-là seuls comptent — le soin de faire la réponse.

Lorsque nos amis se contentent de demander, sans aucun commentaire :

Qui a violé la neutralité de la Belgique, après l'avoir garantie?

Qui a déclaré, à ce propos, que neutralité est un mot, que LES TRAITÉS SONT DES CHIFFONS DE PAPIER *et qu'en temps de guerre* ON FAIT COMME ON PEUT?

Qui tient pour non avenues les conventions internationales par lesquelles les puissances signataires se sont engagées à n'user, dans la conduite de la guerre, d'aucun moyen de force constituant une « barbarie », ou une « perfidie », et à respecter les monuments historiques, les édifices des cultes, des sciences, des arts et de la bienfaisance, sauf dans les cas où l'ennemi, les dénaturant le premier, les emploierait à des fins militaires?

Dans quelles conditions l'Université de Louvain a-t-elle été détruite?

Dans quelles conditions la cathédrale de Reims a-t-elle été brûlée?

Dans quelles conditions des bombes incendiaires ont-elles été jetées sur Notre-Dame de Paris?

Il n'y a qu'à laisser répondre les faits pour confondre irrévocablement toute la prétendue « intellectualité » de l'Allemagne, invoquant, pour excuser un crime contre la foi jurée, l'hypothétique danger résultant de ce que l'adversaire aurait pu se trouver capable du même attentat. A de telles allégations, les enfants même de l'école ne pourraient que hausser les épaules.

Mais le point décisif que le manifeste des Universités françaises met admirablement en relief, c'est la pleine solidarité réclamée par les dignes représentants de la pensée allemande avec le *militarisme prussien*, dont le but avoué est la brutale domination du monde. Des publicistes étrangers avaient cherché, dans l'intérêt même des intellectuels

allemands, à distinguer leur cause et celle du militarisme brutal qui se donne pour mission d'imposer sa volonté, par le fer et le feu, au reste des humains. La réponse ne se fit pas attendre, nette et catégorique, la pire condamnation que des hommes de culture puissent prononcer contre eux-mêmes : « *Nous sommes indignés de voir que les ennemis de l'Allemagne, l'Angleterre en tête, s'efforcent de créer, à notre désavantage, une opposition entre l'esprit de la science allemande, et ce qu'ils nomment le militarisme prussien.* L'ESPRIT QUI RÈGNE DANS L'ARMÉE EST LE MÊME QUE CELUI QUI RÈGNE DANS LE PEUPLE ALLEMAND. »

Et maintenant, la réplique des Universités françaises :

« *Les Universités françaises, elles, continuent de penser que la civilisation est l'œuvre non pas d'un peuple unique, mais de tous les peuples, que la richesse intellectuelle et morale de l'humanité est créée par la variété et l'indépendance nécessaire de tous les génies nationaux.*

« *Comme les armées alliées, elles défendent, pour leur part, la liberté du monde.* »

Opposition saisissante entre les deux manières de penser, de comprendre. L'une ne conçoit la vie des peuples, que par l'universelle fusion des âmes dans la sombre rigidité du monde allemand. L'autre réclame, pour l'esprit humain, le droit à la diversité, à la liberté, qui a déjà donné, au regard de la seule production allemande, des résultats dont l'humanité tout entière a le droit de s'enorgueillir.

L'Homme Enchaîné, 14 novembre 1914.

LE TEMPS

Un de mes amis de Genève a rencontré, dans sa ville, un Berlinois qu'il avait vu très reluisant au moment de la chute d'Anvers et qui, depuis l'échec des armées allemandes sur l'Yser, montrait des yeux brillant d'un moindre éclat. Une conversation s'engagea, au cours de laquelle le

Genevois eut la surprise d'apprendre que Guillaume II « est au moins l'égal de Napoléon » — ce qui lui permit de demander le nom des victoires d'un si grand capitaine, sans pouvoir obtenir de précisions sur ce point délicat. Les hauts faits du *Kaiser* sont évidemment moins connus qu'Austerlitz ou Marengo. Mais, si le compte en est un peu sommaire dans le passé, chacun peut se réserver le champ des espérances pour l'avenir. C'est ce que ne manqua pas de faire l'Allemand qui, dans l'attente des succès à venir, conclut par ces mots : « Nous avons cent corps d'armée intacts, complètement équipés, armés, pourvus de tout le nécessaire. Les Français sont à bout de résistance. Ils ne peuvent plus soutenir la lutte. Notre empereur en fera son affaire. »

Il me semble qu'on peut tenir ces fanfaronnades pour un bref résumé de l'état d'esprit berlinois. La première pensée de l'Allemand étant de faire fonds moins sur lui-même que sur l'organisation, la préparation administrative, couronnée d'une toute-puissance impériale devant laquelle son orgueil est de s'anéantir, il vit puérilement dans la croyance qu'une telle combinaison de forces est irrésistible, et que tout dessein qui en peut disposer se trouve, par une sorte de fatalité cosmique, assuré du triomphe final. Qu'il y ait dans le monde d'autres puissances que celle du fer, voilà qui échappe à sa compréhension. Il parle avec orgueil de sa « culture » comme d'un ornement d'exclusive production allemande, qui fait, de sa maîtrise par la souveraineté des armes, une précieuse parure pour le reste des humains. Ce qui prime tout, ce qui fait la raison d'être du peuple allemand, dans le monde, c'est le fait, supérieur à tous autres, d'une domination militaire qui est l'arrêt suprême du destin. Ainsi s'explique la confiance imperturbable de gens qui ne veulent voir, dans l'échec prolongé des armes allemandes, que des retards d'exécution. Douter du triomphe du *Kaiser*, ce serait faire injure au « vieux Dieu allemand », dont les rayons de gloire se confondent avec

ceux de la Germanie. L'épée de la Prusse doit régir les peuples de la terre, comme le soleil règle l'ordre des saisons.

Lors donc que les Berlinois proclament que Guillaume II, toutes pertes déduites, dispose de cent corps d'armée qui vont se ruer sur l'Europe en révolte d'indépendance, afin de procurer au genre humain une paix d'universelle soumission, il pense prononcer la parole décisive contre laquelle rien ne peut prévaloir.

Cependant, voici des peuples alliés dont la résistance, jusqu'à ce jour, a barré la route, d'une façon victorieuse, à l'accomplissement des desseins de la Providence. Ces fantastiques millions d'hommes dont le *Kaiser* prétend disposer, il les avait hier, quand les masses profondes de ses meilleures troupes venaient échouer avec des pertes énormes devant l'immuable muraille des soldats alliés. S'il les amène en ligne pour renouveler, dans de moins bonnes conditions, les efforts infructueux de ces dernières semaines, c'est que nos soldats ont fait place nette de leurs prédécesseurs. Les nouveaux arrivants, dont on nous annonce, à grand bruit, l'entrée dans la bataille, ne seront pas plus vaillants que ceux qui sont tombés en masse sous nos coups. Ils n'auront pas plus de canons, d'obusiers, de bombes incendiaires. Ils n'abattront pas plus de cathédrales, ils ne bombarderont pas plus de villes, de villages, ils ne fusilleront pas plus d'innocents, ils ne tailladeront pas plus de femmes ni d'enfants. Et, s'ils devaient réaliser ce miracle, à quoi bon ? Il y aurait toujours devant eux des soldats français, des soldats anglais, avec d'héroïques Belges, qu'ils ne feraient pas plus reculer que n'ont fait les autres. Nous savons quels moyens d'action ont pu, à certains moments, nous manquer. Nous savons aussi qu'aucune ressource d'équipement, d'armement ne nous fera défaut. Nous avons la patience, nous avons le courage, et, les hommes, nous ne les comptons pas.

Pour des raisons que ce n'est pas l'heure d'examiner,

jamais nous n'avons mis en ligne des troupes numériquement égales à celles de nos envahisseurs. Cela nous a suffi, non pour les chasser d'un seul coup, mais pour les écraser magnifiquement sur la Marne, sur les côtes de la mer du Nord, et les refouler pied à pied. Ce n'est pas homme à homme qu'il faut compter, quand on oppose les forces françaises et allemandes. Nous l'avons bien fait voir. Ainsi, nous avons pu compenser certains désavantages d'un jour. Ainsi nous avons pu conquérir le moyen de durer. La supériorité du nombre, elle apparaît formidable du côté de la Russie, dont les millions de soldats sont de réalité, non de vantardise, et qui, pour être plus lents à venir que les *Boches*, n'en seront, au moment voulu, que plus irrésistibles. La supériorité du nombre, elle sera même aussi sur le front occidental du combat, puisque nos pertes ne sont pas comparables à celles de l'Allemagne, qui a vu succomber ses meilleurs soldats ; puisque nous sommes loin d'employer encore toutes les réserves qui sont toutes prêtes ; puisque nos dépôts pourront mettre à la disposition du général Joffre, quand il le faudra, le nombre de combattants qu'il pourra réclamer ; puisque l'Angleterre enfin lève et équipe des armées, où elle annonce déjà que le premier million d'hommes sera, bientôt, suivi d'un second.

Si donc nous en étions réduits à peser dans la même balance la valeur combative des adversaires en présence, encore pourrions-nous hausser les épaules aux rodomontades allemandes. Mais nos ennemis ont trop de raisons de savoir qu'ils sont loin de compte avec nous. Leur effet est d'agglomération. Comme ils abordent nos lignes en ordre serré pour se faire décimer, tous ensemble, par notre artillerie, de même ce qu'ils ont de force morale, au lieu de venir des profondeurs de l'âme, résulte avant tout des volontés supérieures qui les tiennent massés en troupeau pour l'attaque et pour la défense.

Chez nous, au contraire, la puissance de la masse n'est que la résultante des énergies individuelles librement dé-

ployées. Ils ont des machines de guerre. Nous avons des soldats. Cherchez donc parmi nous un malheureux assez dégradé pour dire, comme l'un des leurs, l'autre jour : « Il m'est indifférent d'être Allemand, Russe, Anglais ou Français. » Nos hommes savent très bien, d'une conscience sûre, ce qui les attache à la patrie. Cette France, à laquelle ils apportent le sacrifice total, ils la sentent, ils la vivent, ils la disent par leurs actes, par leurs paroles de vaillante gaieté, à chaque moment du combat, comme en toute rencontre de labeur. Ils sont la France, vraiment, puisqu'ils la font de toutes les heures de leur vie. C'est sur eux que tous les yeux se fixent, c'est vers eux que tous les esprits sont tendus. C'est là qu'est l'espérance, la force de salut. Là, le roc inébranlable contre lequel tous les efforts des cohortes allemandes viendront irréparablement se briser. Dans l'histoire, nos chefs militaires ou civils ont pu connaître des défaillances. Le peuple, toujours, en quelque manière, a su les réparer.

Aujourd'hui, dans l'eau, dans la boue des tranchées, chaque Français se donne tout entier, spontanément haussé à toutes les manifestations d'héroïsme, sans qu'il y puisse rien découvrir que l'expression la plus naturelle du plus simple devoir. Dès la bataille de la Marne, qui fut sa véritable entrée en ligne, il a fait sentir à l'ennemi qu'il était là, et, depuis ce jour, il n'est point d'attaque en masse, après les plus violents feux de l'artillerie, qui ait pu l'entamer. Partout il a tenu ferme. Partout où l'occasion lui en a fourni la chance, il a fait reculer l'ennemi. Que vont faire les stratèges allemands sur les deux fronts, de Pologne et de France, où, depuis de longues semaines, ils n'ont pu rien gagner ? C'est bien simple. Ils vont recommencer. Déjà l'on nous annonce des attaques formidables, comme si nous ne connaissions pas la pleine valeur de l'agression allemande, pour l'avoir repoussée. On nous signale de la grosse artillerie, qui s'achemine péniblement vers l'Yser, pour reprendre l'entreprise de la fameuse trouée qui devait amener le *Kaiser* à Calais et l'a laissé

désastreusement empêtré à Nieuport. Arras, Soissons, Roye, Vailly vont encore, nous dit-on, être témoins des furieuses offensives que nous avons su définitivement arrêter. Soit.

Sur les deux points, et sur d'autres encore, s'il le faut, le choc sera supporté comme il le fut déjà, et les lignes françaises, loin d'être rompues, continueront, lentement peut-être, mais irrésistiblement, de progresser. Les dépêches de Belgique annoncent d'ailleurs que de grands déplacements de troupes se font vers la Prusse orientale, où la Russie presse énergiquement l'adversaire. Les forces militaires dont Guillaume II essaye de nous éblouir auront de quoi s'occuper.

L'Homme Enchaîné, 27 novembre 1914.

L'ESPRIT DES TRANCHÉES

Les Allemands ne nous connaissent pas. S'ils ont des propositions de paix à faire, que ne se sont-ils enquis de savoir d'abord à qui les adresser ? Je le leur ait dit, bien souvent, dans mes articles, quand j'écrivais que le peuple français avait pris en mains ses propres affaires, et qu'il était en train de se sauver lui-même, sans trop s'inquiéter de savoir dans quelle mesure il y était aidé. Ainsi que le répète le professeur Ostwald, le peuple de Guillaume II est un peuple « organisé », en ce sens qu'il est distribué, rangé, étiqueté, en des catégories de subordination d'où résulte un ordre de mouvements machinés qu'il dénomme sa vie, et en dehors desquels il ne comprend rien.

Ce qu'ils appellent leur « culture » n'étant rien que des formules de machinisme automatiquement réparties et hiérarchisées dans l'ensemble, ces hommes-mannequins ne peuvent concevoir de plus haut idéal pour l'espèce humaine que de se machiner à son tour germaniquement. C'est ce qui excuse peut-être l'ingénuité des savants qui, jugeant des hommes comme des substances inertes de leurs cornues, déclarent que leurs compatriotes ont atteint une

étape supérieure de combinaison où il leur paraît bon de les cristalliser. Et puisqu'ils se cristallisent selon des plans déterminés, le bon ordre de l'univers exige que toute l'humanité en fasse autant. D'esprits si profonds, cette conception paraît d'une simplicité un peu déconcertante, mais il nous faut comprendre notre adversaire si nous voulons le vaincre complètement.

Ce qui fait, à nos yeux, la valeur de la créature humaine, la dignité de la conscience, l'indépendance du moi, l'impulsion de personnalité sous la sanction de la responsabilité correspondante, tout cela n'est, à leurs yeux, que de « l'individualisme », c'est-à-dire un témoignage d'infériorité sociale. Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est noble par-dessus toutes choses, c'est que l'homme s'anéantisse pour se glorifier d'être tombé au rang de particule insensible dans un tout « colossal » somptueusement dénommé. Ainsi l'on voit le serviteur s'enfler de la grandeur du maître qui le tient sous sa loi.

Le phénomène est vieux comme le monde. Lorsque M. Lintilhac, à la tribune du Sénat, pour me convertir à la suppression du droit d'enseigner, me citait Aristote proclamant que tout citoyen est la propriété de l'Etat, il reculait déjà notablement les origines de la grande découverte que les Allemands ont faite depuis cinquante ans (c'est-à-dire depuis Sedan), selon la parole de M. Ostwald à qui l'enfantillage du prix Nobel paraît le suprême effort de l'humanité. Et comme je crois bien que « le cousin Aristote » n'avait fait que reproduire, en les termes cités, l'idée fondamentale des séculaires despotismes d'Asie dont son fol élève de Macédoine était allé chercher l'ivresse jusqu'aux bords de l'Indus, ce miracle d'intellectualité, en lequel se résume « la culture allemande », pourrait bien ne nous apporter qu'un retour aux brutalités primitives qui n'ont pu voir dans l'homme qu'un instrument passif de volontés supérieures, dont le titre unique est dans l'épée qui met en mouvement *le militarisme organisé*.

Lorsque, par la simple vertu de l'anéantissement de

l'armée de Napoléon III à Sedan, les peuples de la Germanie ont accompli ce prodige incroyable de revenir spontanément aux idées d'autocratie barbare qui ont stupéfié, paralysé, condamné à l'éternelle impuissance l'admirable élan intellectuel des antiques civilisations de l'Asie, c'est bien le moins, n'est-ce pas, que, tout fiers du triomphant recul qui les ramène à plusieurs milliers de siècles en arrière de la pensée européenne d'un progrès social par l'accroissement de chaque valeur humaine, nos pangermains jugent que leur raison d'être, ici-bas, est dans la pangermanisation de l'humanité.

L'obstacle est que la civilisation gréco-latine, dont nous sommes issus, nous a définitivement orientés, après de dramatiques péripéties, vers la constitution de cette personnalité que M. Ostwald dénomme avec mépris *l'individu*, et que nous appelons respectueusement *l'homme*, en un cadre grandissant de droits par lesquels, cessant d'être la propriété d'un ou de plusieurs maîtres (ou même de l'Etat), l'unité humaine se forme et s'établit dans l'indépendance d'une dignité supérieure à toutes les agglomérations de volontés brutales qui ont prétendu l'asservir.

Cela, c'est la théorie que j'oppose à la théorie, sans oublier — car l'histoire assez cruellement nous le rappelle — que la distance est souvent trop lointaine des plus nobles aspirations à la misère des actes qu'un atavisme irréductible nous permet seulement de réaliser. Il n'y eut pas plus de justice dans la Révolution française que dans une bataille. Mais, dans la gigantesque mêlée, apparaît la formidable poussée d'une explosion populaire qui d'un total bouleversement de l'Europe fit sortir les premières assises d'un ordre nouveau. Voilà ce que les peuples du monde, sauf les Allemands, faut-il croire, n'ont pas encore oublié.

C'est la marque particulière de notre nation que les classes dirigeantes, en tout temps, lui ont fait défaut. Notre noblesse batailleuse faillit à ses devoirs historiques dans un tumulte de combats. Louis XIV la ruine et l'asservit. Louis XV enlise un merveilleux mouvement de pensées

aux fondrières de démoralisation, qui, demain, rejetteront à l'armée de Coblentz les épaves d'une grandeur disparue. Il restera, il reste encore les soldats de l'an II qui, soulevés en masse par l'ouragan dévastateur, voulurent faire, et firent, de l'universelle bataille, une victoire de libération. Leur bourgeoisie leur manqua, comme avait fait la noblesse à leurs pères (pour comprendre la faute, comparez seulement cette histoire avec celle des dirigeants anglais). Mais il demeure d'eux des rencontres guerrières, qui sont des dates décisives de l'humanité. Qu'un conquérant, hanté de l'histoire romaine, ait tenté de refaire, avec ces mêmes hommes, en des formes de dénominations nouvelles, une architecture du passé, l'entreprise, qu'aucun génie n'aurait pu sauver, n'a aucune valeur de magnifique épisode. La manifestation directe du peuple français, comme tout le monde l'a dit, fut aux armées. Le héros immuable de la Révolution fut ce paysan en sabots qui courut aux frontières pour crier à Brunswich, en mâchant sa cartouche : *On ne passe pas*. Il s'est fait tuer très simplement, mais on n'a point passé. Et parce qu'il était mort nous avons cru qu'il ne pouvait plus reparaître. Impardonnable méconnaissance de notre race ! Le soldat de l'an II avait laissé des enfants.

Des enfants légitimes, de vrais héritiers de son instinct, de sa pensée, de son grand cœur, qui ne peut marchander aucun sacrifice à la patrie. Dans ma Vendée, les blancs insultaient les bleus de l'épithète de patriotes : c'est notre titre d'honneur. Heureux temps d'aujourd'hui ! Ils sont là, bleus et blancs, tous confondus dans la tranchée. Le nouveau soldat de l'an II se retrouve, accru de ceux de ses frères dont une affreuse destinée avait fait ses ennemis. Il n'y a plus qu'un peuple, qu'une vie en action, qu'une énergie de sentiments et de volontés, contre laquelle il faut que se brise tout l'élan de la masse germanique militairement machinée.

Grand avantage de la science méthodique, de la prévision universelle, de la préparation méticuleuse qui a tout disposé pour l'accomplissement d'un unique dessein, n'omet-

tant rien de ses calculs... que la force de l'imprévu. Et c'est l'imprévu, justement, qui jaillit du sol gaulois, sous la forme du petit soldat gouailleur qui, dans la boue des tranchées, envie à l'aîné ses sabots quelquefois, mais refuserait d'admettre qu'il est incapable de le surpasser. A lui aussi, comme aux anciens, les dirigeants lui ont manqué. Il le sent, il le voit d'une façon plus ou moins précise, mais ne s'arrête pas à de si vulgaires considérations. Il a vu si clairement son devoir, que tout s'est évanoui du reste du tableau. Ce devoir implacable exige, à tout moment, le sacrifice de Tout. Et lui, jetant au gouffre, avec de précieuses réalités, les illusions sans nombre, les espérances sans fin, les tendresses sans défaillance, tout ce qui illumine, tout ce qui échauffe, tout ce qui enflamme la vie, se demande superbement si ce sera assez. Car il lui faut plus encore pour satisfaire son ardeur de surhumanité, et par sa façon de dire et de faire, soyez sûrs qu'il trouvera quelque chose pour exprimer l'inexprimable dont son âme est embrasée. Plaignons qui sue dans l'encrier pour tirer des phrases de cette héroïque simplicité, et bornons nous à admirer le fait sublime dont les hommes profiteront demain.

Hier, dans le plus triste hôpital de Bordeaux, une dame de la Croix-Rouge donnait aux soldats la récréation du phonographe. *Marseillaise*, *Chant du Départ*, *Marche de Sambre-et-Meuse* soulevaient l'acclamation de tous, et l'un deux, tout à coup :

— Ah ! madame, merci. Ça fait mieux comprendre pourquoi nous sommes ici.

Dites-moi, traditionnalistes phraseurs, s'il a repris, s'il a renoué la grande tradition, celui-là. Il sent, il voit, il dit, et tous ces nobles éclopés, agitant, sous d'informes bandages, des bras ankylosés :

— C'est ça. C'est ça. On comprend mieux. On comprend mieux.

Là-bas, sous la mitraille, ils avaient fait assez clairement voir qu'ils avaient bien compris. Mais dans la prose affreuse des infirmeries, loin des champs de sacrifices qu'ils ap-

pellent de tous leurs vœux, quel enthousiasme des ancêtres qui leur ont montré le chemin !

Ces hommes-là sont nos Français, messieurs les germaniques professeurs de tuerie. Ils savent tuer, à leur tour, et tomber, puisque vous l'exigez d'eux — mais, à la différence de votre maître, et de vous-mêmes, hélas ! ils combattent pour faire vivre, pour affranchir, pour apporter aux hommes plus d'indépendance, plus de liberté. Quand vous voudrez la paix, c'est à eux, Messeigneurs, qu'il faudra s'adresser. Pour la paix, pour la guerre, ils auront conquis le droit de parler, car ils sont la France combattante. Ils ne se sont pas mis en frais de grandeur, pour servir de thème à des palabres de popularité. Ils ont résolu de faire quelque chose qui compte. Ils sont emportés par l'idée qui souleva leurs anciens : la formation d'une Europe nouvelle, pour une humanité plus douce, pour une vie meilleure. Une paix allemande, pour laisser derrière eux une préparation de désastres, ils ne l'accepteront pas. Une paix française, une paix qui fixe, pour un temps indéterminé, le sort de l'Europe, en réduisant à l'impuissance les fauteurs de sauvageries, voilà la paix de nos soldats. C'est ce que veut l'esprit des tranchées.

L'Homme Enchaîné, 2 *décembre 1914.*

LE LIVRE JAUNE

... Déjà l'historique des événements qui conduisirent à la déclaration de guerre est entré dans l'Histoire. Nous l'avons connu d'assez près pour n'avoir pas besoin de le revivre. Le *Livre Jaune* peut confirmer les Français dans ce qu'ils savaient déjà, tant par le *Livre Bleu* que par la lecture quotidienne des journaux. Aux étrangers d'y rechercher les documents authentiques sur lesquels pourra se fonder leur opinion définitive.

... Des préparatifs militaires du *Kaiser*, pour lesquels il avait obtenu jusqu'à la complicité de ses socialistes, amis

prétendus de la paix, nous n'avons rien à dire : le tableau en est depuis longtemps sous nos yeux. En surexcitant à tout propos le chauvinisme extravagant qui tient lieu d'opinion publique en Allemagne, en commémorant les souvenirs de 1813, de 1814, on disposait les esprits à se laisser entraîner dans l'aventure de guerre qui devait mettre tous les peuples sous la domination du *Kaiser*. De ce côté, Guillaume II était assuré d'un trop facile succès. Un rapport officiel et secret dont nous eûmes communication EN MARS 1913 insistait sur la nécessité de préparer la guerre sans éveiller la méfiance de façon « qu'un déchaînement parût une délivrance... *Il faut faire pénétrer dans le peuple l'idée que nos armements sont une réponse aux armements et à la politique française.* Il faut l'habituer à penser *qu'une guerre offensive de notre part est une nécessité pour combattre les provocations de l'adversaire* ». Dès cette date, les pouvoirs publics, en France, étaient donc avertis. On étudiait, dans ce document, les moyens de provoquer les soulèvements en Egypte, à Tunis, à Alger, au Maroc, et l'on posait ce principe que *les petits Etats doivent être contraints de suivre l'Allemagne ou d'être domptés.* Pour le début : *Un ultimatum à brève échéance devait être suivi immédiatement par l'invasion.* On ne pouvait hésiter, puisque « *les provinces de l'ancien Empire allemand, le comté de Bourgogne et une belle partie de la Lorraine sont encore aux mains des Francs et que des milliers de frères allemands des provinces baltiques gémissent sous le joug slave* ».

AU MOIS DE MAI 1913, M. Jules Cambon, renouvelant l'avertissement antérieur, nous fit savoir que le général de Moltke, chef de l'état-major général, avait prononcé, dans un milieu allemand, les paroles suivantes : « *Il faut laisser de côté les lieux communs sur la responsabilité de l'agresseur... Il faut devancer notre principal adversaire, et dès qu'il y aura neuf chances sur dix d'avoir la guerre, nous devrons la commencer sans plus attendre pour écraser brutalement toute résistance.* »

Six mois plus tard, le 22 novembre 1913, notre ambassadeur à Berlin adressait à son ministre une lettre décisive, dont l'importance est telle que je crois devoir la reproduire ici dans son texte intégral :

Monsieur Jules Cambon, ambassadeur de la République Française à Berlin, à M. Stéphen Pichon, ministre des affaires étrangères

Berlin, 22 novembre 1913.

Je tiens, d'une source absolument sûre, la relation d'une conversation que l'Empereur aurait eue avec le roi des Belges en présence du chef d'état-major général de Moltke, il y a une quinzaine de jours, conversation qui aurait, paraît-il, vivement frappé le roi Albert ; je ne suis nullement surpris de son impression qui répond à celle que moi-même je ressens, depuis quelque temps : *l'hostilité contre nous s'accentue, et l'Empereur a cessé d'être partisan de la paix.*

L'interlocuteur de l'empereur d'Allemagne pensait jusqu'ici, comme tout le monde, que Guillaume II, dont l'influence personnelle s'était exercée dans bien des circonstances critiques, au profit du maintien de la paix, était toujours dans les mêmes dispositions d'esprit. *Cette fois, il l'aurait trouvé complètement changé : l'empereur d'Allemagne n'est plus à ses yeux le champion de la paix contre les tendances belliqueuses de certains partis allemands. Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France est inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre.* Il croit naturellement à la supériorité écrasante de l'armée allemande et à son succès certain.

Le général de Moltke parla exactement comme son souverain. Lui aussi, *il déclara la guerre nécessaire et inévitable*, mais il se montra plus assuré encore du succès, « car, dit-il au Roi, cette fois, il faut en finir, et Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme irrésistible qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier ».

Le roi des Belges protesta que c'était travestir les intentions du gouvernement français que les traduire de la sorte, et se laisser abuser sur les sentiments de la nation française par les manifestations de quelques esprits exaltés ou d'intrigants sans conscience.

L'Empereur et son chef d'état-major n'en persistèrent pas moins dans leur manière de voir.

Au cours de cette conversation, l'Empereur était, du reste, apparu surmené et irritable. A mesure que les années s'appesantissent sur Guillaume II, les traditions familiales, les sentiments rétrogrades de la Cour, et, surtout, l'impatience des militaires prennent plus d'empire sur son esprit Peut-être éprouve-t-il on ne sait quelle jalousie de la popularité acquise par son fils, qui flatte les passions des pangermanistes et ne trouve pas la situation de l'Empire, dans le monde, égale à sa puissance. Peut-être aussi la réplique de la France à la dernière augmentation de l'armée allemande, dont l'objet était d'établir sans conteste la supériorité germanique, est-elle pour quelque chose dans ces amertumes, car, quoi qu'on dise, on sent qu'on ne peut aller guère plus loin.

On peut se demander ce qu'il y a au fond de cette conversation. L'Empereur et son chef d'état-major général ont pu avoir pour objectif d'impressionner le roi des Belges et de le disposer à ne point opposer de résistance au cas où un conflit avec nous se produirait. Peut-être, aussi, voudrait-on la Belgique moins hostile à certaines ambitions qui se manifestent ici à propos du Congo belge, mais cette dernière hypothèse ne me paraît pas concorder avec l'intervention du général de Moltke.

Au reste l'empereur Guillaume est moins maître de ces impatiences qu'on ne le croit communément. Je l'ai vu plus d'une fois laisser échapper le fond de sa pensée. Quel qu'ait été son objectif dans la conversation qui m'a été rapportée, la confidence n'en a pas moins le caractère le plus grave. *Elle correspond à la précarité de la situation générale* et à l'état d'une certaine partie de l'opinion en France et en Allemagne

S'il m'était permis de conclure, je dirais qu'il est bon de tenir compte de ce fait nouveau que *l'Empereur se familiarise avec un ordre d'idées qui lui répugnait autrefois, et que, pour lui emprunter une locution qu'il aime à employer*, NOUS DEVONS TENIR NOTRE POUDRE SÈCHE

JULES CAMBON.

... Il n'était pas besoin de ces documents irréfutables pour établir une préméditation démontrée par quarante ans de méthodique préparation. Ils n'en font pas moins prévoir,

à brève échéance, le fatal aboutissement d'une longue suite d'incessants efforts conduits avec une remarquable obstination vers le but unique d'une conquête européenne, qui doit ouvrir à l'Allemagne les portes de l'universelle domination. Tout le reste n'est que le développement logique d'une entreprise dont on ne sait si l'on doit admirer le plus la folie dans la conception ou le sang-froid dans l'exécution.

Si nous avions le loisir de considérer ces choses du point de vue purement objectif, nous pourrions nous livrer à une curieuse étude d'un phénomène de psychologie nationale pour lequel je ne découvre pas de précédent. Mais, puisque nous en sommes les premières victimes, force nous est d'envisager le problème d'un tout autre côté. La puissance de volonté, capable de rassembler, d'organiser, de développer la plus grande somme de moyens de violence dont il soit fait mention dans l'Histoire, a voulu, pour amener les catastrophes présentes, la concordance d'une non moins stupéfiante accumulation d'erreurs et de fautes chez ceux qui ont pu vivre un demi-siècle sous la menace d'un coup de massue sans se hausser à la résolution de mettre de leur côté toutes les chances de succès.

Qu'on me permette de le dire, ce phénomène n'est pas moins déconcertant que l'autre. Peut-être l'est-il davantage, car s'il est de l'homme de tenter éternellement la maîtrise d'autrui, notre loi naturelle oppose à cette irrépressible fatalité une véritable réaction de défense concertée. Le miracle, c'est qu'à tant de préméditation d'une part ait pu répondre tant d'imprévision systématique chez trois grands peuples dont les annales ne sont en rien inférieures à celles de l'Allemagne. Ce sera là le prodige sur lequel s'arrêtera la méditation des historiens.

Pour ne considérer que ce qui est de nous, nos soldats sont en train de racheter si merveilleusement des fautes qui ne sont pas les leurs que la flamme de l'énergie française n'en paraîtra peut-être que plus pure et plus belle. Au prix de combien de sang versé ! Au prix de combien de ruines, de misères, de désespérances ! Comment le pour-

rions-nous oublier, quand dix départements de France sont encore sous le pied allemand ? S'il me paraît bon de rappeler ces choses, c'est que je voudrais faire comprendre à tous que le salut de la patrie est dans l'abandon des vieilles routines de laisser faire qui nous ont coûté tant de maux, pour amener nos dirigeants aux belles initiatives d'audace et de dévouement dont d'humbles enfants du peuple, que ne connaîtra pas l'Histoire, donnent au monde le miraculeux spectacle pour la gloire du sang français.

L'Homme Enchaîné, 4 décembre 1914.

CEUX DU FRONT

... L'homme qui est au feu vit double, tant par l'imminence du danger que par la nécessité d'exiger à toute heure de ses moyens physiques et moraux un maximum de rendement. La vie civilisée nous prépare d'une façon imparfaite aux soudaines détentes de suprême énergie. Nos crises personnelles sont de sentiments intimes, bien plus que de violences extérieures, et, dans les pays d'individualisme, comme disent nos Germains, — c'est-à-dire là où l'on tient l'homme pour la réalité sociale, non pour une entité métaphysique de l'Etat impérialisé, — la préparation effective à la guerre s'allège de soucis en escomptant trop aisément les ressources de puissance personnelles qui jailliront de l'être, grandi par une gymnastique supérieure de liberté, de volonté.

L'image du grand sacrifice nous demeure lointaine. La frénésie de vivre ne nous permet pas de nous y arrêter. Et puis, tout à coup, parce que l'Autriche et la Serbie auront dit certaines choses, au lieu de certaines autres, la patrie, menacée, appelle ses enfants au canon, et le spectacle surgit des vies ardentes à s'offrir pour une cause supérieure à celle qui, jusque-là, les tenait attachées.

Du jour au lendemain, les conditions de sentir et de faire se trouvent totalement changées. Des choses et des êtres qui ont retenu les cœurs et les retiennent toujours par tant de

liens si forts, tout s'estompe, tout s'atténue. Rien du passé n'est aboli. Mais la puissance de l'heure est devenue si grande qu'elle a tout envahi, et déborde, sans répression possible, sur ce qui n'est pas du présent. De l'homme a jailli le soldat, d'âme épurée, raidie, en qui se filtre sommairement tout le flot des sentimentalités précédentes pour ne laisser qu'un immuable résidu de volonté figée dans l'acte où se résument tous les mouvements d'une vie.

Jeter son corps à la mitraille, ne rien ménager de soi, ni hélas ! de ceux à qui on a donné le meilleur de son être (et qui ainsi sont du sacrifice total, à leur tour), parce qu'il faut, avant tout, balayer de la terre des barbares dont la violence se déchaîne contre le droit au foyer, à la langue, à l'histoire auguste des aïeux, contre le droit d'une noble race, aux traditions, aux pensées, aux espérances séculaires, pour tout dire d'un mot, contre le droit à la patrie, c'est à quoi, semblait-il, les facilités, les mollesses des sociétés modernes eussent insuffisamment préparé les hommes d'aujourd'hui. Sans doute, ils savaient qu'il y a quelque chose au-dessus des biens vulgaires d'une civilisation plus ou moins raffinée. On le leur a dit dès l'enfance, ils l'ont répété en toute occasion, mais quelle différence quand les voix du dedans et du dehors les arrêtent brusquement dans les proses du jour pour leur annoncer que le moment de suivre les grands exemples est venu ! Les grands exemples, quoi de plus beau dans les livres ! Il y a loin des livres à l'action, dont l'appel fait retentir partout ce sursaut de pensée : c'est aujourd'hui !

Aujourd'hui ! Aujourd'hui ! La France crie qu'elle a besoin pour vivre que ses enfants donnent leur vie. C'est la grande clameur qui tombe des collines, qui s'engouffre aux vallées, qui emplit la plaine au delà de l'horizon. Et la jeunesse accourt, orgueilleuse de penser qu'elle va faire de l'histoire, condenser en un éclair de temps des sensations plus hautes et plus belles que n'en pourraient donner des siècles d'innombrables vies secondaires — juvénilement fière de cette secrète pensée : Nous ferons mieux que les anciens.

Ils ne l'ont pas dit. Ils l'ont fait. Noble réponse à ceux qui avaient pu douter d'eux. Possédés du devoir, ils s'étaient montrés capables même de se taire. Et quelques-uns, misérablement, les avaient méconnus. Maintenant, voyez-les. Rien des médiocrités qui retiennent les yeux au sol. C'est en haut, tout en haut qu'ils veulent regarder. Jamais une plainte. Rien que des messages d'espérance et de gaieté. Du piédestal de Rude éclate le miracle de Galathée. La pierre s'est animée pour l'accomplissement des prodiges que notre triste scepticisme ne comptait plus revoir. Ils se sont élancés de l'arche dominatrice, les héros d'autrefois, pour montrer le chemin aux héros d'aujourd'hui. Ils se sont retrouvés, ils ont mêlé leurs bras, leurs armes, leurs volontés, leurs âmes. La nuit, dans la tranchée, ils se disent tout bas la Patrie. Sous le soleil, leur tranquille audace la fait resplendir. Enivrés de grandeur, certains qu'ils donneront au delà de leurs forces, et contents de sentir que ce n'est pas assez de les tuer pour les vaincre, ils s'emparent du champ de bataille, traînant à leurs talons la Fortune effarée.

En d'interminables siècles d'histoire, d'autres ont su noblement donner leur vie — une vie riche d'espérances, trop pauvre de réalités. Aux générations du présent est échu le magnifique héritage de tous les trésors du passé, et si les premières hordes humaines, en mourant, ne perdaient rien que leur sauvagerie, l'homme issu des labeurs séculaires a vu grandir, en même temps que le prix de sa propre vie, la beauté des causes qui, pour ennoblir encore les vies à venir, exigent de lui un sacrifice plus grand.

Quelle misère de ce Philippe de Macédoine que Démosthène nous montre l'œil crevé, l'épaule fracassée, la cuisse tailladée, jetant ses membres à la Fortune pour qu'avec le reste il pût vivre glorieux? La gloire du conquérant n'est pas assez *glorieuse* pour le plus humble de nos soldats français qui laissent aux tribus inférieures l'atavique appétit du sol étranger. Pour leur dignité, pour la magnificence de leurs efforts, ils veulent faire de la patrie qu'ils auront sauvée, libérée, le plus noble instrument des conquêtes

d'humanité, et je ne jurerais pas que, si la tâche est rendue plus rude par l'indolence d'organisateurs défaillants, ils n'en éprouvent une satisfaction d'orgueil à penser qu'il était besoin d'eux pour faire ainsi face de tous côtés.

La surhumanité de ce sentiment, jugé par eux, tout naturel, à force de simplicité, voilà ce qui les emporte au delà de l'ordinaire mesure, voilà ce qui fait, qu'à l'heure même où beaucoup d'entre eux s'ignorent peut-être, ils nous apparaissent si grands, comme si la longue silhouette qui se profile sur la route, au coucher du soleil, s'était subitement redressée pour vivre, tandis que l'infime réalité décrue aurait pris sa place dans la poussière. Tels je les vois. Tels ils sont. Ils sauvent la France, ils la font de leur sang, livrés à une force intérieure qui les rend capables de tout emporter. Un et tous, fraternellement dévoués au chef comme au plus humble des camarades, riant au froid des tranchées ou se frayant un chemin, à la baïonnette, au plus fort de l'humaine avalanche, ils nous révèlent que les plus invraisemblables légendes des grands combats de notre race n'étaient que simples vérités.

L'Homme Enchaîné, 15 décembre 1914.

PENSÉES DE GUERRE

... Je l'ai dit bien souvent. Nous avons, nous, de l'arrière, notre rôle aussi, dans cette énorme aventure. C'est de faire face de tous les côtés. Nous élever au-dessus des considérations de parti, sans permettre qu'à la faveur de notre désintéressement les hommes d'ancien régime cherchent à profiter de la chance pour préparer un retour de réaction. Nous discipliner fortement, pour ne rien faire qui puisse diminuer quoi que ce soit du plein de notre effort militaire. Ne laisser rien prescrire de nos institutions républicaines, pour lesquelles tant du plus beau sang fut versé, rien de nos libertés, rien de nos droits au plein contrôle parlementaire, et ne vouloir le reconquérir que pour en faire aussitôt

profiter nos soldats. Enfin, si la grandeur de cette tragédie dépasse les forces de nos cerveaux de gouvernement, tenir bon toujours pour le droit, pour la légalité, en vue d'accroître matériellement et moralement notre action militaire, en sauvant de précieuses vies menacées par nos syndicats d'insuffisances, en tenant haut le moral d'hommes qui n'iront de plein cœur au sacrifice que s'ils sentent que l'égalité de tous devant le danger cesse d'être livrée au caprice de la faveur, en cherchant à réaliser l'union de tous les Français, non dans des psalmodies de rhétorique, mais dans la confiance, nécessaire à tout homme qui fait son devoir, que son voisin, petit ou grand, du ministre au simple soldat, ne se peut exempter du sien.

L'Homme Enchaîné, 17 janvier 1915.

LA SUPRÊME OBJECTION

... La beauté, la grandeur suprême de cette guerre effroyable — la plus grandiosement sauvage que le monde ait jamais vue — c'est qu'il est déjà certain qu'aucun continent ne pourra rencontrer, dans notre victoire, la domination d'un conquérant, d'un peuple-maître, dont la paix apporterait un ordre de menaces nouvelles pour un plus ou moins prochain avenir. Pas de triomphateur s'imposant, même à des auxiliaires, dont les défiances déjà pourraient être éveillées ! Rien que la victoire des principes supérieurs de la civilisation ! Qui veut en être le peut. Nous appelons tous les peuples à la gloire — la plus grande encore dont l'histoire les ait tentés. Que celui qui veut être grand se lève. Plus ils seront, plus s'accroîtront, dès demain, les chances d'une humanité supérieure. Italiens, Grecs, Roumains, qu'ils viennent, s'ils ont l'orgueil de sentir qu'une haute ambition de race les destine à cette horrible et suprême mêlée. Et tous les peuples neutres qui devraient être fatigués de leurs bras croisés tandis que, dans le plus grand conflit mondial, leurs intérêts les plus chers (il leur

est interdit de les méconnaître) sont manifestement en jeu. Tous ! Tous ! Front commun contre le monstre exterminateur, qui ne voit dans l'homme, sur l'homme, qu'une automatique machine d'écrasement.

L'Homme Enchaîné, 30 janvier 1915.

LES DEUX FACES DE LA MÉDAILLE

La reculée de l'histoire est assez grande pour que l'évolution des peuples vers la libération des chaînes ancestrales ne puisse plus être contestée. Avec tous ses savants enrégimentés, avec toutes les puissances d'un admirable développement économique, et l'efficacité souveraine d'un pouvoir absolu, destiné à mettre toutes ces forces en œuvre, l'Allemagne a commis une faute, — une seule, mais irréparable, — celle de se prononcer contre le mouvement irrépressible des hommes vers un accroissement d'indépendance, et, par là, de dignité. Elle est grande, elle est forte. Contre l'ensemble des nations modernes, elle n'est que débilité. Sadowa et Sedan sont d'heureux coups de rencontre. C'est autre chose de faire obstacle, dans la voie de leur développement historique, à tous les hommes, à tous les peuples assemblés. Là où vint échouer Napoléon lui-même, ni von Kluck, ni von Hindenburg, avec leur *Kaiser* et leur *Kronprinz*, ne sont de taille à l'emporter. Contre une loi de la nature, la plus grande force humaine ne peut que se briser.

Pour nous, avec notre territoire envahi, nous avons, en outre d'une puissance morale de beaucoup supérieure, des avantages militaires qui se sont assez remarquablement affirmés : des soldats que rien ne peut abattre, des généraux qui n'ont pas encore donné toute leur mesure, bien que quelques-uns d'entre eux aient déjà remarquablement fait. Chefs et hommes, nous avons confiance en eux. Nous ne voulons rien connaître de ce qui a pu nous diviser. Nous continuerons de les soutenir tous, au plus dur de l'épreuve,

forts de la haute préparation historique des traditions de l'An II. Sur tous les fronts, à la fois, nous voyons les soldats du *Kaiser*, débordés, faire un incomparable effort. A la grandeur des gestes, nous opposons notre invincible irréductibilité. Comme ce symbolique *Blücher*, éventré par le canon anglais, qui fit tonner ses dernières batteries et clamer ses derniers hommes jusqu'au moment de sombrer, l'Allemagne fait feu de tous ses sabords, mais l'indomptable fatalité soulève déjà ses grandes lames de fond pour l'engouffrer.

L'Homme Enchaîné, 31 janvier 1915.

GARIBALDI !

Après de longues années, j'ai revu, hier, mon noble ami, le général Ricciotti Garibaldi, dont le nom seul évoque tant de glorieux souvenirs, également chers à la France et à l'Italie. Pour l'Europe moderne, la vie du grand aïeul demeurera un jalon de l'histoire. Comment s'étonner si, aux redoutables jours où l'idée latine et la civilisation mondiale, qui en est issue, sont à nouveau menacées par les hordes germaines, tous ceux d'entre nous qui demeurent fidèles à l'ancestrale tradition des hautes vertus romaines se tournent spontanément vers le héros de simplicité, de générosité, d'invincible vaillance dont la grandeur nous appelle à tous les sacrifices que réclame de nous l'auguste lignée des aïeux ?

Giuseppe Garibaldi fut un de ces magiciens qui donnent le mot d'ordre aux peuples, comme à leurs prétendus souverains. Ceux-là sont les vrais faiseurs de miracles, car ils ne comptent pas avec les forces humaines, lorsqu'un élan de surhumanité les pousse aux aventures de folle audace, qui, par eux, se trouvent d'extrême raison.

Insensé qui pourrait médire des laborieux constructeurs d'hypothèses doctrinées qui sont la substance même de notre civilisation. Religion, science, philosophie sont d'incroyables prodiges de subjectivité constructive. Seule-

ment, il n'est point de labeur pour leur donner la vie, sans l'étincelle du cœur, qui commande à l'esprit, et de la volonté, qui anime toute notre machinerie de pensée.

Ceux qui savent, ou croient savoir, disent. Mais les paroles ne sont pas la vie. L'humanité vivante se donne, d'instinct, aux hommes qui se lèvent, en des rencontres d'histoire dont la loi nous est inconnue, pour accomplir, en héroïque simplicité, des choses précisément que la « raison » n'avait pas prévues. Prophètes, chefs du peuple projetés hors de la foule par une force irrésistible qui fait d'eux comme des projectiles d'idéale vitalité, ils laissent derrière eux comme une grande avenue de lumière dans les chaotiques débris du passé. Et tous ceux qui frémirent d'épouvante ou de joie, au vent du bolide que rien n'arrête, se trouvent avoir vécu d'une vie plus intense, en un éclair de temps, que tant d'autres dont les forces s'épuisent à céder lâchement aux mouvements du jour.

Pour accomplir le prodige, il faut l'homme. Il fau aussi le point d'histoire. Déplacez, dans les âges, l'apparition du Christ ou de Mahomet, c'est une autre page des annales à tourner. Garibaldi vint à son heure, mais de cette heure même il fut, au plus merveilleux degré, l'expression doucement hautaine. Ingénument tourmenté de l'idée, il ne voulut jamais rien connaître des obstacles, des impossibilités. Il se contenta de dire : « Je passerai », et il passa. Cela paraît tout simple, aujourd'hui. Que ne s'était-il trouvé quelque autre pour le faire avant lui ? Il passa, donnant la couronne à des mendiants de royauté, et s'en alla se cacher dans son île, fuyant l'importunité de sa gloire dans le ravissement de la voûte d'azur et de sa chantante Méditerranée.

Il avait libéré. A la liberté de faire son œuvre. Il ne lui plaisait pas d'avoir d'autre raison d'être. Cependant, qu'un nuage de l'horizon lui annonçât quelque tempête au large, qu'un grand cri traversât l'espace, que le flot lui apportât les plaintes d'un peuple torturé, l'œil clair et doux retrouvait soudain sa flamme d'incendie.

« Allons », disait la voix tranquille.

Et la barque, d'elle-même, l'emportait, confiant, à l'inconnu.

C'est ainsi que nous le vîmes apparaître à notre France sur le champ de bataille de Dijon, arrachant du vieux sol des lauriers de victoire, dont de faibles courages avaient cru la souche épuisée. Vous étiez là, bon Ricciotti, digne fils d'un héros, avec cette noble phalange qui prodigua le plus généreux sang, pour faire honte à la destinée. L'arrête, hélas ! ne pouvait pas être repris...

Fièrement obstiné dans sa souriante poursuite de l'oubli, l'homme qui n'acceptait pas la défaite entra doucement dans l'histoire, comme la divine figure du Parthénon dont le char glorieux, pour le renouveau de la prochaine aurore, s'engouffre, en éblouissant appareil, dans les flots de l'Océan.

Et cinquante ans n'ont pas encore passé que s'accomplit, sur notre sol encore, ce renouveau dont, au même fronton, la vision de Phidias nous a conservé l'image. Encore le même ennemi. Toujours le même combat. A y bien regarder, peut-être n'y en a-t-il pas d'autre. Sur nos plaines dévastées, l'astre dont les coursiers surgissent du gouffre éternel retrouve ces mêmes Français, fils d'Athènes et de Rome, et ces mêmes Allemands de noire barbarie, qui n'ont pu conquérir Athènes et Rome, que pour tomber fatalement sous l'invincible loi du génie gréco-latin.

France et Allemagne s'affrontent une fois encore sur le sol fatigué des Gaules. Chaque homme est à son poste. Garibaldi y est aussi. Six jeunes soldats, d'Italie et de France, tous ensemble, répondent à l'appel du grand nom, et le beau sang qui les anime jette leur héroïque ardeur au plus fort du danger. Deux sont tombés au champ d'honneur, et Ricciotti, qui va les recevoir dans sa Rome sacrée, pour de triomphales funérailles, leur dit : *C'est bien, je suis content de vous.* Et les quatre survivants les regardent d'un œil d'envie

... Garibaldi avait tout donné de lui sans que la pensée lui fût jamais venue d'une récompense. Il donnait trop pour chercher un retour d'équivalence. Sa plus haute joie lui venait de ne rien recevoir et de tout prodiguer. Faites comprendre cela, si vous pouvez, aux petites créatures rabougries, uniquement ambitieuses de se parer de la sottise d'autrui.

... Cependant, si Garibaldi avait pu survivre, la plus belle récompense lui eût été réservée dans l'ineffable joie de se voir continuer par une héroïque lignée, dont nous fixerons quelque jour la mémoire, dans Nice, autour de sa statue. Admirez la puissance d'une explosion d'idéal que la grandeur d'une telle vie n'a pas suffi à épuiser. Admirable prolongement d'une des plus belles manifestations d'un âge disparu.

... La France fut le *soldat de Dieu* — un beau titre, car c'était le nom de l'idéal en ce temps de l'histoire. Ses penseurs, sa Révolution la maintinrent, ou, si l'on veut, la confirmèrent, en la développant, dans son rôle de champion de l'idée. Voilà pourquoi se déchaînent contre elle toutes les fureurs de ces hordes sauvages. Les Garibaldi sont à nos côtés, annonçant l'Italie. Salut à eux. Leur place était marquée dans un si beau combat. Ils apportent le cœur. Ils apportent l'épée. Que, par eux, de tristes jours soient abolis. L'Italie doit *se faire*, aussi bien dans sa conscience latine que dans son territoire. N'est-ce pas, Ricciotti ?

L'Homme Enchaîné, 20 février 1915.

DANS LA VOIE ARDUE

Cette guerre étant du monde entier par la généralisation des principes qui s'y trouvent engagés, il ne s'est jamais

vu une telle activité du champ diplomatique dans le plein développement des hostilités.

Sans doute, ce fut toujours des questions de suprématie qui jetèrent peuples et souverains aux sanglantes rencontres. Le trait particulier du cas actuel est qu'au point de civilisation planétaire où nous en sommes venus, tous les peuples des continents les plus lointains, vivant des mêmes idées, sur un plan d'organisation à peu près commun, celui d'entre eux qui se lance dans une entreprise de domination générale dont l'effet est de le mettre aux prises avec les grandes puissances, apparaît bientôt, comme une menace universelle pour la paix de labeur, qui est la juste aspiration du monde entier.

Je ne dis rien des grands conquérants de l'Asie, dont l'impulsion de conquête s'abolit par la résistance, plus au moins passive, de peuplades amorphes entre lesquelles ne se manifestait encore aucun lien de solidarité. Et puis, la terre leur manquait tôt ou tard, barrée par des montagnes ou des mers dont l'obstacle, en ces temps, était infranchissable. Alexandre était arrêté par l'Indus, où ce n'est plus qu'un jeu, maintenant, d'aborder. L'œuvre des grandes conquêtes romaines, symbolisée par César, si loin qu'elle pût s'étendre, se trouva contenue en d'étroites limites que franchit aujourd'hui l'indolent voyageur, sans même donner une pensée à ceux qui lui ouvrirent la voie. L'Orient se referma sur Alexandre, et l'Europe s'ouvrit à César, non plus déjà pour la domination, sans contrôle, d'un maître, mais pour de jeunes organisations de vie civilisée, qui allaient subsister et grandir aux dépens même de Rome, génératrice du droit sur lequel les sociétés nouvelles allaient se fonder.

Après des heures séculaires, où la passion d'opprimer l'emporte inglorieusement sur l'obscur besoin d'accroître l'homme et de le libérer, apparut le prodige des guerres libératrices de la Révolution française, dont l'erreur suprême de Napoléon fut de méconnaître le sens, au point de n'y chercher que l'occasion de rétablir, en des formes

nouvelles, la puissance de domination irréparablement condamnée. Il sut magnifiquement machiner son peuple pour les grandes tueries, mais l'entreprise fut de sa personne bien plus que de l'esprit français, qui s'enthousiasma longtemps de littérature guerrière, sans vouloir comprendre en quelles déviations de sa primitive pensée son grand Corse oppresseur l'avait égaré.

Après cette énorme secousse sismique, conducteurs de nations et nations elles-mêmes cherchèrent plus ou moins l'équilibre sans réussir à le rencontrer. Drapée de ses grands souvenirs, la France surtout rêvait. L'Angleterre organisait les continents pour sa prospérité particulière, et l'Allemagne, fortement, se militarisait. C'est en ce nœud des ambitions de conquête économique et militaire que le grand conflit de l'Europe, et, par l'Europe, de toute la terre, devait infailliblement éclater. Chacun le sentit vaguement, mais combien rares les hommes qui osèrent soumettre aux réflexions publiques le problème tel qu'il se présentait. Pour ma modeste part, obsédé de la menace croissante, depuis la paix de Francfort, j'affrontai sans frémir la pathétique colère des politiciens ultra-colonisateurs qui, sans colons possibles, prodiguaient au dehors des forces de finances et de sang qu'il eût fallu, dès les premiers jours, rassembler, concentrer, porter au plus haut point de puissance, pour être en état d'affronter la formidable ruée, que tant de signes montraient en préparation contre nous.

Loin de là, à quelques jours de la déclaration de guerre, nous discutions superbement la question de savoir dans quelle mesure il serait bon d'affaiblir nos troupes de premier choc, tout en gardant une convenable apparence d'organisation militaire sur le papier.

L'Homme Enchaîné, 24 février 1915.

LA DESTINÉE

... Il est assez manifeste, au bout de sept terribles mois, que cette guerre est une guerre d'endurance d'où les grands coups de théâtre resteront probablement bannis. A juger objectivement, il n'est pas niable que l'Allemagne, avec des soldats dont on peut beaucoup exiger, et une accumulation de préparatifs sans précédents, fait preuve d'une remarquable obstination de résistance. Mais, quoi que puissent faire les suprêmes convulsions d'une folie d'ambition déçue, quelques dommages qu'elle puisse encore nous infliger, nous avons et nous développons, chaque jour, sur elle l'irrésistible supériorité d'une cause où tous les intérêts du droit et de l'existence même se trouvent confondus. Le revirement de la Marne, qui est surtout des soldats, c'est-à-dire du peuple armé, nous a donné, pour définitif avantage, une si complète confiance en notre force militaire et morale, que nous ne trouverions, dans tout revers passager, qu'une occasion de donner de nous-mêmes plus encore que nous n'avons donné.

Si ce n'était pas faire injure aux combattants de la première heure, je dirais que nos jeunes recrues dépassent, par l'élan d'une audace irrésistible, tout ce que nos plus grands soldats avaient, jusqu'à ce jour, conquis de renommée. Toute l'âme historique de la France est en eux. En de brefs moments d'héroïsme incessamment renouvelés, ils résument toute la légendaire noblesse d'un peuple, dont l'empreinte sur la civilisation ne pourrait être effacée que par un universel retour de l'espèce humaine à la sauvagerie. Gloire à cette jeunesse en qui nous avons mis le meilleur de nous-mêmes, et qui donne, sans compter, le plus beau de sa vie, avant même d'avoir vécu! Ceux-là savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils font, ce qu'ils laisseront d'impérissable. Il leur faut la France, toute la France vivante

et belle, d'une vie, d'une beauté, dont l'héritage lui vient des plus grands exemplaires d'humanité.

Nous avons fait tout ce qu'il était nécessaire pour qu'elle parût, et fût divisée. Ne renions point tant d'efforts divergents vers le haut idéal, dans les chemins duquel les plus nobles consciences peuvent s'égarer. La France est telle que nous l'avons reçue, telle que nous l'avons continuée, extrême en ses élans, dont la condition même est que le calcul en soit exclu. Plus fécondes, les fragmentations d'efforts de liberté, que l'union dans une servitude de passive débilité — à la condition, cependant, qu'en des jours voulus de la destinée, la nation, toute la nation, se retrouve en sa puissance d'intégrale volonté. Ce jour est enfin venu, par la traîtresse agression de l'Allemagne, et c'est en nous voyant à l'œuvre que l'Allemagne doit apprendre qu'en voulant nous détruire, elle n'a pu que nous donner le suprême achèvement d'énergie totale qui nous manquait.

A mesure que nos jeunes recrues arriveront sur le front, leur croissante ardeur se heurtera à une jeunesse diminuée de pâles *Casque-à-pointe*, dont pas un ne pourrait dire ce qu'il fait dans sa tranchée, sinon qu'on lui a dit que l'Allemagne devait être au-dessus de tout, et que cela ne se pouvait faire que par d'énormes destructions de massse humaines.

Débile créature qui seras, peut-être, partiellement libérée de tes maîtres par la défaite que nous sommes en voie de t'infliger, tu ne peux nous opposer que le misérable effort de tes muscles, tandis que chaque jour qui se lève fait apparaître, chez nous, toujours plus de cœur, toujours plus de volonté. Sors de ton trou, pauvre serf de ta propre infirmité. Nos enfants, de qui la trahison est inconnue, mettront l'arme à terre pour te donner le temps de regarder. Jette les yeux sur tes chefs, tous ces hobereaux, impérialement domestiqués, comme toi-même, qui te poussent aux meurtres, aux atrocités ignorées de la bête sauvage. Ils n'osent pas convenir encore que l'irréparable défaite arrive, mais ils n'ont déjà plus l'excuse d'une bonne foi de

barbares, pour te pousser, comme chair à canon, sans espérance possible, aux monstrueuses et désormais inutiles tueries.

Regarde l'horizon, vois tous les peuples de la terre, beaucoup indifférents d'abord, qui se détournent de ton Maître, portant, au front, le signe du réprouvé. Nous combattons, nous, Anglais, Français, Russes, qui nous sommes si souvent livré bataille, nous combattons pour notre droit de vivre librement, qui implique aussi le tien, sans que tu aies pu le comprendre encore. D'amis, tu n'en as pas, aidé seulement de l Autriche asservie, et craint des faibles cœurs que tu menaces ou que tu as spoliés. Mais, par nous, voici que la peur disparaît des âmes et que ceux que tu faisais trembler te regardent et prennent ta mesure, tandis que les tiens, là-bas, attendant l'anéantissement de l'Angleterre et le sac de Paris, se disputent un petit morceau de pain noir ou un lot de pommes de terre.

C'est fini. Tu as vu. Fais, en hâte, le plongeon dans la boue de ta tranchée, puis médite, si tu peux, sur toi-même et sur ceux qui t'ont conduit là. Prends garde, l'œil de nos petits soldats s'allume. Canonniers, à vos pièces ! Passe la Destinée.

L'Homme Enchaîné, 25 février 1915.

CEUX-CI ET CEUX-LA

... Dans la vie des peuples, comme des individus, il surgit des heures tragiques, pour déterminer la vie haute ou basse selon la juste valeur des énergies. La fortune s'offre à l'homme encerclé d'une fatalité supérieure. S'il la laisse passer, elle aura disparu de l'horizon avant qu'il ait achevé de raisonner sur lui-même. Si, du premier élan, il tente de la dompter, c'est que l'âme qui le meut est digne de la victoire, et là se trouve la première condition pour triompher. Au même titre que Miltiade et Thémistocle, Léonidas est vainqueur. Quoique l'humanité ait fait beau-

coup de chemin, en divers sens, depuis ces âges, le problème moral, dans aucune de ses parties, n'a changé. Il s'agit toujours du développement, dans l'homme, d'une force surhumaine qui ne va pas sans des sacrifices douloureux à la commune misère de notre faible humanité. Animé de l'esprit de boutique, Miltiade n'eût jamais connu la plaine de Marathon. Le trapézite pèse sa monnaie d'échange. Le héros commande à la destinée.

Ainsi firent les Belges lorsque l'Allemand leur adressa l'insolente sommation d'avoir à se soumettre, parce qu'ils n'avaient d'autre protection que celle du droit, d'autre garantie que celle de la foi jurée.

... Nos renseignements sur les hauts faits de l'armée russe nous arrivent d'une façon fort irrégulière. Nous en savons assez pour rendre hommage à l'éclat d'une indomptable vaillance qui ne sera jamais dépassée. Avec leur feinte tendance à n'envisager la guerre que comme un sport supérieur, les soldats anglais ont inscrit, dans leurs fastes, de telles journées que, sans porter ombrage à leurs anciens, ils peuvent revendiquer un renom que les meilleurs, peut-être, seuls, ont pu égaler. Si j'osais, je dirais prééminence dans l'égalité.

Pour nous, il n'y a plus rien à dire. Les Allemands eux-mêmes, dont l'effort, il faut bien le reconnaître, ne s'est pas ralenti sous l'action des multiples dangers qui les pressent, suspendent leurs récits pour témoigner de leur stupéfaction. Notre jeunesse est purement folle d'un joyeux courage, que chaque incident de la lutte ne fait que grandir, et grandir démesurément. Un jour, un homme heureux qui n'aura pas connu, comme nous, l'anxiété des heures sombres, écrira cette histoire, et, stupide de tant de prodiges, se demandera si vraiment de tels enfants ont été.

Il n'y a pas de moyen de les louer. Pour les rendre immortels, dans la mémoire des hommes, il n'est besoin que de les montrer. Permettez-moi le réconfort d'un seul exemple : la journée d'un petit soldat de dix-huit ans qui, dans une offensive furieuse, *voit toute sa compagnie fau-*

chée. Il reste seul, avec le drapeau, pour choir bientôt, sans blessure, dans une tranchée. Les heures passent dans le fracas de la bataille, et, la nuit enfin venue, le bon troupier sort, avec son drapeau, et commence à ramper vers les lignes françaises — bien ou mal orienté. Trois kilomètres sans qu'il soit encore certain de sa direction. Il est à bout de forces, lorsqu'il rencontre une cabane où il va chercher un peu de repos. Il entre. Cinq officiers allemands sont là, tués par un obus qui vient de faire explosion. Un sixième gémit, le ventre ouvert, effroyablement. Pris sous les cadavres, il ne peut se dégager et supplie l'arrivant de lui donner un peu d'aide. Le petit Français vient à son secours, et l'Allemand, qui va mourir, frappé de surprise à la vue de ce gamin caressé de son drapeau, lui demande ce qu'il fait là. L'enfant dit son aventure, et l'autre, s'oubliant lui-même, s'exclame d'admiration. Des larmes lui sont venues : « Tu es un brave garçon, s'écrie-t-il, je vais mourir tout à l'heure. Auparavant, viens m'embrasser, et puis, va-t'en. Pas dans la direction où tu es venu. Les nôtres te prendraient. Les tiens sont de l'autre côté. »

Et les deux hommes s'embrassent, et le petit soldat recommence à ramper. Combien cela dura-t-il, il ne le sait pas lui-même. Le lendemain, les nôtres le retrouvèrent évanoui ; toujours roulé dans son drapeau. Un jour de repos et le petit sergent Bourgoin a repris sa place dans la tranchée, avec la médaille militaire en souvenir d'une inoubliable journée. Il y a celui-ci. Il y a tous les autres. Je vous dis qu'on n'en pourra pas venir à bout. Combien doit l'envier le bon soldat de tel pays neutre qui se lève tous les matins pour se demander si les marchandages de son gouvernement feront de lui un héros ou un beau militaire, profitant de l'intrépidité d'autrui !

L'Homme Enchaîné, 14 mars 1915.

MESSIEURS, FAITES VOTRE JEU !

... Nous sommes en voie de reconduire — lentement, il est vrai, mais très sûrement — les soldats de Guillaume II hors de chez nous. Cela nous demandera, sans aucun doute, beaucoup plus de temps que si une aide nouvelle nous était venue. Mais nous nous sentons en fonds de courage et de patience, nous disposons de moyens qui vont croissant chaque jour, et le succès n'est pas pour décourager des hommes dont le moral ne fut jamais plus haut que dans nos premiers revers. Enfin, nous avons des alliés admirables, qui combattent, comme nous, pour le droit d'exister, et n'épargneront, comme nous, aucun effort jusqu'à leur dernier souffle de vie. Jamais la France ne fut si calme, parce que jamais si résolue.

Faut-il tout dire ? Pour la beauté de notre histoire, n'était la sombre fauchée de vies humaines, nous nous blâmerions peut-être de souhaiter d'autres amis. Chacun, dans cet énorme bouleversement des peuples, a choisi la place à sa convenance. Avec les Allemands à Lille, à Arras, à Reims, à Soissons, à Noyon, notre orgueil est si grand que la situation même où nous nous maintenons nous paraît enviable, parce que nous savons mieux que personne ce que nous demeurons capables d'accomplir. Que la destinée suive son cours. Avec des alliés qui furent historiquement des adversaires, et en dépit d'amis neutralisés, nous nous ferons notre place au soleil, sans nous abaisser à de mauvais sentiments qui se traduiraient en mauvaises volontés. Notre cause est celle de tous, même des indifférents, même de ceux qui feignent de ne pas savoir que nous combattons pour eux en combattant pour nous, même de ceux qui ne voient dans le plus grand bouleversement de la civilisation qu'une opportunité

d'ajouter des profits particuliers au bénéfice général d'une victoire qui, par nous, sera celle de l'humanité.

Car l'enjeu n'est pas le même des deux côtés, puisque l'Allemagne lutte pour opprimer les peuples de la terre, tandis que notre victoire sera sa propre libération en même temps que celle de ses victimes désignées.

L'Homme Enchaîné, 16 mars 1915.

VI

LA GUERRE D'ENDURANCE

UN TÉMOIGNAGE

Avec une muette simplicité qui déconcerte l'admiration, avec une inlassable résolution d'héroïsme dont ils sont seuls à ne pas s'étonner, des enfants, des hommes qui seront bientôt des vieillards, ont pris magnifiquement ces sacrifices à leur compte, et payent, à toute heure du jour, sans jamais se plaindre qu'il leur soit trop demandé. Aussi, un étranger nous cause-t-il particulièrement une très vive joie quand, pour louer dignement nos hommes, il lui suffit de dire, en toute impartialité, les spectacles de l'action quotidienne dont la haute satisfaction lui fut donnée. C'est ce qu'a fait M. Wythe Williams dans le *New-York Times*, avec une abondance de détails où se révèle le témoin scrupuleusement précis.

J'avoue que sur l'installation matérielle des tranchées, son optimisme, d'ailleurs corroboré par d'innombrables témoignages, n'a pas laissé de me surprendre par d'inattendus raffinements de confort. Sans le danger qui fait le principal charme de cette installation, peut-être le séjour y perdrait-il sa plus puissante séduction. Ici même, cependant, la plaisante substitution d'un très modeste superflu à ce qui est de nécessité première est la touchante marque d'un état d'esprit dont l'omni-présente menace de la mort n'a pu altérer ni le sang-froid ni la gaieté. Dans le tableau en raccourci où s'est complu le journaliste américain, nous avons reconnu nos hommes tout vivants, ces enfants

comme Bourgoin, qui, à dix-huit ans, éveillent, sans y prendre garde, l'admiration attendrie des cœurs les plus professionnellement durs chez un implacable ennemi, ou ces « Vieux » comme Collignon, tout près de son déclin, qui mourut, drapeau sur la poitrine, ayant décidé qu'il n'y avait pas, pour lui, de dignité plus haute que celle de simple soldat. Comment les dira-t-on jamais, tous ces grands cœurs dont l'envolée fait éclater l'ordinaire mesure de nos communs jugements ? On ne les racontera pas. On prendra tel ou tel, au hasard, et l'on dira : « Ils étaient tous comme cela. » Et le beau, l'ineffable, c'est que ce sera rigoureusement vrai.

Il y a là de ces phénomènes que nul ne semblait attendre et qui ne se peuvent produire que chez des peuples capables de maintenir, aux pires extrémités de la fortune, des ressources d'énergie supérieures à tout événement. Ce sont les Français d'aujourd'hui. Il faut que ce soient les Français de demain. Ces héros silencieux parlent plus haut que toute l'avocasserie gouvernante. En eux la France s'est reconnue, retrouvée. Du même cœur dont la firent les grands ancêtres de l'histoire, ils la refont, vivants ou morts, en une volonté continue d'héroïsme où leur glorieuse ingénuité ne voit rien que le simple devoir.

C'est ce qui fait que M. Wythe Williams, passant le jour de tranchées en tranchées, causant avec les chefs, de paternelle bonhomie, avec les soldats collés au rebord du parapet ou se reposant sur la paille — un peu fraîche, quoi qu'il en dise — du « réduit », nous a rapporté ce jugement dont il nous est permis de nous enorgueillir pour nos amis, pour nos frères, pour nos enfants :

Avec toute la considération possible pour les nombreuses affirmations que l'armée allemande est la plus grande machine de combat que le monde ait jamais vue, tout ce que je peux dire, c'est que la plus grande machine de combat que j'aie jamais vue est l'armée française.

Elle me paraît invincible, du point de vue de la puissance, de

l'intelligence, et de « l'humanité ». C'est cette dernière qualité surtout qui m'a fait impression.

N'y a-t-il pas là quelque chose comme d'une citation de la France à l'ordre du jour des peuples assemblés? Notre « nouvel esprit d'organisation » a frappé M. Wythe Williams, dans sa visite aux armées. Ce témoignage nous serait plus précieux encore si nous pouvions l'étendre jusqu'aux civils. Acceptons-le comme le réconfort, venu, au cœur de l'action même, d'une espérance de commencement.

Où je suis surpris, je l'avoue, que le regard d'un étranger ait si profondément pénétré, c'est lorsque notre amical visiteur associe l'idée d'une armée *invincible* à la suprême considération morale de son *humanité*. Tout le Français est là, en effet, également prompt à l'excès de ses défauts, de ses qualités, mais toujours prêt, sous l'action d'une haute influence morale, à donner de lui-même au delà de ce qu'il paraissait possible de lui demander, M. Wythe Williams a raison de le proclamer, bien que ce soit presque l'équivalent d'un tour de force, pour un non-Français, de l'avoir pu découvrir. Il ne nous plaît pas de séparer jamais la France de l'humanité. Nous voulons assurément notre place grande et belle, — nous ne serions pas hommes si nous pouvions sentir différemment, — mais profitable à tous, au même titre qu'à ceux qui l'auront gagnée.

On nous a souvent reproché d'être surtout des porteurs de pensées générales, mais des pensées générales, qui doivent être nécessairement des pensées généreuses, apportent avec elles, si l'on peut éviter le danger de vivre dans l'abstrait, de nobles, de fortes compensations. C'est ce qui amène cette parole aux lèvres de M. Wythe Williams : *Armée invincible du point de vue de la puissance, de l'intelligence, de l'humanité*, avec ce trait final : *C'est cette dernière qualité, surtout, qui m'a fait impression.* Eh oui ! ce ne sont pas des machines à tuer, ces soldats que la mitraille égaie et à qui la baïonnette seule donne soudain un éclair de fureur, ce ne sont pas des pièces artistement

forgées, usinées, affinées, d'un engrenage de tuerie, ce sont des hommes imparfaits, mais capables de s'achever héroïquement dans la suprême beauté d'un sacrifice total pour une idée, c est-à-dire pour une vue d'idéal à réaliser.

Là M. Wythe Williams trouvera la cause profonde de cette naturelle et touchante fraternité des chefs et des soldats. Tous du même élan se donnent, sans réserve, à cette France qu'ils ont résolu de sauver, mais tous, du socialiste extrême à l'extrême réactionnaire du *Syllabus*, reçoivent une « puissance » supérieure, une force d'*invincibilité*, de cette prétention, dont on ne peut pas contester la grandeur, que leur France constitue, à leurs yeux, une force inépuisable « d'intelligence, d'humanité ». C'est à la fois la tradition de la Révolution française et de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis.

Et que devient, en ce cas, la différence d'idéal ? dira-t-on. Est-il donc besoin de nous élever jusqu'à Sirius pour la réduire à ses véritables porportions ? L'idéal absolu n'est pas de l'homme : nous le savons trop bien. Le plus ignorant d'entre nous a reçu l'assurance que notre *vérité* n'est qu'une élimination, plus ou moins précise, d'erreur. Aux heures décisives, la modestie s'impose dans nos affirmations. N'admirez-vous pas comme chacun, au premier signe du péril général, s'est tacitement donné pour règle dominante l'obligation de tout subordonner à des devoirs si hauts qu'ils dépassent même l'intérêt du pays, puisque l'avenir des hommes y est engagé ?

On se retrouvera, adoucis, transformés, peut-être même réformés. Des idéals divers, on retiendra surtout ce qui peut, ce qui doit cohabiter, coopérer. Car, pour avoir serré les rangs devant l'ennemi, on ne se résignera pas aisément à les desserrer. Sans doute des partis de domination chercheront à reprendre des avantages. L'instinct de salut national l'emportera sur tout. Voyez ce qui est arrivé de l'entreprise politique d'une prétendue « renaissance religieuse ». Quand il est apparu que le Pape ne voulait pas condamner l'Autriche, dernier soutien du pouvoir temporel, et que sa

bienveillance pour la Belgique dévastée était de pure forme, tandis que le monde noir romain et l'*Osservatore Romano*, journal du Vatican, déployaient tout leur zèle pour empêcher l'Italie d'intervenir en faveur de la Triple-Entente, le silence s'est fait subitement chez nous sur la reviviscence de l'action romaine. Une assez belle leçon sur laquelle chacun pourra méditer, lorsque, malgré tant de faiblesses d'en-haut, notre grand et bon peuple, de sa volonté, de son cœur, de son sang, aura refait sa France, la France de l'humanité.

L'Homme Enchaîné, 26 mars 1915.

ADIEU, BRANDÈS

Adieu, Brandès. Il faut, pour que la conversation soit autre chose qu'un simple cliquetis de mots, quelques données communes de sentiments ou de pensées. Je ne découvre rien de pareil entre nous. J'accorderai que c'est ma faute si j'ai pu me méprendre si gravement sur votre caractère, sur votre esprit. Il n'y a, pour moi, d'autre moyen d'expier mon erreur que de la confesser en toute sincérité, et de renoncer, sans reproches, à d'inutiles efforts de conciliation entre des intelligences qui ne peuvent plus se concilier.

Lorsque j'aurai dit, en effet, que je ne vous comprends pas, je n'aurai point suffisamment marqué l'irrémédiable dissentiment qui nous sépare. Il me faudrait trouver des formules, des mots non encore inventés, pour exprimer l'absolue incompatibilité de nos manières de voir et de comprendre, dans l'effroyable tourmente de feu et de sang que des volontés humaines ont déchaînée sur l'Europe, et qui m'apparaît comme la plus grande catastrophe mondiale que l'histoire ait jamais connue.

En ce conflit irréductible, dont la solution ne se peut plus trouver que dans le succès militaire de l'une ou l'autre partie, je crois découvrir qu'il n'est aucun continent, aucun peuple, aucun homme des plus obscurément engagés dans

les voies de la civilisation, qui ne se trouve intéressé. Et comme j'essaye, au moins, de m'expliquer ce que je ne comprends pas, j'arrive à me faire une psychologie des processus humains qui ont jeté l'Europe et l'Asie dans cette épouvantable aventure. Je puis ainsi parvenir, de bonne foi, à interpréter, à classer les phénomènes de la nature qui produisent, en légitime descendance d'un Bismarck, un Guilaume II, digne chef d'un peuple allemand.

A la vérité, ils ne nous apporte rien de nouveau sous le ciel, puisque, dès l'apparition des premiers humains, la règle de la violence brutale tendit à s'instituer parmi nous. Ce qui fait la nouveauté de leur cas, dans l'entreprise de domination universelle à laquelle ils prétendent que leur culture particulière leur donne droit, c'est qu'ils s'arrogent philosophiquement le privilège d'une providentielle surhumanité qui leur confère, sur tous les peuples, une puissance de juridiction légitimant les pires attentats. Tout au fond, il y avait, sans doute, quelque chose de cette tératologie mentale dans l'obscur cerveau d'Attila. La grande infériorité de l'explosion volcanique, c'est qu'elle n'a point conscience des maux d'humanité dont elle est la cause. Est-ce à l'avantage ou au désavantage des hommes (puisqu'il faut leur donner ce nom) de Louvain, de Dinant ou de Reims, chacun de nous est libre d'en juger puisque nous n'avons pas encore le sabre de Guillaume II sur la tête.

En tout cas, les manifestations de la force brutale dans e monde, et les résistances des faiblesses coalisées, au nom d'une règle de droit que tout le monde admet dans les mots à la condition de le pouvoir violer plus ou moins dans les faits, est la substance même de l'histoire. Je serais donc nexcusable d'avoir cru découvrir dans le *Kaiser* et dans son peuple en armes, rien qui fût de fondamentale différence avec les précédents spectacles de l'humanité. Le « vieux Dieu allemand » n'est pas même un progrès sur le fétiche du sauvage.

Ce qui n'est pas sans déconcerter présentement la plupart des esprits de civilisation, en dehors de Berlin et de

Copenhague, c'est que tant de siècles de culture intellectuelle et morale aboutissent soudain à l'éclat des primitifs recommencements. Mais qu'est-ce que cela en comparaison du spectacle qui nous est donné par un homme, nécessairement dégagé de toutes basses contingences, et qui se trouve conduit, par on ne sait quelles voies détournées de son hyperculture, à prendre obliquement parti contre les droits élémentaires des peuples et des individus, en faveur de la puissance brutale dont sa patrie et lui-même ont le plus cruellement souffert ?

Oui, je dis : prendre parti, ô Brandès, malgré tout le mal que vous vous donnez, comme on dit en argot parisien, pour avoir l'air de ne pas avoir l'air. Car vous ne prendrez personne au filet de vos savantes réticences dont la puérilité éclate à tous les yeux. Croyez-vous que ceux de nos hommes qui donnent leur vie, tous les jours, pour la défense du sol natal, n'aient pas acquis le droit de vous juger, vous qui abdiquez si légèrement vos devoirs de juge ? Ils crient qu'en présence d'un attentat individuel ou public, celui qui ne prend pas parti se prononce, avec l'aggravation d'une franchise obscurcie. En ce cas, il y a devant la victime, celui qui tient le couteau, celui qui l'aide et celui qui, pouvant intervenir de sa parole ou de son acte, lève les yeux au ciel, pour être en état de dire : « Je n'ai rien vu. »

Eh bien, Brandès, vous n'êtes même pas cet homme-là, car voici qu'il vous survient des scrupules en faveur de ceux qui renouvellent sur nous le crime dont vous avez souffert. Vous ne voulez pas de *l'humiliation de l'Allemagne*. Quoi qu'il puisse arriver, votre nom eût, sans doute, été sauvé de l'oubli (si ce mot a un sens devant l'éternité du temps et de l'espace). Mais la parole que vous avez prononcée là, dans les circonstances où elle vous est échappée, vous assure, peut-être, une place plus durable encore dans le souvenir des hommes par l'attestation d'un état d'âme bien propre à justifier tous les grands malfaiteurs publics des annales humaines.

Qu'est-ce donc qui pourrait mieux consolider les attentats contre le droit que la soumission des communes servilités, ou l'empressement de « penseurs » à se mettre au service de la force qui les opprime ? Pour asservir l'humanité, il faut, sans doute, des Guillaume II, des Treitschke, des Bernhardi. Il faut encore des Ostwald (qui ont l'excuse de leur nationalité), et des Brandès, faisant figure de blessés qui se lèveraient du champ de bataille pour combattre contre la cause même dont ils furent l'honneur. Cela, je suis bien obligé de l'admettre, puisque j'ai le spectacle sous les yeux, mais il nous sera permis de tirer gloire, pour les hommes, de ce que c'est une nouveauté.

Oui, retenez-le, lecteur, la crainte de M. Brandès, dans les circonstances actuelles, est que l'Allemagne puisse être « humiliée ». Le Danemark a été humilié par le *peuple de seigneurs* qu'est la race allemande. La France aussi, je crois, et la Belgique même ; peut-être Brandès le reconnaîtra-t-il. Il n'a pas protesté. Il refuse même de s'expliquer à cet égard, alléguant que son silence (assez prolixe) est d'or — d'un or qui ne résisterait pas à la pierre de touche. Mais sa crainte suprême est que les machinateurs du plus grand attentat contre la civilisation, contre l'indépendance des peuples, contre la dignité de l'espèce humaine, les auteurs des épouvantables forfaits dont saignent encore la Belgique et la France n'éprouvent une *humiliation*. Que mon pays soit vaincu, déchiré, dévasté par le canon allemand, avant qu'un Français se rencontre pour en arriver là.

Oh ! je sais votre apologie, Georges Brandès, car quelque chose vous avertit, en dépit de vous-même, que cette « humiliation » dont vous ne voulez pas pour l'Allemagne, vous l'acceptez peut-être avec un peu trop de résignation pour votre pays, comme pour vous-même. Que dites-vous donc ? Que la France ne vous a pas secouru lorsque vous fûtes démembré. Je l'en blâme. Mais parce que les démembrement se succèdent, n'y a-t-il pas là justement une cause d'inquiétude pour ceux qui peuvent avoir conservé quelque souci d'une indépendance nationale, ou même de la plus

élémentaire dignité des individus ? Ne vous écriez pas, Brandès. Je ne prétends pas que cela doive vous conduire à la guerre. Vous dites que vous êtes neutre parce que la neutralité du Danemark a été proclamée par une affiche de votre roi. Je ne savais pas que ce monarque eût le pouvoir d'abolition sur les consciences.

Personne n'a jamais pu vous demander de faire quoi que ce soit pour violer la neutralité danoise. Mais vous êtes homme, en même temps que Danois, et c'est votre jugement d'homme que je vous ai demandé, et que vous vous refusez à faire connaître, non pas pour la raison que vous dites, mais parce que, seul à seul, ce qui vous reste de puissance critique ne vous permet pas de l'affronter. Permettez-moi de vous laisser en tête à tête avec un éminent journaliste espagnol, M. C. Ibanez de Ibero, qui écrivait récemment : « *Mon pays est neutre, et je l'approuve d'être neutre, mais moi, je ne le suis pas.* » Belle parole, dure leçon.

Tranquillisez-vous, d'ailleurs. La France est vraiment assez punie d'avoir méconnu son devoir envers votre pays. Nos enfants, sur les champs de bataille, expient la faute de leurs pères, sans se plaindre et sans même demander du secours. Mais je crois que vous chercheriez vainement dans le monde, en dehors des parties intéressées, quelqu'un pour comprendre que, parce qu'une nation, qui est victime au même titre que vous, ne vous a pas secouru, vous soyez obligé de vous apitoyer sur le commun bourreau.

Cela m'avait paru le dernier mot de la surabdication. Vous me réserviez encore une surprise supérieure. Car j'apprends de vous, maintenant, que, même si nous devions vous offrir de réintégrer vos compatriotes danois du Slesvig dans le giron de la mère-patrie, vous hésiteriez à une acceptation qui pourrait indisposer l'Allemagne contre vous. Cela, c'est le dernier mot. Ne cherchez pas un abîme plus profond sous vos pieds. Il n'y en a pas. L'idée de repousser des Danois du Danemark, parce qu'il pourrait arriver que ceux qui les ont arrachés du sol natal n'en fussent pas contents, me paraît si voisin de la démence (pour employer un mot trop

doux) que les hommes n'ont pas encore fabriqué une épithète pour la qualifier dignement.

J'en reste là, Brandès, car vous ne pensez pas que je vais m'arrêter aux diversions dont vous avez l'innocence de me tenter. Vous faites le procès de la Russie. Vous ne le ferez jamais plus sévèrement que je n'ai fait la critique du régime républicain dans mon propre pays. Tous les peuples, tous les gouvernements ont leurs fautes. Cela n'empêche pas, je dois l'avouer, que l'âme slave ne me paraisse fort belle et que j'attends d'elle beaucoup pour un renouveau de la conscience européenne que votre Germanie fait un effort de méthode implacable pour annihiler. J'ai la prétention d'être et de rester un défenseur des Polonais. Comment oubliez-vous de dire un seul mot du régime allemand qui fait si cruellement saigner les Polonais de Posnanie ? Notre victoire, ai-je écrit, affranchirait les Allemands eux-mêmes de leur servitude intérieure — supposé que leur tempérament le permît.

La Russie, l'Angleterre et la France dont l'union doit se maintenir indissoluble, après la guerre, luttent contre l'Almagne pour maintenir leur droit à l'indépendance, c'est-à-dire des conditions d'existence sans lesquelles la vie n'est qu'une dégradation. Les petits Etats, qu'ils aient ou non combattu, en profiteront comme tous les autres. Tant pis pour ceux qui ne le comprennent pas. Vous me faites remarquer, avec une délectable ironie, que nous ne sommes pas encore vainqueurs. C'est la vérité. Laissez-nous faire. Il ne suffit pas d'avoir traversé notre pays pour le connaître. Il y a une force en nous que votre intelligence ne pourrait saisir que s'il s'y joignait quelque chose du cœur. Un mois avant la guerre, j'écrivais à un journaliste de Vienne : « J'aimerais mieux voir la France écrasée qu'asservie. » A chacun le choix pour son pays. Le nôtre est irrévocable. Si la fortune nous était contraire, vous apprendriez ce que cela veut dire. Vous voyez que la conversation entre nous est désormais sans objet. Adieu, Brandès.

L'Homme Enchaîné, 29 mars 1915.

D'OUTRE-MONTS

... Je veux prendre acte de l'excellent article par lequel M. Paul Scarfoglio, du *Mattino* de Naples, a voulu, dans les circonstances actuelles, nous apporter publiquement son témoignage. Ce dont je lui suis reconnaissant, c'est qu'il aura (sans parler de l'avantage d'éclairer son pays) réconforté de braves gens prêts à tout donner silencieusement d'eux-mêmes pour une grande et noble cause, mais satisfaits de penser que des frères de race leur demeurent fidèles de pensées et savent les juger comme eussent fait les communs ancêtres.

Sur le prodige du rétablissement de cœur et de nerfs dont témoigna la victoire de la Marne, M. Scarfoglio s'exprime sans emphase, avec la sobre simplicité de l'écrivain qui n'a besoin que d'opposer le tableau truqué de la prétendue dégénérescence française au spectacle émouvant de la réalité. Tous les hommes sur le front, tous les Français au sacrifice. Les soldats ébahissant de leur vaillance joyeuse l'ennemi qui les croyait vaincus ; les femmes, en sérénité fière, donnant leurs fils, d'un mouvement héroïque et muet ; la nation tout entière résolue, dans le calme, aux pires extrémités du devoir pour la patrie : voilà ce qu'il a vu et dit avec la simplicité d'expression que commandait l'événement dans sa pure beauté.

Les glaces de l'hiver, le vent, la pluie, la neige, la boue des tranchées, pas plus que l'ouragan de fer et de feu, n'ont, un seul moment, vu fléchir l'immuable bonne humeur de héros qui se font un jeu du danger. Sourire aux lèvres, yeux brillants de promesses heureuses, nos nobles blessés, canne ou béquille en main, emplissent nos boulevards d'invincible espérance, et toute cette foule, vêtue de deuil, hélas ! mais où l'on chercherait en vain la crispation du visage, la saccade du geste, l'éclat de voix, indices précurseurs de l'énervement, c'est le peuple français

qui passe, soutenu d'une résolution tranquille, telle qu'aux plus grands jours de son histoire, il n'en avait probablement pas connu.

Aux vallées paisibles de la Normandie, je vois des femmes occupées aux travaux de la terre, avec des enfants orgueilleux du secours de leurs petites mains, tandis que des vieillards conduisent la charrue. Placidement affairées, des ménagères, à la traversée du village, vaquent aux soins du bétail, ou tricotent pour le soldat. Pas un cri ne vient rompre le dramatique silence qu'ont laissé derrière eux les absents. Tout ce monde est muet, non pas même d'une souffrance, d'une colère contractées, muet d'une volonté sereine qui s'est incorporée à toutes les sensations, à toutes les pensées, à toutes les actions de chacun, au delà de laquelle il ne conçoit rien de lui-même ou d'autrui. De même nos promeneurs parisiens que je rencontre, chaque dimanche, au bois de Boulogne, au parc de Saint-Cloud et jusque dans la forêt de Saint-Germain C'est ce qui a surtout frappé, avec juste raison, M. Scarfoglio. Ils sont muets, avec l'air paisiblement heureux de gens qui se sont donnés tout entiers à l'unique devoir, et vivent, satisfaits, d'une seule pensée.

L'Homme Enchaîné, 30 mars 1915.

EN VUE DE DÉSEMBUSQUER

La mort fait d'affreuses trouées. Il faut combler les vides du rang. Résolus à tous les sacrifices, l'idée ne peut venir aux Français de marchander là-dessus. Dans les Chambres, pas une voix ne s'est fait entendre qui pût être interprétée comme un gémissement. Il n'est point de misère pour nous arracher un cri de douleur. Il faut vaincre à tout prix : nous n'avons pas, nous ne pouvons pas avoir d'autre loi. L'espérance au cœur, nous avons vu partir ceux que la France appelait d'abord. Du même mouvement d'espérance invin-

cible, nous enverrons à la bataille, où nous n'acceptons pas la défaite de la Patrie, ceux que nous réservions pour la France de demain, et qui, joyeusement, à l'aurore de la vie, se ruent à l'effroyable mêlée pour la France d'aujourd'hui. Donc, ni réserve oblique, ni discussion vaine. On nous dit : c'est l'heure. Et tout d'une voix, nous répondons : s'accomplisse la destinée.

Cependant, il n'est pas besoin de dire que de tels sacrifices ne peuvent être consentis que dans l'esprit où ils sont demandés, c'est-à-dire, à la condition expresse qu'ils ne puissent être évités. Quels hommes serions-nous si, lorsqu'on vient nous demander de jeter la prime fleur de notre jeunesse à la fournaise, nous n'étions uniquement mus par l'inébranlable conviction de la nécessité ? Oui, nous donnerons tous ceux que la Patrie nous demande, tous, tous, autant qu'il sera nécessaire. Nous les donnerons, d'un visage insensible, sans que le plus faible murmure se fasse entendre pour avertir amis ou ennemis que le cœur a saigné. Nous les donnerons, comme ils vont partir, dans l'extase d'une illumination intérieure, où toutes les âmes françaises se confondent pour faire, du plus beau sang, le plus fort et le plus grand de la Patrie.

Nous avons vu partir de même ceux de 1915 et de 1916 avec la fierté d'une adolescence qui se fait, à cette heure même, une place digne des grands aïeux dans une histoire des hommes où la noblesse d'une race s'est magnifiquement affirmée. Loin de les effrayer, la grandeur des exemples ne suscite en eux que l'irrésistible envie de les dépasser. Leur sublime folie est de vouloir être plus grands que les plus grands, et, si je craignais de prononcer un blasphème, je dirais que quelques-uns déjà pourraient se vanter de pouvoir exciter la jalousie d'ancêtres qui n'auraient pas admis qu'on pût les dépasser.

Les « 1917 », qui vont suivre, sont de la même lignée. Au triomphal monument de Rude, où je reviens toujours, vous retrouvez l'image de leurs prédécesseurs s'offrant, dans une hellénique nudité, à l'appel de la grande déesse

affolée dont le bras troue, de son glaive, le grand chemin de gloire où ils vont s'élancer. Les yeux perdus dans l'ivresse du rêve, la main comprimant les battements d'un cœur chargé de force irrésistible, ils vont, fiers et sereins, au plus haut de l'humanité. L'immortel Phidias, du Parthénon, n'a pu faire sortir que de merveilleuses fictions de son Pentétique vivant, même après Marathon, Salamine et Platée. Sous la main frémissante de notre grand tailleur de pierre, nous voyons passer vieillards, hommes, enfants, qui vont réaliser et vivre la légende que l'art épuisera son génie à célébrer. Et avec ces enfants qui sont devenus nos pères, portant en eux toute la France du passé, toute la France de l'avenir, avec tout notre peuple, avec l'histoire qu'ils ont pétrie d'une volonté de créateurs, nous entrons nous-mêmes, à notre tour, dans l'ardent cortège d'une furieuse panathénée, où se prodigue ce que nous avons de vie combattante pour préserver le plus pur de la Patrie idéalisée.

Nous avons tout donné, hier, de ce que voulut la guerre, nous donnons aujourd'hui tout ce qu'elle demande, pour donner demain encore tout ce qu'elle exigera. Cependant, il ne peut être admis qu'on ne voie en notre peuple qu'une source inépuisable de généreux sang, que toute main imprévoyante pourrait indéfiniment prodiguer. Personne ne le propose, il est vrai. Mais il ne faut pas que d'imprudentes pratiques conduisent aux mêmes résultats qu'une méthode d'incohérence dont nul ne pourrait avoir la pensée.

Quand le peuple français donne tout, qui donc d'entre nous s'arrogerait obliquement le droit de se refuser? Le fait s'est-il produit? L'avons-nous constaté? On ne le nie pas. On ne pourrait pas le nier sans soulever des protestations unanimes de familles indignées. Pères, mères, frères et sœurs, le cœur obsédé de l'absent, restent les yeux fixés sur la place vide. Comment pourraient-ils réprimer un sursaut de honte et de colère quand ils se voient affronter des mouvements fastueux d'une jeunesse inutilisée?

L'Homme Enchaîné, 6 avril 1915.

RÉVOLUTION D'EUROPE

La guerre actuelle apporte, en soi, une révolution comme la terre n'en avait pas vu. Ce mot de révolution a toujours exercé une puissance magique sur les esprits que les misères de l'homme ont refoulés dans les vastes champs de l'idéologie. Plus ou moins, chacun souffre d'une condition qu'il a souvent le droit de juger malheureuse. Changement, révolution, c'est une chance de répit, et pourvu que l'imagination s'y prête, c'est, pour des foules douloureuses, l'espérance de cet état chimérique dont ne peuvent s'approcher peut-être que des humbles : le bonheur.

La Révolution française, qui emplit l'Europe d'une rumeur non encore épuisée, fut l'un des plus puissants soubresauts d'humanité que mentionne l'histoire. Mais tout européenne, tout humaine, qu'elle voulût être, — et fut, si l'on en considère les résultats, — elle demeura si profondément française de pensée et d'action, que l'Angleterre, ni l'Allemagne, pour des causes différentes, n'ont jamais pu la comprendre, encore moins se l'assimiler. Toutes les deux l'ont combattue avec une extrême violence, sans pouvoir réussir à en arrêter le cours.

... L'affranchissement des peuples, telle est la juste formule de la grande Révolution d'Europe qui s'accomplit, en ce moment, sous nos yeux. L'indépendance de tous, par une équitable répartition des puissances de paix selon leurs légitimes affinités, voilà le programme pour le triomphe duquel combattent les armes alliées, qui, demain, auront mis fin aux dernières convulsions d'une démence de tyrannie. Napoléon avait rapporté de Moscou ce mot fameux : « L'Europe sera républicaine ou cosaque. » C'était, dans les deux cas, annoncer sa défaite. Une sorte de revanche, aussi, sur l'Allemagne, par la juste prévision d'une inter-

vention slave, où, contre son attente, le droit des peuples doit finalement lui-même se manifester.

Dans ses entreprises de conquêtes lointaines, l'Angleterre avait jeté sur tous les continents des semences fécondes de gouvernement libre par d'heureuses compensations d'autorité et de liberté. Son rôle était marqué d'avance. Elle s'y prépara résolûment, dans l'ordre diplomatique par ses accords avec la Russie. Mais l'obstination d'une opinion publique mal informée ne lui permit pas de réaliser la préparation militaire à laquelle elle s'efforce magnifiquement aujourd'hui de suppléer.

Maintenant, nous sommes en pleine bataille, et l'Angleterre, et la Russie, et la France peuvent se rendre hautement ce témoignage qu'elles ont fait tout ce qui était compatible avec l'honneur, pour détourner des peuples la catastrophe effroyable. Le jour est venu — plus tôt que tant de politiciens à courte vue n'avaient pensé — où l'Europe s'est trouvée mise en demeure d'abdiquer — pour conserver la paix — ses dernières garanties d'indépendance, ou de défendre, les armes à la main, ses droits à la liberté. Le choix fut fait sans emphase, dans la froide conviction qu'au-dessus du souci même de son existence, un peuple, digne de ce nom, doit mettre le respect de son histoire, de sa vie, de sa place légitime dans l'humanité.

Dans les plaines où fauche affreusement la mort, les soldats silencieux de l'Europe libre, de l'Europe indépendante, de l'Europe juste, de l'Europe humaine, tombent sous les coups des instruments avilis d'une oppression barbare que le progrès séculaire des hommes a jamais condamnée. Ils tombent, mais comme le héros de la légende, vivants ou morts, ils combattent toujours, parce que c'est l'honneur et par conséquent la vie même des peuples civilisés de l'Europe dont leur héroïsme va décider. Quelle plus grande Révolution se pourrait concevoir ? Être, ou ne pas être, se montrer digne ou indigne d'exister ?

L'Homme Enchaîné, 10 mai 1915.

ILS SONT TROP

... Arme primitive de l'impuissance, l'injure est demeurée, parmi nous, la ressource suprême de ceux qui ne se sentent pas le bras suffisamment assuré ou qui se croient en mesure de pouvoir abuser de la force sans qu'il leur en soit demandé compte. En 1871, nous fûmes copieusement insultés par toute l'Allemagne, lorsqu'elle n'eut plus rien à craindre de nos armes. La générosité n'est point de ces « faiblesses » dont un bon Allemand pourrait craindre l'excès. Il lui faut la danse du scalp autour de l'adversaire attaché au poteau. Alors, il peut se donner toute licence d'outrages ; sa belle âme trouve là un champ digne de sa magnanimité. Ces malheureuses créatures inférieures ont besoin de haïr bassement, comme d'autres d'aimer. Depuis cent ans nos Germains n'ont jamais pu nous pardonner les victoires de Napoléon, exemptes de l'insolence dont ils agrémentèrent leurs succès, il y a quarante ans.

Nous étions alors le peuple haïssable par excellence. Nul ne pouvait être admis à l'honneur de leur lourde courtoisie, sans l'entrée en matière d'une pierre aiguë à l'adresse des Français. Comme le héros d'Ibsen, nous en pourrions faire un monument. Puis, ce fut le pur outrage des puériles flagorneries destinées à nous endormir dans la sécurité trompeuse d'une secrète admiration dont l'Allemand, bonhomme, ne pouvait se défendre à notre endroit. Au fond, quoi de plus, entre nous, qu'un grand malentendu ? Le sort des armes avait décidé de quel côté de la frontière devait être la flèche de Strasbourg. Qu'importait une vaine satisfaction d'amour-propre en comparaison des devoirs communs envers la civilisation ? Nous les avions battus jadis. Ils avaient eu leur tour. Oublions tout cela. Il reste assez de sujets d'entretien. « La France et l'Allemagne amies seraient les maîtresses du monde », tel était le propos courant à Berlin.

C'est alors que des yachts pacifistes s'acheminaient vers Kiel pour des manifestations dont le moindre tort était de pouvoir induire le *Kaiser* à penser que notre naïveté finirait par se laisser prendre à ses pièges d'enfant. N'ai-je pas appris, de la bouche même de l'intéressé, qu'un homme, qui avait occupé un poste important dans l'un de nos cabinets, s'était laissé aller, dans une conversation familière, jusqu'à demander au *Kaiser*, d'aimable bonhomie, s'il n'y aurait pas un jour pour l'Alsace-Lorraine.

— Ça, jamais ! s'écria tout d'un saut le maître, choqué d'avoir pu abuser à ce point son ultra naïf interlocuteur.

L'Homme Enchaîné, 24 mai 1915.

A TOUT PRIX

... L'Allemagne, qui a employé près d'un demi-siècle à mûrir, à mener à bien un plan démesurément étendu d'agression, a su conduire avec méthode un achèvement de combinaisons meurtrières comme l'esprit humain, jusqu'ici, n'en avait point rêvé.

... Les plaintes sur le pain de guerre ne se font plus entendre, on ménage avec soin, selon la recommandation officielle, les épluchures de pommes de terre, les armées de la coalition font face sur quatre fronts à la fois, et hier encore un petit soldat des miens, qui était aux Éparges, a vu de ses yeux une troupe de six Boches de front, sur quatre rangs de profondeur, chargeant *au pas de parade*, avec des cris de sauvages, sous la poussée des officiers, en arrière, revolver au poing. Il est vrai que le spectacle change aussitôt que survient la baïonnette française, et que le même témoin, tombant d'entrain dans la tranchée allemande, n'a pu se défendre d'un immense dégoût au spectacle d'hommes jetant leurs armes et se *traînant à ses genoux*, avec des larmes, avec des gémissements, pour

demander la vie, tandis que d'autres, stupides de terreur, attendaient leur sort, silencieusement *assis sur des camarades blessés qui hurlaient de douleur.*

Très différents, nos hommes — frondeurs et même quelquefois indolents quand il s'agit de creuser la terre, — mais plutôt disposés à devancer l'appel quand ils entendent le cri : *En avant.* Le même soldat n'a-t-il pas vu un de ses camarades *charger pieds nus*, parce que l'ordre l'avait surpris déchaussé ? Ce sont là de petits traits qui en disent très long et qu'on n'invente pas.

L'Homme Enchaîné, 7 juin 1915.

SANS HÉSITER

Des Français se demandent si nous n'excédons point notre droit en ripostant aux bombes asphyxiantes ou chargées de pétrole enflammé par des engins de même sorte, et au bombardement aérien de Paris et des côtes anglaises par le bombardement aérien de Carlsruhe. En toute simplicité d'esprit, il m'est impossible de voir dans ce puéril débat autre chose qu'une absolue méconnaissance des causes, des proportions, des résultats éventuels, et, par là même, du caractère profond du plus vaste et du plus sanglant conflit qui ait dévasté les rassemblements ethniques des humains.

... La fameuse doctrine de l'évolution universelle se complique, comme on sait, de régressions partielles ou généralisées, plus ou moins durables, qui ont souvent dérouté le plus attentif observateur. De la chute d'Athènes, de la décadence de Rome se dégagea, avec le cours des siècles, un renouveau de progrès. Mais nous ne disposons pas des siècles et nous sommes peut-être excusables de nous opposer, autant qu'il est en nous, aux forces régressives dont la violence se prononce contre nos développements les plus timides d'idéalisme humanitaire. Il reste seulement à

savoir si nous résistons pour la forme, « pour sauver l'honneur », ainsi qu'on se plaît à dire, ou parce que l'intangible résolution nous est venue de vaincre à tout prix.

Dans un duel de chevalerie, chacun se pique d'observer des règles de générosité réciproque. Mais, lorsqu'un régressif assassin se précipite dans la chambre où je sommeille, pour me surprendre de ses instruments de meurtre, je n'ai d'autre ressource que de lui riposter par tous les moyens de défense qui se trouvent sous ma main. Si cela est en mon pouvoir, aucune autre considération que de l'exterminer. Je ne découvre pas comment l'assassinat en masse changerait rien du problème de légitime défense que l'assassinat individuel s'obstine, de temps à autre, à nous poser. Sans doute, il s'est établi dans la rencontre des armées un certain nombre de règles que les hommes de cette violence atténuée qu'on dénomme civilisation se font gloire d'observer, mais il est trop clair que, l'une des deux parties venant à en systématiser la violation, l'adversaire, s'il ne prend pas son parti de la défaite inévitable, n'a plus d'autre recours que de se conformer lui-même aux méthodes qui lui sont opposées.

Que seraient les restreintes morales que nous nous imposons, sans un retour de réciprocité ? Où se rencontreraient-elles si ceux qui en sont les meilleurs représentants commençaient par se livrer, pieds et poings liés, aux basses créatures qui ne sont capables d'exercer aucune contrainte sur leurs impulsions de sauvagerie ? Je comprends que des doutes assiègent encore l'âme de patriotes mal dégagés des brumes pacifistes. Nous qui n'avons jamais recherché la guerre, mais qui l'acceptions parce qu'une vue plus claire nous la montrait inévitable, nous qui votions les préparatifs militaires, nous à qui la France doit, tels quels, les moyens de défense qu'il fut possible d'accumuler, nous qui avons voulu la défense pour vaincre et pour vaincre à tout prix, si nous n'avons pas connu l'hésitation avant même l'ouverture des hostilités, comment faiblirions-nous, dans notre volonté supérieure de salut, parce qu'il plaît à l'en-

nemi de changer les conditions acceptées d'un combat que nous avons subi ?

A l'arme blanche, au fusil, au canon, à la mine, à la bombe, nous nous battons comme l'autre se bat. Il invente de nouveaux appareils. Ainsi allons-nous faire. Il projette des liquides enflammés sur les nôtres. De même ferons-nous pour les siens. Il tente de nous asphyxier. A notre tour nous l'enfumerons. Et si son ingéniosité barbare découvre de nouveaux moyens de massacrer les Français, nous lui ferons voir que nous pouvons trouver des procédés nouveaux pour massacrer les Allemands. Il n'y a pas de choix, d'ailleurs. Si nous ne nous sentions pas la force d'âme nécessaire pour opposer le fer au fer de toutes les façons, alors il faudrait aller au-devant de l'envahisseur avec des mains tendues aux chaînes et des hymnes de remerciements.

Mais, objecte-t-on, nous avons bombardé Carlsruhe, ville ouverte ? Pour ne rien dire de nos villes ouvertes (la dernière est Compiègne, je crois), où des femmes et des enfants ont trouvé la mort sous les bombes des aviateurs allemands, qu'est-ce donc que les Taubes du *Kaiser* se proposaient de faire lorsqu'ils lançaient leurs projectiles sur Scarborough, station balnéaire de la côte anglaise, ou sur les faubourgs de Londres, — ville ouverte, apparemment ? N'est-ce donc pas hier encore qu'un coup de torpille prémédité envoyait par le fond la *Lusitania*, navire de commerce *non armé*, noyant, d'une volonté criminelle qu'aurait répudiée notre dernier Bonnot, *douze cents non-combattants, parmi lesquels une centaine de bébés ?*

Et l'on voudrait que nous répondions autrement que par un haussement d'épaules aux explosions de la « fureur allemande » sous les bombes de Carlsruhe ! La Belgique en a vu bien d'autres, et le Nord de la France aussi. Nous n'en ferons jamais trop. Nous n'en ferons jamais assez. Que l'œuvre de mort s'accomplisse, qui fut déchaînée parmi nous, malgré quarante ans de nos persévérants efforts pour détourner de l'Europe cette effroyable épreuve.

Vous avez voulu la guerre. Vous l'avez, vous l'aurez jusqu'à la dernière goutte de sang. Vous la voulez par tous les moyens. Il en sera fait ainsi. Jamais nous ne commettrons de ces atrocités sauvagement raffinées où vos dignes soldats ont mis le plus beau de leur gloire. Mais, pour sauver la civilisation de votre ignominieuse maîtrise, nous répondrons à une guerre d'extermination par une guerre d'extermination, puisque vous n'en connaissez point d'autre. La loi de force brutale que vous prétendez faire, nous saurons vous apprendre à la subir. Patience, encore. La guerre, dit-on, sera longue. Ce n'est qu'un commencement.

L'Homme Enchaîné, 23 juin 1915.

EUX ET NOUS

... Nos pensées, nos volontés unanimes se sont uniquement concentrées sur le développement de notre action militaire, et si les résultats n'en ont pas toujours été tels que l'infatigable patience des uns et le magnifique héroïsme des autres nous donnaient le droit de l'attendre, il n'est pas un moment où la tranquille fermeté de nos cœurs ait pu s'en trouver ébranlée.

Nous vaincrons parce que nous voulons vaincre, et que nous le voudrons jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver. Nous vaincrons parce que nous sentons inépuisable la somme de sacrifices dont notre volonté de vaincre sera persévérammment soutenue. Nous vaincrons parce que nous n'avons pas d'autre choix que de vaincre si nous voulons laisser la vieille terre des Gaules aux fils de ceux qui la façonnèrent en une France de grandeur et de beauté. Nous vaincrons parce que, si nous avons commis de grandes fautes, nous sommes dignes de les racheter. Nous vaincrons parce que l'Allemagne ne peut nous offrir que l'abolition de la conscience française pour première et unique condition de paix. Nous vaincrons parce

qu'il faut que le dernier Français sur ce que ses pieds occuperont encore de terre française tombe avant que nos femmes, nos enfants soient emmenés aux chaînes d'une nouvelle captivité de Babylone, à laquelle ils n'échapperaient que pour un renouveau, pire que la mort, de la dispersion d'Israël. Nous vaincrons parce qu'il est impossible que, des Français vivants, on puisse entendre cette parole, dans le monde : *La France a été*. Jusqu'aux poitrines des enfants, le cœur de notre race bondit de forces inépuisables. S'il n'en est pas toujours fait le meilleur emploi, nous en saurons fournir assez pour compenser, pour réparer des erreurs de pensées et d'action sous le poids desquelles ni force d'autrui ni faiblesse nôtre ne réussiront à nous accabler.

Nous luttons contre un délire de puissance qui ose entreprendre l'universelle exploitation de l'espèce humaine. Nous nous sentons de taille à faire front. Nous avons des alliés qui ont occupé et occupent encore une assez grande place dans le monde, noblement conquise par l'activité de leurs armes, par leur persévérant et méthodique labeur, par des manifestations historiques auxquelles on ne peut pas faire que la civilisation ne soit merveilleusement redevable. Quel autre qu'un fou pourrait donc annoncer que tout cela va mourir ?

Il est vrai, le génie de l'humanité peut se retourner contre lui-même, la science des choses peut être ignominieusement détournée de son but, corrompue dans son auguste mission de mieux faire, pervertie dans ses moyens. Au lieu d'accroître l'homme en vue d'une destinée plus haute, elle peut, aux mains d'un peuple de pharisaïques savants, se dégrader jusqu'à se faire l'instrument d'une dégradation des sociétés humaines, que, sur la foi des penseurs, nous avions crues en route vers plus de justice, vers plus de bonté, et qui n'auraient plus d'autre idéal qu'un progrès de barbarie industrialisée.

Oui. Une telle entreprise, parmi nous, n'a pas craint de se manifester. Je ne sais quel « vieux Dieu » s'est levé

de l'horizon, pour demander toujours plus de sang, et toujours plus de férocité sauvage parce que le bien d'une race unique ne peut sortir que du mal universel. L'innocent Moloch des temps passés ne voulait, pour le salut de tous, que le sacrifice de quelques-uns. Celui-ci, pour la joie de quelques-uns, réclame le supplice de tous.

Eh bien ! soit. Que la question soit débattue sur les champs de bataille, puisque c'est par le fer et le feu que le *Kaiser* et son peuple ont voulu qu'elle fût décidée. Qu'on perfectionne par de savants calculs tous les engins de meurtre et de dévastation. La puérile pierre, que se lançaient les héros aux champs troyens, est devenue la balle d'acier d'un mètre et demi de hauteur qui emporte à trente kilomètres, en un point précis, une tonne de matière explosive détruisant en quelques secondes, avec toute œuvre de civilisation, un peuple d'innocents qu'il fallait prendre la peine, autrefois, de passer au fil de l'épée. Saluez, c'est le progrès de l'Allemagne qui passe. Des vaisseaux chargés de femmes et d'enfants, par centaines, sont envoyés d'un coup de torpille aux gouffres de l'océan. Et voilà les engins d'asphyxie qui se présentent, avec d'ingénieuses machines, pour arroser les hommes de pétrole enflammé. Patience, ambitieux César d'une Rome déjà finie, le temps va venir où, comme tu le demandais aux Dieux, quelque moyen sera trouvé d'en finir avec tout le genre humain d'un seul coup !

Qu'y faire ? Quelle autre réponse aux arguments de la foudre que de foudroyer si l'on peut ? Et c'est ce que nous nous occupons de faire. Et nous le faisons bien, ou nous le faisons mal, mais nous le faisons, et nous le ferons aussi longtemps qu'il faudra le faire parce que nous ne pouvons pas faire autrement. A Waterloo, Grouchy ne vint pas. Ce fut Blücher. L'histoire a des changements. Aujourd'hui, c'est Grouchy qui arrive.

L'Italie, hésitante, a reconnu que son histoire ne lui permettait pas d'être absente d'un combat qui était celui de l'humanité tout entière. Partout où palpitent des cœurs

émus de noblesse et d'indépendance, des peuples voudraient venir à nous, que retiennent encore le souci jaloux des gains commerciaux, ou l'incompréhension, ou la peur de leurs gouvernements, pour ne rien dire de ceux qui ne voient, dans le plus noble conflit de l'histoire humaine, qu'une occasion d'acquérir montagne ou vallée aux dépens du voisin. Que chacun choisisse sa place de gloire ou de misère.

Cependant, nous, Français, à qui la chance d'attendre est refusée, nous sommes au plus fort de la sanglante mêlée et nous ne nous en plaignons pas. Nos enfants héroïques donnent leur vie fièrement, chaque jour, avec ce grand cri dans le cœur : *Patrie, ceux qui vont mourir pour toi te saluent !* Nous les avons vus partir, sachant, comme eux, qu'ils ne reviendraient pas, et ils sont à peine tombés qu'un autre cri s'élève : « Nous ! Nous ! A nous l'honneur de les suivre ! » Et nul ne s'étonne, car c'est l'inflexible loi de notre volonté qui s'accomplit. Après ceux-là, d'autres, et d'autres encore, et toujours. Et quand ce sera fini des vivants, je ne sais quoi me dit qu'il surgira des morts pour se jeter en avant. Que les peuples, qui nous doivent peut-être quelque chose, apprennent de nous cette nouvelle leçon. On n'est pas digne de vivre quand on ne se sent pas digne de mourir.

L'Homme Enchaîné, 25 juin 1915.

POUR VAINCRE

... Notre merveilleux soldat fait son œuvre, et, de l'aveu du monde entier, l'accomplit à la stupéfaction de ceux qui, pour ne pas le craindre, avaient besoin d'oublier son histoire. Cela ne suffit pas. Il faut que le peuple, dont il est l'âme et le bras, le soutienne de sa puissance morale et le ravitaille de moyens d'offensive. Suprême énergie de cœur et de corps : voilà ce que la patrie nous demande à l'heure où se joue, sur notre territoire envahi,

le sort du nom français. Irrémédiable déchéance ou jaillissement d'une nouvelle grandeur, le destin n'a voulu, pour nous, que cette alternative, qui nous fait sommation d'avoir, après une trop longue vie de rêves, à nous montrer des hommes d'obstinée endurance et de volonté résolue. Nous avons, nous aurons, tout ce qu'il faudra de vaillance, si, au lieu de nous leurrer des appâts trompeurs d'une victoire aisée, on nous laisse étudier l'obstacle en ses divers aspects de réalité, afin que nous puissions, tout au fond de nous-mêmes, nous poser la question de savoir si nous sommes assez grands pour le surmonter.

... Malgré l'armature de fer qui raidit en constance la constitutionnelle veulerie de l'âme germanique, nous lui avons porté le coup de mort. La faillite de l'agression éclate à tous les yeux, et comme l'Allemand n'a trouvé, pour lui-même, d'autre raison d'être qu'une fonction d'écrasement à l'égard de l'humanité, si cet écrasement est dès maintenant impossible, c'est que le coup manqué ne laisse d'autre choix au *Kaiser* et à son peuple que des formes de l'affaiblissement.

Ce qui tient lieu, là-bas, d'esprit public, c'est-à-dire de velléités de pensées personnelles, qui ne vont jamais jusqu'à l'indépendance du jugement, a déjà donné tant de signes de défaillance qu'il serait superflu d'y revenir. Les hommes combattent parce qu'ils ne peuvent faire autrement et s'élancent sur nous avec la rage humiliée du dogue à la chaîne. « Quand ils nous attaquent, me disait hier un blessé, ils s'avancent en rampant jusqu'à nos tranchées. Nous, nous sommes debout, et nous courons sur eux la tête levée. » Qu'est-ce qui marque mieux la différence du combat? Les chefs, complètement renouvelés, comme chez nous, réussissent encore à faire fonctionner la puissante machinerie, parce qu'ils sont, eux-mêmes, machinés. Chez nous, le cœur fait des héros, et l'élan de volonté, des capitaines. Les autres sont poussés, officiers en arrière. Nous allons de l'avant, et toute la crainte de ceux qui commandent est de se voir devancés.

... Tous les problèmes de la civilisation se posent à la fois sur une ligne de front qui va de la mer du Nord à l'Euphrate. Quel insensé pourrait croire qu'il suffirait d'un coup de fortune militaire pour les résoudre tous à la fois ? La destinée nous fait l'honneur d'une fortune plus haute. Elle nous veut plus grands. Haussons-nous jusqu'aux devoirs de notre énorme tâche. Nos fils donnent leur vie en souriant. Donnons avec sérénité ce qui nous reste de nous-mêmes. Qu'à la taxe du sang s'ajoute, d'un zèle immuable, notre contribution d'endurance.

L'Homme Enchaîné, 7 juillet 1915.

ENDURER !

Eh oui ! « Apre et longue ! » Pouvons-nous ne pas voir que c'est la condition fatale d'une guerre qui soulève des questions de vie ou de mort pour les peuples les plus nombreux, les mieux pourvus de ressources et les plus guerriers de la terre civilisée ? Les invasions de barbares, les Attila, les Gengis-Khan ont laissé dans l'histoire de légendaires frissons de terreur à l'extrême limite, semblait-il, de ce que la misérable humanité peut souffrir. Ne se découvre-t-il pas maintenant que ce faneux progrès de civilisation, dont les idéologues ont bercé notre enfance, — pour de meilleures installations de résistance à la brutalité des éléments, — s'accompagne d'un progrès de destruction dû à ce que la connaissance accrue remet aux hommes inchangés la disposition de forces dont ils peuvent faire, pour le bien et le mal, un usage toujours croissant ?

... La providentielle loi des hommes étant de se haïr autant que de s'aimer, — un peu plus, même, pourrait-on croire, puisque, si les formules d'amour se multiplient, les hécatombes en viennent à dépasser toute mesure, — les annales humaines ne furent guère, jusqu'à ce jour, qu'une

histoire de sang. Au lycée, les livres qu'on me remit ne parlaient point d'autre chose, et depuis, je vis bien que c'était, en effet, la principale affaire. Seulement, comme j'en suis venu à éprouver une indulgence pour le maudit qui ne commit qu'un seul meurtre, je ne puis m'empêcher de regarder avec quelque dédain ces pâles conquérants des anciens âges, qui se contentaient d'une ville à raser, d'un peuple à emmener en servitude et de quelques troupeaux de femmes et d'enfants à passer au fil de l'épée.

Que de bruit pour de petits mouvements, parfois un peu brusques, de notre divine humanité ! Nous savons aujourd'hui de quels matériaux se peut approvisionner notre soif du grandiose. Les pauvres Africains, impropres à la civilisation, ne nous offrirent jamais que de très petites tueries. L'Asie, mère des hommes, nous donna le plus beau spectacle des massacres en grand. L'Europe fit de son mieux pour suivre, agrémentant sa paix de cirques et de colisées misérables. De quoi s'agissait-il ? De reculer des limites au delà du fleuve ou de la montagne ? De se faire payer des tributs en métal ou en bétail humain ? Ambition mesquine, jusqu'au jour où un peuple de « culture » sélectionnée se présenta pour doctriner à son profit et essayer de faire ce qu'aucun conquérant, ce qu'aucune troupe d'hommes n'avait jamais rêvé : l'appropriation de toute la planète, à son usage, par l'asservissement de toute l'humanité.

Voilà donc un programme, et en attendant le jour où, par les progrès de la science, nous circulerons librement de planète en planète, la modestie de nos organisations de massacres pourra s'en contenter. L'Allemagne, en effet, réclame tout de la terre d'autrui. Il ne faut pas moins pour suffire à son zèle, dans l'intérêt de l'espèce humaine. Ses philosophes, ses savants, ses industriels, tous guerriers, nous en font modestement l'aveu. C'est pour notre bien qu'ils sont condamnés par la loi d'un vieux Dieu, ou Diable, en mal de civilisation, à s'emparer de nos personnes, en vue de nous manipuler *more germanico*.

Cependant, il arrive que des peuples qui ont une histoire ne comprennent pas leur intérêt comme on le conçoit à Berlin. Notre folie est de rester *nous*, tels que nous a faits une succession de volontés ancestrales séculairement continues. C'est pour cela que nous sommes en armes, c'est pour cela qu'un destin, auquel nous ne pouvons nous soustraire, veut que nous combattions jusqu'au dernier. La lutte offre un tout autre champ que celles dont les moins scrupuleux historiens nous ont fait le récit, car jamais l'enjeu ne fut ainsi de tous les continents de la terre habitée avec leur ceinture d'océans.

La gloire du passé n'est une raison de vivre que si les fils de grands ancêtres sont de taille à les égaler. Reims et beaucoup d'autres choses encore font un très beau compte d'histoire. Les Grecs avaient Phidias, le plus grand tailleur de pierres qui sera jamais, et Périclès et une prodigieuse lignée de cerveaux, et de cœurs, jusqu'au plus grand qui fut Démosthène, dont le Macédonien ne put venir à bout que parce que l'hellénisme n'était plus qu'un souvenir. Affreux prolongement des supplices de l'histoire jusqu'à la dynastie germano-scandinave et son digne produit : Gounaris !

Que sert de dire, en cet effondrement de tout : « Celui-ci ou celui-là n'a pas été ce qu'il aurait dû être. Tel ou tel chef s'est montré inférieur à son devoir ? » En des formes quelconques, surtout lorsqu'on a fait, comme nous, tant de tapage pour des conquêtes verbales de liberté, les gouvernants ne sont faibles que lorsque les peuples eux-mêmes viennent à défaillir. Méditons sur ces choses, et ceignons-nous les reins pour les épreuves, et ayons le courage de sonder notre cœur. Fermes, c'est la victoire qu'aucune invention de tuerie allemande ne pourra conjurer. Qu'est-ce que des misères d'un jour, si vieillards, femmes, enfants sont debout, silencieux et forts, derrière ceux qui s'offrent à la mort pour ce qu'il y a de plus grand dans l'âme humaine ? Tout un peuple en action, c'est un beau mot. Mais c'est une plus belle chose encore, — hon-

neur suprême de ceux qui sont capables de la réaliser.

Rien ne m'a plus profondément ému et ne m'a donné plus de confiance dans le sang de la race que les lettres d'un enfant de quinze ans, fils d'un instituteur, qui me supplie, sans une parole de romantisme ou de fanfaronnade, d'obtenir qu'il lui soit fait une place aux tranchées. La loi inexorable refuse ce bras et ce cœur. « Alors, monsieur, qu'on m'envoie en Serbie ! Tout ce que vous voudrez. Je veux me battre. Je veux me battre. » Et rien de plus. Les hommes qui font de tels enfants ne connaîtront pas Chéronée.

Endurance donc, mais une endurance de force, une patience de volonté que rien ne peut fléchir, ni les méthodes de décimation d'un ennemi qui, en aucun cas, ne peut vaincre que si nous nous abandonnons nous-mêmes, ni les insuffisances d'organisation ou d'armement qui viennent des fautes passées ou présentes, mais qu'il dépend de nous de réparer par des sacrifices qui referont plus belle, plus nôtre, la France des grands jours.

L'Homme Enchaîné, 9 juillet 1915.

TOUJOURS L'ENDURANCE

Certes, il est plus facile de recommander l'endurance que de la mettre en pratique, car cette haute vertu peut demander à certaines heures une rare obstination de volonté. Pourtant, nous sommes tenus, si la résolution que nous avons prise est profonde, de fournir toute la somme d'efforts que l'heure commande sous la forme et pour la durée de temps imposée par les événements à maîtriser. En matière de sacrifices, il n'est point de choix : on accepte ou on refuse les exigences de la fatalité. La France vaut-elle que nous lui donnions tout de nous-mêmes et de tout ce qui nous entoure ? Il n'y a pas d'autre question.

J'ai souvent entendu dire que le sacrifice du soldat, au

moins, se faisait d'un seul coup. Radicale méconnaissance de l'effort militaire qui veut un maximun d'énergie prolongée jusqu'au couronnement de l'explosion finale de toutes les forces disponibles. S'il n'en est pas demandé même somme à ceux de l'arrière, c'est que l'âge ou l'infériorité physique, réduisant les valeurs d'activité, l'abdication de la personnalité n'en est pas moins méritoire, puisque, à l'exemple de l'homme des tranchées, chacun de l'arrière doit donner aussi *tout* ce qu'il a.

Seulement, ce *tout*, il faut vraiment qu'il se dépense en désintéressement absolu, — ce qui est fort beau à dire, mais parfois bien dur à exécuter. Hors de l'excitation du combat, sans voir surgir en face de soi l'adversaire qui représente la cause exécrable, tout homme silencieusement est requis d'ajouter pièce à pièce les petites et les grandes misères de chaque heure, de chaque jour, pour en faire un sublime holocauste dont la grandeur probablement sera méconnue, — si même ceux qui sont incapables de ce parfait héroïsme ne trouvent pas l'occasion de le déprécier. Inférieur à sa cause, qui ne consentirait pas d'en prendre son parti ?

Le plus misérable d'entre nous n'est jamais sans des velléités de grandeur. Ne comptent que ceux qui sont capables d'en vivre au moins quelques parties. A l'appel d'événements qu'ils n'avaient ni prévus ni préparés, des héros se sont levés sur notre terre pour apporter l'appoint d'une noblesse — que la France veut toujours présente — à l'amas glorieux des noblesses passées. Eh bien ! ces « civils » de tout âge et de tout sexe qui ne sont pas normalement sous les obus — mais peuvent s'y trouver demain grâce aux Zeppelins, aux aéroplanes perfectionnés et aux monstres d'artillerie d'une portée de trente kilomètres — peuvent, peut-être encore, vivre plus grand et plus beau. Car ils ne seront point appelés à connaître la griserie des honneurs qui, ne vînt-elle qu'à l'heure même où se clôt la vie, est ressentie par la plupart des hommes comme la souveraine expression de la gratitude publique

envers celui qui a généreusement payé sa dette envers la patrie, — au delà même souvent de ce qu'il avait reçu.

Oui, ceux qui auront souffert sans le dire, sans permettre qu'on le voie, prenant je ne sais quelle joie sauvage à cacher une plaie d'honneur, comme d'autres un chancre de honte, ceux-là ne connaîtront point la gloire d'un ruban, d'une citation, d'un article de journal. Peut-être ne laisseront-ils même pas derrière eux le témoignagne d'une parole amie essayant de surprendre en leur faveur quelque chose d'un hommage ou d'un simple regret.

Que leur importe, s'ils savent que la loi supérieure des choses est dans l'impassible indifférence de l'univers dont ni soleils, ni planètes, ni atomes ne se laissent arrêter, dans leur course aux recommencements, par les cris de douleur ou de triomphe du plus infime insecte ou du plus grand de nos génies ! Ils n'ont point choisi leur lot, mais ils l'ont accepté, et il se pourrait bien que ce fût la plus haute vertu des hommes sur la terre. Ils n'ont rien demandé d'autrui, parce qu'ils trouvaient tout en eux-mêmes. On ne peut demander à la foule de se hausser consciemment à cette réalisation d'idéal. Et cependant il se pourrait bien que nous passions, avec superbe, chaque jour, devant de silencieux héros inconnus, tout fiers de leur obscurité profonde, fautifs seulement de nous refuser le réconfort d'exemples au-dessus du commun.

L'Homme Enchaîné, 10 juillet 1915.

IMPOSSIBLE

La *Gazette de Francfort* écrivait, l'autre jour, que ce que l'Allemagne attendait de nous, c'est que la supériorité des armes allemandes nous mît en disposition de demander la paix. Avec tout le respect dû à de si éminents psychologues, je me permets d'affirmer qu'il n'y a point assez de grosse artillerie et de bombes asphyxiantes pour amener ce résultat.

Nos Boches, qui ne peuvent nécessairement nous juger que sur eux-mêmes, se trouvant créatures à subir sans douleur toute excision de ce qu'ils appellent leur personnalité nationale, ont pu croire que nous deviendrions magiquement d'esprit germanique, après leur victoire à venir, comme ils se mueraient, eux-mêmes, en n'importe quoi, pourvu que la botte du vainqueur fût assez lourde sur leur visage. Et voilà justement ce qui, dans aucun cas, ne peut être. Faute d'une psychologie suffisamment objective, leur *Gazette de Francfort* attend de nous précisément la chose qu'il nous est impossible de leur accorder : notre collaboration pour l'ultime déshonneur du nom français.

Ils veulent de nous plus qu'il n'est en notre pouvoir de leur donner. Il devait y avoir, dans le sac de Sancho, un proverbe pour dire : Qui ouvre trop la bouche se la voit fermer. C'est bien ce qui leur arrive. Quand nous avons perdu l'Alsace-Lorraine, le cœur saignant, il restait la France comme on l'a dit excellemment. La France ! c'est-à-dire toute une force de passé, toute une force d'espérance, d'où nous pouvions attendre une continuation, toujours belle, de la vie des aïeux, vers un renouveau de grandeur.

Nous n'étions pas morts, et nous voyions devant nous des chances de reprendre — pour les achèvements heureux où nous appelait notre histoire — de hautes traditions de pensées. C'est une autre affaire aujourd'hui, où rien ne peut plus nous être demandé qui ne soit la répudiation de toute notre vie de race dans le reniement de nous-mêmes. Macbeth n'avait tué que le sommeil. Qu'est-ce que ce supplice auprès de celui qui nous laisserait vivre après avoir tué, en nous, l'espérance, c'est-à-dire tari la source de toutes les impulsions de la vie ? Cette fois, nous ne pourrions plus concevoir la pensée de nous refaire, puisque nous aurions proclamé, nous-mêmes, à la face du monde, que la France n'a plus de raison d'être.

Bismark, Treitschke, Bernhardi, et leurs sous-intellectuels, sont venus pour nous exposer scientifiquement leur théorie de la germanisation de l'univers, et le *Kaiser*, aidé

de ses deux millions de socialistes, se présente sur les champs de bataille de France et de Belgique pour la mettre en action. En action contre qui ! Non plus seulement contre le peuple français, comme en 1870, quand l'Autriche, ingérée, mettait l'Allemagne en goût de sanglantes ripailles. Non ! Contre tout ce qui reste, cette fois, neutres ou combattants, de l'Europe indépendante. Même, si nous devions être anéantis, il nous resterait l'honneur d'avoir été les premiers à faire front.

C'est que nous avions reconnu d'instinct (pas assez tôt, malheureusement, pour nous y préparer comme il aurait fallu) l'énormité de l'enjeu que l'empereur allemand allait jeter, au nom de son peuple, sur le tapis, tout en mares de sang, de nos plaines françaises. Et voilà qu'en effet la grande partie impériale est engagée. Nous avons vaincu à la Marne. Notre puissance de vaincre n'est pas épuisée. Elle ne peut pas l'être, parce que le soldat français — silencieux, jusque-là, à sa machine ou à sa charrue — a compris qu'un suprême honneur lui était magnifiquement échu : celui de représenter, en cette lutte hors de toutes les proportions de l'histoire, avec sa propre cause, assez belle, la cause même de l'humanité. On lui avait dit jadis qu'il était *le soldat de Dieu*. Il se sent *le soldat de l'homme*, à cette heure, et ne s'en tient pas pour amoindri. Admirez, alors quelle force lui peut venir des deux plus fortes impulsions de l'espèce humaine : le sentiment concret qu'il défend le sol de son foyer, sa patrie, sa pensée, sa langue, son histoire, la beauté de la France qui toute s'abîmerait dans la nuit s'il pouvait défaillir ; et l'enthousiasme, renouvelé de ses pères, d'un idéalisme qui le fait le champion de l'humanité.

L'Allemand s'est donné pour mission de maîtriser ; nous, d'affranchir. Disparaître du monde ou le sauver, avec le concours de nos grands alliés (parmi lesquels je n'oublie ni la Belgique ni la Serbie), telle est la prodigieuse alternative que la fortune soumet à notre choix. C'est ce qui confond dans une fraternité française, enfin retrouvée,

toutes nos classes sociales qui, hier encore, croyaient se haïr parce que trop de funestes élans les avaient séparées. C'est ce qui jette nos enfants aux tranchées, nos enfants qui cherchaient leur voie dans nos affreuses querelles et qui soudainement, grâce à l'Allemagne, l'ont trouvée. C'est ce qui fait que tous les peuples s'éveillent, comme aux grands jours de l'histoire, à la voix de la terrible guerrière que Rude a projetée hurlante sur Paris pour que les peuples puissent l'entendre de toutes parts. Nous et nos compagnons d'armes nous savons où elle nous conduit. Elle nous emmène à des efforts de liberté, de justice, de bonté, de beauté qui, ne fussent-ils que des efforts, laisseront une assez noble trace de notre passage.

... Voilà le champ que vous avez fait, que vous avez voulu, ô prophètes de la Germanie ! Comme les soldats de Cambyse, engloutis dans les sables, accourez avec tous vos engins de mort, pour être ensevelis, enfin, sous les montagnes de cadavres que vous aurez accumulées. Vous ne pouvez pas vaincre parce que vous entreprenez de remonter le cours de l'histoire humaine, qui va des dominations de la force aux progressives libérations.

Vous ne pouvez pas vaincre parce que, derrière nos armées que vous voyez en ligne, il y a des forces de fatalité historique, et de volonté raisonnée, et de conscience indéfectible qui nous poussent, lâches ou braves, aux suprêmes vertus d'héroïsmes toujours croissantes, que commandera l'excès toujours croissant de votre sauvagerie.

Vous ne pouvez pas vaincre parce que la force d'un jour ne peut plus être que d'un jour quand elle tente de s'installer dans une violation du droit.

Vous ne pouvez pas vaincre parce que votre force est de servitude organisée pour gangrener les sociétés humaines de votre décomposition de culture.

Si puissante qu'elle soit, qu'est-ce que la plus merveilleuse machine, si l'homme n'est pas au levier? La poignée

du levier n'est pas pour votre main servile ; il faut là une éducation de virilité.

Vous ne pouvez pas vaincre parce que toutes vos servitudes savamment agencées ne font de vous que des automates, qui peuvent imiter les mouvements de la vie libre, mais ne sont pas la liberté. Les nations vont à un équilibre d'indépendance : ce que n'ont pas pu faire des despotes de génie, ce n'est pas Guillaume II qui pourra le réaliser.

Non. Vous ne vaincrez pas, vous ne pouvez pas vaincre parce que nous sommes tenus — sous peine de nous voir souffletés par notre histoire, par nos pères, par nos enfants — de nous succéder jusqu'au dernier sur le front, pour prendre toujours et toujours plus de vos basses vies en donnant généreusement des nôtres tout ce que la noblesse de notre sang réclamera. Vous ne vaincrez pas parce que vous ne pourriez pas faire que tout ce qui est digne du nom d'homme, sur la terre habitée, ne s'émût si nous devions fléchir, et que, dans des revers que nous jugeons impossibles, vous verriez se dresser devant vous, aux côtés de l'Angleterre et de la Russie, — inépuisables d'hommes et d'argent, — des alliés que nous sentons déjà frémissants, et qui, la grandeur du danger soudainement apparue, jetteraient de suprêmes renforts sur vos derniers soldats vaincus d'épuisement. La victoire ne peut pas être pour vous, vous dis-je. Quelques-uns d'entre vous peuvent y croire encore parce que, Titans raffinés, vous avez construit de nouveaux engins pour accumuler Pélion sur Ossa. Ne savez-vous donc pas que les Divinités géantes ne réussirent pas ainsi à escalader l'Olympe ? Nous sommes trop haut, et vous êtes trop bas.

Et vous attendez, stupides de vos monstrueux obus et de vos nuages d'asphyxie, qu'ils nous mettent en des dispositions de nous suicider après le déshonneur ? Vous ne nous avez pas assez bien regardés. Nous, Boches, nous vous connaissons ; vous, vous nous connaîtrez.

L'Homme Enchaîné, 11 juillet 1915.

CONTRE LE THÈME DE LA PASSIVITÉ

... Je savais bien que ce peuple avait accompli de très grandes choses. Mais notre romantisme en a fait tant de bruit, que je me demandais parfois en quel point précis la réalité et l'imagination avaient pu se rejoindre. Cependant, l'incroyable fortune nous est réservée de voir les fils plus grands, plus grands d'ultime dévouement dans l'ultime simplicité, que n'auraient pu le concevoir des pères tumultueux, emportés par la haine de la tyrannie jusqu'à Napoléon Ier, comme à César les anciens de la République romaine.

Les soldats de l'an II sont d'étonnants produits de la nature française. Nos enfants silencieux que, hier encore, je ne regardais pas sans que des paroles de commisération me vinssent parfois aux lèvres, les ont rejoints et dépassés du premier bond. Le grand artiste Méheut, sortant de sa tranchée pour une permission de quatre jours, m'en a rapidement montré de tragiques croquis, dont la revue fera passer, dans l'âme de nos neveux, le frisson des grandes heures. Le panache est absent. Il n'y a point de place pour la pose dans cet amas de formes simplifiées, qui surgissent fantastiquement de la terre pour une fureur d'offensive devant laquelle aucun ennemi ne peut tenir. Pas de famille qui n'ait sa page d'héroïsme. Pas de mère, pas de veuve, pas d'enfant qui n'arbore son deuil comme un drapeau. Il semble que nos blessés s'excusent du sacrifice incomplet. On a vu des embusqués rougir et demander le front, pour s'épargner le coup de pied qui va les y pousser bientôt.

Tout le peuple de France est aux armes, fier d'avoir rejeté le lourd manteau des médiocrités de la vie, pour les magnifiques élans des ardeurs désintéressées. La cause les grandit, et voici que, par la beauté du sacrifice total, ils grandissent la cause à leur tour. Des hommes de volonté souveraine,

qui, de leur bras raidi, répriment la savante violence de la machinerie allemande. Dans la grande prairie américaine, aux jours des premières voies ferrées, d'innoncents Peaux-Rouges voulurent arrêter de leur corps la course de la locomotive. Ils pourraient voir aujourd'hui des hommes pâles faire rebrousser chemin au germanique engin de mort qui devait scientifiquement broyer sur son passage, comme le char du sanglant culte hindou, tout un entassement d'humanité.

L'Homme Enchaîné, 1er août 1915.

LE TEMPS DE RESPIRER

« Le temps de respirer », a dit le *Times*. La Russie, remarque-t-il, nous a donné *le temps de respirer*. Je ne saurais déterminer ce qu'il y a de réalité sous cette métaphore, car il serait nécessaire de connaître d'une façon précise où en est exactement la fabrication des armes et des munitions en France et en Angleterre, — et surtout d'être en état de faire la critique des opérations.

Nos Français, pas plus que nos alliés, n'avaient besoin de prendre haleine. Après un an des plus dures épreuves, j'oserai dire que jamais le moral ne fut meilleur. L'enthousiasme des premiers jours s'est mué, chez nous, en une tranquille résolution d'en finir à tout prix, qui s'accompagne d'une jeune gaieté gauloise. Les Anglais sont plus graves, avec, cependant, une pointe de raillerie aux lèvres. Mais le même sentiment anime inexorablement tous ces hommes : à savoir qu'une heure est arrivée qui exige d'eux la totalité des efforts dont ils sont susceptibles, plutôt que de céder. Les raisons profondes de cet état de choses, ils n'ont sans doute ni le temps ni les moyens de les préciser, mais ils sont bien certains que la défaite serait la fin d'une histoire dont ils ont la fierté, tandis que la victoire marquera pour eux-mêmes, dans la forteresse de leurs droits, et, pour les

peuples civilisés, dans le libre développement de leur paix, un plus beau recommencement de grandeur.

De l'autre côté, quoi? Une coopération de tyrannie oligarchique et de servitude populaire, en vue d'une domination qui doit imposer à toutes les nations le joug où l'Allemand croit trouver une revanche de sa bassesse dans l'écrasement d'individualités supérieures, mais moins fortement organisées. Il ne s'agit plus que de savoir laquelle des deux forces est en état de produire la plus grande somme de continuité.

Si l'on y regarde d'un peu près, il n'est pas besoin d'un grand effort d'esprit pour reconnaître qu'ici se renoue la chaîne des guerres de la Révolution française, où s'affrontèrent, comme aujourd'hui, la France et l'Allemagne, en des combats épiques pour et contre la liberté. Le particularisme du développement politique et social de la Grande-Bretagne ne comportait point une puissance de propagande mondiale, et les revendications de droits qui se rattachaient à la proclamation de l'indépendance américaine mettaient en mouvement des peuples, en ce temps-là trop lointains, pour que l'Europe ne pût être ébranlée. L'idéologie de la Révolution française captivait d'autant plus des intelligences encore insuffisamment éveillées, que les protagonistes eux-mêmes de l'immense bataille n'avaient pas le temps de se perdre en inquiétantes songeries sur la distance qui sépare les mots de la réalité vécue. Tout cela parut s'abîmer dans la catastrophe napoléonienne, qui fut, pour le pouvoir personnel, un retour manqué d'offensive, que Bismarck fut impuissant à recommencer.

Puissance de liberté, — d'une liberté où l'idéologie n'entrait pour aucune part, — l'Angleterre, déjà dispersée dans le monde, s'était retournée contre la nation qui avait semé sur tous les continents ses formules d'indépendance. Victorieuse avec l'Allemagne, à Waterloo, elle n'était déjà plus que spectatrice à Sedan, et mon éminent ami l'amiral Max soutenait alors vainement, avec un courage inlassable, la cause de la France parmi ses concitoyens. Après un demi-

siècle, voyez quelle était encore, de l'autre côté du détroit, l'énergie des résistances à l'abandon de l'orgueilleuse théorie du *splendide isolement*.

Eh bien ! non. Il n'y a plus de peuple isolé. Les engins qui ont multiplié, de toutes parts, la rapidité des communications nous ont si bien enserrés de cette légère ceinture, dont le Puck de Shakespeare ceignait notre globe en un tour de main, que nous ne pouvons plus nous déprendre, et qu'en dépit d'eux-mêmes la solidarité des hommes s'établit aussi bien dans le domaine du droit que dans celui des intérêts. Ne l'aperçoit-on pas dans la pleine lumière du fait irrévocable, quand le Destin prononce que c'est la Russie qui va libérer la Pologne, et que le tsar, dont le père s'était déjà levé pour entendre la *Marseillaise*, accueille d'un geste favorable la Douma acclamant la liberté, tandis que, sous l'Equateur, la République de l'Uruguay choisit le 14 juillet pour date de sa fête nationale ?

... N'apparaît-il pas, enfin, que c'est toute l'humanité qui se rassemble ? Et puisqu'elle ne peut se réunir qu'autour du point fixe du droit, c'est-à-dire d'une approximation de justice humaine, la fortune nous échoit d'être les ouvriers de la plus grande œuvre dont les hommes aient jamais été témoins.

Nos soldats, sans doute, ne s'embarrassent pas de cette analyse, mais, non moins clairement que leurs pères de l'an II, ils ont la sûre sensation de se trouver les porteurs d'un trésor de pensées et de volontés, et, non moins vaillamment que les anciens, ils ont résolu de faire que, par eux, les peuples en soient définitivement enrichis. Ils gardent la pleine conscience de se trouver les champions de la plus grande cause qui se soit jamais débattue parmi nous, et, l'orgueil de la race et l'amour du foyer ne leur permettant pas de faiblir, les voilà condamnés à être les premiers des hommes ou les derniers.

J'essaye de dire tout cela aussi simplement qu'il m'est possible. Mais pourquoi feindre une humilité mensongère

en une heure de crise suprême où la noblesse de notre cause, même dans une défaillance des chefs, doit être notre plus ferme soutien?

Lors donc qu'on nous parle du *temps de souffler*, il ne peut être question d'une reprise de forces morales, puisqu'à aucun moment notre énergie profonde ne fut en meilleur point. *Vires acquirit eundo*. Au rebours de ce qui s'est toujours vu jusqu'à présent, jamais le peuple français ne fut moins enclin aux manifestations extérieures, jamais on ne le vit plus profondément résolu.

L'Homme Enchaîné, 10 août 1915.

LA SEULE QUESTION

... Il n'y a pas que la terre française — montagnes, vallées et plaines — à sauver de l'immonde Boche, ruisselant de souillures. Il y a les fruits de ce généreux sol qui enfanta de si beaux exemplaires d'hommes de pensée, d'hommes d'action, dans tous les domaines où les plus hautes aspirations appellent les énergies les plus désintéressées. Nos morts, nos grands morts, cette illustre poussière dont nous sommes pétris, c'est pour ceux du passé, comme pour ceux de l'avenir, que nos fils sont au combat.

Pour des vues de doctrine, pour des mots que nous n'avons pas toujours entendus très clairement, nous nous sommes divisés, haïs, massacrés. Jusque dans ces implacables discordes, il y avait des rivalités pour l'achèvement d'une France supérieure. En cette ambition téméraire sans doute, mais assez belle, n'est-il pas temps de nous unir encore, non plus sous la main débile d'un prétendu maître de hasard, mais dans la plénitude, dans la grandeur de notre libre volonté? Quand la patrie pantelante nous appelle, maudit qui pourrait hésiter! Et quand elle exige tout de chaque Français, de chaque Française, maudit trois fois maudit, qui lui marchanderait la libre disposition de

ses facultés de penser et d'agir pour la noble terre dont nous n'acceptons pas d'être des enfants dégénérés !

Voilà la question, la seule, il ne peut pas y en avoir d'autre, ou, plutôt, s'il y en a, nous ne voulons pas les connaître. Pour la France, nous donnerons tout ce qu'il faudra de vie, tout ce qu'il faudra de richesses, tout ce qu'il faudra de nous-mêmes, et sur ceux qui sont tombés ou tomberont encore au champ glorieux, nous jurons, quoi qu'il arrive, de ne jamais capituler devant l'ennemi. Tous les sacrifices de sang et d'or pour sauver la terre sacrée où dorment des hommes de France, que nos fils feront revivre. Car si la déclaration de guerre a mobilisé tout un peuple de héros, par on ne sait quel miracle, nous attendons, de la paix de notre victoire, une mobilisation non moins belle du génie français.

... Nous n'avons plus qu'une idée. Tous ces soldats qu'il est facile de célébrer, mais que l'heure nous presse de seconder d'abord, un jour nous reviendront glorieux, après de nouvelles épreuves dont le compte n'est pas épuisé. Ce sera le plus beau jour de notre histoire. A nous de le faire, à nous de le mériter. Nos fils, alors, dans la fierté du sacrifice, dans la beauté du sublime devoir, dans le débordement d'une espérance infinie, mais frémissants encore d'affreuses misères, nous regarderont face à face. Qui de nous voudrait avoir à baisser les yeux ? Qui pourrait entendre cette affreuse parole : Pourquoi n'avez-vous pas mieux fait ?

L'Homme Enchaîné, 25 août 1915.

VII

UNE VISITE AUX TRANCHÉES
L'OFFENSIVE DE CHAMPAGNE

LE SOURIRE DES TRANCHÉES

Je viens de voir nos soldats au front. La fortune a voulu que mon voyage coïncidât avec la grande et heureuse offensive qui n'est pas encore achevée — si bien que j'ai pu voir tous les services dans le plein de l'action. Je ne suis point allé chercher, là-bas, matière à littérature. Des jugements fondés sur des faits, dans la mesure où une visite, nécessairement brève, peut en fournir l'occasion : voilà ce qui m'a mis en chemin. J'éprouve donc une grande joie à dire que tout ce que j'ai vu n'a fait que me donner ample satisfaction. Des chances, dont je ne saurais trop me féliciter, m'ont permis d'aller partout, de tout voir du fonctionnement des grands services, de causer avec tout le monde, aussi bien à l'arrière qu'à l'avant, et d'obtenir, dans l'ensemble aussi bien que dans le détail, quelque chose de plus que des impressions.

... Je ne suis pas un inspecteur qui ait eu à descendre jusque dans l'intimité des détails, pour en venir à se prononcer sur la façon dont chacun accomplit son devoir. Je n'avais point à faire d'enquête approfondie. Je n'avais reçu aucune délégation à cet effet, mais, après les travaux de la commission sénatoriale de l'armée, je crois avoir pu jeter un coup d'œil suffisamment aigu sur les résultats acquis, au moment même où ils viennent se rejoindre au point final que la guerre leur assigne : la mise en action du soldat.

... De son immense tâche, le soldat, dans sa tranchée, sous les obus, ne voit rien que ce qui est directement devant lui. Il sait qu'il a délogé le Boche de ce bois, de ce ravin, de la plaine ou de la colline. Il sait qu'il aura demain ce plateau à conquérir. Il regarde, placide, les camarades encore crispés sur la terre pour laquelle ils ont donné leur vie, et se prépare, dans l'ineffable mépris de l'adversaire, à l'assaut des obstacles prochains.

— Monsieur, avez-vous des nouvelles de Roubaix ?

— Serons-nous bientôt à Lille ? fait un autre.

— Sait-on de combien nous avons avancé ?

— Ah ! si demain nous pouvions...

Et chacun d'exposer sa stratégie.

— Et, à l'arrière, on est content de nous, hein ? C'était dur, mais on ne s'en est pas mal tiré.

— Eh bien, quoi ? les Roumains ? les Grecs ?

Et, pour chacun de ces peuples, une épithète appropriée, avec un plissement de railleries qui atteste qu'on peut se passer de secours.

Il n'y a qu'une question que vous n'entendrez pas :

— Est-ce que ça va durer longtemps ?

La pluie tombe. On est empêtré dans la boue et, sous son casque bleu, tout pareil à l'armet de Mambrin, le petit chevalier, couleur de terre, qui a, sur celui *de la Triste Figure*, l'avantage d'ignorer sa grandeur, raisonnant sans indulgence sur le pointage de l'obus qui passe, veut savoir tout et le reste de l'inopiné visiteur. Celui-là, vraiment, comment oserait-on lui mentir ? Ce serait une honte. Il voudrait savoir, parce qu'il a besoin de savoir pour s'entendre avec lui-même. Mais il est au delà de l'encouragement, tout au sentiment, qui ne peut pas fléchir, d'une résolution silencieuse, mais inexorable. Fagotté, hérissé, crotté, sobre de paroles, — car il n'est personne de moins bavard, — il parle à mi-voix, dans le fracas strident de la terre et de l'air, et vous ne voyez plus de lui qu'un petit sourire content qui dit sa tranquille exaltation d'être ce qu'il est, où il est, pour une grande chose à la hauteur de laquelle il s'est —

— lui — du premier bond, magnifiquement élevé. Ami lecteur, je vous apporte le sourire des tranchées de Champagne, qui est aussi celui de l'Artois et de l'Argonne — mieux qu'un sourire de confiance, un sourire de sécurité.

Puisque tout aboutit au soldat, ainsi que j'ai dit tout à l'heure, c'est ce petit soldat que je voudrais, brièvement, vous montrer au cours de mon chemin. J'essaierai de le faire passer rapidement devant vous dans la vie, dans l'action de la guerre. Vous m'excuserez si je n'ai pu me défendre de m'élancer, d'abord, à ce qui sera ma conclusion : ma foi dans ce sourire contenu des tranchées, qui dépasse l'espérance, parce qu'il est l'affirmation sereine, et sûre d'elle-même, d'une immuable volonté.

L'Homme Enchaîné, 1er octobre 1915.

IN MEMORIAM

Puisque tout de la préparation, de l'organisation, de la mise en action de la guerre vient aboutir au soldat, c'est au soldat que revient le devoir du suprême développement d'énergie où se résume, avec sa valeur propre, celle de la nation tout entière. Aussi, tout à la pensée de l'homme intérieur, en qui se prolongent les effets des fautes passées, et qui doit suppléer à tous manquements par un surcroît de vaillance, allais-je aborder le mystère de cette âme simple et traditionnellement obstinée qui a écrit, de son sang, sur notre sol des Gaules, tant de glorieuses pages d'histoire.

La race est-elle au bout de son effort ? Cruelle question que tous les événements de notre vie publique, depuis un demi-siècle, nous ont quotidiennement posée, lorsque, refoulés jusqu'au pied des Vosges, nous avons vu grandir et déborder sur le monde l'antique poussée des Germains, prête à submerger, comme autrefois, la civilisation gréco-romaine, pour y approprier, dans son cadre de fer, le sort de tous les peuples de la terre à ses conceptions primitives

d'une violence organisée contre toutes les volontés de libération individuelle qui sont l'honneur de notre humanité.

Sous le poids de cet affreux cauchemar, repoussant la vision de tant d'heures funestes, j'invoquais l'appui de ce Français sans nom qui, de génération en génération, a payé, d'indicibles misères et des flots prodigués du plus généreux sang, des défaillances passagères si noblement rachetées qu'il est resté l'espoir de toutes les victimes des abus de la force contre le droit de vivre justement.

Je traversais les champs de bataille de la Marne, et je le trouvais là, cet héroïque anonyme, qui ne réclame rien du vain bruit de nos conventionnelles apothéoses, content du tertre vert sous lequel il s'est endormi, dans la vision d'une énergie d'heureuse beauté que la mort elle-même n'a pu faire fléchir. Cette terre, qui l'a repris, fut sa pitoyable marâtre, tendre et dure tout à la fois. Peut-être ne l'a-t-il pas moins chérie pour ses rigueurs que pour sa douce charité de la dernière heure.

De la mer aux montagnes, il l'enveloppait d'un immense voile d'amour inexprimable, où se fondaient toutes les emprises d'un sol tour à tour généreux et avare, toutes les espérances vivaces au refuge du foyer, toutes les aspirations de ce ciel infini qui, même décevantes, n'en avaient pas moins guidé l'âme dans une marche à l'étoile où il est peut-être plus beau de se mettre en route que d'arriver. Des horizons brumeux de l'Océan, des limpidités bleues de sa mer intérieure, génératrice de hautes vies, des âpres sommets des Pyrénées aux Alpes, des riantes vallées de ses beaux fleuves, prodigues de généreuses moissons, il est venu là pour tomber debout face à l'envahisseur. Une force invincible l'a conduit en ce lieu, où la farouche volonté de ceux mêmes qui l'aimaient accepta qu'il vînt attester, jusque dans la mort, l'honneur d'un sacrifice au-dessus de l'amour.

Si la terre pouvait dire, elle nous raconterait tous ces magnifiques recommencements d'histoire dont elle palpite encore, et que nous embaumons froidement en des pages

sans vie. Une fatalité veut qu'elle se dérobe à nous dans les gouffres sans fond d'une gestation infinie. Elle se tait, mais le peu que nous savons de ce qui fut suffit à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous faire une vie supérieure à notre vie, en nous rattachant à la grande chaîne, de fer et d'or mêlés, comme un anneau fragile, mais durable encore, entre des choses qui furent et des choses qui, par nous, auront été.

Ces tombes parlantes sont d'hier. La vie s'est envolée d'un coup. Mais au bord du chemin, au creux de la prairie, aux pentes de la colline boisée, le corps, plus lent à se dissoudre, est demeuré, au lieu même où il fut abattu, pour dire l'inflexible reven dication de la patrie dans le danger suprême et crier au passant que le plus bel élan d'une vie fut arrêté là. Ce pieux hommage de tous à un seul qui sut incarner, en une heure décisive, les plus hautes énergies morales d'un peuple digne d'être — pour qu'il soit recueilli de ceux dont la charge est de le continuer, il suffit d'un passant.

Et nous passons, remontant de ceux qui ont donné leur vie, sans geste ni parole de théâtre, à ceux qui sont au combat depuis une année. Nous voulons puiser une force nouvelle au spectacle des combattants dont les forces ne s'épuiseront pas, et puisque nos soldats vivant ne sont pas moins beaux que nos morts, il faut que la France, au moins, pour demeurer sûre d'elle-même, l'entende proclamer.

Elle est là, toute la grande patrie. Regardez-la frémir dans l'apparente impassibilité de ces vieillards, de ces femmes, de ces enfants, tragiquement sereins, contents de vivre aux ruines du village où la barbarie a passé. Une église effondrée, des pans de muraille, des fûts de pierres calcinées, et puis rien que des ferrailles tordues, et des entassements de débris où, sous des étais chancelants, de vagues niches quelquefois sont creusées.

C'est la ville, c'est le village où les obscures joies du labeur, hier, suivaient leur cours paisible, quand l'ignoble

vaincu conçut la déshonorante pensée de se venger de sa défaite sur des populations sans défense, par le massacre en tas, par l'incendie, par un déchaînement de férocités aux précisions desquelles la langue elle-même se refuse.

Non loin de là, des camps de réfugiés, guettant l'heure des revanches prochaines de la vie française. Et pour bien témoigner de l'impassible volonté dont les racines s'accrochent invinciblement aux pierres descellées, des enfants jouent parmi des décombres ; des femmes tricotent, assises sur la dalle, au seuil de ce qui fut l'abri de leur nichée ; d'un pas gracieusement balancé, des jeunes filles, qui n'ont point renoncé aux ajustements d'une innocente coquetterie, vont à la fontaine ou vaquent aux soins d'on ne sait quels ménages parmi de petites cabanes en planches où s'inscrivent ces mots : *mairie, boulangerie, épicerie,* avec des étalages qui tiendraient dans mon chapeau. Sur la place publique, encore vaguement apparente, de la délicieuse petite ville que fut Sermaize, un jet d'eau continue de tomber dans sa vasque, de fonte, comme s'il ne s'était rien passé.

De même, au visage des formes errantes aucune émotion du passé ne s'inscrit. Des appentis de poutres font une habitation derrière laquelle des figures sourient, et si quelque maison, on ne sait comment, est demeurée debout, des fenêtres, souvent parées de fleurs, s'ouvrent pour bien montrer que la vie continue. Et voici que des vieux vont, d'un pas alourdi, accompagnés de femmes au regard résolu, vers le champ, le jardin, où les appelle un reste de récolte parmi les tombes, uniques monuments où se puisse encore reprendre la pensée de ceux qui survivent. Ce simple et tranquille courage de ceux que l'ouragan a épargnés me paraît plus émouvant que ne furent peut-être les atroces convulsions des premiers désespoirs, dont le souvenir paraît si lointain qu'il faut les pierres amoncelées pour clamer ce que l'orgueil impassible des yeux ne veut plus dire, jusqu'à la revanche du droit.

La vie à recommencer ! On recommence la vie. Le pré-

sent, l'avenir se dégagent invinciblement du passé, — du passé de malheur, non du passé de l'histoire où l'âme fige immuablement sa fierté ! Oui ! il est un passé qui demeure présent, et c'est aux tombes des grands morts que la silencieuse pensée des vivants l'a fixé. Ils sont là, augustes protecteurs de la terre déjà sanctifiée par les sacrifices des aïeux que leur héroïsme continue et dont il faut, d'abord, qu'ils lèguent l'exemple aux jeunes consciences qui, demain, recevront le fardeau de l'avenir.

Alors des soins vigilants s'empressent, rivalisent d'ardeur autour des talus gazonnés où chacun veut apporter l'hommage d'une décoration rustique, la grâce d'une fleur, souvent l'appel du drapeau. Point de fosse, si étendue soit-elle, qui n'ait son entourage, ses croix blanches avec leurs inscriptions émouvantes de simplicité. Autels du culte de la patrie sacrée, où le mort et le vivant communient. Les bordures de buis s'alignent, et toute la parure champêtre, que vient rompre parfois la présence d'une arme rouillée ou d'un noble débris, atteste un tel souci des soins toujours présents, qu'on a la sensation d'un mort et de vivants qui ne se quittent pas. Et ce n'est rien que la vérité pure. Tout ce monde prolonge, dans la familiarité profonde de ceux qui ont vécu et de ceux qui veulent garder à leurs enfants le droit de vivre, la noblesse d'une race digne de toutes les beautés de la vie.

Et pour que le tableau s'achève, les stèles blanches, ornées du croissant, disent notre reconnaissance à nos amis musulmans. Enfin, non loin de là, l'écusson noir et blanc, avec l'inscription convenable, confronte l'ennemi tombé à bout de sauvagerie.

Paix à ces morts ! La paix, mais non l'oubli. Car il y a, sous ces vagues figées de verdures, une histoire vivante à prolonger, à accroître persévéramment, et le culte de ceux qui survivent proclame qu'il y a, pour la poursuite de l'œuvre séculaire, une France obstinément résolue. C'est la prédication de nos morts, rangés au bord du chemin, qui me conduisait aux rencontres de guerre où

m'attendaient, dans le feu de l'action, les compagnons d'armes des bons soldats dont la tâche est achevée. C'est la prédication des Français silencieux, de tout sexe et de tout âge, qui viennent, chaque jour, apporter quelque chose d'eux-mêmes au modeste monument de terre par lequel s'atteste, au delà de la mort, la continuité d'une incomparable grandeur.

L'Homme Enchaîné, 2 octobre 1915.

A L'ÉTAPE

... Le ciel voulut bien mettre sur ma route, au matin, certain bataillon où j'avais un petit sergent, inscrit, en bonne place, dans mes amitiés. Ainsi qu'il arrive dans la vie, je l'avais croisé, en vitesse, sans que rien m'eût averti que nos atomes crochus avaient été tout près de s'accrocher.

Les hommes, voluptueusement étendus sur des tas de pierres ou dans la boue, offraient un bel aspect de nonchalance militaire. Des officiers causaient. La conversation de la troupe était peut-être d'un ruban de trente-deux kilomètres qui s'offrait à leurs jambes rafraîchies dans les herbes mouillées. Je fixais mon regard sur ces jeunes troupiers doucement impassibles, ou sur la disposition des *impedimenta*, sans m'arrêter aux visages, — cela pour apprendre, quelques heures plus tard, que si je voulais trouver mon sergent, je n'avais qu'à rebrouser chemin.

Bientôt, je fais machine en arrière, et la fortune, qui m'était décidément favorable, me fait retrouver nos soldats, en halte, comme précédemment. Cette fois, on n'est pas très long à se reconnaître. D'un élan de joie, le petit homme, à la manche barrée d'un galon, s'élance pour fêter les siens. Puis :

— Je serai peut-être *coincé*. Je suis sorti du rang. C'est défendu, même au repos. Je n'ai pas réfléchi.

A quelques pas de là, l'officier, souriant, indique suffi-

samment, d'un regard amusé, qu'il sait faire, en temps opportun, des concessions à la nature humaine. Et nous voilà causant du chemin qu'on a fait et du chemin qui reste à faire. On sait à peu près où l'on va, et la grande préocupation est de rattacher ce mouvement à l'ensemble des opérations militaires. On veut absolument que je dise ce que je ne sais pas. La veille, du Mont Yvron, éperon nord du plateau de Valmy, j'avais eu sous les yeux le spectacle des deux artilleries en action. Au prochain village de Courtémont, troué des obus, j'appris le lendemain que j'aurais eu la surprise d'une agréable rencontre. J'étais demeuré sur la hauteur, pour voir. Grâce à quoi, précisément, je ne vis pas ce que je voulais rencontrer.

Mon sergent exige que je raconte ce que j'ai vu, que je porte des jugements à la Jomini, et surtout que je prédise des choses telles que nous voulons qu'elles soient. Je ne me fais pas prier pour décréter la victoire. Cependant j'attache mon observation aux hommes que j'ai devant les yeux. Je les retrouve tout aux douceurs d'une molle couche de glaise, sur le talus du fossé ou dans la bonne glèbe, à l'exception des délicats, gravement assis sur quelque gros caillou pointu. On cause à mi-voix, par petits groupes de voisinages, chacun prêt à se trouver, du premier bond, à son rang.

Cette réserve, cette discrète attitude d'hommes en déplacement de combat, dans la halte où les énergies pourraient se détendre, impressionne vivement l'esprit comme d'une cohésion de forces qui, même au repos, demeurent sous la suggestion supérieure de l'effort attendu de l'ensemble. Je reviendrai sur cet aspect de notre soldat en campagne, car la même sensation nous suivra de la grand'route à la plaine et dans la tranchée. Les officiers, les hommes ne se quittent pas de l'œil, non sans une amusante affectation d'indifférence. Abandon mesuré d'une halte qui n'est qu'un moyen de recruter des forces pour l'action, constant objectif de toutes les pensées.

A d'imperceptibles signes on a compris que la mise en

route était proche. Simultanés l'ordre et l'obéissance. Et nous regardons défiler cette bonne petite troupe de poilus imberbes, au cœur chaud, qui a déjà fait des ravages dans les tranchées ennemies et ne veut rien que débarrasser sa terre natale du Boche immonde. On n'est pas loin du trentième kilomètre et je ne cacherai point que quelques-uns traînent la jambe. J'en ai même vu trois qui boitaient. Pour leur rendre justice, il faut dire, pourtant, que ces boiteux-là, clopinant, ne couvraient pas moins de chemin que les autres.

Nous avons devancé le bataillon à l'étape, où déjà, le cantonnement s'organise. Des sous-officiers inscrivent, à la craie, sur des portes, des indications chiffrées, qui feront l'ordre à l'heure de la dislocation.

Et voici, en effet, qu'on annonce la troupe à l'entrée du village. Un bref repos, pour se mettre en état de faire une entrée digne du soldat français. La nuit va venir, mais il ne faut pas que les deux ou trois douzaines de villageois dont se compose la population puissent croire que le e bataillon du e régiment n'est pas capable d'en remontrer à tout autre. Les sacs s'ajustent, les corps se redressent, bras au flanc, fusils fermes sur l'épaule, les pas se rythment avec une belle saccade militaire et, tambour battant, clairont sonnant, la belle troupe de guerre, où mon cœur vient de s'enrégimenter, fait son entrée sous le regard heureux des enfants et des ménagères. Je retrouve mes boiteux. Les misérables ne boitent plus. Je voudrais les embrasser. Nous saluons bien bas, nous voudrions crier des choses, car c'est la France qui passe, toute la France, le passé glorieux qui a fait ce présent, non indigne, en train d'enfanter l'avenir : toute la patrie, en un sublime cortège d'espérances...

Immobile, muet, tout enveloppé de noir sur sa haute monture, le commandant a vu défiler ses hommes devant lui. Un signe, et sans même que la sonorité d'un ordre soit parvenue jusqu'à nos oreilles, sans un heurt, sans un cri, à travers les charrettes lentes et la file des chevaux

qui vont à l'abreuvoir, nos poilus, comme l'eau qui s'écoule aux canalisations du sable, se répandent par les intérstices d'une cohue ordonnée, sans que rien se découvre d'une imprévision, d'une inadvertance. Ni encombrements, ni éclats de voix. On passe, on échange des propos sur le logement, quelques-uns déjà se promènent bras dessus, bras dessous, tandis que de vagues magasins s'emplissent de visiteurs. On est gai doucement, avec la ferme résolution de passer une bonne nuit sur la paille, après avoir amplement satisfait un appétit de vingt ans.

Des premiers, notre sergent nous a rejoints, la face enluminée :

— Nous sommes *troupes de poursuite*. On v'a s'amuser. Tout le monde est à la joie.

Et, aussitôt, commence l'histoire d'un colonel, d'un commandant, d'un capitaine comme il n'y en a pas, et dont nos heureux guerriers se trouvent propriétaires. On les aime, on est fier d'eux. Il ne se peut pas qu'il y en ait de pareils. Les récits ne tarissent pas, et je vois bien que le capitaine, en particulier, a une certaine manière d'emmener tranquillement ses hommes au feu, la cigarette aux lèvres, qui doit donner envie de le suivre partout. Au risque de le déranger, je me permets de lui adresser mes félicitations sur le fier aspect de ses hommes, et le voilà qui, de quelques paroles brèves (comme s'il voulait retourner les éloges qui, à son insu, montaient vers lui tout à l'heure), campe ses hommes devant moi, les yeux brillants d'orgueil.

— C'est eux qui font tout. Nous tâchons de les seconder. Jusqu'où ils peuvent aller, je ne le sais pas moi-même. Tout simples, toujours prêts, toujours contents. Nous voulons tous ensemble. C'est la plus grande chose qu'on puisse voir. Je ne pourrais pas dire combien je suis heureux de les commander.

En quelques phrases embrouillées, j'essaye, sans blesser sa modestie, de lui dire à quel point ses sentiments d'affectueuse admiration lui sont retournés. J'observe qu'un général, la veille, m'avait dit que, si nos enfants s'étaient

ainsi mués, dans le suprême péril, en des figures d'héroïque gaieté, comme l'histoire, sans doute, n'en avait pas encore vu, ils n'avaient garde de méconnaître qu'aux officiers du corps de troupe revenait, pour une grande part, le mérite de cette magnifique rénovation. La figure de mon interlocuteur s'éclaire :

— Eh bien, puisque vous me le dites, je suis heureux que justice nous soit rendue: Nous y avons mis tout ce que nous avons en nous de meilleur. Pour moi, je n'ai pas eu d'autres pensées. Mais, quels hommes ! où trouver cette jeunesse de bon vouloir, ce complet désintéressement de soi-même, cette ardente recherche d'un raffinement du devoir, cette ingéniosité d'un zèle que rien ne lasse, ces empressements généreux d'amitié, tant de douceur dans tant de force ?...

Que pouvais-je dire ? Les mots me restaient dans la gorge. J'étreignis une noble main et nous nous séparâmes.

Chacun à sa destinée.

L'Homme Enchaîné, 3 octobre 1915.

« C'EST PAS FINI »

La tranquille marche à l'étape n'est que le prélude du spectacle mouvementé que va nous offrir la route qui conduit au front, c'est-à-dire à la guerre en action, au drame vivant.

Jusqu'à Suippes des chariots circulent, d'un train qui nous paraît lent en comparaison de notre vitesse, mais qui ne se précipite ni s'arrête jamais. Des hommes sont juchés sur des bâches, d'autres suivent la pipe aux dents. Liés l'un à l'autre, chevaux et conducteurs s'en vont, comme poussés par quelque chose d'irrésistible vers l'inexorable destin. Des files de mulets qui jamais ne se lassent. Des tracteurs de toutes formes et de toutes charges pour des ravitaillements de toute nature : caisses de munitions, matériel d'ambulances, fourrage, et des choses

sans nom, en des emballages, sans forme, où la méthode, pourtant, se fait sentir.

De petits détachements, sous la conduite de sous-officiers, circulent avec aisance dans cet encombrement disparate que règle le commun accord sur la nécessité commune d'arriver à l'heure marquée. Sur toute cette presse, un silence. Le trait universel est que ces hommes ne parlent pas. Ni jurons de charretiers, ni cris de récriminations à quelque choc inopiné. On se range pour nous faire place, à l'appel continu d'une trompe qui se fait elle-même discrète. Nulle interrogation des regards. Le hasard d'un coup d'œil amène parfois le geste machinal d'un salut militaire. Les pensées sont tendues vers un autre objet. Chacun est tout à l'ordre qu'il a reçu et dont la proximité du but lui fait apparaître en relief l'importance particulière. Quoi qu'il arrive, il faut que l'achèvement, dont l'heure fait chaque homme responsable, s'accomplisse à tout prix. Pas un instant perdu en gestes, en paroles qui n'iraient point au but. Dans les petites ou les grandes choses, toutes concourant aux mêmes fins, pas un homme qui ne soit sous la hantise d'un unique propos : dans les conditions établies, exécuter une tâche prescrite dans le temps voulu. De là cette impressionnante unanimité d'attention silencieuse, en une foule mouvante qu'entraînent, comme le cours d'un fleuve, des fatalités naturelles que rien ne peut arrêter.

L'aspect pittoresque de certains groupements, où s'accuse l'imprévu d'uniformes que la boue du chemin et les accidents diversifient, peut frapper l'œil du civil, mais ne saurait retenir le regard de ces coryphées *inétonnables* de la grande tragédie vers laquelle tous s'empressent, pour seconder les protagonistes dans le feu de l'action. Au loin, les files de chevaux se profilent sur l'horizon, plaqués en ombres chinoises sur le fond lumineux d'un ciel clair, et prennent, par l'absence des plans successifs qui les mettraient à l'échelle, l'importance d'un progrès de masse militaire, qui, peut-être, pourrait faire décision.

Dans la plaine, bientôt, des parcs s'éparpillent. Des chevaux au piquet, des entassements de voitures qui attendent l'heure du mouvement, des baraques, des tentes, un inexprimable grouillement de vie au dedans comme au dehors de l'enceinte — vision lointaine des campements de bohémiens où se plaisait Callot — tandis qu'à quelque pas de nous, trois Marocains majestueusement voilés de safran, immobiles et graves, dans la rigole boueuse du sillon qu'ils ont prise pour siège, s'entretiennent, sans doute, des choses de l'éternité. Au loin le canon retentit.

Je regarde et j'admire, pris aux entrailles par l'émouvant spectacle de cet immense concours d'énergies, si complètement fondues que l'immobilité islamique d'une méditation d'idéal semble couronner d'une volonté supérieure, intangible, cet impassible torrent d'hommes et de bêtes, lentement, mais irrésistiblement canalisés vers l'action.

Ce sont, à la vérité, de vieux tableaux de l'histoire qu'en des aspects divers, le cycle des rencontres ethniques ramène, en des tranches de temps, au regard des hommes passagers. En ces mêmes champs, grands chemins des invasions que les cupidités de l'Occident précipitèrent vers les Gaules, que de hordes de farouche sauvagerie ont passé, annonçant leur descendance légitime : ces tribus atroces de Boches, avides de toutes les brutalités du meurtre, de tous les raffinements de torture et de dévastation !

Ici même encore, les nôtres accourent pour la défense du foyer. Nous revivons ainsi une très ancienne histoire que nos guerres de la Révolution ont si magnifiquement continuée. Et si la folie de quelques-uns fut de croire que, le trésor de civilisation s'accroissant à mesure que la grande évolution des hautes pensées de droit ordonnait les mouvements humains dans une paix heureuse, l'irréductible barbarie des bêtes humaines d'Outre-Rhin allait cesser de suspendre sur nous la menace des violences traditionnelles où le progrès ne fut, pour elles, qu'une occasion d'introduire des méthodes perfectionnées de barbarie, j'aime à

penser que les doux mystiques de la paix éternelle ont laissé, à La Haye, comme à Berne, la dernière défroque d'une candeur enfin désillusionnée.

Autrefois, ces bons Huns, dont la selle s'ornait de têtes coupées, mais qui avaient, peut-être, des accès de douceur aux heures de fatigue, rassemblaient, en d'affreux tas sanglants, le produit des pillages où leur vague conscience de primitifs ne pouvait discerner que l'exercice légitime d'une puissance de la nature. Aujourd'hui, les « Intellectuels » d'une *Germanie au-dessus de tout* regardent aux vitrines flamboyantes de Berlin les meubles, les objets d'art, la lingerie fine de France, dont l'usage doit leur paraître étrange : le tout à peu près nettoyé de taches rouges dont la trace est un précieux certificat d'origine. La douce *Frau* s'épanouit, et les petits réclament une part de quelque chose, à titre de *souvenir*. Point d'inutile rougeur : « savants », « artistes », « penseurs » de toute catégorie, que votre bonhomie se réjouisse à bon compte. Cela n'a couté que la peine de tuer des femmes, des enfants, après quelques supplices préalables, dont la pudeur germanique n'a pas besoin de s'alarmer. Enrichissez le foyer domestique d'une fierté de ces *souvenirs*. Vous êtes de la race qui se plaît à ces choses — en progrès seulement par « la méthode d'organisation » qui permet d'en accroître et d'en multiplier l'horreur. Prenez sans fausse timidité. Ces dépouilles sont dignes de vos sentiments, de votre caractère, de votre idéalisme germanique.

Cependant, nous sommes à Suippes, trouée d'obus, effondrée, dévastée. Des ambulances partout, jusqu'en d'incroyables « abris », pratiqués sous les décombres. Le miracle de quelques maisons intactes, et le miracle supérieur de l'éternelle sérénité des habitants. C'est la note dominante de tout ce cataclysme de civilisation. Personne n'est étonné. Dans cet effondrement de tout, rien qui paraisse provoquer un sursaut de nervosité. Comme, de sa fenêtre, on voyait passer l'humanité paisible, on contemple, du même balcon, maintenant, toutes les accumulations

d'horreur, et les yeux et les lèvres acceptent, immuables, le passage de la fatalité.

Des soldats au repos — un repos bien gagné — causent, sans gestes, d'un air content, comme ils feraient au quartier. Les voitures d'ambulances s'acheminent vers leur destination, vont recueillir leur chargement de blessés pour l'évacuation sur l'arrière. Des approvisionnements se distribuent. Tout paraît simple et normal. Chaque chose, chaque homme est à sa place, à son rang. Tout est au rebours de jadis. Mais c'est l'inévitable. Il faut admettre que tout est comme il doit être, c'est-à-dire que tout est bien.

Des groupes de Marocains, toujours somptueusement drapés, paraissent avoir oublié, dans une rigidité souriante qui montre des dents aiguës, qu'hier leur élan furieux emporta toutes les résistances au prix de pertes cruelles. On raconte qu'un fort parti d'Allemands, cerné, refusa de se rendre, mais qu'en apprenant qu'on allait lui *envoyer* les Marocains, ce fut à qui lèverait les mains pour capituler. Marocains ou petits poilus baïonnette en avant, nos Boches peuvent hésiter sur le choix. C'est tout un.

Nous voulons voir le général Marchand et le féliciter, car tout le monde proclame qu'il a fait *un bon en avant*, tel que l'imagination la plus folle n'aurait pu le prévoir. C'est une explosion d'épithètes admiratives. Le major vient de constater un mouvement de fièvre. Nous ne troublerons pas le glorieux blessé, dont la vie, heureusement, n'est pas en péril. Nous lui faisons transmettre nos félicitations et nos vœux.

On nous conduit à l'église, totalement éventrée, où des installations de planches permettent d'organiser des parties abritées. Le sol, couvert de paille, parmi des amoncellements de statues brisées ou de débris d'objets cultuels. Partout des blessés étendus, parmi lesquels des infirmiers, des chirurgiens, circulent sans bruit. Nous n'avons là que des « petits blessés », c'est-à-dire des hommes venus du poste-secours pour un séjour d'une durée relativement courte à l'arrière. Faute de place, quelques-uns sont assis

sur des fûts de colonne, ou même des bois croisés en forme de chaises. Quelle transformation de décor !

Toujours de ces visages impassibles, qu'on dirait fermés aux émotions humaines. Effet du *traumatisme*, dit le savant. Un mot ! Ici, j'y vois joindre le souvenir d'un choc d'arrêt, avec la tension des pensées vers le recommencement qui doit s'ensuivre. En sortant, j'aborde un petit homme, de visage inexpressif, tout en barbe et chevelure mêlées, sous un casque déchiré par l'obus. Assis sur une *vraie* chaise, à la porte, il sourit tout à coup, et la face hérissée s'éclaire au récit de son « accident ». Le casque l'a sauvé. Il rit de bon cœur en racontant l'affaire.

— *C'est pas fini*, ronchonne-t-il à mi-voix.

Voilà le mot qui leur revient, à tous, éternellement aux lèvres. Non, ce n'est pas fini, il a dit vrai, le bon poilu blessé, — à l'affût du Boche jusque dans la paille de son ambulance, — et ça ne finira que lorsque nous permettrons, nous, de notre pleine volonté, que ce soit vraiment la fin — une fin à notre convenance.

L'Homme Enchaîné, 4 octobre 1915.

LE COULOIR DU LANGUEDOC

Et maintenant, en route pour Souain. C'est la partie la plus chanceuse du voyage, car on ne sait pas très bien ce qui se passe à si brève distance, et la course de cette foule muette et volontaire est de celles qui ne souffrent point de retard. Comme dans une glissière à double partie, nous sommes pris entre deux courants opposés. L'un, retour du front, sa mission accomplie. L'autre, poussé en avant par la force d'un pressant devoir. Mêmes tableaux de tumulte ordonné dans la loi d'un silence plus imposant encore, à mesure que le but se rapproche. Des engorgements se produisent. On attend sans une parole, et les deux fleuves reprennent, sans remous, leur cours en sens contraire.

La route a souffert, mais partout j'ai trouvé des équipes des ponts et chaussées en train de pourvoir à l'entretien des voies. On ne peut pas demander qu'un chargement de cailloux suive opportunément l'explosion de chaque *marmite*, pour combler le trou plus large que profond. Nous sommes donc ballotés, cahotés, mais on ne peut que s'étonner de ne l'être pas davantage. Des cavaliers ont franchi le fossé, pour suivre comme ils peuvent. En des bouquets de pins on entrevoit des formations au repos, à moins que ce ne soit au poste d'attente. Des chevaux mâchent délicieusement des pousses résineuses. L'appétit du temps de guerre !

Bientôt nos rangs se sont éclaircis. Aux approches du front, déployé perpendiculairement à la route, hommes, bêtes ou véhicules se sont lentement écoulés, chacun vers sa destination particulière, et lorsque notre conducteur déclare qu'il faut abandonner l'automobile pour l'exercice excellent du piéton, nous pouvons nous frayer à peu près notre chemin. Même on pourrait procéder sans trop de fatigue, n'était l'ennui de franchir, sans relâche, les vallonnements de terrain modelés par les obus. On a l'aide du bon mulet de devant qui vous pousse doucement de la tête, et du bon mulet de derrière dont la croupe vous est un appui. Mais le mulet a d'autres affaires. Il quitte, de lui-même, la route pour le parc où il est attendu. L'espace devient libre au point que des chariots passent au petit trot.

La plaine se découvre : une morne étendue crayeuse dominée par la butte de la ferme de Navarin. Mon regard s'élance, effaré de ne pouvoir s'arrêter à rien. Dans le creux, à nos pieds, ce qui fut Souain, c'est-à-dire des pans de murailles avec des débris de poutres qu'une explosion volcanique semble avoir dispersés. Des taches noires, çà et là, indiquent que la besogne du fossoyeur n'est pas encore achevée. Dans le fossé même, des corps qui s'étreignirent mortellement sont couchés côte à côte, quelques-uns tragiquement étendus, face à la voûte infinie, d'autres courbés, pelotonnés, les mains sur le visage, comme en méditation,

— une méditation d'éternité. L'accompagnement des chevaux morts, en des attitudes convulsées.

Des *marmites* ont tout à coup rompu la paix de l'horizon, quelques-unes dirigées sur la route où les attroupements de Souain peuvent servir de cible. Personne n'y prend garde. Ces hommes, dont l'impassibilité paraissait naturelle tout à l'heure, laissent transparaître maintenant le fond d'une âme inaccessible, sous le déchirement de l'acier d'où monte une haute colonne de fumée noire rayée d'éclats stridents. Personne qui détourne la tête. La *marmite* boche ne vaut pas cet honneur. Indifférents, des soldats passent isolés.

La montée de Navarin, devant nous, est déserte, labourée de projectiles, en tous sens, partout sillonnée d'invisibles tranchées, sous nos batterie de 75 qui, de temps à autre, détonent en un bref claquement. On annonce, au hasard peut-être, une reprise d'offensive. Aucun signe n'indique la présence du Boche. De notre côté, des formations noires à l'horizon semblent indiquer des troupes qui se disposent.

Les *marmites* écorniflent les arbres de la route. Notre guide, toutefois, déclare qu'on peut monter jusqu'à la ferme de Navarin, d'où l'on verra sûrement des choses. La suite allait montrer que l'espérance avait devancé d'assez loin l'événement.

Nous prenons à travers champs, et nous avons bientôt rejoint nos 75, dont le feu s'anime décidément. Des artilleurs muets, en mouvements d'automates, là où l'on aurait pu attendre une bourdonnante activité de combat. Dans l'immence étendue, toute chargée d'une suprême volonté de mort, on ne voit rien, on n'entend rien. La *marmite* fait hausser les épaules, et la petite fumée blanche du shrapnell paraît un jeu. Chose admirable, la *voix* du 75 donne gaiement la sensation du décisif, comme un fort claquement de drapeau. On a partout le sentiment d'une énergie formidable, partout répandue, qui ne dérobe ses plus fermes desseins, comme notre classique Providence, que pour les faire plus magnifiquement éclater.

L'homme, dans ce tragique ensemble, n'est plus qu'une infimité perdue. Tout à l'heure, à l'aspect du torrent militaire, roulant à cette plaine des flots irrésistibles, je voyais toute la France à l'effort, en digue infranchissable, sur tous les chemins des Vosges à la mer, où elle a refoulé l'invasion. Et, soudain, voici que tout ce bouillonnement s'est dispersé, ordonné, disposé pour des déclanchements d'énergies savantes qui doivent tout emporter, au moment voulu. Que devient l'homme imperceptible dans l'infinité du drame où les peuples, et l'humanité même, se mesurent avec tout ce qu'ils ont pu dégager de forces destructives de l'énorme planète, pour qui les plus terribles cataclysmes ont à peine la douceur d'un léger tressaillement?

Nous avons dépassé nos 75, qui résonnent allègrement derrière nous. Shrapnells et *marmites* nous dépassent si bien que, malgré l'apparence, nous sommes presque en zone de sécurité. Au-dessus de nos têtes, les détonations, qui se font plus nombreuses, nous accompagnent comme d'un salut joyeux. Et tout serait très bien, si les Boches n'avaient cru, sans doute, voir une raillerie dans ces ombres qui tachent la plaine blanche. Ils nous cherchent de leurs sales machines, et nous trouveraient peut-être si l'ordre ne venait de prendre la tranchée. Un saut au prochain trou, et nous sommes dans un bon défilé de terre où, en se profilant aux bons endroits, tout un homme peut passer de front. Des tours et des détours sans fin, pour ne pas permettre aux projectiles de prendre la ligne en enfilade, et puis des buttes imprévues qui font saillir brusquement le passant hors du sol pour l'y replonger tout aussitôt, — dispositions bien propres à éviter la fastidieuse monotonie.

Obstinément, nous nous orientions vers Navarin, quand un avis autorisé nous informe qu'il ne sera pas possible d'aller plus loin. Navarin est de pièges. Tout à coup, en effet, éclate sur nos têtes un fracas d'artillerie où les détonations se confondent en un roulement continu. Nos oreilles novices distinguent sans peine les coups de l'une et de l'autre partie. J'ignore quelle figure nous ferions au ras du

sol, mais dans la confortable tranchée il n'est besoin de nul effort pour une contenance de douce équanimité.

Notre cher petit 75 fait rage joyeusement, et nous lui en demanderions toujours plus qu'il n'en pourrait donner. La grosse bêtasse de *marmite* arrive stupidement avec son bruit de friture, qui rassure les gens sur sa destination. Mon ami Poissonnier, que je vous présenterai bientôt, ne perd pas une occasion d'afficher son mépris pour cet engin ridicule, auquel vont inlassablement ses plus dédaigneuses invectives, sans parler de la naturelle imbécillité du pointeur, qui excelle à manquer son but.

Appuyés au talus qui frémit aux détonations prochaines, nous nous demandons si le hasard ne nous a pas jetés dans la préparation de la fameuse attaque dont on nous parlait à Souain, ou s'il ne s'agit simplement que d'un accès passager de fureur. Nous ne sommes pas en première ligne. Tout se poursuivra donc normalement. A la file indienne, chacun de nous fait, sans doute, un attroupement, car, pour nous faire ranger, des soldats qui passent nous jettent brièvement ces mots : « *Nous avons une mission.* »

Il est curieux qu'au contact immédiat de l'homme de la tranchée, le survenant ait l'étrange surprise de chercher un sujet de conversation. En toutes circonstances, on n'aborde qu'avec un sentiment de respect et de crainte l'ouvrier au labeur. Que dire, quand l'œuvre où s'est jeté celui-ci est d'une telle envergure qu'il y a tout donné, tout apporté des plus beaux enjeux de sa vie ? Quelle suprême dissonance de le troubler d'une interrogation stupide, quand la parole est et ne peut être qu'à l'action ! On voudrait rassembler en un mot quelque formule de fraternel concours, et, sans que rien ait été dit, l'on sent d'abord que l'encouragement vient de celui qu'on voudrait encourager.

Nous raisonnons, nous philosophons, nous cherchons des moyens de faire. Lui, dès la première heure, il a trouvé, tout à l'unique pensée de mettre l'ennemi hors de combat. On a vécu, ainsi, à moins de cent kilomètres les uns des autres, et l'on se sentait si proche, et, bien que mûs d'un

même cœur, en nous rencontrant, nous sommes étonnés d'avoir été si loin.

La révélation brutale m'en vient, lorsque le sergent Poissonnier, de Roubaix, inspectant sa tranchée d'un pas nonchalant, nous gratifie au passage de cet avis profitable :

— Où allez-vous? Pour Souain, vous n'avez qu'à prendre *le couloir du Languedoc.*

Et comme nous ne pouvons retenir un geste d'ignorance, l'enfant sourit avec indulgence, comme ferait un Parisien rencontré, place de la Concorde, par quelqu'un qui lui demanderait la rue de Rivoli.

D'où pouvions-nous venir pour être étrangers au couloir du Languedoc ? L'idée amuse Poissonnier au point qu'il éclate de rire. Il se contient, toutefois, pour ne pas nous blesser.

— Je vais vous conduire, dit-il. Venez.

Et nous venons docilement, charmés de l'aimable rencontre.

L'Homme Enchaîné, 5 octobre 1915.

LE SERGENT POISSONNIER

J'ai dit que la tranchée où m'avait jeté le hasard n'était *plus* de première ligne, depuis que nos soldats s'étaient emparés des installations des Boches, quelque part dans le voisinage de la ferme de Navarin. Sans parler des morts qui tachent la plaine, assez de signes attestent qu'hier la bataille sévit entre les deux remparts de terre où je me trouve passagèrement abrité. Partout des débris d'armes, des éclats d'obus, des fragments de choses qu'il est inutile de préciser. Un cyclone a passé...

Le couloir, cependant, a gardé son récent aspect de vie. Tout y porte encore la marque d'une habitation ingénieusement disposée. Des entailles, à portée de la main, font office d'étagères, où des grenades toutes prêtes à être lan-

cées, des cartouches répandues, et sur le sol, parfois, des machines d'acier qu'on nous recommande d'enjamber, en évitant le choc, demeurent en souvenir de la lutte dont le fracas se prolonge au-dessus de nos têtes. Je ne présenterai pas la tranchée comme un lieu de délices, mais il apparaît bien que des hommes, des combattants, s'y sont résolument adaptés. Quelques-uns même gisent encore là, dans l'immobilité suprême. Les camarades sont en avant, dans les tranchées boches conquises aux environs de Navarin, point de départ d'un nouveau refoulement de l'ennemi.

C'est de là-bas qu'isolés, ou groupés par l'ordre d'un chef, ils surgissent brusquement devant nous, au tournant du couloir, sans qu'il leur échappe même une exclamation de surprise, parce que rien désormais ne peut les étonner. Silencieux passants, dont la toilettte, sans doute, voudrait des jeux de brosses dures, mais non indifférents comme ceux que l'on peut coudoyer dans la rue de Rivoli. En ce lieu, à cette heure, tous nécessairement amis, quelques-uns glissent, affairés, sans la digression d'un bonjour. D'autres, pour des raisons dont ils ne nous doivent pas compte, s'arrêtent pour de brefs propos en des mouvements de flânerie, questionnant sans attendre la réponse, ou expliquant des choses sur lesquelles on ne les interroge pas.

Sans expression tragique, — au contraire, puisque le visage est plutôt souriant, — les yeux, souvent, paraissent d'une autre expression que la voix. C'est que la parole s'emprisonne aux murailles de terre, tandis que le regard, à la recherche de l'imprévu, s'élance au delà du remblai de la fosse que surplombe un ciel vide où passent, cependant, des orages.

Le croirait-on? C'est quand le fracas de l'artillerie bat son plein que nos gens éprouvent le besoin de se grouper au repos pour un moment de causerie.

— Voilà justement un abri, fait le bon sergent Poissonnier. Ça ne va pas durer toujours. Asseyons-nous, pour attendre. Ça passera.

Je regarde l'*abri*. C'est un degré à mi-hauteur, où, en se pressant bien, deux hommes peuvent s'asseoir. Creusé du côté boche il peut être, en effet, d'une protection. Quelque chose m'avertit que j'ai pataugé assez longtemps dans ce labyrinthe de boue, et qu'un arrêt ne sera pas sans charmes. Car le sol, où ne se rencontrent ni le carreau ni la lame de chêne, tantôt de mares jaunes, tantôt ferme, mais souillé de choses inexprimables, n'invite pas précisément aux familiarités du siège. Je me blottis donc au degré tentateur, calé par un voisin confortable, et je ne cache pas que le lieu me parut divinement propre aux nonchalances de la conversation. Les poilus, qui ne craignent rien, s'allongent plaisamment sur la terre, en des flexions appropriées. Un doux bien-être de paix nous envahit. Jamais bergère ou sofa ne fut d'un tel réconfort.

Ces hommes ne sont point parleurs. Ils jouissent manifestement des plaisirs d'une gymnastique d'extension, et éprouvent un contentement trop profond pour trouver la force de l'exprimer. Des sourires de bienveillance pour les intrus que nous sommes, des remarques courantes à la portée de nos intelligences sans lumières sur la technique de la tranchée. J'écoute avec des exclamations destinées à manifester une disposition à entrer dans le sentiment commun. Au fond, je voudrais les interroger sur tout, me repaître de leur histoire, extraire d'eux des sensations, des pensées, un état d'âme, dont l'analyse leur échappe peut-être. Etonnez-vous qu'entre deux éclats de marmites, je recule devant la tâche inabordable. A l'exemple de mes compagnons, d'ailleurs, trop de satisfaction physique m'incite à m'accommoder au milieu, plutôt que d'affronter des fatigues de l'esprit, au repos.

Accoté à sa familière paroi terreuse, c'est le sergent Poissonnier, rose et frais, dans l'encadrement de sa blonde chevelure, qui tient le dé de la conversation. De grands yeux bleus, tout pleins d'une railleuse charité des choses, un sourire de *gosse* qui jouit des actions de la vie, une voix bien posée qui découpe les syllabes en de nettes ar-

ticulations qu'envierait un élève du Conservatoire, Poissonnier, de Roubaix, auguste éphèbe, modelé selon le canon de Polyclète, domine l'assemblée de par l'effet d'une supériorité morale qui s'ignore. Il s'exhale de lui je ne sais quelle joie de placidité, qui frise la rougeur de sa joue comme un léger zéphyr ferait d'une pure surface liquide sous un ciel de juillet. C'est un enfant qui s'amuse, qui s'amuse chez lui, et beaucoup, tout en mettant le meilleur de son tact à ne pas trop le manifester.

— Qui est ce civil ? demanda-t-il tout bas.

Au nom, le regard pétille, et d'un grand geste qui embrasse le ciel et la terre :

— Eh bien, voilà de quoi faire de jolis articles.

« Joli » m'a paru faible, mais la pensée est grande, quoique dédaigneuse sans doute, car ces articles-là, mieux vaut les vivre que de s'asseoir pour les rédiger. Mais Poissonnier est exempt de superbe. Il se penche, en ami, sur mon infimité, et même, pour m'encourager, il m'explique l'art d'interpréter, en vue des précautions nécessaires, les tumultes du dehors. Dans le sifflement de la plus vulgaire marmite, il y a, paraît-il, des qualités de son qu'il importe d'analyser, de distinguer, en vue de l'acte qu'elles commandent, pour la sécurité de la vie. Le prompt jugement, suivi d'une immédiate décision de sécurité, voilà la grande affaire.

— On n'a pas bien longtemps pour reconnaître, dans le tas des marmites, celle qui vient sur vous. Mais c'est encore assez pour se jeter à plat ventre. Seulement, il ne faut pas hésiter.

On voit que Poissonnier, lui, ne s'y trompe pas. Il connaît le prix de l'instant. Jamais homme ne parut mieux adapté à ce lit boueux de torrent, pour lequel on dirait qu'il est né. A dire vrai, mon sentiment est que Poissonnier ne serait déplacé nulle part. Ici, cependant, je le vois dans le plein d'une accommodation souveraine. Il semble qu'un Dieu me l'ait envoyé pour modèle du soldat français, installé dans la douce plaisance d'une action de

guerre dont il ne veut rien savoir, sinon que la victoire est hors du débat, puisqu'il s'est donné tout entier à la défense de la patrie.

Car, si je n'ose pas poser de questions, Poissonnier, de son côté, n'a rien à me demander. Il me renseigne en railleur amical, mais mon opinion sur ce qu'il a fait ou fera est ce qui l'inquiète le moins. Il faut que j'aie besoin de lui, puisque je suis venu le chercher. Je suis en dehors de son champ de vision. Devant lui un clair chemin s'ouvre. Il va tout droit. Rien n'aurait le pouvoir de le faire dévier. Heureuse jeunesse, illuminée du devoir, marchant dans l'ineffable joie de trouver, à l'aurore de la vie, un suprême couronnement de beauté !

Jusque dans le silence méprisant de Poissonnier sur la guerre, sur ses conditions, sur ses chances, sur les calculs d'une durée, sur des misères qui ne semblent pas l'atteindre, même sur la résistance ennemie, s'affirme la grandeur d'une âme supérieure à tout événement. Il veut de tout lui, sans même comprendre qu'il en pourrait être autrement.

C'est bien pourquoi, depuis ma brève halte dans la tranchée de Navarin, je ne puis me retenir de reporter hommes et choses à l'échelle des sentiments en action qui s'irradient du sergent Poissonnier : noble exemplaire d'une jeune vie française en pleine floraison d'ardeur au service de sa terre, de sa race, de son histoire, de son foyer. Je dirais : honneur à Roubaix ! si nous ne savions tous qu'il y aura autant de Roubaix que de villes et de villages, pour jeter de notre sol, à la défense de la patrie, autant de sergents Poissonnier qu'il sera nécessaire.

Hier, un bon citoyen de la Suisse française, qui a fait ses études en Allemagne, me disait avoir reçu des lettres d'anciens compagnons d'université qui maudissaient la folie de leur *Kaiser* et se refusaient maintenant au monstre dévorant du *Deutschland über Alles*. Et moi, quelle comparaison de cette fatigue allemande avec l'inlassable exubérance de sérénité résolue qui met au-

dessus de tout l'âme ardente de mon cher sergent Poissonnier !

Avec l'enfant de Roubaix nous achevâmes l'interminable défilé, nous heurtant aux sacs de terre des meurtrières éboulées, qui attestaient les ravages de l'artillerie ou les corps à corps dont les débris sanglants disaient la sombre histoire. Des couches creusées dans le flanc du talus, couvertes d'un reste d'étoffe grossière que nous n'osions pas soulever. Et puis, dans la profondeur, des chambres souterraines, d'ameublement sommaire, où se sont traînés des blessés pour mourir. Augustes hypogées d'une histoire d'hier par laquelle se poursuivront de nouveaux développements historiques de misères et de grandeur mêlées. Je m'arrêtais au seuil, comme retenu par la crainte d'une profanation.

Le sergent Poissonnier, tout à la canonnade où allait son espoir, ne voyait rien, ne se fixait à rien qu'au tonnerre d'artillerie qui lui montrait des tranchées boches bouleversées, et le terrain préparé pour l'avance prochaine. Je crois bien qu'il n'avait plus qu'une idée : se débarrasser de nous. De quelle sotte apparition prosaïque étions-nous venu troubler le rêve dans lequel il marchait tout vivant, et dont, jusqu'à l'achèvement final, il n'acceptera pas d'être désenchanté. Il hâtait le pas dans le détour de son couloir du Languedoc, nous distançait, nous oubliait, jusqu'au cri de ralliement par lequel un des nôtres essayait de le modérer. Nous étions à deux cents pas des hangars de Souain, quand fut donné le signal d'une séparation qui lui apporta peut-être quelque chose d'un soulagement.

Nous aurions dû, sans doute, lui exprimer notre vive reconnaissance d'une hospitalité si mouvementée. Et lui, n'eût-il pas été heureux de nous charger d'un message pour Roubaix ? On avait, des deux parts, trop de choses à mettre dans l'adieu. C'est pourquoi l'on ne put que se serrer les mains en silence, avec ces vagues articulations d'émotions contenues, où s'esquissent ces mouvements d'âme

d'autant plus précieux qu'on se trouve hors d'état de les préciser.

Le sergent Poissonnier a autre chose à faire que de nous garder dans sa mémoire, anxieuse d'avenir. Moi, je ne l'oublierai pas. Il se peut que l'occasion lui manque d'inscrire son nom sur une stèle de gloire. Mais il aura vécu, et, du don de ces belles vies, la France vivra.

L'Homme Enchaîné, 6 octobre 1915.

VIII

LA DEUXIEME CAMPAGNE D'HIVER L'EMPRUNT

POUR LE SOLDAT

... J'éprouve un grand plaisir à parler des rapports entre officiers et soldats, parce que l'ancienne morgue professionnelle, sottement imitée du Prussien, a presque complètement disparu. Tous au même devoir. Tous de la même volonté. Tous dans la même union fraternelle pour la sauvegarde du foyer, pour le salut de la patrie. Toutes les formes de l'idéologie ont uni, ou prétendu unir, les hommes de tout temps. Les chrétiens eux-mêmes, porteurs d'une religion d'amour, n'ont cessé de s'entre-tuer, ce qui atteste une force de groupement défaillante, tandis que le ralliement pour la défense de la terre des anciens, de l'histoire qu'elle a produite, et du persévérant effort des générations vers un idéal de vie nationale, a partout suscité les plus grands, les plus beaux développements d'énergies.

Voilà pourquoi je suis heureux de constater que, sans que la discipline en ait souffert, jamais les soldats et les officiers de la France ne furent si intimement, si parfaitement soudés. Ils veulent la même chose et de la même façon. Ils ont résolu d'obtenir, par la même noblesse du même sacrifice total, la délivrance du sol français, heureusement liée à la libération de tout ce qui représente une dignité d'âme, une indépendance de volonté, non seulement en Europe, mais dans l'ensemble de la civilisation. En vérité, une telle

cause vaut la peine de se mettre en guerre, car le soldat vit ainsi au delà de l'homme infime, en allant, sous un tel drapeau, au-devant de la mort.

Nous en sommes là, et c'est bien ce qui fait notre supériorité infinie sur ces tueurs de femmes, et ces tortureurs d'enfants qui s'abandonnent, *par doctrine*, à tous les crimes de l'animalité, pour que leur Allemagne d'abjecte servitude soit *au-dessus de tout*, y compris d'abord le sens moral de l'homme civilisé. Ces brutes s'évertuent contre de malheureuses créatures sans défense pour le droit de répandre et d'accroître leur ignominie. Et puisque nous luttons pour ce qu'il y a de plus haut dans l'humanité, sachant que des siècles de nobles combats ne peuvent aboutir au triomphe de ce qu'il y a de plus bas, nous pouvons fournir des efforts d'énergie physique et morale qu'aucun ennemi, fut-il un pur miracle d'organisation machinée, n'est capable de surmonter. Tous ces ballons d'essai, en vue des conversations sur une paix boche, montrent assez que ces magnifiques « vainqueurs » ont gardé assez de bon sens pour comprendre à quel point d'abaissement nous ne manquerons pas de les amener.

C'est notre petit soldat, avec ses officiers de tous grades, qui, ayant accompli cette première partie de la besogne, se prépare, dans la sereine simplicité des grands cœurs, à y donner le coup d'achèvement.

. . . J'ai dit la solidarité de cœur et d'âme qui soude indéectiblement les hommes et leurs chefs dans le combat. Quel qu'en soit le nombre, ils sont un. Demandez donc au général Marchand, comment, en Champagne, il a pu accomplir, d'un prodigieux élan, une tâche qui paraissait tout près de l'impossible. Il est tombé, et trop de ses officiers avec lui. Mais demandez à ce qui reste de ses soldats, et à toute l'armée, s'il manquera d'hommes pour le suivre, quand la blessure qui devait être mortelle lui aura rendu le plein de sa puissance d'action. Ecoutez les soldats parler des officiers qui les conduisent au feu. Ecoutez ceux-ci parler

de leurs soldats. Ces beaux connaisseurs en vaillance se respectent mutuellement, s'admirent, s'aiment dans une conception héroïque du devoir qu'aucun peuple d'aucun temps ne pourra dépasser.

L'Homme Enchaîné, 7 novembre 1915.

L'EMPRUNT DE GUERRE

A la veille de notre grand emprunt de guerre, je veux répondre, pour ma part, à l'éloquent appel que M. Ribot vient d'adresser à tous les Français. Cette implacable lutte, qui éprouve les forces physiques et morales de nos contemporains au-delà de ce qui fut le lot de nos anciens, réclame de nous ce noble sacrifice du sang que nos vieux territoriaux, parfois sombres d'aspect et silencieusement résolus, sont fiers d'offrir à la patrie, aux côtés de cette jeunesse glorieuse qui donne tout et ne regrette, en tombant sur le champ de bataille, que de ne pas avoir assez donné.

Nous en voyons passer tous les jours, emmaillotés dans des bandages, qui semblent s'excuser de n'avoir pas fait mieux et violentent médecins, parents, amis pour satisfaire encore cet appétit d'histoire qu'aucun acte d'héroïque vaillance ne peut apaiser. Ceux-là, nous les avons donnés, comme le plus précieux de notre âme, comme la plus haute force de notre volonté, comme le plus pur de notre cœur, et notre seule souffrance est de ne pouvoir, aux grandes heures tragiques, apporter, avec eux, dans la lutte éperdue, notre part d'une vie finissante, désormais sans valeur.

Pour nous excuser, à nos propres yeux, d'une si douloureuse absence, nous leur envoyons, sous toutes les formes qui se présentent, quelque chose d'une aide matérielle toujours insuffisante, précieuse encore parce que le meilleur de ce que nous sentons, de ce que nous souffrons, l'accompagne, et que la parole du foyer, si proche et si lointain, porte au plus haut la joie suprême de ramasser, soudain,

toute la beauté d'une vie dans un éclair de surhumanité.

Ces vieux, ces jeunes, ces héros, encore parés de modestie, qui ont trouvé moyen d'accroître l'histoire de France au-delà des limites tracées par des ancêtres qui s'étaient bien promis de n'être jamais dépassés, nous les accueillons, nous les soignons, nous essayons de leur faire, entre deux explosions de dévouement sublime, une douceur de joies familiales où se retrempe, comme l'épée dans la vertu magique d'une source choisie, le plus fier ressort de la créature humaine : l'amour en volonté.

Mais s'ils donnent tant, ceux-là, au point que notre faible cœur serait peut-être tenté de leur dire tout bas de ne pas trop donner, pouvons-nous nous regarder nous-mêmes d'un œil tranquille, et nous rendre silencieusement ce témoignage que nous donnons assez ? Non, Si l'âge, si les accidents de la vie nous ont enlevé les moyens d'égaler ceux que nous n'accompagnons que d'espérances, une fonction non moins haute est échue dans l'immense effort de tout un peuple, du plus fort au plus faible, pour tout ce que nous voulons sauver des images saintes du foyer contre les fureurs de la barbarie.

Oui, le vieillard qui va mourir tout à l'heure, avant d'avoir reçu la récompense anxieusement attendue de la grande nouvelle, dont l'incommensurable joie nous inclinera d'abord en larmes sur des tombes chéries ; oui, ces femmes qui tricotent de mains tremblantes, en rêvant de ce défilé prodigieux du retour, qui fera passer devant nous, parmi les drapeaux déchirés, claquant aux vents des musiques guerrières, parmi les acclamations coupées d'heureux sanglots, les cris, les applaudissements, les fleurs, les gestes exprimant un immense besoin de s'aimer, de s'unir, un cortège d'enfants couturés de victoires, d'hommes stupéfiés de grandeur, sourcils froncés, regards chargés de foudre, claudicant derrière des chefs éblouis d'avenir, qui, cette fois, voudraient être dans le rang pour ne pas perdre une parcelle de la gloire du soldat ; oui, ces gamins qui, sans rien comprendre de ce qu'a coûté de

larmes, de sang, de ruines, cet énorme prodige, choqueront de petites mains vers de sublimes malheurs dont ils ne pourront voir que le somptueux revêtement de glorieuse joie : tous ceux-là sont de la bataille à cette heure, tous, sans aucune exception, même s'ils ne peuvent le comprendre, même s'ils ne peuvent le savoir.

Ils sont du combat meurtrier, car ils en reçoivent des blessures de privations, de misères, de maladies, de douleurs ; car ils tombent non moins sûrement que ceux qui sont debout sous la mitraille, et marquent à leur tour le grand chemin de la France et d'obscures tombes prématurées. Tous des mêmes souffrances, tous de la même gloire, ces hommes qui défilent militairement alignés avec des regards tendus vers le grand choc des âmes françaises, et ce tumulte inexprimable d'une foule accourue pour s'émerveiller d'elle-même en ce bloc mouvant, frémissant, prodigieux fleuve d'acier irrésistible, où se reflètent de trop beaux espoirs pour que de simples mots puissent les exprimer !

Eh bien, ce jour-là, Français qui voulez le voir, il faut le mériter, il faut le payer son prix, l'acheter. En ce moment, ils payent sans compter, ces hommes pâles, couverts de boue, sous le casque bleu symbolique qui leur met au visage comme une réduction de la grande voûte d'azur. Ils payent sans compter, toujours gais, toujours fiers, toujours parés de cet inexprimable sourire de confiance, signe éternel des âmes qui ne peuvent pas fléchir.

J'en ai vu tout couverts de bandages sanglants, entassés je ne sais comment en des tracteurs qui les amenaient du champ de bataille, lancer de légers traits de gaieté tranquille aux infirmiers qui s'efforçaient de les extraire d'un affreux enchevêtrement de blessures avec des précautions de vieilles mamans. Ils riaient, oui, ils riaient, vous dis-je, et l'un d'eux, si cruellement labouré qu'on ne savait comment le prendre, se tourna vers moi qui osais l'aborder d'une parole de commisération, et me jeta ce mot, dans un éclat de rire :

— Y a pas de mal, allez. Les Boches, ils sont f... ichus.

Je n'aurais pu répondre qu'en le serrant dans mes bras. Voilà nos Français, nos soldats, nos frères, nos enfants, devant qui, dès qu'on s'aborde d'homme à homme, le Boche agenouillé lève les mains en demandant pardon. De loin, la milrailleuse fauche les nôtres, quand on n'a pas bien su leur faire le chemin. Mais aussitôt que des yeux rencontrent des yeux, et il faut toujours en arriver là, la faiblesse s'effondre devant la force invincible de l'homme totalisé.

Eh bien, je vous le répète, il faut payer cela. Il faut le payer avec la vile monnaie que le sort ne répartit pas toujours équitablement, et qui peut aujourd'hui racheter bien des choses par la fraternité du sang, par la libre contribution de la richesse et de la pauvreté à l'universel apport de tout ce qu'une prudence, désormais trop basse, nous inspira de réserver. Il faut donner de l'argent pour que nos hommes aient le droit de verser leur sang. Qui donc oserait se lever dans l'éclat de sa honte et dire : « J'attendrai, ce sera pour une autre fois ! » car il mentirait, celui-là, il mentirait à sa race, à son peuple, à son foyer même, puisque, selon la juste et accablante parole de M. Ribot, son épargne déshonorée ne pourrait être que la rançon de la défaite, au lieu du prix de la victoire dont une haute fortune lui offre la chance en ce jour.

Ce discours admirable de M. Ribot, je voudrais qu'il pût être condensé en une petite affiche placardée en tous les lieux publics, au lieu de cette stupide parole de peur : *Taisez-vous, méfiez-vous !* Non. Non. Parlez, parlez, vous, les Français, à voix bien haute, et que toute la Bocherie se rue de tous côtés pour vous entendre. Dites sans crainte tout ce que vous avez dans le cœur, car il est nécessaire, d'abord, que ceux qui prétendent vous imposer le silence vous entendent et soient capables de vous comprendre — et tout le cortège du *Kaiser* à son tour. Vous n'avez rien à cacher, car non moins fièrement que ceux du champ de bataille, vous croyez en vous-mêmes, et vous aurez une

superbe joie à le dire bien haut. Ne vous méfiez pas, car l'ennemi ne peut rien apprendre de vous qui ne soit beau et bon, et rassurant pour la France, et menaçant et mortel pour l'immonde Bocherie.

Et quand vous aurez parlé la France, vivez-la, vivez-la en lui donnant le moyen de vivre. Vous lui avez déjà fourni plus d'un milliard d'or spontanément. Ce n'est que pour commencer. Il faut poursuivre, il faut achever. On ne s'arrête pas à mi-chemin de la noblesse infinie, en proclamant qu'on se trouve amolli, qu'on se sent fatigué. La gloire des forts a pour compensation l'avilissement des faibles. Ou la France ne sera plus, ou elle sera d'hommes forts. Tous au guichet de l'emprunt, pour peu ou pour beaucoup. Celui qui donnera le moins est peut-être le plus méritant. On a conté l'histoire d'une vieille femme qui, apportant son or, fut surprise de recevoir des billets de banque et s'écria :

— Comment, on donne encore de l'argent ?

Parole sublime d'un cœur qui n'entendait rien réserver. Voilà l'exemple à suivre. Il en est parmi nous qui gagnent beaucoup, beaucoup d'argent dans cette crise affreuse d'universelle misère. Qu'ils se le fassent pardonner. Je le leur dis tout bas, il est temps. Il y a une grande bourgeoisie en France. C'est l'heure, pour elle, d'imposer silence à ses adversaires. Et que les petits bourgeois, qui ont déjà donné, cherchent bien au fond des vieux tiroirs : ils trouveront encore un petit paquet de pièces ou de billets réservés pour *l'imprévu*. Or, sachez-le, amis, *l'imprévu*, c'est aujourd'hui. Que pourrait-il y avoir de plus imprévu que la France menacée dans sa vie, que notre terre, notre race, notre territoire en danger de périr ? Après cela, il n'y a plus rien à dire.

Le Français penche vers l'épargne dont le danger est de changer l'épargnant, trop enclin à sa pente, en thésauriseur. Cela même ne mérite peut-être pas le blâme, mais à la condition que chacun sache choisir le moment où cette accumulation de force, petite ou grande, laborieusement amassée, trouve son juste emploi au profit d'une cause qui rehausse un naturel sentiment de prévoyance en une

vertu supérieure. Puisqu'il n'y aurait rien pour nous à prévoir au-delà de la fin de la France, la suprême échéance de l'épargnant est arrivée. Qu'il paye de son or, comme l'autre de son sang, et la France est sauvée.

Les conditions du *placement* (!), je n'en dirai pas un mot, car si le Ministre des finances a le devoir de les mettre en valeur et si la naturelle condition des choses veut qu'on ne puisse s'en désintéresser, c'est assez de pouvoir dire que grands et petits prêteurs ne feront pas, *personnellement*, une mauvaise affaire. Le point de vue financier n'est pas négligeable. Je demande seulement à mes concitoyens d'oublier pour un temps, qu'un juste calcul de profit peut s'établir en leur faveur, et de s'élever, même sans rien perdre (au contraire), à la hauteur d'un acte désintéressé. Je ne voudrais pas qu'il y eût une seule famille où l'on ne conservât, comme quelqu'un de ces anciens titres de chevalerie, un récépissé, si modeste qu'il fût, permettant, comme à de vieux chevronnés, de s'écrier : « L'emprunt de guerre de 1915, j'en étais. » Lecteurs, amis et ennemis, soyons-en !

L'Homme Enchaîné, 14 novembre 1915.

PIAILLEMENTS DE PAIX

... Quoi donc ? S'être répandu sur le monde, avoir violé, en plein soleil, toutes les paroles que l'honneur commande de respecter, s'être rué sur la Belgique sans défense, avoir versé tant de sang innocent que le duc d'Albe en est presque regretté des Flandres, avoir massacré plus de vieillards, de femmes et d'enfants, pillé, ravagé, brûlé plus de villes que les pires dévastateurs, avoir fait pleurer plus de mères que ne rêva jamais ce romantique tueur, désormais médiocre, Attila, stupide de respect devant un Paris embryonnaire, avoir trouvé moyen de concréter, de résumer toutes ces choses dans l'assassinat bochissime d'une femme devant la tombe de qui toute l'humanité se

découvre, et tout cela pour s'arrêter à mi-chemin du voyage de Riga à Bagdad, et nous dire, à nous, hommes armés de Belgique, de France, d'Angleterre, d'Italie, de Russie, non pas : *Voici ce que je veux*, mais tout modestement : *Voulez-vous ?*

Mais non, sire, nous ne voulons pas. Nous n'avons jamais voulu, nous ne voudrons jamais : voilà toute l'affaire. Tenez-vous-le pour dit. Nous ne voulions pas quand vous étiez sur la Marne. Nous continuons de ne pas vouloir quand vous n'y êtes plus. Vos *propositions ?* Mais nous ne consentons même pas à les connaître. Elles ne nous intéressent pas. Nous ne voulons rien de tout ce que vous voulez. Comprenez-vous comme c'est simple ? Et pour achever, voici que nous voulons, d'une volonté irréductible, tout ce que vous ne voulez pas : le droit, l'indépendance dans la dignité, la liberté pour les peuples, comme pour les individus, des choses qui ne sauraient avoir de sens pour votre entendement. Vous voyez bien que ce n'est pas la peine de discuter. Faites-nous donc grâce, je vous prie, de vos effets de costume, et de vos amplifications guerrières. Nous n'avons dans la tête que d'écraser le rêve monstrueux, dont vous êtes porteur, d'une humanité saignante sous l'imbécillité brutale d'une race capable d'apprendre tout ce qui se peut savoir, mais incapable d'en faire autre chose que de l'avilissement et de la mort.

... J'avoue, sans embarras, qu'avec nos grands soldats, dont je ne peux pas vous dire le mépris pour les vôtres, nous aurions pu, sans des fautes dont les moindres sont déjà connues, vous rejeter depuis longtemps sur votre territoire. Mais nous avons autre chose à faire, en ce moment, que le procès de la destinée et de ses sous-agents. Nous sommes ce que nous sommes, et tels nous sommes, sachant très bien que vous tuerez encore beaucoup de nos enfants, et que vous nous imposerez de terribles souffrances, nous irons jusqu'au bout de l'extrême endurance, parce que nous valons mieux que vous, parce que nous avons

une conscience plus haute, un plus ferme courage, une plus dure volonté ; parce que nous vous tuerons plus de monde, comme il nous est arrivé jusqu'ici, parce que nous vous briserons toutes vos armatures de résistance, *parce que quelque chose qui ne peut pas mentir nous dit que nous vous aurons finalement.*

... L'excès systématique de violence et la force supérieure d'une résistance indéfinie : voilà les deux éléments aux prises. A vos miracles d'offensive, nous opposerons, à défaut d'une chance plus belle, une résistance *active* qui ne finira pas. Hier, un soldat, qui me décrivait ses premières souffrances de l'hiver, concluait par ces mots : « Je prends tout ça comme il faut faire, *puisque nous ne céderons pas.* » Voilà la meilleure réponse à vos propositions de paix. Nos soldats ne veulent pas *céder*. Les chefs les suivent. Faute de mieux, nous saurons nous en contenter. Il faudra bien que ce soit assez. Vous y aurez mis du temps et de la peine, mais vous avez fini par nous enrager de guerre, à notre tour.

Comme ces morts, qu'Ulysse voyait s'abreuver de sang pour revivre, nous avons bu de notre propre sang, à la façon du légendaire Beaumanoir, et nous y ajouterons de telles mares du vôtre, que vous y serez noyés. Au lieu d'éparpiller imbécilement nos hommes, il nous suffit de les garder, avec soin, pour cette œuvre décisive du front franco-anglais, le seul point où se pourra fixer l'issue de la guerre. Alors, mais alors seulement, chef des Boches, nous consentirons à causer.

L'Homme Enchaîné, 22 novembre 1915.

EN TOURNÉE D'INSPECTION

... Si le général Joffre était un humoriste, il enverrait un beau laissez-passer, avec les faisceaux et la hache de la République, au chef de toutes les bocheries, que je me chargerais d'aller chercher jusqu'à Châlons pour le conduire à la tranchée de Souain, où il pourrait faire la connaissance de mon cher ami, le sergent Poissonnier.

Celui-là n'est pas fatigué. Vous le trouveriez rose, frais, Majesté, souriant et gaillard autant qu'il se peut désirer. Comme vous avez fait à vos hommes, je lui recommanderais volontiers *la patience*, mais pour le retenir, non pour le pousser. Il essaye de dormir, comme les vôtres, sous la mitrailleuse et le canon, dans les flaques boueuses de la tranchée, et il dort, et il se réveille, content, parce que l'immense catastrophe, par vous déchaînée, lui a donné la sûre conscience d'une destinée magnifique pour laquelle ses camarades et lui-même ne se croyaient pas nés. Sous les bombes et parmi les cadavres, je ne lui ai rien dit parce qu'il m'inspirait le respect des grandes choses de simplicité. Un encouragement ridicule, même au moment du départ, eût allumé une flamme d'indignation dans ses yeux. Surtout, il se serait convulsé de rire à cette simple question : « N'êtes-vous pas fatigués? »

Fatigué, il ne peut pas l'être, même lorsqu'il tache le parapet de son sang, parce qu'il ne lui faut rien de moins que la mort, toute la mort, pour l'arrêter. Encore garderait-il, jusqu'à la suprême lueur, le sentiment d'une volonté collective qui ne peut pas faiblir. Pour le contraste, il faut voir défiler devant lui les Boches de l'autre côté de la tranchée, qui accourent, les bras en l'air, dès qu'ils en trouvent la chance, en criant : « Bien contents, bien contents que ce soit fini ! » Je vous offrirais de les sermon-

ner, Sire, s'il n'était déjà trop tard, et si je pouvais vous sauver des témoignages trop vifs de leur exécration.

Et quand vous aurez interrogé le sergent Poissonnier, de Roubaix, hors de ma présence même si cela vous convient, nous reprendrons la route de Souain à Suippes, sans que votre incognito soit rompu, et vous admirerez, comme moi, cette impressionnante ruée d'hommes, que l'obus ne fait point dévier d'une ligne, et qui s'en vont d'un pas tranquille, le sourire auréolé d'une fumée bleue, vers la ferme de Navarin, où il y a des Boches à tuer.

Je veux encore que vous vous arrêtiez aux postes de secours, aux ambulances, pour voir vos *Deutschland über Alles*, le visage contracté d'une fureur muette à l'aspect des nôtres, tout saignants, qui discutent entre eux sur le moment, appelé de toute leur espérance, où ils pourront reprendre *leur* tranchée.

Et quand vous aurez vu cela, et bien d'autres choses encore, je vous offrirai une tournée d'inspection dans notre pays français. Vous devez bien une visite de courtoisie à *nos* Anglais de Calais, de Rouen, de Brest et de Nantes. Ah ! ils n'ont pas l'air fatigué, ceux-là. Je crois même qu'ils s'amusent. Et puis Clermont-Ferrand, Bordeaux, Marseille, Lyon, sont dignes d'être vues, avec beaucoup d'autres villes, et nos campagnes où je vous montrerai des femmes conduisant la charrue, aussi rebelles à la fatigue que les vieillards courbés et les enfants rieurs qui les accompagnent pour une aide morale de gaieté.

Vous chercherez à démêler l'énigme de l'éclair qui jaillit de tous ces yeux, et si vous ne la devinez pas, je vous dirai tout net que vos hommes sont fatigués parce que votre « organisation » ne leur a laissé que la force du corps, tandis que notre « légèreté » — bien coupable à certaines heures — nous a cependant permis de garder intactes les puissances maîtresses de la conscience et de la volonté. Enfin, vous ne refuserez pas de vous arrêter, avec moi, au guichet de nos banques, et je vous ferai voir comment ces Welches, tant haïs, excellent à construire, avec des

montagnes de sous, des pyramides de milliards, devant lesquelles je serai content que vous vous extasiiez.

Je vous soufflerai, pour conclure, ce mot du général Alexeieff : *Notre guerre ne fait que commencer*. Alors, vous comprendrez très bien cette conclusion de la *Hamburger Volkszeitung : L'Allemagne doit profiter de cette situation favorable pour entamer des pourparlers de paix. Si elle laisse passer ce moment, il sera trop tard.*

Sur quoi, je vous ferai mon plus beau salut militaire, et nous verrons bien ce qui arrivera.

L'Homme Enchaîné, 29 novembre 1915.

LES QUESTIONS DE L'HEURE

... Est-ce de la supériorité de notre armement que nous pouvons attendre la décision finale? Non, certainement, car l'avantage de l'industrialisation allemande de la guerre lui permet de fabriquer fusils, canons et munitions, dans une proportion infiniment supérieure à ce qu'il nous est possible de réaliser.

Alors, quoi? Eh bien, il y a les hommes, les Français, les soldats, les poilus, appelez-les comme il conviendra. Ce sont eux dont la merveilleuse énergie nous a permis de gagner lentement, jour par jour, quelque avantage sur un ennemi dont les fortifications de campagne sont un prodige d'art, de donner confiance, au dehors, dans le succès de nos armes, et de faire passer par avance le frisson de la mort dans les cœurs ennemis.

Ce réservoir de héros invincibles, c'est la cave aux trésors de notre Banque de France militaire, où le plus généreux sang bout de se prodiguer. Ne le gardons pas moins jalousement que l'autre. L'or, le papier le plus sûr, ne sont que des moyens de faire. Celui-là fait, car il est, à certaines heures, le torrent qui doit tout emporter. C'est entendu.

Nous avons donné tous les nôtres. Leur sang coule tous les jours et nous n'avons pas de regrets. Prends-les, Patrie, si tu as besoin d'eux ! Jette-les, frémissants de jeune courage, dans l'affreuse fournaise s'il faut, pour que tu puisses vivre. qu'ils soient sacrifiés. Nous saignerons avec eux, avec toi, mais aucun lâche tressaillement ne trahira notre blessure, et les mères pleurantes accepteront le destin.

Mais vous, hommes qui vous présentez comme l'expression de la grande idole sacrée, n'oubliez pas que nous avons besoin de ce généreux sang jusqu'au bout, jusqu'au bout. Vous prononcez ce mot aisément en vos péroraisons abondantes. Cela ne suffit pas. Il faut agir le verbe, c'est-à-dire savoir prodiguer et réserver tout à la fois. Parce que nous aurons besoin de la totalité du sacrifice utile, vous seriez criminels de demander un sacrifice vain. L'Allemagne en est déjà à ménager ses effectifs disproportionnés à l'étendue du front que lui imposa sa folie. Le jour n'est pas très loin, peut-être, où nous ferons comme ces prodigues qui en arrivent au point de compter.

Un vilain petit poilu malingre, avec des yeux de feu et une âme d'acier, ne sera pas moins précieux dans nos dernières cohortes que le plus gros canon de notre grosse artillerie. Gardons-les, gardons-les, comme le joyau magique de la parure française, puisque c'est de beauté que notre France doit revivre. La victoire les veut, et la paix de la France ne sera pas moins ardente à les réclamer, puisque c'est la paix de la France de demain que nous faisons de notre vie dans la guerre d'aujourd'hui. Oui, nous aurons sous les yeux un peuple de blessés, avec des moitiés de corps, avec des torsions de membres, des contractions de cicatrices, des demi-mouvements subitement arrêtés, mais nos femmes le voudront ainsi, car la plus belle auréole de grandeur sera sur leur pâle visage, et si les corps sont amoindris, l'âme sera accrue — la honte étant pour ceux qui n'auront pas répondu, quand on leur dira : « Où étiez-vous ? »

Et celles qui les auront soignés, pansés, consolés dans leurs linges sanglants, voudront encore les béquiller dans

la vie, après les avoir arrachés à la mort. Et nous serons un peuple plus grand, parce que nous serons sortis mieux trempés de la formidable épreuve. Et le dernier d'entre nous sera fier d'avoir été pour quelque chose dans une œuvre de la plus belle humanité.

L'Homme Enchaîné, 30 novembre 1915.

LES FEMMES

Le *Figaro* ridiculise l'idée qui se fait jour à Berlin et à Vienne d'une véritable mobilisation des femmes, soit pour augmenter la main-d'œuvre industrielle, soit pour remplacer les hommes dans les travaux où ils peuvent être remplacés. Hélas ! mon cher confrère, nous avons autre chose à considérer que la satire des « revues de fin d'années ». Il est un temps pour rire. Un autre, pour se mesurer inflexiblement avec toutes les réalités de la lutte sans merci. Si l'on veut bien réfléchir au sens profond de ce mot : *le service militaire universel*, c'est-à-dire l'emploi, sans réserve, de toutes les forces nationales au service de la patrie, on comprendra bien vite que la guerre, ainsi conçue, s'est ainsi ennoblie d'une dignité supérieure aussi bien dans son but que dans ses moyens.

Je me tiendrais pour fou de croire que la présente guerre sera la dernière que les hommes verront. L'étendue du champ de bataille, la valeur toujours croissante des enjeux, non plus seulement pour des chefs de conquête, mais surtout pour les groupements ethniques de « civilisation », sembleraient attester plutôt une redoutable évolution des organismes de violence qu'une décroissance des volontés d'offensive et des efforts de défense à tout prix. Ne nous perdons point en des prophéties toujours faciles, et tenons-nous-en, comme la nécessité nous y invite d'une façon assez pressante, aux sanglantes réalité de l'heure.

La réalité de l'heure est que les quatre plus grands

peuples, du vieux continent civilisateur sont aux prises en une lutte mortelle pour la conquête ou la défense de biens qu'ils estiment au point d'y tout sacrifier. L'Allemagne veut tout dominer — *L'Allemagne au-dessus de tout* — dans l'absence totale d'un scrupule sur la moralité des moyens. Le Latin, l'Anglais, le Russe (dont l'histoire fut aussi de tentatives plus ou moins heureuses de domination) se sont promis de périr plutôt que de tendre des mains déshonorées à la servitude d'une barbarie où le développement de l'esprit humain n'apparaît plus que comme une puissance organisée de *décivilisation*.

C'est la plus belle et la plus noble bataille de l'homme, dont les guerres de la Révolution française et de l'Empire n'apparaissent plus aujourd'hui que comme une grande préface mouvementée. Armée pour la conquête du droit, la Révolution s'abîma en des entreprises de conquêtes sur lesquelles rien de stable ne se pouvait fonder. Cette fortune nous échoit aujourd'hui que jamais les questions ne furent si bien posées : l'asservissement sous le sabre d'un maître, ou l'indépendance dans la liberté.

Il y a des neutres, proches ou lointains, dont le destin (que je n'envie pas) est de regarder. Peut-être en viendront-ils bientôt à découvrir qu'ils ne sont pas moins intéressés que les combattants eux-mêmes à sauver la dignité humaine des brutalités déshonorantes de la sauvagerie. Libérés par nous, ou asservis (sans combat) par Guillaume, ils auront été, ils sont, l'un des enjeux de la tragique partie, tandis que nous donnons notre chair et nos biens, pour nous-mêmes et pour tous. Nous avons trop compté sur quelques-uns d'entre eux. Que chacun garde la part d'honneur qu'il aura, lui-même, choisie. Nous n'avons pas plus le temps de récriminer que de disputer entre nous sur la mesure de l'effort de libération dont le plus beau destin réclame la totalité.

Eh oui ! L'effort total de tous, voilà bien, n'est-ce pas, la contribution intégrale de sang et d'or qui nous est demandée par la haute fortune où les longs sacrifices de nos

pères nous ont élevés. *Tous*, cela veut dire qu'aucun ne doit manquer. Suffit-il donc que femmes, enfants, vieillards dépérissent de misères, tombent sous les assauts du froid et de la faim, comme ceux qui jonchent les routes de Serbie? Non. Si la destinée veut qu'ils périssent, ils doivent à la patrie, dont l'amour unifie tous les cœurs, à la patrie envers qui il n'y a qu'un devoir intégral, à la mesure des forces de chacun, de ne rien épargner d'eux-mêmes — rien, rien.

Je n'ai pas craint de le dire, il y a longtemps : les vieillards, les enfants auront leur tour. Le sang des hommes coule en un grand fleuve d'espérance qui va féconder l'avenir. Nos blessés souriants ne nous demandent rien que de leur rendre des forces de combat. A leur chevet, mères, femmes, sœurs, filles sont à l'œuvre, réclamant leur part du commun devoir. Est-ce assez? Je dis non, puisque la France ne veut pas moins que la totalité du sacrifice de tous.

Les philosophes sont péniblement arrivés, à travers les broussailles des discusions métaphysiques, à croire, et même à dire, que la dignité de la femme n'est peut-être pas inférieure à celle de l'homme. Sans attendre cette laborieuse démonstration, de modestes créatures ont commencé par prendre, d'elles-mêmes, la place de noblesse à laquelle elles ont prouvé leur droit en l'occupant.

Parce qu'elle fut à la fois d'âme frêle et valeureuse, toute d'idéalisme et de force, Jeanne d'Arc mérita la récompense d'un couronnement supérieur. Hier, miss Edith Cavell, que nous ne permettrons pas aux Allemands d'oublier, a conquis, sans mot dire, une page d'immortalité. Et ces héroïques *nurses* du paquebot néo-zélandais *Marguette*, ou du transport *Analia*, dans la Manche, qui, voyant leur navire torpillé, refusent de prendre place dans les canots de sauvetage, disant aux hommes qui veulent les embarquer : « Non, à vous la vie d'abord. L'Angleterre a besoin de soldats. » Et les hommes, magnifiquement, acceptent de vivre, et les femmes, au plus haut degré de la grandeur humaine, les regardent partir, reconnaissantes du sacrifice d'honneur viril, avant de sombrer.

Après un tel exemple, qui ne sera dépassé par aucun, qui donc osera discuter du droit et du devoir du « sexe faible » à développer, pour le salut d'une patrie qui est sienne aussi bien que nôtre, le plein de la force morale et physique qui lui est impartie ? Dans une guerre à fond, où toutes les puissances de la créature humaine sont condamnées à se dépenser sans mesure, il faut prodiguer tout, en regrettant de ne jamais donner assez.

Avec orgueil, nous regardons partir, redressés sous le sac, de petits soldats imberbes, enivrés d'aller superbement aux grandes choses qu'ils commençaient à peine de rêver. La fierté de l'aïeule, de la mère, de la sœur est pour quelque chose dans la beauté de leur vaillance. Le plus haut de l'émotion humaine les emporte au-delà des communs soucis de la créature, parce qu'ils vont se donner pour le plus magnifique idéal de désintéressement et d'amour. Ils sentent que leur jour est venu. Le grand sommet tente leur jeunesse heureuse, et leur pas saccadé, qui fait retentir la terre comme sous le marteau d'une inflexible volonté, nous annonce qu'ils iront, joyeux, jusqu'aux cimes. Allez, enfants, honneur de votre sang, pure gloire de votre patrie, allez rejoindre pères et frères qui vous font signe qu'il y a des places d'héroïsme à côté d'eux.

La classe de 1916 va se mettre en route pour le front, et voici la classe de 1917 qui sera bientôt appelée. Et vous, les 1918, ne vous semble-t-il pas que l'attente est bien longue ? Pour patienter, je vois que beaucoup d'entre vous s'adonnent aux exercices de la préparation militaire. Faites, amis, vous serez plus forts et meilleurs. Qu'il ne soit pas dit que vous fûtes au-dessous des aînés. Parce que d'une formation virile moins achevée, accepteriez-vous donc qu'on vous mît au second rang? L'éclair de vos yeux m'annonce que vous vous demandez si c'est assez, pour vous, du premier. Prenez donc votre juste rang. Par vous, comme par tous, la France sera sauvée, et les plus grands aïeux souriront d'être égalés par des enfants.

Alors, qui donc voudra discuter du droit et du devoir

des femmes — à leur juste place, elles aussi — dans le grand bataillon carré, pour la France qui ne veut pas mourir ? Tout le vaste domaine de l'arrière s'ouvre à leur zèle, à leur dévouement de toute heure. Elles n'en occupent encore qu'une faible partie. C'est bien de panser les blessés, c'est bien de tricoter des lainages, d'économiser sur le nécessaire pour le petit paquet du soldat. Il faut plus encore. Que servirait de se dépenser en de silencieuses misères ? La France veut tous les Français, toutes les Françaises. Qui donc résisterait quand la France a parlé ?

Dans les vallées de la Normandie, je vois des femmes, des enfants, des vieillards courbés sur les travaux de la terre. Par eux, les moissons sont venues, par eux, notre peuple a pu vivre hier et vivra demain. D'instinct, ils ont ainsi montré le chemin du devoir. Sait-on que dans leur crise d'effectifs, qui leur annonce le commencement de la fin, les Allemands ont déjà 20.000 femmes mineurs, aux travaux du fond, dans le bassin de la Ruhr ? Il semble que notre destinée soit d'être toujours en retard. Mais nous avons montré que nous savions rattraper le temps perdu. A l'œuvre, et partout. Le programme est bien simple. Que pas un homme de l'arrière n'occupe une place — je dis une seule — où une femme, dans la plénitude de ses moyens, soit en état de le remplacer.

... Que ceux de l'arrière n'attendent pas d'être poussés, d'une méprisante main féminine, aux postes de l'avant. Il y a des places à prendre jusque dans les administrations publiques et privées. Les bons travailleurs des usines sont à leur poste de combat. Je suis de ceux qui les y ont appelés. N'ayant rien de commun avec l'embuscade, ils proclameront eux-mêmes que partout où des besognes de force et de technicité ne se présentent pas, une bonne ouvrière peut occuper la place d'un homme que son âge appelle au combat.

Je sais que rien ne nous presse encore. Il n'en est pas

moins temps d'y songer. L'occasion ne tardera pas d'entrer dans le détail de la manœuvre. Les belles dames elles-mêmes, qui sont l'ornement, mais non la substance profonde de la nation française, pourront se rendre utiles en mouchant les petits des ouvrières au labeur. Tout le monde sous les armes. Il ne faut pas que la France soit moins fière de ses femmes que de leurs enfants.

L'Homme Enchaîné, 21 décembre 1915.

LE COMPTE

La commission chargée de relever les actes principaux de la barbarie allemande vient de présenter un nouveau rapport, qui, joint aux précédents, forme le plus redoutable acte d'accusation contre la Bocherie.

... Sur le fait même des ignominies allemandes, il n'y a plus grand chose à dire. L'opinion de tous les peuples de la terre est désormais fixée. La phrase immortelle où des hommes, dits de haute culture, défendaient leurs compatriotes d'avoir commis d'autres actes que de *cruauté disciplinée*, restera dans les fastes de l'histoire comme l'aveu innocemment cynique des plus abominables crimes contre la civilisation, contre l'humanité.

S'il était besoin d'éclairer les esprits sur les effets à venir de cette universelle conquête allemande, qui déchaîna sur nous l'effroyable tourmente de fer et de feu, la simple relation de ses premiers gestes, dans les parties de territoire où il lui fut donné d'exercer sa puissance, suffirait à soulever contre elle l'arrêt de la conscience humaine. La relation d'infamies, qui ne peuvent que se répéter indéfiniment, n'est plus nécessaire, les moyens de nuire de la brute se trouvant limités. Quand on a outragé des femmes avec des raffinements d'ivrognerie sadique, massacré des vieillards, achevé des blessés, tué des petits enfants, pillé,

volé, brûlé, il faut bien que la bête humaine, gorgée de vin et de sang, en vienne à s'arrêter dans l'épuisement de ses facultés de descendre au plus bas de la dégradation.

... Tout cela est irrévocablement acquis. Il n'y a plus à y revenir. Les criminels qui ont trouvé moyen d'atteindre un nouveau degré dans l'échelle de l'avilissement humain ont d'abord commencé par nier avec impudence, à l'exemple de tous les bandits pris dans l'acte, puis ils ont allégué que la faute était aux victimes, coupables de résistance. Et, de recul en recul, ils ne contestent plus que sur des incidents — réduits à doctriner l'infamie des pires violences comme le plus prompt moyen d'imposer *leur* civilisation.

Même, j'apprends des pays envahis que, pour tâcher de de faire oublier l'inoubliable, le *Landsturm* boche se fait bonhomme, joue avec les petits enfants, affecte une déférence de chevalerie humanitaire envers ce qui a survécu aux dévergondages de sa bestialité. L'un de nos rapatriés a reçu ce message : « Dites donc à vos Français que nous ne sommes pas si méchants. » Pour un peu, l'immonde bête s'offrirait à nous salir de son amitié. Bas les pattes ! l'irréparable est consommé.

Entre tous les peuples du monde, il y a le sang des guerres, mais une civilisation dont le christianisme et la philosophie se dispustaient l'honneur nous avait mis au point de croire que l'homme commençait à sortir de la gangue de barbarie où un créateur implacable, qui pouvait lui prodiguer tous les biens, avait préféré le laisser. Et nous étions très fiers. Et le monde idéal que nous étions en train de construire était très beau dans les livres, et nous promenions sur les peuples emplis de folles espérances de grands mots que nous annoncions, avec pompe, comme de grandes réalités. Ce que le génie des plus hauts cultes n'avait pu faire — laissant l'être inchangé sous un verbalisme nouveau — la « culture civilisée » avait promis de l'accomplir, et l'aspect extérieur de la vie hu-

maine se trouvant modifié, nous décrétions que l'homme profond était en voie de *surhumaniser*.

... L'Allemagne, en 1870, nous avait démembrés, pillés, mais nombre de Français, qui se révèlent, aujourd'hui, comme d'excellents patriotes, faisaient de leur mieux pour l'oublier. Des neutres se disaient : « Après tout, ce n'est que la France qui a souffert », et des gens nous faisaient un crime de nos regrets. Enfin, voici venir l'universelle réconciliation des hommes dans une organisation « scientifique » des activités humaines, instituant l'infaillible mathématique du bonheur.

Patatras, c'est la guerre ! La guerre éclate sur nous en coup de foudre. Guerre d'empereurs, sans doute, dont la classique ambition est de reculer les limites de leur empire pour accoître le nombre de leurs sujets. Mais guerre de peuples aussi, car toute l'Allemagne est derrière son *Kaiser :* hobereaux hautains, figés dans leur armure du Moyen Age, grands et petits bourgeois ankylosés dans la servitude ancestrale, et le monde boche du labeur, incapable de comprendre la liberté autrement que comme une fonction d'obéissance. Oui ! La *Sozialdemokratie,* qui s'apprêtait à révolutionner l'univers par une juste rétribution de félicité économique, s'enrégimente dans une entreprise de militarisme dominateur. Et tout ce monde en armes fait rouler soudainement ses canons contre nous, très fier d'avoir, jusque dans ses moindres détails, préparé savamment ce grand jour.

Et par quels exploits la tourbe meurtrière commence-t-elle sa tâche ? Par la violation de la foi jurée. Par le plus cynique attentat contre le droit international, fondement de tous les traités sans lesquels il n'y aurait que la violence des sauvageries à régner parmi des troupeaux de misérable humanité. Tout le reste s'en est suivi. Crime en masse ou crimes individuels, c'est tout un. La hideuse créature de proie était lâchée. Le *Kaiser* avait renié les lois élémentaires de la conscience humaine. Ses sujets ne pouvaient

que l'imiter. Rendons-leur cette justice qu'ils ont fait de leur mieux pour le dépasser. Comme ils doivent souffrir de ne pouvoir mieux faire que les anciennes invasions de barbarie ! Mieux armé qu'Attila, Guillaume II déchaîne, en un plus bref espace de temps, plus de souffrances humaines. Mais lorsqu'il a tué, violé, mutilé, brûlé, il ne peut aller au delà.

Cependant, nous inscrivons, en nos registres, le juste compte de ses attentats, et puisqu'une soudaine explosion de la fureur sauvage des anciens temps s'est révélée dans les forêts de la Germanie, la question se trouve posée de savoir qui l'emportera, parmi les hommes, de l'ancestrale férocité de la brute, ou de notre tardive, mais apaisante civilisation.

... Bête lâchée, ai-je dit ? A nous la battue. A nous les hommes dignes de ce nom, contre les derniers soubresauts de l'humaine bestialité. Après capture, griffes et dents seront limées. Telle est la raison du compte moral établi par notre commission chargée de dresser l'incomplet bordereau des atrocités allemandes. Affaire de doit et avoir. La sommation finale est l'affaire de nos soldats.

L'Homme Enchaîné, 23 décembre 1915.

IX

VERDUN

LE CANON DE VERDUN

... Nous défendons en nous, en notre terre, en notre histoire, ces fameux droits de l'individu dont la seule proclamation amena le bouleversement de l'Europe, malgré Brunswick et son manifeste boche d'asservissement. Il se trouve ainsi que nos revendications sont celles de tous les peuples dignes de ce nom dans l'histoire, et que nous sommes, nous, la civilisation. C'est ce qu'ont magnifiquement dit les parlementaires anglais, l'autre jour, lorsque apportant à « *l'héroïne de la vieille France* » l'hommage d'une réconciliation définitive, ils l'ont prise à témoin que les deux grands peuples s'unissaient enfin pour « *défendre ensemble la liberté du monde* ». Combien d'explosions de mines, de gaz asphyxiants et de coups de canon faudra-t-il pour produire un développement de force équivalente aux énergies suscitées dans la masse des peuples de civilisation?

L'Angleterre et la France, si persévéramment ennemies, au cours de longs siècles de sang, les voilà qui se réconcilient, d'une façon définitive, dans un accord public de hautes âmes, non plus pour des disputes de territoires, mais pour « *défendre ensemble la liberté des hommes* ». Quiconque reste sourd aux suggestions de cet appel prouve simplement ainsi qu'il est étranger à toute vie profonde de la communauté humaine. Les peuples neutres, qu'il me sera permis de plaindre, n'en voudront pas convenir offi-

ciellement — j'en suis bien sûr. Mais les meilleurs de leurs citoyens, ceux qui font la dignité de l'Etat, comprendront ce que cela veut dire, et se demanderont, et demanderont même à leurs concitoyens, quel monstrueux écroulement d'histoire ce pourrait être s'il était possible qu'avec la complicité de leur inertie l'humanité puisse rebrousser chemin. Pas plus que les astres du ciel, les organismes de la terre ne peuvent changer leur cours. Notre mot d'ordre est bien simple : nous voulons que l'humanité continue, tandis que la Germanie s'épuise en la plus folle tentative d'une régression contraire aux lois de la nature humaine.

La constatation de ce fait ne suffit pas, sans doute, à nous donner du matériel de guerre. Cependant, elle nous assure, en tous les continents de la terre, des concours, toujours croissants, de consciences et de volontés. Et de la conscience, et de la volonté, ce sera, de plus en plus, toute l'histoire humaine.

C'est de là que jailliront pour nous toutes les forces d'endurance dont nous avons besoin pour réparer de grandes fautes, pour arracher la victoire à des faiblesses de direction dont notre peuple lui-même n'est pas responsable. Nous pouvons durer, et nous saurons durer, parce que nous sommes non seulement la coalition visible des plus grands et des plus puissants peuples de la terre, mais le concert supérieur des plus hautes forces d'humanité. Avec un pareil réservoir d'énergie, de quoi pourrions-nous donc manquer ? Nos succès porteront leurs fruits naturels. Nos échecs, si nous en devions subir, ne feraient que susciter, de toutes parts, de nouveaux afflux de secours.

Nous avons la mer, nous avons l'argent, nous aurons, de plus en plus, tous les hommes qu'il faudra, dont le choc décisif ne sera possible que lorsque nous en serons arrivés à cette idée, trop simple pour certaines intelligences, que nous devons nous concentrer pour agir efficacement contre un front ennemi trop étendu, sur lequel, au moins, le *Kaiser* sait manœuvrer. Trop de nos hommes, encore, tomberont. Mais France, Angleterre, Russie, Ita-

lie, avec un bel apport de grandes colonies, sont là pour fournir les remplaçants. Encore, et encore. Une meilleure préparation eût épargné je ne sais quel chiffre de vies humaines. Nous compterons plus tard, pour les leçons à venir. Toutes les fautes se payent. Nos fils se présentent, sourire aux lèvres, pour payer. Et nous paierons aussi, nous, civils, de tout sexe et de tout âge. Nous apporterons notre tribut de souffrances et d'inébranlable courage, grâce auquel nos frères et nos fils ne seront pas tombés en vain.

C'est pourquoi, confiants en nous-mêmes, et sûrs de maîtriser la destinée, nous écoutons, dans le calme des résolutions définitives, le canon de Verdun.

L'Homme Enchaîné, 27 février 1916.

VERDUN !

Verdun ! Verdun ! En ce moment, il ne peut y avoir d'autres pensées. Toutes les âmes, tous les cœurs sont tendus vers ces champs tragiques où se déploie, jour et nuit, dans une inépuisable prodigalité d'héroïsme français, une bataille qui ne s'interrompt que pour un renouveau de fureur.

Stupéfaits de l'audace de la défense, les communiqués de l'ennemi ne peuvent s'empêcher de dire l'émerveillement d'une résistance infrangible aux folles dévastations de leur grosse artillerie. En quelques heures, les monstrueux obus ont si complètement bouleversé le terrain que l'œil n'y peut plus découvrir qu'un recommencement de chaos. Tout à coup le silence se fait, et voici qu'en colonnes serrées, — coude à coude, avec leurs officiers dans le dos, revolver au poing contre les fuyards — les noirs bataillons du *Kaiser* s'avancent, pour achever, de leurs masses compactes, la conquête d'un sol où rien, semble-t-il, n'a pu subsister. Ils avancent, et l'illusion d'un ter-

rain désert peut, pour un moment, les bercer. Mais, si l'œil ne peut rien découvrir, assez de leçons leur enseignent qu'il y a dans ce mortel silence, succédant aux plus effroyable fracas de tous les éléments de destruction déchaînés, une muette résolution de riposte, qui va tout dépasser.

En avant ! En avant ! crient les officiers, de l'arrière. Et chacun sait quel geste de mort répondrait à toute hésitation du pas fiévreusement saccadé. Ils avancent, ceux qui vont conquérir le monde au fer dominateur de la Germanie. Ils sont là marchant d'une détente automatique, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de marcher. Ils vont en files profondes, aux rafales d'ouragan qui répondront tout à l'heure, à l'appel du canon. Ils vont massés, si bien soudés, si bien fondus, qu'une expressive légende de nos hommes veut que, sous les foudres du prochain cyclone, tous frappés simultanément dans l'action de rigidité continue, meurent d'un coup étayés l'un par l'autre, sans pouvoir tomber. Ils vont à l'hécatombe en bloc, au-devant du coup d'arrêt inévitable, dans la lointaine espérance que quelques survivants, peut-être, aborderont « l'ennemi héréditaire », qui ose défendre le sol de sa patrie contre le maître pour la suprématie duquel la terre fut créée par une divinité de furie.

De vivre et de mourir pour cet accomplissement, ce n'est pas une très haute manifestation d'humanité. Ces machines humaines ne conçoivent même pas qu'un autre emploi eût pu s'offrir à leur activité. Machines à tuer, il leur est impossible de voir au delà de la tuerie. Des atrocités qui ont à jamais déshonoré le nom de ces tueurs dans le monde, il est probable qu'à ce moment terrible le souvenir leur est étranger. Ce n'est pas leur affaire de sentir, de penser. Ils vont d'une offensive implacable de passivité mouvante, confiants dans une puissance providentielle de meurtre, sans cette flamme de noblesse au cœur, sans cette lumière d'invincible espérance, sans cette ardente volonté de faire au delà de la mort qui donnent à nos soldats une vie d'humanité

supérieure à la mort elle-même, parce qu'il se transmet d'homme à homme un flambeau de survie que la pire tourmente, toujours sur le point de l'éteindre, ne fait qu'alimenter.

Nos soldats, les voilà, car leurs petits canons, enfin, viennent subitement d'embraser la plaine. A son tour, l'effroyable roulement des nuages dévastateurs. Le pire répond au pire, et les lentes masses d'offensive s'abattent dans l'orage d'acier qui fauche, au ras du sol, tout ce qui tente de l'affronter. Des grands trous noirs, où s'agitent des choses convulsées, marquent la place où progressait machinalement la formidable catapulte humaine. A peine réduite en fragments dispersés, une autre se présente, et encore, et encore, et toujours et toujours. Qu'est-ce que la vie des hommes, de *leurs* hommes, pour ces chefs de massacres qui ne voient dans la vie qu'une organisation de meurtre universel au profit d'un Moloch chargé de tirer d'un prodigieux entassement de cadavres une formule suprême de barbarie « civilisée » ? D'un œil morne, ils regardent tomber les sombres files, et tombent, à leur tour, dans leur morgue de stupidité. Et les torrents d'offensive succèdent aux torrents d'offensive, et des parties du troupeau, échappant à l'immense fauchée, arrivent, *par chance*, jusqu'à nos lignes.

Par chance ! ce n'est pas longtemps leur pensée. Car, si les hommes d'Allemagne sont maintenant face à face avec les hommes de France, le sort du Germain est fixé. Après vingt mois d'une guerre où les Boches, vraiment, ont eu le temps d'apprendre à connaître nos jeunes et vieux poilus, ils les ont rencontrés devant Verdun pour se voir contraints d'avouer qu'ils ne les avaient pas encore bien connus. C'est ce qui fait qu'ils clament à tous leurs journaux, depuis les premiers combats d'une bataille inouïe, qu'ils se sont, cette fois, heurtés à une force de résistance inattendue.

Ils se trouvent ainsi unanimes à faire l'éloge effaré de ces *Welches,* aux dépens de qui s'est tant exercé, depuis un demi-siècle, l'empêtrement de leurs lourdes railleries. Oui,

c'est dans les journaux de la pangermanie que nous voyons célébrer, aujourd'hui, l'irrésistible vaillance de nos soldats français, qu'on n'avait que trop bien éprouvée, mais dont on évitait de convenir, pour s'épargner l'aveu que le *Kaiser* avait trop présumé de sa puissance de sauvagerie. Maintenant, il faut qu'ils en prennent leur parti, parce que c'est la seule excuse qui s'impose pour expliquer l'épuisement des hordes « organisées », et puis parce que, lorsque les survivants des colones décimées voient sortir les casques bleus des entonnoir devenus leurs abris, ils ne peuvent que courber la tête, sous le sentiment d'une fatalité qui va s'accomplir.

J'essaye de dégager la psychologie du combat, faute de pouvoir librement parler d'une situation générale dont les critiques modérées que je pourrais me permettre ne feraient qu'accuser, en de nouveaux reliefs, l'incomparable valeur de nos sublimes Français. Il y a quelques jours, j'assistais à l'entretien familier d'un capitaine et d'un gradé, tous deux blessés, dont le régiment, là-bas, avait cruellement fondu. Le sergent « *vieux blessé* » interrogeait l'officier, récemment évacué, sur le sort des camarades, des amis, laissés au fort de la bataille, où l'on était bien sûr qu'ils ne s'étaient pas contentés de faire leur devoir. Le capitaine était tout plein de lettres. A mi-voix, d'une gorge étranglée, il disait, frémissant, le sort de celui-ci, l'aventure de celui-là. Paul ? On l'avait cru mort. A bien oui ! Il s'était jeté dans un trou, et, de son fusil sûr, il n'avait pas abattu moins de vingt ou trente Boches dans sa journée. Après quoi, on l'avait vu reparaître pour se plaindre qu'on ne lui eût pas envoyé son déjeuner. Et Louis ? Tombé sur le tas qu'il avait abattu. Et les autres ? Que d'héroïques récits jaillissaient de la douloureuse fierté des lèvres !

Nous n'avons pas le temps, hélas ! de nous arrêter aux actions d'incomparable beauté. La bataille nous tient. C'est à la bataille, dont la fin ne nous apparaît pas encore, qu'il faut nous fixer. Le bois des Corbeaux est pris et repris tour à tour, submergé par des vagues humaines qui y vien-

nent déferler en des chocs de chair et d'acier, sous le formidable grondement des lourdes gueules de mort. Chaque tertre, chaque vallon ajoute aux hurlements du ciel et de la terre, le cri, le geste d'un héros. S'il n'était besoin que d'héroïsme en ces épiques rencontres...

CINQUANTE JOURS APRÈS.

Après une série d'*offensives à fond*, qui n'ont pas duré beaucoup moins de deux mois et demi, l'attaque sur Verdun expire en des canonnades parfois encore fort vives, qui ne sont plus dirigées contre nos lignes que pour l'honneur. C'est un fait militaire dont on ne pourra dégager la valeur que lorsque les conditions de défense où se trouvait notre forteresse, aux premiers mouvements de l'agression, seront publiquement connues. Si l'analyse n'en est pas encore possible, même du côté allemand, où l'on s'est bien gardé de dire comment les premiers avantages furent conquis, le grand public mondial est suffisamment informé pour être en situation de donner son jugement sur le résultat.

Ce qui est très certain, c'est que l'opération, annoncée comme « la plus grandiose » de la guerre, fut théoriquement confiée au Kronprinz, afin que le prestige du succès escompté rejaillît sur la dynastie, et que le *minus habens* impérial, à qui l'on avait donné pour tuteur le général tenu pour le plus expérimenté de l'armée allemande, n'a su que jouer un rôle déplorable dans le drame énorme où il n'y avait aucun emploi de ce que les seuls courtisans appellent encore ses moyens.

Il avait été placé là comme à un poste d'histoire, pour prononcer des mots dont le monde pût s'émouvoir, prendre des attitudes héroïques en des lieux de sûreté (cependant, que le vieux von Haeseler accomplirait la besogne) et finalement, faire une entrée solennelle, à l'intention des chromolithographes de tous les continents, parmi des tas de pierres qui auraient marqué, pour les archéologues, l'em-

placement de Verdun. Telle était l'ordonnance germaniquement réglée de la cérémonie qui devait être, et n'aura pas été, par le non consentement de ces inouïs *poilus* français porteurs d'un grand *veto*, devant lequel toute la *bocherie* en appétit de meurtres a dû s'arrêter.

Là est le fait brutal, à l'évidence duquel l'éminente habitude germanique de mensonges a dû elle-même se rendre, n'ayant d'autre refuge que l'aveu. Le jeune nigaud, qui sera quelque jour, ou ne sera pas couronné, a dû remettre au magasin de décors le fastueux appareil de triomphe, pour la joie duquel il jetait, en de monstrueux holocaustes, ses soldats à la mort. Les flambantes peintures, fabriquées d'avance, qui devaient représenter sa magnifique chevauchée, vont demeurer tristement retournées contre le mur, jusqu'au jour, encore assez éloigné, peut-être, où quelques modifications de détail permettront de leur donner une autre destination, pour le cas imprévu de quelque inconcevable victoire à venir. L'espérance n'est interdite à personne, surtout lorsqu'on est réduit à s'en contenter.

En attendant des victoires qui ne s'annoncent guère, le vieux von Haeseler, cruellement déçu, a dû se séparer de l'impérial mannequin dont il n'avait pas réussi à tirer, même approximativement, des gestes propres à donner, au moins une illusion de succès. Même, avant d'être pour toujours remisé au magasin des accessoires, n'a-t-il pu retenir sur ses lèvres la parole amère qui dégageait sa responsabilité personnelle, pour rejeter tout le poids de la fâcheuse aventure sur le grand état-major, chargé de l'exécution de cet ordre impérial : Le *Kronprinz* s'emparera de Verdun, « *la plus grande forteresse du monde* ».

Hélas ! non, Verdun n'était pas « *la plus grande forteresse du monde* ». En revanche, une force allait se manifester d'hommes, amenés d'urgence, telle que, jusqu'à ce jour, il ne s'en était probablement pas rencontré. Des hommes, rien que des hommes, que vous auriez croisés, hier, dans la rue, allant à leurs affaires, soudainement mués en héros invincibles, parce qu'ils ont, en silence, résolu que

quelque chose qui *devrait être*, leur disait-on, ne serait pas.

Sans protection, à certaines heures, dispersés dans la plaine, loin du regard des grands chefs, souvent hors de portée du ravitaillement, accrochés à de vagues replis de terrain d'où rien n'a pu les déprendre, ils se sont tenus cois sous les rafales d'une artillerie lourde dont les pièces s'alignaient par centaines, et sous le feu desquelles la terre elle-même mugissait, pantelait. Rien de pareil ne s'était jamais vu du côté de l'attaque ni du côté de la défense. En aucun temps, de tels moyens de destruction n'avaient pu être accumulés. En aucun pays, on ne pouvait prévoir que de petits hommes imberbes, soutenus de vieux *poilus* tout gris, se présenteraient pour s'offrir, yeux rieurs et âmes surhumaines, à la démoniaque avalanche d'acier.

C'est ce qui fut fait pourtant, et, lorsque la formidable poussée du Kronprinz amena enfin à la portée des armes françaises les masses profondes de ces brutes qui n'ont su triompher que de victimes sans défense, les petits hommes au casque bleu surgirent on ne sait comment de la terre, ainsi que jadis les soldats nés des dents du dragon, et, devant la barrière qui ne voulait pas fléchir, l'effort monstrueux de « l'irrésistible » ruée s'arrêta.

Ce n'était plus la fameuse « *furie française* » des anciens jours. Non. Rien que l'auguste impassibilité sculpturale du contrefort immuable où vient se briser la démence du plus furieux torrent. Ils étaient là, nos vrais grands hommes de France, étreignant le sillon auquel ils s'étaient donnés, prêts au bond décisif dont l'attente effarait l'agresseur, vivants, blessés ou morts, recélant en leurs convulsions de puissance éperdue une telle explosion de foudre définitive que ni stratégie ni sacrifices de l'agresseur ne pouvaient l'emporter. Rien ne fut épargné des ressources, inconnues jusque-là, de l'offensive, et, de notre côté, le stoïcisme de la résistance fut si peu théâtral, si parfaitement exempt de tout vain appareil, que la simplicité du beau spectacle de nos fastes de guerre nous en dérobe, en ce moment, la grandeur.

Plus tard, des rhétoriciens de la guerre voudront disserter laborieusement sur ces choses, après avoir tout fait pour accroître les difficultés du jour. Ils nous apporteront des pages massives, pour établir à grand secours de citations, que ce qui a été fut. Et des hommes qui seront jeunes encore, avec des paupières à demi fermées pour l'évocation du souvenir, redresseront la tête en souriant dans la gêne des cicatrices glorieuses, pour nous faire sursauter de ce petit mot, si grand : « *J'étais là !* »

Honneur aux morts, aux survivants, à tous ceux, grands ou petits, qui ont trouvé dans leurs cœurs indomptables le moyen d'écrire, dans l'histoire de France, une page d'une noblesse si parfaitement achevée que, dans un monde qui déjà paraissait fléchir sous le poids de l'Allemagne, une immense clameur d'admiration, contenue par le respect, monte vers nos enfants, en une splendeur d'offrande où s'épand l'éternelle reconnaissance de l'humanité. Qu'aux grands ancêtres de tous temps, dont sortirent nos hommes de ce jour, la juste part en soit laissée. La France a fait, la France fait et fera, non contente de ce qui est seulement possible. Ce n'est pas pour conquérir, ce n'est pas pour dominer, ce n'est pas pour asservir. La France combat pour son droit d'être, d'être toute selon son génie, et la main dans la main avec tous les peuples dignes de faire le droit, dignes de vivre la liberté, elle donne tout son sang, sûre d'une puissance infinie de toujours le renouveler.

Verdun, quand toutes les conditions de l'événement pourront être déterminées, sera peut-être la plus insigne étape de son histoire, parce que le grand ressaut de vie renouvelée est venu moins des chefs de tout ordre, que des inconscientes profondeurs d'une race superbement secouée des énergies instinctives qui l'appelaient à de nouveaux efforts, pour la beauté de son propre renom, pour le bien d'une humanité supérieure.

Amis, ne nous arrêtons pas à cette vue. Nous sommes à pied d'œuvre. Sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, nous avons, par des actes de volonté, tels qu'il n'en est point de

plus grands, rétabli des chances que d'incroyables concours de défaillances semblaient avoir implacablement fixées contre nous. Tout le poids des vieux crimes historiques s'est trouvé, par une rencontre, imprévue des raisonneurs, totalement ramassé dans un coup monstrueux d'une suprême énergie savamment organisée pour le suprême recul du plus noble idéal d'humanité. Sans le secours du génie militaire, en dehors même des hautes directions auxquelles notre peuple avait droit, par la seule vertu du plus généreux sang, par l'invincible robustesse des concours unanimes de jeunes et de vieilles âmes *à cran*, nous avons arrêté, contenu le plus grand flot de barbarie. Il nous reste à le refouler. Salamine fut une grande chose. Ce n'était encore que la préparation de Platée. Aux Thermopyles, il y eut la protection d'un défilé. C'est dans leurs plaines que la Marne, l'Yser et Verdun nous ont vus donner le coup d'arrêt à la sauvagerie organisée. Il reste à nos vivants le lourd, l'écrasant devoir de se montrer dignes de nos morts. Pas une heure, pas une minute, nous n'avons le droit de l'oublier.

... A l'œuvre donc, *tous*, *tous*, pour la réparation des faiblesses, *de toutes les faiblesses*, afin que nos grands morts soient des initiateurs, et non les héroïques témoins d'une fin de tragédie. Verdun est le plus grand acte du plus grand drame de résistance. Ce ne serait pas assez si nous ne savions point passer à l'offensive, non pas à ces sortes d'offensives dont le sort a besoin des interprétations de communiqués, mais aux offensives qui n'ont pas besoin d'être commentées, celles qui ne consistent pas seulement à se jeter tête en avant sur l'ennemi. Il y faut *de la préparation*. Il y faut *de la science*, *de la méthode*, *de la manœuvre*. Retenez bien ces mots, car rien ne serait pire que de les oublier. Nos alliés font de merveilleux efforts. Fabrication et contingents, tout sera prêt à l'heure voulue. Pas trop tôt, pas trop tard. Il faut une puissance capable de mettre l'énorme machine en œuvre, en action d'efficacité.

C'est le plus grave problème du jour, car de quel prix devrions-nous payer, à notre tour, un coup manqué ?

Trop d'avertissements nous ont été donnés, que nous n'avons pas toujours compris. C'est l'heure de nous ressaisir d'une façon définitive, de nous juger, de nous résoudre, non pas pour amener sur le champ de bataille de meilleurs soldats, puisque cela ne peut pas être, mais pour un plus complet achèvement d'utilisation dont l'urgence s'accroît à mesure que toutes les énergies en lutte s'acheminent vers le dénouement. Les neutres eux-mêmes — qui se sont donné tant de peine pour se faire croire eux-mêmes que ce qui les intéresse au suprême degré devait et pouvait leur être indifférent — les neutres s'éveillent et comprennent qu'une heure décisive va bientôt sonner. Des signes montrent que la Suisse, la Hollande, la Scandinavie, à son tour, se posent des questions qu'elles avaient résolu d'ignorer. Je ne dis rien des Etats-Unis d'Amérique. Nous sommes assez loin de certain télégramme présidentiel de félicitations au *Kaiser*, encore rouge du sang de la Belgique violée. Débris d'erreurs que le torrent des choses emporte au gouffre du passé.

Tout peuple digne de l'avenir se prépare pour une vie nouvelle. Nous avons pris une assez belle avance, pour avoir su tirer un surcroît de gloire de fautes qui se seraient trouvées peut-être irréparables si notre cause ne nous avait portés à un effort de compréhension supérieure, pour un jaillissement de volonté qui nous permette de couronner magnifiquement la plus grande œuvre, dont la Révolution française, elle-même, n'aura été qu'un premier bégaiement. Voilà le devoir, le dernier, le plus aisé, peut-être, après tant de prodiges de nos sublimes enfants. L'heure arrive où nous ne pouvons plus nous contenter de dire toujours : à demain. Nos frères, nos fils ne furent pas, ne sont pas des héros en expectative. En quelque forme que ce soit, quand l'horloge aura frappé les coups fatidiques, honte à celui qui aurait refusé d'ouvrir les yeux aux véritables conditions de la victoire finale. Car, chaque jour, à

l'appel du devoir civique, aussi bien que militaire, le vrai patriote doit pouvoir répondre : « Me voilà. »

L'Homme Enchaîné, 13 mars et 1er mai 1916.

IL LE FAUT

Je viens de visiter le front, depuis le Pas-de-Calais jusqu'à la frontière suisse, et, pour la première fois, après vingt-deux mois de guerre, j'ai pu tout voir, tout constater, interroger librement chefs et soldats sur toutes matières, et recevoir des réponses faites en toute liberté.

... Il y a visite aux armées et visite aux armées. Nulle trace de parade dans l'extrême simplicité de mon cas. J'ai pu aller partout, accompagné d'hommes qui avaient qualité pour dire et commenter techniquement. *J'ai voulu voir : j'ai vu.* Je dois, aujourd'hui, me contenter d'une indication sommaire, dont je donnerai les raisons ici ou ailleurs, selon qu'il appartiendra.

La première pensée qui se présente à l'esprit de mes interlocuteurs est, tout naturellement, de me demander le résultat d'une enquête qui m'a fait parcourir plus de deux mille kilomètres en automobile, avec des *repos* de trois ou quatre heures de marche, par jour, dans la boue des tranchées — le tout coupé d'entretiens d'autant plus instructifs qu'ils ont abouti, sur tous les points, à des conclusions unanimes.

La formule que je puis aujourd'hui présenter au public n'est pas pour l'inquiéter. Loin de là, puisqu'elle est de confiance absolue dans la victoire finale de nos armes, pourvu que certaines *conditions d'organisation* soient non plus seulement parlées, mais effectivement *réalisées*. Soit que j'aie interrogé les légendaires soldats qui revenaient, souriants, de l'enfer de Verdun, soit qu'à Verdun même je les aie vus à l'œuvre, sous une canonnade comme il

ne s'en entendit jamais, soit que j'aie poursuivi jusqu'à leurs extrêmes repaires de boue, de pierres et d'abatis les détachements perdus dans l'inextricable bouleversement du sol broyé, pulvérisé par les formidables obus de l'artillerie allemande, je n'ai vu que des hommes immuablement fixés dans cet état d'esprit qu'on appelle *le cran*.

Je ne pourrais pas résister au désir d'en présenter quelques aspects en raccourci, parce que les faits seront toujours plus éloquents que les phrases, et que la concision du verbe, issu de la bouche de héros qui s'ignorent, apporte aux actions les plus belles un magnifique supplément de grandeur. J'ai peut-être, cette fois, pénétré plus avant dans l'âme du soldat que je n'avais fait jusqu'alors, parce qu'il lui a été donné pleine liberté de langage, soit en présence de ses chefs, soit en des entretiens particuliers. A la vérité, je n'ai pas recueilli une parole qui n'eût pu être répétée devant l'officier du corps de troupes ou le général même, invitant en ces mots aux confidences en tous domaines : « *De quoi vous plaignez-vous ? Que demandez-vous ? Dites tout ce que vous voudrez.* »

Ah ! ce n'était pas long. On peut dire qu'il n'y avait qu'une voix. Le travail des tranchées, non moins cruel que le combat. La femme, les enfants, l'anticipation du retour, jamais envisagé autrement qu'après la grande œuvre accomplie. Des vieux de 44 ans se plaignant de certaines marches, sac au dos, dont la nécessité ne leur paraissait pas prouvée puisqu'elles les ramenaient, après quelques jours, à leur point de départ. Fatigue passagère du corps. Fatigue de l'âme, jamais. Et de certains, qui donnaient le plus librement cours à leur verve, l'officier, loin de vouloir atténuer la liberté de langage, me soufflait gaiement à l'oreille : « *C'est un de nos meilleurs soldats.* » Et l'autre, qui n'entendait pas, éclatait d'un grand rire, parce qu'il connaissait d'avance ce qu'on pouvait dire de lui. Encore, le mauvais soldat — j'en ai vu jusqu'à un — tout déchu qu'il pût être d'alcoolisme, hâve, poussif, le regard perdu, accoté à son arbre, comme pour ne pas

tomber, était-il venu là de sa volonté, au lieu d'invoquer, comme il lui eût été facile, l'excuse de la maladie. Il geignait, parce qu'on lui donnait l'occasion de geindre, mais il était à son poste, ayant décliné l'invitation de l'infirmerie. Et le capitaine :

— Quand j'arrive au cantonnement, il y a parfois, tout à coup, une abondance de malades. Quand nous partons pour la tranchée, *il n'y en a pas un*. Jamais. Jamais. L'homme ne veut pas laisser une surcharge de travail à son camarade.

Cela, dit du ton le plus simple, à mi-voix, comme si cette suprême abnégation ne méritait pas même une parole de louange. L'esprit de haute camaraderie universel, d'homme à homme, de soldat à chef et de chef à soldat. Pas de punition. C'est la formule partout, et la gouaillerie française, en tous lieux, reprenant ses droits. Les récriminations par nous sollicitées, accueillies dans la cordialité des éclats de rire de ceux-là mêmes qui s'y étaient abandonnés.

Et puis, cette conclusion unanime, à voix sourde : « *On ira. Il le faut* ». Ah ! ce : « *Il le faut* », que ne l'avez-vous entendu, jeté d'une voix implacable à l'invisible ennemi, tout proche de l'autre côté du parapet, dans le silence tragique du Boche souterrain, par delà les fils de fer ou les chevaux de frise ! « *Il le faut* », *Il le faut*, c'est le *Dieu le veut* de cette grande et dernière croisade de la civilisation contre la barbarie. Cet homme, gauchement empaqueté d'une tunique terreuse, avec deux jets de flamme sous la visière de son casque bleu, vous assure, d'un mot, qu'il a la pleine conscience de ce qu'il fait, de ce qu'il veut. *Il le faut*, cela veut tout dire. Le soldat a accepté les sacrifices terribles que lui demande la destinée de sa France, dont l'histoire, lourde à porter, mais si grande et si belle, exige, à cette heure décisive, un héroïque redoublement de sacrifices continus. Il le sait, il le dit avec un joyeux sursaut d'amère gaieté populaire, où le flot d'une supérieure noblesse du sang emporte à l'avenir

tous les débris de fautes où il sut mettre encore des éclats de beauté.

Il le faut ! *Il le faut*. Gardons ce mot, amis. C'est le mot d'ordre que je vous rapporte des tranchées. C'est la parole suprême de ceux qui sont à la bataille pour la plus grande patrie qu'il fut donné à l'homme de construire en vue des plus hautes fins d'humanité. *Il le faut*, c'est le cri de celui qui tombe. *Il le faut*, c'est l'unique pensée du soldat blotti au fond d'un cratère d'obus quand tout lui manque jusqu'à l'écroulement de sa tranchée, et que, dans le tonnerre infernal des monstrueux blocs d'acier, hébété du ciel et de la terre déchaînés contre lui, il n'attend plus que la mort, sans même le réconfort d'un geste personnel de bataille, parce que, s'il reculait d'un pas, c'est d'un pas que l'ennemi avancerait. *Il le faut ! Il le faut !* En cette inexorable nécessité d'être au-dessus de lui-même se résume tout ce qu'il est capable de sentir, de penser. Et il s'agrippe à la pierraille croulante, qui l'enfonce encore plus profondément dans sa terre, au lieu de l'en chasser.

Et nous admirons, dans l'émerveillement de ce prodige du sang français. Mais cela ne suffit pas. *Il le faut*, c'est le mot d'ordre du soldat, c'est le mot d'ordre de son chef encore, à tous les degrés de la hiérarchie. Dans la modestie de leur rôle, lieutenants, capitaines, commandants sont dignes de commander à de tels soldats. On ne me l'a pas raconté. Je l'ai vu. Je sais ce qu'ils disent les uns des autres. Et il n'est pas besoin de le leur demander. Il suffit d'entendre les paroles qu'ils échangent, ou même de cueillir simplement les regards qui se croisent. Sublimes familiarités d'épopée. A ce point de sublime vertige, un signe, un temps de silence sont d'un accent tragique incomparable. Si j'en ai le temps, quelque jour, je voudrais montrer un capitaine, un colonel parmi ses hommes, hors du poste de commandement. Un général surtout. Certains chefs, que je connais bien, ont pu mériter, en des mesures que je n'ai pas à fixer ici, certaines critiques, qui ont retenti jusque dans les Chambres. Je ne crois pas

que ce soit l'heure d'établir un règlement de comptes, où nous ne devons désirer qu'une stricte justice pour chacun. Ce qu'il faut dire, dès à présent, *parce que c'est vrai*, parce que nous y trouvons un réconfort de réalité aussi loin des éloges fabriqués à la grosse que des critiques trop exactes d'un temps déjà passé, ce qu'il faut dire, c'est qu'il est impossible qu'une race qui a produit de tels soldats, pour une rencontre d'hommes et de choses comme il ne s'en était pas vu, n'ait pas récélé en elle-même les forces productrices d'une puissance correspondante du commandement.

Nous avons des chefs militaires, des *vrais*, parce qu'ils sont sortis de nous, au même titre que nos soldats. Je le dis, après trois visites sur le front, dont cette dernière m'a permis amplement de juger par moi-même, dans une complète indépendance d'esprit, avec l'unique souci de l'intérêt national, l'armée française, dans son ensemble, possède des chefs dignes de lui commander, capables de la mettre en œuvre, à la condition, nécessairement indispensable, qu'à leur tour ils soient commandés. Leurs vertus civiques ne sont point au-dessous de leurs qualités militaires. Je parle du plus grand nombre, et l'on m'accordera que c'est assez beau. Ils savent, ils peuvent, ils veulent, et, puisqu'ils ne font qu'un avec leur soldats, nous pouvons vraiment dire que nous avons en mains l'instrument nécessaire, si l'organisation s'achève en un couronnement de coordination, sous la conduite d'une volonté.

Je n'en dirai pas plus. Je suis revenu de ce long voyage avec une vision très nette de ce qui nous manque, de ce que nous devons réaliser. Pour l'arrière, tout comme pour l'avant, il y a un devoir supérieur à remplir. Notre mot d'ordre est le même. *Il le faut.* Je l'ai recu d'hommes qui sont sous les obus et qu'il nous appartient de rejoindre, en accommodant nos actes de citoyens à leurs actes de soldats. *Il le faut.* Honte à qui ne le comprendrait pas.

L'Homme Enchaîné, 14 mai 1916.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 7

I. L'Alsace-Lorraine, le Maroc et la Paix Allemande 25

Discours prononcé à l'inauguration du monument Scheurer-Kestner 25

Discours prononcé au Sénat sur la Convention franco-allemande du 4 novembre 1911 relative au Maroc 31

II. La loi de trois ans, la Conférence de Berne, l'Affaire de Saverne, Hansi 50

Une heure difficile 50

La Conférence de Berne 51

Pour la Défense Nationale 52

Vouloir ou mourir 53

L'effort 55

Pour les Bernois 56

La Question d'Alsace-Lorraine 58

Pour être 60

Des deux côtés 61

Aux voix ! 62

Apologie 64

L'Affaire de Saverne 64

Sous le grand sabre 66

Choses de Germanie 68

L'internationale 70

Virginités d'occasion 75

Objectivement 77

Pour la défense militaire 80

Pour être 82

Cela ne sera pas 86
Choses de France 88
Triompher ou périr 90
Aux Thermopyles 93
Hansi ! 96
Ni défendus, ni gouvernés 101

III. La guerre, la déclaration, les opérations préliminaires 105

A la veille de l'action 105
L'état de guerre 110
Avant le signal 115
Il faut vaincre 119
Les deux drapeaux 122
De l'autre côté 128
Etat d'âme 131
Mulhouse, Liège et le bon droit 133
Face à face 135
Le bloc français 139
Pour nos soldats 141
Ça ira 143
Ça va 144
La grande bataille 146
Prêts 148
Le silence précurseur 150

IV. De Charleroi à la Marne 154

Le grand devoir 154
Par l'endurance 159
Tout l'effort 163
En province pour la victoire 165
Vers la fin du fléau 169

V. La première campagne d'hiver, l'Yser, l'immobilisation des fronts 170

Campagne d'hiver 170
A l'ordre de l'armée 173
Pour maintenir l'union 178
Toute la France 181
Carnets de guerre 187
Premier bilan 188

Réponse des universités françaises 190
Le Temps 193
L'esprit des tranchées 198
Le Livre jaune 203
Ceux du front 208
Pensées de guerre 211
La suprême objection 212
Les deux faces de la médaille 213
Garibaldi 214
Dans la voie ardue 217
La destinée 220
Ceux-ci et ceux-là 222
Messieurs, faites votre jeu ! 225

VI. La Guerre d'endurance 227

Un témoignage 227
Adieu, Brandès 231
D'Outre Monts 237
En vue de désembusquer 238
Révolution d'Europe 241
Ils sont trop 243
A tout prix 244
Sans hésiter 245
Eux et nous 248
Pour vaincre 251
Endurer 253
Toujours l'endurance 256
Impossible 258
Contre le thème de la passivité 263
Le temps de respirer 264
La seule question 267

VII. Une visite aux tranchées, l'offensive de Champagne 268

Le sourire des tranchées 268
In memoriam 271
A l'étape 276
« C'est pas fini » 280
Le couloir du Languedoc 285
Le sergent Poissonnier 290

VIII. La deuxième campagne d'hiver, l'emprunt 297

Pour le soldat 297
L'emprunt de guerre 299
Piaillements de paix 304
En tournée d'inspection 307
Les questions de l'heure 309
Les femmes 311
Le compte 316

IX. Verdun 321

Le canon de Verdun 321
Verdun ! 323
Il le faut 333

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères, 2, place des Lices.

MÉMOIRES

DE

L'AMBASSADEUR GERARD

Par JAMES W. GERARD
Ambassadeur des États-Unis à Berlin
avant et pendant la guerre mondiale.

I. — « Mes quatre années en Allemagne. »

Un volume in-8, avec un portrait et
14 fac-similés . . . . . **10** fr.

II. — « Face à face avec le Kaiserisme. »

Un volume in-8, avec 8 hors-texte . . **10** fr.

Le livre documentaire le plus important qui ait été publié sur l'Allemagne depuis la guerre. Par ses révélations sensationnelles dans le domaine de la politique, par l'abondance et la sûreté de ses renseignements sur les affaires d'Allemagne, par l'ampleur et la nouveauté de ses récits et ses témoignages sur les innombrables incidents provoqués par le conflit mondial, par l'autorité qui s'attache au nom de l'auteur si bien placé pour tout voir, et dont la sincérité et la droiture éclatent à toutes les pages, le livre de l'ambassadeur Gerard est hors de pair et est appelé à occuper une place à part dans la série des ouvrages nés de la guerre.

SCHALCK DE LA FAVERIE

NAPOLÉON ET L'AMÉRIQUE

Histoire des relations franco-américaines,
spécialement envisagée
au point de vue de l'influence napoléonienne.

Prix. . . . . 6 fr.

Magistral ensemble d'enchaînements historiques, cette étude fait remonter à la politique de Napoléon la première étape esquissée aux Etats-Unis vers une politique qui permet aujourd'hui au Président Wilson d'affirmer son grand geste de justicier.

La Revue de Paris.

Travail historique très original, solidement documenté et qui met en relief des points de vue historiques tout à fait nouveaux.

Journal des Débats.

Cet ouvrage est établi sur une forte documentation et le travail est plus ample que le titre ne l'indique, car il fait une étude complète de l'action de la France dans l'Amérique du Nord depuis sa découverte jusqu'en 1815.

La Renaissance.

DANIEL HALÉVY

LE

PRÉSIDENT WILSON

ETUDE SUR LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINE

In-16 . . . . . 4 fr. 50

Il faut lire le livre très beau, très riche et très net de M. Daniel Halévy sur le président Wilson.

CHARLES MAURRAS (*Action française*).

On suivra avec intérêt dans ce livre l'évolution au premier abord obscure qui a amené lentement le président et la nation américaine à la grande décision du concours armé qu'ils apportaient à l'Entente. Cette évolution et sa lenteur même ont eu des sources profondes et complexes que M. Daniel Halévy démêle et analyse avec une grande pénétration.

EUGÈNE D'EICHTHAL.
Revue des Sciences politiques.

Le livre étudie avec finesse et précision la personnalité la plus marquante du temps présent. Au point de vue documentaire, il a une grande valeur, car il reproduit, souvent dans leur intégralité, divers discours et messages du président.

La Revue chrétienne.

DAVID JAYNE HILL
AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS.

La Reconstruction de l'Europe

Traduit de l'Anglais par L. P. ALAUX

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

Livre fortement documenté, mais par dessus tout médité et d'un point de vue à la fois juridique, politique et chrétien. *L'Europe nouvelle.*

L'auteur fait, sur le grand problème de l'Europe future, une étude large et documentée qui nous fait assister à l'évolution fatale des rapports internationaux. VICTOR MARGUERITTE.
L'Information universelle.

LA CRISE DE LA DÉMOCRATIE AUX ÉTATS-UNIS

Traduit de l'anglais par Mme ÉMILE BOUTROUX

Lettre-Préface de M. ÉMILE BOUTROUX
Membre de l'Institut et de l'Académie française

In-16 . . . . . **4 fr. 50**

Plus je médite ce livre, plus je sens qu'il doit être cher à quiconque croit à la possibilité d'adapter le progrès des lumières et de la civilisation à l'accomplissement des destinées morales et idéales de l'humanité. ÉMILE BOUTROUX.

C'est une étude de philosophie politique et de psychologie sociale qui nous sera précieuse pour mieux comprendre nos alliés, qui dépasse souvent d'ailleurs le cas particulier dont il s'agit et dont les idées, qu'on les adopte ou non sur tous les points, sont suggestives et font réfléchir.
Le Correspondant.

COMMANDANT M.-H. WEIL

LES DESSOUS DU CONGRÈS DE VIENNE

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX DES ARCHIVES DU MINISTÈRE IMPÉRIAL ET ROYAL DE L'INTÉRIEUR DE VIENNE

Deux volumes gr. in-8° de 870 et 782 pages.
Chaque volume. . . . 20 fr.

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Affaires Etrangères.

Un livre d'un intérêt immense : *Les dessous du Congrès de Vienne,* de l'extraordinaire Congrès de Vienne qui devait fixer les destinées de l'Europe pour un si long temps et sur lequel, à cent ans de distance, le futur Congrès de la paix va redonner toute son importance.

Ce livre nous montre le Congrès de Vienne tel que l'empereur d'Autriche, François Ier, le suivait chaque jour dans les rapports secrets que lui envoyait son ministre de la police et de la censure, le baron Hager, avec la copie des rapports des policiers ou des confidents chargés de la surveillance occulte des personnages, souverains ou diplomates, venus à Vienne pour le Congrès, la copie des lettres ou minutes ramassées de dépêches incomplètement détruites ou insuffisamment brûlées par leurs auteurs ou leurs destinataires, ou de dépêches, de lettres, de notes, de mémoires interceptés, déchiffrés, analysés, etc.

L'ouvrage ne s'adresse pas seulement aux diplomates, aux hommes politiques et aux historiens. Il intéresse tous ceux dont les ascendants ont joué un rôle, ont rempli une mission, ont occupé certains postes au cours des mémorables événements d'il y a cent ans. Pour faciliter la lecture, l'auteur a ajouté des notes explicatives, des notices biographiques et un index très complet de tous les noms cités.

COLONEL F. FEYLER

LA GUERRE EUROPÉENNE

Avant-Propos Stratégiques

LA MANŒUVRE MORALE

FRONT D'OCCIDENT, AOUT 1914-MAI 1915

Un vol. in-16 contenant de nombreuses cartes et 7 planches hors-texte. . . . **7 fr. 50**

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie en 1916 : Prix Barbier du Bocage (médaille d'or), et par l'Académie française en 1917 : Prix Jules Davaine*).

Sans posséder les éléments de fait qui sont dans les mains des états-majors, le colonel Feyler a su deviner la vérité. GÉNÉRAL JOFFRE.

Parmi les ouvrages de valeur que la défense et l'attaque de notre territoire ont d'ores et déjà suscités, il n'en est pas de plus attachant que le livre du colonel Feyler.

Rapport de M. EMM. DE MARGERIE,
à la Société de Géographie.

Le colonel Feyler est le critique militaire dont le jugement a le plus de portée en Europe.
HILAIRE BELLOC (*Land and Water*).

Le colonel Feyler restera, pour les historiens de l'avenir, le témoin le plus véridique et le mieux averti des événements qui s'accomplissent. On rapprochera son nom de celui de son compatriote Jomini, le digne et sévère commentateur des campagnes de Napoléon.
JACQUES MORLAND (*L'Opinion*).

Philosophe et psychologue aussi bien que tacticien, le colonel Feyler ne néglige pas le facteur moral dans ses relations des opérations de guerre.
(*Le Mercure de France*).

Le colonel Feyler est à la fois un soldat très averti de la guerre moderne et un philosophe qui sait la valeur des forces morales.
G. M. (*Revue des Sciences politiques*).

Le colonel Feyler expose la marche des opérations avec la compétence de l'homme du métier, rompu aux difficultés de l'analyse des mouvements si complexes des armées en campagne.
BARON HULOT (*La Dépêche coloniale*).

RENE PUAUX

LE MENSONGE
du 3 Août 1914

Avec 21 illustrations, cartes
et fac-similés hors texte

Un volume in-8°. . . . . 5 fr.

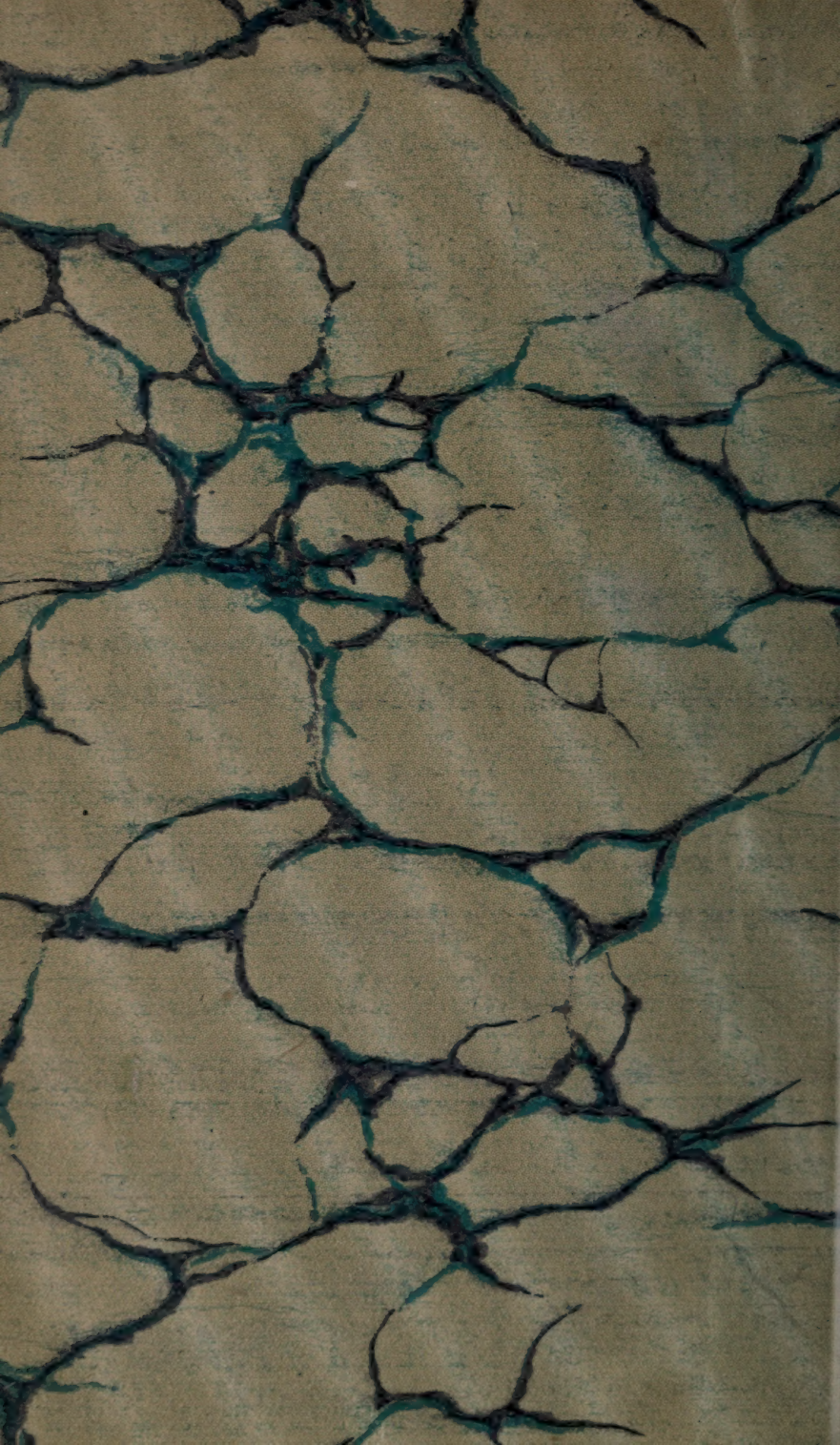
Depuis le début de la guerre européenne, aucun livre d'histoire n'avait pu être établi sur d'autres documents que ceux publiés par les gouvernements dans leurs recueils diplomatiques.

Pour la première fois aujourd'hui, les archives du Gouvernement français ont fourni à l'auteur de cet ouvrage considérable un nombre important de documents secrets qui permettent d'établir, pièces en mains, les mensonges de la Chancellerie de Berlin.

Une étude minutieuse et patiente des documents, tant allemands que français, a conduit à la reconstitution, pour ainsi dire heure par heure, de la fabrication de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

Les témoins des moindres incidents de ces premiers jours ont été presque tous retrouvés, interrogés, et le dossier ainsi formé est d'une lecture passionnante.

Malgré l'implacable méthode historique qui a présidé à sa conception, cet ouvrage sensationnel a l'attrait d'un véritable roman et est une révélation pour tous ceux qui s'intéressent à cette grande question des origines de la guerre.



D
516
C44

Clemenceau, Georges Eugène Benjamin
La France devant l'Allemagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY